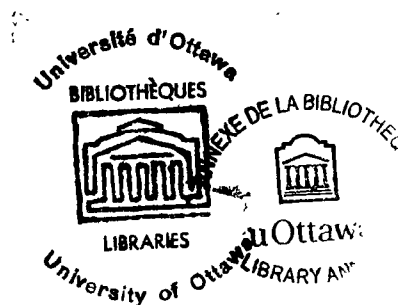


1887/

LES NOTIONS DE FIDELITE DANS L'OEUVRE ROMANESQUE
DE DAMASE POTVIN

par Hélène Gélinas-Surprenant

Thèse présentée au Département des
Lettres françaises de la Faculté des
Arts de l'Université d'Ottawa en vue
de l'obtention d'une maîtrise en
Lettres françaises



Ottawa, Canada, 1974

UMI Number: EC56019

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform EC56019

Copyright 2011 by ProQuest LLC

All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

CURRICULUM STUDIORUM

Hélène Gélinas Surprenant est née à Ottawa, Ontario, le 2 octobre 1944. Elle a obtenu son B.A. de l'Université d'Ottawa en 1966.

AVANT-PROPOS

La ville s'est, d'emblée, imposée comme milieu, sinon comme participante des romans actuels. Mais il n'en fut pas toujours ainsi: le "roman de la fidélité"¹ avait consacré la noblesse du Québec rural et lui avait assigné des pouvoirs purificateurs au détriment de la ville, son argent, son luxe et son cosmopolitisme qu'il accusait de corrompre le pur paysan catholique et français en élargissant ses horizons. La longue survivance de cette idéologie a repoussé à 1945 l'entrée du roman de la ville--avec Bonheur d'occasion de Gabrielle Roy--dans notre production littéraire bien que depuis 1911 la population québécoise fût déjà majoritairement urbaine².

Nous avons été frappée par le contraste entre les rôles traditionnellement dévolus à la campagne, d'une part, et à la ville, de l'autre, et avons cru en faire le sujet de notre travail. Or comme l'ampleur de la matière aurait mieux convenu à une thèse de doctorat, nous avons décidé, sur le conseil de notre directeur, de nous en tenir à un auteur, ou, suivant ses mots, "à vider le cas Potvin".

1 Henri Tuchmaier, L'évolution de la technique du roman canadien-français, thèse de doctorat présentée à l'Université Laval de Québec, 1958, 369 p.

2 Esdras Minville, Le réservoir de la race, dans L'action canadienne-française, vol. 15, mai 1926, p. 261.

"Vider le cas Potvin", c'est à la fois parler de l'antagonisme entre la ville et la campagne et traiter de la thèse qui lui fait contrepoids, soit la survie de la race par la fidélité à l'âme des ancêtres. Les oeuvres fictives de Damase Potvin s'incarnent dans un temps--1830-1930--et un espace précis--le Saguenay-Lac St-Jean et le Témiscamingue des années de défrichement--mais se veulent l'expression du mode de vie à maintenir dans un Québec que l'habitant se doit de garder progressivement le même. Elles desservent exclusivement l'idéologie d'une pureté raciale à sauvegarder au prix de l'anéantissement ou de l'exil de l'infidèle à la religion terrienne. La thèse de Damase Potvin chevauche entre l'aridité d'un absolutisme et les fioritures d'un lyrisme qui se voudraient convaincants pour garder à la terre ou rap-peler à elle les âmes prédestinées à la servir.

Damase Potvin n'est pas un grand parmi nos romanciers; on le connaît mieux comme journaliste et auteur de récits historiques. Mais ses idées, qui sont celles d'une époque, lui ont survécu. D'où l'intérêt de ce travail pour nous.

Avant d'aller plus avant, nous tenons à remercier Monsieur André Renaud; il fait bon, à l'occasion, d'avoir une opinion, un point de vue, autres que les siens.

Hélène Gelinac Surprenant

TABLE DES MATIERES

Chapitres	pages
INTRODUCTION	vi
1. Définition du terme "fidélité"	vii
2. Délimitation de la recherche	xii
3. Plan du travail	xiv
I.- LA FIDELITE OU L'ENCADREMENT INFLEXIBLE	1
1. Ferme familiale - "petite patrie"	3
2. Village - "jeune patrie"	15
3. Québec - "grande patrie nationale" ou "pays"	26
4. Traditions en usage au "pays de Québec"	37
5. Contexte historique des oeuvres fictives de Damase Potvin	53
II.- POUR UNE IDEOLOGIE COLLECTIVE	81
1. Fidélité à l'enseignement du pays	83
2. Fidélité à la vocation paysanne et à l'âme de la terre	104
3. Fidélité aux vertus de la race	141
4. Fidélité à l'ordre religieux	174
5. Fidélité à l'ordre linguistique et social	190
III.- ANTAGONISME DES CONCEPTS SOCIAUX	211
1. Présence de facteurs menaçants	213
2. Comparaison des milieux rural et urbain	240
3. Comparaison entre les rêves des pères et des fils	273
4. Comparaison entre les réalités de la ville et de la campagne	300
5. Présence de Damase Potvin dans son oeuvre	317
CONCLUSION	339
1. Damase Potvin, peintre de la nature et de la vie d'ici	339
2. Aspects de la critique	344
3. Actualité de l'idéologie du retour à la terre	349
BIBLIOGRAPHIE	355

INTRODUCTION

PLAN

Entrée en matière

Contexte historique qui a donné naissance à la littérature de la fidélité.

1. Définition du terme "fidélité"

a) de Henri Tuchmaier

mode de vie	[	- plan du geste: dans le présent, (perpétuation d'un mode de vie passé donne une "littérature de résistance", reflet de ce mode de vie (Henri - Tuchmaier, <u>op. cit.</u>, p. 59) - plan de l'idée: dans le futur, (perpétuation de ce mode de vie pour la survie de la race donne une "littérature de pro- pagande", reflet de cette idéo- logie (Henri Tuchmaier, <u>op. cit.</u>, p. 63)	] notion littéraire
-------------------	---	--	-----------------------------

b) de Damase Potvin

- valeurs négatives: vivre la fidélité à l'idéal paysan
 - à l'écart des grandes villes
aux mœurs libertines et cor-
rompues
 - loin des états anglais, pro-
testants et industriels du sud
 - hors de l'atteinte d'un progrès
effréné.
- valeurs positives: vivre la fidélité à l'héritage
ancestral
 - sur la terre paternelle
 - à l'ombre du clocher paroissial
 - dans une campagne québécoise
- place occupée par Damase Potvin dans le palmarès
"de la fidélité" établi par Tuchmaier.

PLAN

2. Délimitation de la recherche

<u>Restons chez nous</u> <u>L'appel de la terre</u> <u>Le Français</u>	}	résumé de l'idéologie paysanne de Damase Potvin peu d'emprunts à l'histoire
<u>La Baie</u> <u>Un ancien contait...</u> <u>La Rivière-à-Mars</u>	}	reprise des mêmes thèmes arrière-plan historique
<u>Le "Membre"</u> - critique des moeurs politiques <u>Le roman d'un roman</u> - roman sous-jacent à un roman de la fidélité	}	romans de la petite histoire

3. Plan de travail

- valeurs positives: chapitre I: "La fidélité ou l'encadre- ment inflexi- ble - milieu propre à la paysannerie chapitre II: "Pour une idéologie collective" - idéologie de la paysannerie	}	littérature de la fidélité
- valeurs négatives: chapitre III: "Antagonis- me des con- cepts so- ciaux" - puissances menaçant la paysannerie - adversaires de la fidélité	}	littérature de l'appar- tenance au sol

Mise au point

Damase Potvin auteur - "metteur en scène"	{	- décor: milieu paysan (chapitre I) - texte: idéologie paysanne (chapitre II) - difficultés: puissances adverses (chapitre III)
--	---	--

INTRODUCTION

Entrée en matière

Rares sont les Québécois qui peuvent nier toute ascendance terrienne. Chaque citadin, si rompu soit-il au rythme trépidant de la vie urbaine, doit avouer, sinon un père, du moins un aïeul ou un bisaïeul qui a vécu de la culture du sol. A une époque peu éloignée de nous, la terre était le gagne-pain de la majorité canadienne-française au Québec; la ville abritait surtout l'élément minoritaire anglais et protestant de la population qui, propriétaire presque exclusif des capitaux sur le marché, dominait l'activité économique de la province.

L'Eglise, encore par trop rigide et janséniste, voyait dans la pratique du négoce le danger de développer le goût du lucre et un asservissement au dieu-argent; de plus, elle considérait l'influence du cosmopolitisme des grandes villes comme néfaste à la sauvegarde des mœurs traditionnelles dans toute leur intégrité. Conséquemment, dans une province toujours fortement religieuse, les centres urbains, en tant que sièges des transactions commerciales et carrefours d'idéologies diverses, devenaient le symbole du luxe et de la corruption. On en était venu à croire le peuple canadien-français tenu de vivre une existence agraire pour assurer la défense de sa foi, de sa langue et de ses traditions. Cette

croyance qui continue encore à mourir à mesure que les effets de "la révolution tranquille" des années soixante gagnent les communautés québécoises les plus reculées, a donné naissance à une littérature d'une non moins prodigieuse longévité, dite "de la fidélité" et "de l'appartenance".

1. Définition du terme "fidélité".

a) de Henri Tuchmaier

C'est à Henri Tuchmaier que nous devons l'expression "roman de la fidélité"; dans son étude, l'Evolution de la technique du roman canadien-français¹, il approprie le terme "fidélité" au genre romanesque en vogue au Canada français durant le dix-neuvième siècle et dans les premières décennies du vingtième siècle.

Nous appelons roman de la fidélité l'ensemble des oeuvres qui ont pour fonction essentielle de sauvegarder le patrimoine canadien-français. Il est caractérisé par un attachement réel à la langue, à la terre, à la foi catholique et aux traditions héritées de la mère-patrie qui, pour beaucoup de Canadiens français, est encore la France².

Considérant la littérature d'une époque comme un reflet de la société qui lui est contemporaine, Tuchmaier explique par des contingences historiques l'attachement à ces valeurs

1 Henri Tuchmaier, L'évolution de la technique du roman canadien-français, thèse de doctorat présentée à l'Université Laval de Québec, 1958, 369 p.

2 Idem, ibid., p. 60.

ancestrales perpétué jusqu'au vingtième siècle. D'une part, il constate que les Canadiens français, forcés de se replier sur eux lors de la Conquête de 1760, en sont venus par la suite à souhaiter l'isolement qui leur permettait une fidélité au passé dans leur vie quotidienne et leur assurait une protection contre toute influence extérieure jugée néfaste par eux³. Cette vie en "vase clos" a produit une "littérature de résistance ayant un caractère essentiellement conservateur et traditionnaliste" qui présentait comme idéal "l'image d'une province ressemblant étrangement à ce que serait une France saine, libérée de tout facteur de corruption"⁴. D'autre part, il remarque que l'élite canadienne-française, soucieuse de l'avenir des siens, voyait dans la conservation de ce mode de vie la possibilité de créer un bloc distinct et, éventuellement, autonome au pays. Pour éveiller la fierté des leurs et exposer aux dirigeants anglais "ce que leur peuple devait, pouvait et saurait accomplir", les romanciers, faisant suite aux travaux historiques de François-Xavier Garneau, se sont faits "les propagandistes de théories sociales, économiques, politiques et religieuses". "La terre, la famille, la langue, la foi catholique et les

3 Idem, ibid., p. 58-59.

4 Idem, ibid., p. 59.

mœurs politiques" devenaient leurs chevaux de bataille⁵. C'est dire que Tuchmaier accole la notion de fidélité tant au passé perpétué que vivait la collectivité canadienne-française entre les années 1845 et 1930--1927: date de l'oeuvre qu'il cite comme premier roman "de la réaction, de la révolte", Les Sacrifiés, d'Olivier Carignan⁶--qu'à la littérature issue de cette même société et qu'il considère un reflet de son mode de vie. C'est dire aussi qu'il lie également cette notion tant à l'idéologie répandue à l'époque selon laquelle cette façon de vivre assurerait la survivance et même une certaine autonomie à la race canadienne-française qu'à la littérature qui, soutenant cette croyance, s'est faite, auprès du peuple, l'"instrument de propagande"⁷ de l'idéal traditionnel paysan, français et catholique. Tuchmaier considère donc la fidélité comme un mode de vie et un art romanesque à la fois.

b) de Damase Potvin

Damase Potvin étant romancier et non critique, il va de soi que sa conception de la fidélité exclut toute dimension littéraire; et encore est-il, par son oeuvre, moins

5 Idem, ibid., p. 63-64.

6 Idem, ibid., p. 70-72.

7 Idem, ibid., p. 63.

collaborateur au genre littéraire que propagandiste de l'idéologie de la fidélité. Il publie des romans fictifs à compter de 1908 et, de ce fait, participe du dernier quadrant du siècle littéraire qui a nourri la littérature de la fidélité; il s'en suit qu'il connaît beaucoup plus la nécessité de lutter contre l'envahisseur anglais que le besoin de répondre au "peuple sans histoire" de Durham. Sa notion de la fidélité se veut exclusivement mode de vie. La menace anglaise, c'est, d'une part, la ville libertine et capitaliste qu'en fils soumis de l'Eglise il considère comme corruptrice des moeurs de tout campagnard qui s'y installe à demeure; c'est encore la présence des accaparants états du sud dont il juge l'influence des villes encore plus nocive car elles attaquent la langue et la foi de l'exilé canadien-français en plus de le forcer à l'abandon de la vie agraire pour laquelle il était né; c'est également le progrès qui, avec ses instruments aratoires perfectionnés et ses techniques nouvelles d'ensemencement cherche à détruire la ferme familiale en en faisant une industrie; c'est enfin la population de langue anglaise elle-même dont la proportion par rapport à la population de langue française croît sans cesse au Canada depuis 1839. Pour que la race elle-même ne soit sapée à la base par la défection de ses membres les plus prometteurs, Damase Potvin crée des oeuvres dans le but de décourager l'exode massif de jeunes et de familles entières vers les grandes villes tant

canadiennes qu'américaines; il les incite plutôt à habiter les terres riches mais sauvages en sol québécois avant que l'Anglais ne le fasse et les invite à trouver le bonheur dans le calme et la simplicité de la culture du sol à la façon de leurs pères. Par son désir de sauvegarder l'héritage québécois intact, Damase Potvin emboîte donc le pas derrière ceux que Tuchmaier a appelé les romanciers de la fidélité. Comme la plupart d'entre eux, il a "envisagé une civilisation agraire, avec une paysannerie fermement unie, orientée sur le clocher paroissial, symbole d'un mode de vie et de la foi constamment présente pour guider les hommes"⁸. Les positions adoptées dans ses oeuvres fictives le classent même parmi les plus représentatifs du genre. Mais il outrepassa la notion de fidélité telle que conçue par Tuchmaier en ce qu'il met l'accent sur la nécessité de vivre la fidélité pour éliminer la menace croissante de la ville, qu'il accepte une forme de progrès qui soit évolution et non révolution et qu'il ajoute à la définition de ce mode de vie, une délimitation du patrimoine que doivent occuper, respectivement, la famille, la communauté paroissiale et le peuple canadien-français. Et sa spécificité en ce sens aboutit même à une symbolique des espaces.

8 Idem, ibid., p. 72.

2. Délimitation de la recherche.

Damase Potvin a fait publier de nombreux volumes mais ses oeuvres fictives se limitent à huit romans qui exposent, on ne peut plus clairement, son idéologie. Soucieux de contribuer au maintien de l'intégrité du peuple québécois malgré son voisinage constant avec un monde en pleine évolution, il concentre ses efforts sur la louange de la vie rurale et sur la critique de la vie urbaine: chacun des romans dont il sera question dans cette étude voit un fils né pour la culture du sol sollicité par les attraits de la ville canadienne ou américaine, et conclut sur le sort réservé au déserteur et à la terre que l'on a ou que l'on a voulu abandonner.

Restons chez nous⁹, L'appel de la terre¹⁰ et

9 Tant l'idéologie de Damase Potvin que son expression recourent à une logique intellectuelle et à des structures de phrases si singulières qu'il nous faut, pour être fidèle au message qu'elles veulent porter, faire souvent appel à la citation. Nous avons donc opté pour un code nous permettant à la fois la simplification du système des références et une disposition plus harmonieuse du texte tout en traduisant, sans le plagier, l'intention arrêtée de l'auteur d'instruire et de convaincre son lecteur par le biais d'une formulation bien particulière. Dorénavant, l'extrait incisé dans le texte sera directement suivi de la source exprimée au moyen du code établi tandis que la source d'un extrait cité en retrait sera donnée, également selon le code établi, mais en renvoi au bas de la page.

Damase Potvin, Restons Chez Nous, Roman Canadien, Québec, J. Alf. Guay, Librairie française, 1908, 243 p. Dorénavant, cet ouvrage sera désigné par le sigle RN.

10 Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, Préface de Léon Lorrain, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1919, vi-186 p. Dorénavant, cet ouvrage sera désigné par le sigle Te.

Le Français¹¹ sont, des oeuvres fictives de Damase Potvin, les plus pures: respectivement, un rappel des premières installations au Saguenay, une description de l'apparence du Tadoussac et des Bergeronnes d'autrefois et un exposé de quelques faits historiques du Témiscamingue à ses débuts, sont les seules concessions faites au réel; ces trois romans résument à eux seuls toute l'idéologie paysanne de leur auteur. La Baie¹², Un ancien contait...¹³ (une reprise intégrale de La Baie à quelques variantes près) et La Rivière-à-Mars¹⁴ redisent l'espoir de Damase Potvin de voir les fils de la terre fidèles au patrimoine familial plutôt qu'à l'attrait des villes industrielles; ils empruntent quelques noms et un arrière-scène à l'historique de la fondation des paroisses de la Baie des Ha! Ha!. Avec son accent humoristique et sa

11 Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", Montréal, Éditions Edouard Garand, 1925, x-346 p. Dorénavant, cet ouvrage sera désigné par le sigle FR.

12 Idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, Montréal, Éditions Edouard Garand, 1925, 90 p. Dorénavant, cet ouvrage sera désigné par le sigle BA.

13 Idem, Un ancien contait..., Article de Henri Pourrat en guise de préface, Québec, Éditions du Terroir, 1942, xvi-172 p. Réédition de La Baie, cet ouvrage n'est jamais cité expressément.

14 Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, Montréal, Les Éditions du Totem, 1934, 222 p. Dorénavant, cet ouvrage sera désigné par le sigle MA.

critique des moeurs politiques, Le "Membre"¹⁵ présente un autre aspect de la "pollution morale" qu'engendre la ville. Enfin, Le roman d'un roman¹⁶ se veut l'exposé du roman vécu qui a donné naissance au roman de la fidélité, Maria Chapdelaine¹⁷; c'est par ricochet seulement qu'il s'accorde avec l'idéologie de Damase Potvin en ce que c'est le choix de l'héroïne de Louis Hémon qui dessert sa thèse. Ces deux derniers romans se distinguent des autres du fait qu'ils empruntent à la petite histoire plutôt qu'à l'histoire proprement dite. En somme, les oeuvres fictives de Damase Potvin, les unes à la suite des autres, reprennent l'éternel antagonisme entre la ville et la campagne dont cet écrivain s'est abondamment nourri.

3. Plan du travail.

La répartition de notre travail tient compte des divers angles sous lesquels peuvent s'étudier la thèse de Damase Potvin. Le premier chapitre, "La fidélité ou l'encadrement

15 Idem, Le "Membre", Roman de moeurs politiques québécoises, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1916, 157 p. Dorénavant, cet ouvrage sera désigné par le sigle Me.

16 Idem, Le Roman d'un Roman, Louis Hémon à Péribonka, Québec, Éditions du Quartier Latin, 1950, 191 p. Dorénavant, cet ouvrage sera désigné par le sigle R0.

17 Louis Hémon, Maria Chapdelaine, d'abord publié par tranches dans Le Temps de Paris, en 1914, il paraît en librairie en 1916.

inflexible", décrit le milieu propice à la sauvegarde de l'intégrité de la race québécoise et en détermine les frontières. Le second, "Pour une idéologie collective", définit le mode de vie suivant lequel peut s'épanouir l'homme d'ici. Ces deux chapitres dans leurs connotations, l'un, descriptive, l'autre, idéologique, de la pensée de Damase Potvin, présentent l'aspect positif de sa démarche auprès de ses lecteurs et montrent l'intégration de ses romans fictifs à la littérature dite "de la fidélité"¹⁸. Le troisième et dernier chapitre, "Antagonisme des concepts sociaux", traite des dangers qui menacent la fidélité québécoise à l'idéal paysan; il expose aussi la contrepartie négative de la thèse de Damase Potvin et souligne l'apport de cet auteur à la littérature dite "de l'appartenance" au sol¹⁹.

Mise au point

Les notions de fidélité telles que rendues dans les oeuvres étudiées nous ont suggéré un Damase Potvin auteur-- "metteur en scène": il crée d'abord un décor dont l'atmosphère évoque déjà le déroulement de l'action; il incite ensuite ses figurants à mettre le meilleur d'eux-mêmes dans une juste interprétation de ses idées; il prévoit enfin toute

18 H. Tuchmaier, op. cit., p. 60.

19 Idem, ibid.

opposition qui puisse venir, du dedans ou du dehors, nuire à l'influence qu'il veut avoir sur son lecteur. A chacune de ces étapes correspond l'un des chapitres de ce travail.

Symbolique des espaces

PETITE PATRIE

Terre paternelle

ENRACINEMENT

REGARD VERS le passé des siens

Respect de l'Âme des Ancêtres

JEUNE PATRIE

PAROISSE

intermédiaire entre

FIDÉLITÉ

communautairement et
quotidiennement vécue

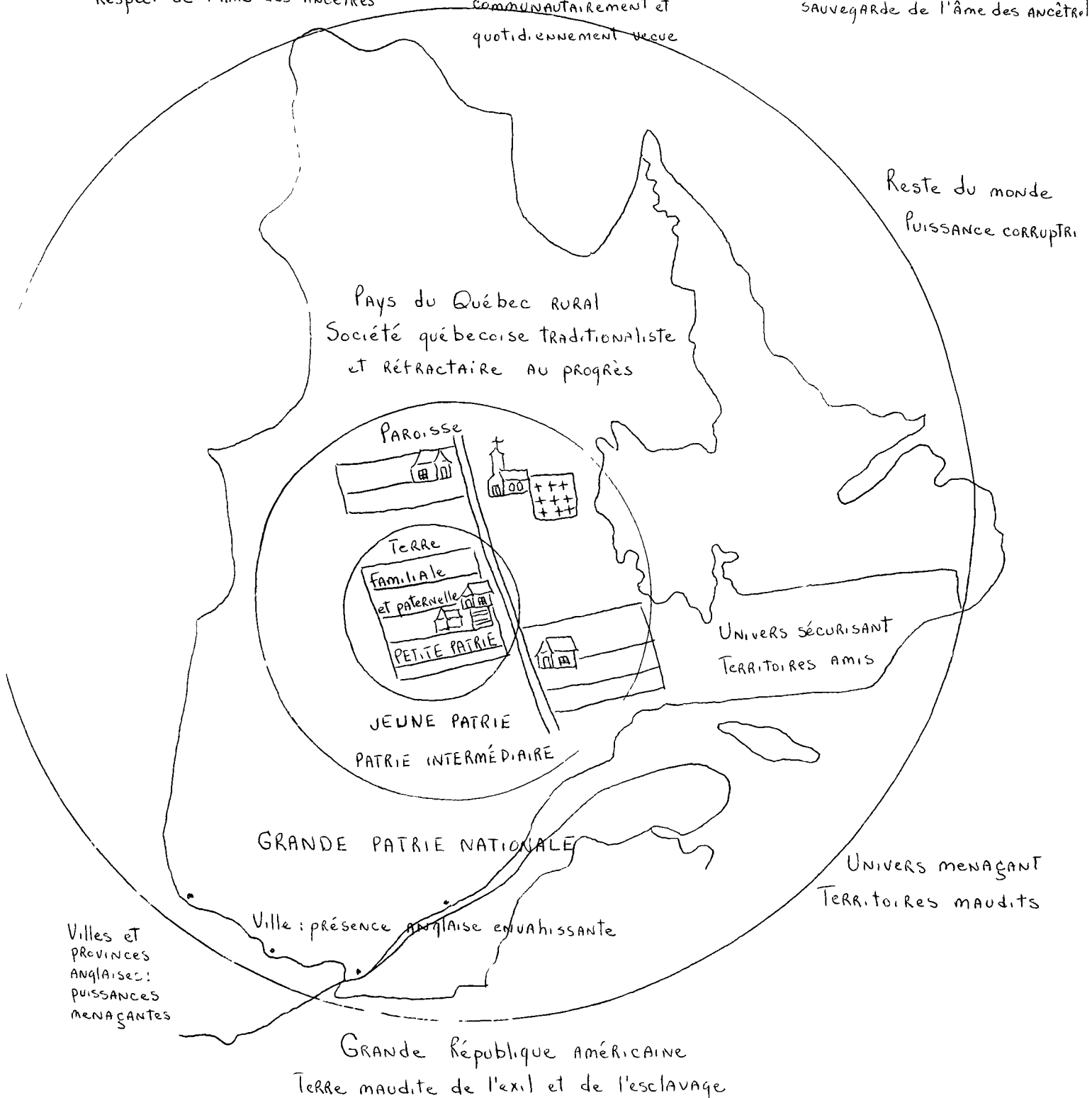
GRANDE PATRIE NATIONALE

PAYS du Québec

PERMANENCE

REGARD VERS l'avenir des siens

SAUVEGARDE de l'Âme des Ancêtres



Correspondances des patries entre elles.

- DANS le temps: lien tangible limité aux seuls habitants de la terre et de la paroisse dans une vie de fraternité
- DANS l'espace: lien spirituel reliant les habitants du territoire rural québécois dans l'optique de l'unité de la race

CHAPITRE I

LA FIDELITE OU L'ENCADREMENT INFLEXIBLE

PLAN

Entrée en matière

- rôle du décor au théâtre
- abondance de détails visuels chez Damase Potvin
- décor en reliefs:
 - avant-plan: ferme familiale
 - arrière-plan: village
 - fond de scène: montagnes et villages
du Québec

1. Ferme familiale - "petite patrie"

- a) Peinture de la ferme familiale
- b) Travaux de l'homme suivant les saisons
- c) Travaux accomplis par la femme

2. Village - "jeune patrie" (ou patrie intermédiaire)

- a) Peinture du village de maintenant (vieille paroisse)
- b) Peinture du village de jadis (nouvelle et jeune paroisse)
- c) Aspects de la campagne suivant les saisons

3. Québec - "grande patrie nationale" ou "pays"

- a) Peinture du territoire au-delà des terres
- b) Présence d'un au-delà rapproché connu et accessible
- c) Présence d'un au-delà éloigné inconnu et à éviter

4. Traditions en usage au "pays de Québec"

- a) Traditions suivant les heures du jour
- b) Traditions suivant les saisons
- c) Traditions suivant le calendrier liturgique
- d) Traditions particulières au "pays" d'ici

5. Contexte historique des oeuvres fictives de Damase Potvin

- a) Evocation d'un lointain passé: la période 1534-1760
(Régime français)
- b) Silence entourant la période 1760-1830
- c) Rappel des années de colonisation: la période 1830-1930
- d) Prédominance d'une atmosphère historique

PLAN

Mise au point

- éléments du décor de Damase Potvin - éléments de sa "symbolique des espaces"

univers sécurisant	{	- ferme familiale = "petite patrie" du paysan	
		- village = "jeune patrie" du paysan	
		- Québec = "grande patrie nationale" pour Damase Potvin, "pays" pour le paysan	
univers menaçant	{	- Etats-Unis = "grande république américaine"	} "la terre maudite de l'exil et de l'esclavage" pour le paysan
		- reste du Canada = "provinces anglaises"	

- décor au service du roman = cadre signifiant (certaine réussite du décor de Damase Potvin)
- décor au service de l'auteur = cadre moralisant (faiblesse du décor de Damase Potvin)

CHAPITRE PREMIER

LA FIDELITE OU L'ENCADREMENT INFLEXIBLE

Entrée en matière

Au théâtre, certains décors créent à eux seuls une ambiance ou suggèrent un mouvement; d'autres trahissent le caractère des personnages, font appel à un univers particulier ou proposent une idée avant même qu'une parole ne soit émise. Chacun à sa façon constitue un décor "en acte" et ce décor, par la sympathie qu'il éveille ou la participation qu'il suscite, peut s'avérer la moitié de la réussite de la pièce et ce, dès le lever de rideau. Alors que le théâtre ne jouissait pas encore du traitement de faveur que l'heure actuelle lui accorde, les romanciers traditionnalistes considéraient déjà la précision d'un décor comme essentielle à l'élaboration d'une trame romanesque. En ce sens, Damase Potvin emboîte le pas derrière les écrivains de la fidélité. Dans ses romans, les détails visuels abondent; sa prodigalité en ce domaine l'apparente même à une civilisation de l'image pourtant encore à venir. Dès le début de son récit, il décrit avec forces détails le milieu où se déroulera l'action: rien n'échappe à son oeil minutieux qui se promène depuis le chemin du roi jusqu'à la plus lointaine montagne en passant par la clôture du tré carré et la campagne environnante. Ce

décor en profondeur comprend trois dimensions: un avant-plan occupé par la ferme familiale, un arrière-plan constitué de fermes semblables entourant le clocher paroissial et un fond de scène où se dessinent, au pied des montagnes à l'horizon, d'autres petites agglomérations surmontées, elles aussi, d'un clocher.

LA FIDELITE OU L'ENCADREMENT INFLEXIBLE

PLAN

1. Ferme familiale - "petite patrie"

Introduction: Avant-plan des décors de Damase Potvin:
alliance d'intimité et d'activité

a) Peinture de la ferme familiale

- maison
- parterre, jardin, potager
- cour et basse-cour
- bâtiments
- champs

b) Travaux de l'homme suivant les saisons

- printemps: labours, semences
- été: vente du lait et de ses produits, moisson des
grains et des céréales
- automne: récolte des fruits et des légumes, préparatifs
à l'hivernage
- hiver: boucherie, chantiers, drive

c) Travaux accomplis par la femme

- à l'extérieur
- à l'intérieur

Conclusion: Confinement des paysans à l'univers de la
"petite patrie".

1. Ferme familiale - "petite patrie".

Introduction

L'avant-plan des décors de Damase Potvin suggèrent l'intimité: la maison de ferme, le potager, les bâtiments et les champs forment un tout d'apparence simple qui invite aux activités nombreuses mais sereinement partagées.

a) Peinture de la ferme familiale

Les descriptions de la ferme familiale "blanche et coquette, qui se dresse au bord de la route descendant au village" (RN 5) sont des tableaux qui nous rappellent des images devenues familières par les oeuvres des peintres et des écrivains du terroir quand elles n'éveillent le souvenir de petits coins bien conservés d'une campagne qui nous est chère. La maison, "propre" et "blanchie à la chaux, avec des encadrements de portes et de châssis peints en vert et bien découpés" (BA 59), est surmontée d'un toit "pointu" fait "de bons bardeaux de cèdre" (BA 59) et "garni de lucarnes" (Te 10). Vue du trécarré, elle apparaît élevée sur un plateau. Le rez-de-chaussée se compose de deux pièces: la cuisine qui est aussi le salon, la salle de réception et la salle à manger, et la chambre des vieux qui renferme les garde-robes, le garde-manger, et, au besoin, le cellier. "En haut", sous les combles, se trouvent les chambres dont "celle dite des

étrangers". (Te 10-11)

Les murs et les cloisons de ces pièces sont tapissés de vieux journaux mais tout est de la plus engageante propreté. La grande horloge carrée, qui sert aussi de coffre de sûreté [sic], est solidement placée sur une tablette, au-dessus de la grande table de famille. A côté se détache en noir la croix de Tempérance; partout ailleurs s'étalent des lithographies des moins esthétiques: l'une de la Vierge à la Crèche, une autre du Roi Edouard VII et une troisième d'un chef politique du pays que l'on a découpée d'un grand journal illustré¹.

Les "châssis" sont garnis de rideaux "d'indienne" fleurie" (Me 12). Entre la maison et le chemin, "il y a un parterre qu'ombragent des saules, quelques jeunes peupliers canadiens et deux ou trois érables à Giguère, biscornus et rugueux" (FR 22); "là, durant la belle saison, éclate en couleurs" (FR 22) des "fleurs de toutes sortes" (BA 59). Du côté ouest (FR 22) se trouve le potager d'où l'on tire tous les légumes qui peuvent parvenir à maturation sous le climat tempéré d'ici. Ce "jardin-capharnaüm [sic]" (Te 10) aux plates-bandes nombreuses s'agrémentent "de talles de tournesols dont les grandes fleurs jaunes, brunes au centre, s'élèvent à plus d'un pied au-dessus des clôtures". (FR 22). Derrière, "il y a la cour entourée de rangées de cordes de

¹ Damase Potvin, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, Préface de Léon Lorrain, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1919, p. 11; idem, Le "Membre", Roman de moeurs politiques québécoises, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1916, p. 13.

bois de chauffage" (FR 22); on y a également placé la basse-cour qui compte "un bataillon de poules et de poulets" et "un énorme coq du plus brillant plumage" (Te 10). Enfin, "un peu à l'est, l'on voit les bâtiments qui se composent d'une étable en pièces de bois équarries à la hache, d'une grange très moderne avec pont et silo, et d'une porcherie" (FR 22) (MA 144). Cette "grange principale" reçoit "la récolte de la saison", une autre, plus petite, au milieu de la terre, le grain et le foin des pièces d'en haut" (FR 181-182).

"Les dépendances [sont] aussi bien entretenues. On dirait de loin que la grange et l'étable [sont] des maisons pour le monde. Tout [est] propre partout, aux alentours". (BA 59)

"A partir des bâtiments, les champs se déroulent" (FR 22) en "trois bandes de guéret en pente douce" (FR 21). "Une clôture de pièces de cèdre longe le chaume d'un pacage où paît le troupeau des laitières" (FR 185). La "terre faite" (Te 128) s'étend depuis le Chemin du Roi dont elle est séparée par "une assez mauvaise claire-voie faite de petites planches de sapin blanchies au lait de chaux" (FR 21) "jusqu'à la futaie qui couronne la colline du trécarré" (FR 22) et de la clôture de l'est brisée par les "quelques bouquets de bois qui [sont] restés plantés ici et là" (MA 144) à l'abatis du côté ouest qui marque la démarcation avec la terre du voisin. (Te 128)

b) Travaux de l'homme suivant les saisons

Pour entretenir la ferme, tous y mettent du leur dans l'accomplissement de tâches traditionnellement réparties.

A l'homme échoit les bâtiments et les champs. C'est lui qui soigne les animaux, veaux, vaches, porcs, boeufs, chevaux, entretient les instruments aratoires et veille à la culture des champs. Sujettes au cycle des saisons, ses occupations quotidiennes tiennent à la fois de la routine et des contingences imposées par la température. Aussitôt que la neige disparaît, les travaux reprennent dans les champs. Dans l'attente de jours plus chauds, les hommes s'emploient à faire de la "terre neuve" et à réparer les clôtures avariées sous le poids de la neige au cours de l'hiver. (FR 325) Dès que l'herbe est haute d'un pouce, ils ouvrent les étables "pour lâcher dans les pacages", "vaches, génisses et moutons" (FR 50). Quand les rayons du soleil se font plus abondants, ils attèlent "dès cinq heures" (RN 191) la "lourde charrue" (FR 51) aux chevaux et aux boeufs (RN 191) et tracent "avec régularité", "dans les chaumes brunis par l'hiver", "les premiers sillons des labours du printemps" (FR 50-51).

Et ce fut ainsi durant plusieurs jours, du matin au soir, un va-et-vient incessant dans l'étendue de deux grands champs que l'on fouilla en tous sens, le laboureur geignant le front penché, et le flanc battant des chevaux, pour mettre à nu l'humus inférieur, plein de suc et qui semble aussi, par la vapeur qui s'en dégage, rendre sa sueur de résistance et d'efforts [...]².

Vient alors le temps d'engraisser les pièces de "terre faite", de herser les "terres neuves" puis d'y semer le blé, l'avoine, l'orge, le grain, le foin.

L'on s'était mis à semer et à planter dans les carrés des labours encore humides. Les attelages et les hommes sillonnaient les champs. Avec des gestes saccadés, les semeurs, sac bombé de graine aux épaules, répandaient à la volée autour d'eux les grains qui coloraient de roux les sillons [sic] bruns ou noirs légèrement ouverts en bandes large [sic] et luisantes³.

Avec l'été, la production de lait s'accroît; du printemps à l'automne, le cultivateur envoie donc ou va "assidûment porter, chaque matin, à la fromagerie le lait de la ferme" qui, transformé en fromage, rapporte "assez d'argent sonnante pour payer les instruments aratoires et les dépenses de la maison". (FR 174) C'est là l'un des seuls revenus dont il puisse disposer et seuls "son intérêt à la bonne tenue de la terre et des bâtiments" (FR 45) et sa perspicacité à l'emploi judicieux de ses gains lui permettent d'agrandir sa terre et d'en augmenter le rendement d'une année à l'autre, tout en

2 Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", Montréal, Éditions Edouard Garand, 1925, p. 51.

3 Idem, ibid., p. 47.

étant prêt à parer à l'éventualité des "récoltes manquées"

(FR 8) d'une année sèche (FR 182) ou pluvieuse (Te 6).

Août ramène la famille et les gens de la corvée dans les champs pour le temps de la moisson. (Te 38)(BA 77)(MA 110-113)

C'était un joyeux moment dans l'année, et tout le monde était content. Les faucheurs arrivaient de grand matin et entraient dans les prairies rousses, ayant de l'herbe jusqu'à la ceinture. L'on fauchait, dans la matinée, un grand morceau de pré et, après le dîner, les femmes et les jeunes garçons venaient avec des fourches et des rateaux pour fanner et "enveillocher". On peignait soigneusement la chevelure brune de la terre et, vers le soir, quand le foin était suffisamment sec, on le mettait en "veilloches"⁴.

Puis c'est au potager de connaître une activité fébrile (RN 217). Les "légumes mûris" au soleil sont cueillis un à un puis mis à la cave à provisions ou marinés pour en assurer la conservation; "l'arrachage des patates" marque la fin des travaux de la récolte (FR 151).

Entre la fin de septembre et la mi-novembre, c'est "l'époque des raccommodages, des besognes transitoires" "entre d'accidentelles journées de labour" (MA 147-148). C'est alors que l'on s'occupe à "se construire un poulailler" (FR 170)(MA 149), à "vaquer à quelques travaux d'urgence aux étables" (Te 127) ou "à réparer un mancheron de charrue" (Te 127).

⁴ Idem, ibid., p. 53-54.

Quand on a passé le printemps à labourer, herser, semer, faire de la terre neuve, à creuser les fossés et les rigoles, à réparer les clôtures, quand on a passé le reste de la belle saison à sarcler, renchausser, faucher et engranger le foin et le grain, à déterrer et encaver les légumes, il faut, l'automne venu, battre le grain, nettoyer les étables, soigner les bestiaux, scier et fendre la provision de bois de chauffage pour l'hiver, ou encore se transformer en boucher, en menuisier, en charron, en forgeron, s'ingénier à réparer les stalles des étables, à rajuster les portes et les fenêtres des bâtiments, à rafistoler les ais et les gonds, à raboter ici et là⁵.

Les quelques journées agréables dont le cultivateur peut disposer entre ces menus travaux, il les emploie à préparer la terre pour le printemps prochain. Il fume les champs qui recevront la semence (RN 51)(MA 129) puis laboure "quelques pièces de chaume sec ou de la terre neuve" (FR 169); s'il dispose de temps, il laboure également les pièces engraisées, prévoyant des rigoles à intervalles réguliers et "un large fossé" tout autour pour drainer l'eau des pluies abondantes de l'automne (FR 183).

Tout est maintenant à l'ordre dans les champs, les écuries et les granges. Dans quelques jours on rentrera les bestiaux à l'étable où on va les bourrer, durant tout l'hiver, de bonne paille fraîche et dorée, qui sent bon. L'on commence à battre en grange les grains de la dernière moisson et, tout le jour, le bruit cadencé du fléau battant l'aire coupe le grand silence de la campagne recueillie...⁶.

5 Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, Montréal, Les Editions du Totem, 1934, p. 147-148; idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 17-18.

6 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, Québec, J. Alf. Guay, Librairie française, 1908, p. 49-50.

Les premières bordées de neige marquent alors le temps de "faire boucherie".

Aux premières neiges, l'on tue les porcs qui ont été engraisés pendant toute la belle saison dans des souils où on les a gavés de "bouette" de son et de blé d'inde. En novembre, ils sont bons à tuer. Ils représentent pour le cultivateur l'approvisionnement de lard pour la famille, pendant l'hiver qui vient, et de bonnes sommes d'écus sonnants pour le lard qui sera vendu sur les marchés⁷.

La terre entre dans une période d'inactivité et le cultivateur fait de même à moins qu'il ne cherche à augmenter ses revenus en s'engageant "dans les chantiers" ou "aux périlleux travaux de la 'drive'". (FR 315)(BA 55-56)(MA 115-117)

Les chantiers, ou la coupe du bois, dans les forêts sans limites et riches de toutes les essences du "pays de Québec", c'est une question capitale pour les populations des campagnes. L'été, l'on vit de la terre; l'hiver, pendant que la glèbe se repose, l'on demande à la forêt l'argent qu'il faudra, au printemps, pour acheter quelques nouvelles pièces du roulant de la ferme ou d'autres animaux pour grossir le troupeau. Pendant cinq mois l'on oublie la terre, comme si elle n'existait plus. L'on ne pense qu'à "faire du bois". Tous les hommes valides, dès les premières neiges, s'empressent d'aller s'engager aux compagnies d'exploitation forestière, et pendant tout l'hiver, il ne restera plus à la ferme que les femmes et les vieux, et quelques garçons qui verront au train dans les étables⁸.

Ainsi, sauf durant l'hiver, le travail de l'homme est tout entier tourné vers la terre. S'"il laboure, sème, moissonne et bat le grain qui le nourrit" (FR 343), c'est

⁷ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 234-235.

⁸ Idem, ibid., p. 219.

pour assurer le pain des siens mais aussi pour satisfaire son rêve de voir sa terre agrandie (Te 131)(FR 29), améliorée (Te 128)(FR 43): c'est sa façon à lui de contribuer à l'entretien de la ferme familiale.

c) Travaux accomplis par la femme

Pour sa part, la femme se voit confier la responsabilité de la maison, du potager et de la basse-cour. C'est elle qui veille à garder un air propre aux alentours de la maison et une atmosphère chaleureuse à l'intérieur. (FR 11) Pour le parterre, elle choisit les fleurs qui donneront des couleurs vives, telles "le rouge sang des géraniums, le mauve rosé de 'quatre-saisons', l'écarlate aux pétales éclatants des 'saint-Joseph', le violet sombre des pavots et toute une rangée de touffes sapineuses de 'vieux-garçon' piquées partout de coeurs saignants". (MA 143)(FR 22) Au potager, elle s'occupe successivement de la mise en terre des plants ou des graines, de l'arrosage, du renchaussage et du sarclage qui assureront le rendement désiré (FR 11,22,91)(Te 130-131); encore lui faut-il garder, par la suite, un oeil vigilant sur les occupants de la basse-cour qui réussissent à y pénétrer malgré la clôture (Te 10)(BA 73)(MA 193). Elle voit également à l'entretien du poulailler et de ses habitants, à la traite des vaches matin et soir et à la préparation des 'cannisses' pour l'envoi quotidien du lait à la fromagerie (RN 9)

(BA 73)(MA 193)(FR 11); l'été, elle reçoit l'aide des hommes pour ces dernières tâches, le rendement accru des vaches laitières l'exigeant (FR 174); au printemps et à l'automne, elle aide à son tour aux travaux des labours et de la fenaison, quand elle n'y ajoute, en bonne épouse de défricheur, la réparation des clôtures et l'essouchage des arbres (BA 58)(MA 127). Une fois terminés ces travaux alentours de la maison, il lui reste encore l'"ordinaire" à faire: ménage, cuisine, lavage, repassage, raccommodage, tissage au métier, cuisson du pain, fabrication du beurre et, lorsque de saison, fabrication du savon, mise en conserves des légumes et des marinades et préparation des confitures de fruits (MA 127-128, 192-194)(BA 72-73)(Te 11,20-22)(FR 8-12)(RN 10). Les tâches se succèdent quand elles ne se présentent plusieurs à la fois.

Ernestine travaillait sans bons sens; et c'était bien malgré moi, allez! Songez donc, elle était tout fin seul [sic] pour tout le train de la maison: le ménage à faire, les repas à préparer, le linge à laver, les vaches à tirer, matin et soir, les taurailles, les porcs et les volailles à soigner, le pain à cuire et le beurre à tourner. Et avec tout ça, elle trouvait encore le temps de travailler au métier à tisser, de filer, de carder, et elle aurait voulu que j'eusse semé du lin pour faire de la toile. Elle avait de plus son jardinage qu'elle soignait comme les yeux de sa tête, ses légumes qui étaient toujours les plus beaux de la paroisse et ses fleurs dont tous les samedis soirs elle faisait un gros bouquet que le bedeau venait chercher pour l'église. Elle s'éreintait, vrai, et le soir, tard, après la veillée passée à racommoder [sic] le linge de corps ou à filer, elle se couchait presque morte de fatigue. Souvent elle tombait endormie pendant sa prière et je devais la réveiller. A la première chantée des coqs, elle était debout. Souvent même, après avoir trait ses vaches, soigné ses volailles, fait le déjeuner, elle s'habillait à la hâte et allait à la basse messe à un quart de mille; elle revenait pour le déjeuner. De plus, je vous l'ai dit, quand Joseph était absent, et c'était bien souvent, elle m'aidait aux travaux des champs⁹.

C'est à elle que revient en somme d'effectuer les menus travaux autour de la maison et de garder l'intérieur du logis avenant et hospitalier tel que chacun aime le retrouver à toute heure du jour.

Conclusion

L'aspect de la ferme familiale que dépeint Damase Potvin dans chacun de ses romans appelle et suggère ensemble

⁹ Idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, Montréal, Éditions Edouard Garand, 1925, p. 62; idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 176-177.

l'activité qui s'y déroule. Alors que, d'une part, ses occupants ne peuvent trouver qu'à l'intérieur de ses cadres la satisfaction de leurs besoins en logement, en nourriture et en vêtement, ils se voient confinés, d'autre part, en-deçà de ses limites de par l'abondance même des tâches à accomplir et la rudimentarité de l'équipement dont ils disposent. Ainsi contraints à travailler, quotidiennement et sans relâche, au rythme des saisons, sur la terre paternelle pour assurer leur survie, les paysans en viennent à faire un monde de leurs 30 arpents, à y semer et y récolter des valeurs terriennes dont les nourrit, au double plan physique et moral, le blé de leur glèbe. Ce confinement se traduit dans le caractère d'intimité exclusive que Damase Potvin confère à la "petite patrie" paysanne tout au long de son oeuvre fictive.

LA FIDELITE OU L'ENCADREMENT INFLEXIBLE

PLAN

2. Village- "jeune patrie " (ou patrie intermédiaire).

Introduction: Arrière-plan des décors de Damase Potvin:
alliance de simplicité et de fébrilité sereine

a) Peinture du village de maintenant (vieille paroisse)

- aperçu général
- village central
- campagne périphérique

b) Peinture du village de jadis (nouvelle et jeune paroisse)

- village et mode de vie des défricheurs
- village et mode de vie des nouveaux agriculteurs

c) Aspects de la campagne suivant les saisons

- printemps: renouveau: heure de la lutte pour le pain
- été: effervescence: heure du labeur actif
- automne: plénitude: heure de l'engrangement
- hiver: engourdissement: heure du repos

Conclusion: Unité des "jeunes patries", dans le temps et dans l'espace, par le cycle des saisons.

2. Village - "jeune patrie" (ou patrie intermédiaire).

Introduction

L'arrière-plan des décors de Damase Potvin reproduit de semblables fermes familiales répétées en plusieurs exemplaires et groupées autour du clocher paroissial. Dans son éloquente simplicité, le village traduit l'existence d'une atmosphère fébrile mais sereine: chaque ferme se veut à la fois le prototype de la ferme familiale québécoise du temps et la synthèse des activités que commande l'alternance des saisons.

a) Peinture du village de maintenant (vieille paroisse)

D'abord espacées dans la campagne, les fermes se rapprochent de plus en plus les unes des autres et se répartissent avec régularité le long des rangs; au centre, sur la route principale, se dresse le clocher d'une petite église en pierres qui les "protège" et vers laquelle elles semblent converger: "sous le soleil, il reluit d'argent, et on l'aperçoit de loin. Un petit peuple vit heureux autour de lui". (MA 76). Le centre du village prend l'allure d'une paroisse de ville: certaines demeures d'allure un peu luxueuses abritent les notables, médecin, notaire et banquier, alors que d'autres, d'apparence plus modeste mais aux alentours bien entretenus, sont celles des "vieux" qui ont vendu leurs terres

ou les ont léguées à leurs enfants sur leurs vieux jours: les jardins qui les entourent, "presque luxueux" avec leurs fleurs, leurs fruits et leurs légumes "de bonne venue", révèlent "les goûts persistants d'agriculteurs obstinés" de ceux qui les habitent. (RN 240). Outre l'église et le presbytère, le village comprend une fromagerie, un magasin, une scierie, une forge et une école, de sorte qu'à l'intérieur de ses limites, il satisfait à ses propres besoins. Les maisons de ferme "dont quelques-unes [sont] à demi [sic] cachées derrière des rideaux de saules et de bouleaux" apparaissent "toutes solidement assises, face au ciel" (FR 189), entourées, chacune, d'un potager, de bâtiments et de champs.

Ces maisons sont basses et avenantes, crépies d'un lait de chaux, jaunies et craquelées comme des fruits mûrs. Des branches d'arbres ornent avec coquetterie leur face [...] Elles sont, chacune, percées d'une porte et, régulièrement, de deux fenêtres ornées de rideaux aux couleurs criardes et qui les trouent avec symétrie. [...] Devant chaque résidence, un minuscule parterre piqué de quelques roses, de girofflées [sic] et de beaucoup de géraniums et de liserons des champs au calice blanc, est séparé du chemin par une clôture disjointe¹⁰.

Les terres déterminées par "les contours capricieux ou la ligne droite des clôtures" développent "leurs perspectives blondes des deux côtés du chemin du Roi" (FR 198). Les dépendances des fermes" se dessinent "en vifs reliefs" (FR 198)

¹⁰ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 29.

sur les champs dont la ligne des sillons s'effile jusqu'à la futaie qui marque la limite des terres cultivées. Quelques souches "plantées comme des mausolées" évoquent "la mémoire de la forêt" (FR 205); dans les pacages, les bêtes paissent, "le museau collé au sol" (FR 198). Seul le "chemin aux charrettes" fait une trace grise dans les "lozanges vert pâle des champs" jusqu'à ce qu'il disparaisse "dans un petit bois de bouleaux" qui traverse le Rang et marque une extrémité du village. Des collines "d'où des arbres de toutes les essences dégringolent jusqu'aux premières habitations" (Te 9) en déterminent l'autre extrémité.

b) Peinture du village de jadis (nouvelle ou jeune paroisse)

Mais, il n'en a pas toujours été ainsi; si maintenant la famille occupe une jolie maison confortablement installée sur une trentaine d'arpents de riche et belle "terre faite", c'est que jadis, un premier occupant est venu dans un coin de pays encore sauvage pour "faire de la terre neuve". (BA 36) Devant lui s'étendaient "d'incommensurables forêts de pins qui [poussaient], d'un sol riche, jusqu'à des hauteurs vertigineuses" (MA 11); il entrevoyait alors que "la 'pinière' fournirait une belle moisson en attendant, un peu plus tard, celle, plus abondante et plus riche encore, de la 'graine du pain': le blé". (MA 12). Il a eu comme première demeure "la misérable bicoque, le camp de bois rond qui s'élève en un coin

de la forêt, avant les premiers coups de hache du défrichement de la terre". (FR 70). Ce camp "à l'unique porte percée d'une petite fenêtre faite d'une seule vitre" (RO 16) s'élevait au coeur d'une "clairière parsemée de 'tas d'abatis'" (RO 16), "souvent caché derrière un pan de forêt". Pour l'instant, le morceau de terre en culture est "grand comme un mouchoir de poche" et les quelques animaux "paissent, parqués dans un enclos formé de rondins superposés, ou folâtrant au grand air de la liberté, en pleine forêt, ou bien sur la route"; seule "la clochette mélancolique" avertit de la présence du petit troupeau (RO 20). L'église n'était alors qu'"une pauvre bicoque en bois rond" choisie entre la quinzaine de cabanes que comptait le village parce que "la plus belle", "la plus grande" et "la plus commode". (BA 9). Les colons devaient "travailler terriblement pour répondre aux besoins de la terre": labourer seul une pièce de terre, semer le blé entre les souches, faucher à la javelle, couper le blé à la faucille, faire de la terre neuve à l'automne après les récoltes et le printemps avant les semences; pour ce faire, on ne disposait que d'un cheval et d'un boeuf attelés à l'arrache-souche; les "grosses touffes d'aulnes et de harts rouges" étaient abattues à la hâche (BA 36). Entre semailles et récoltes, ils étaient cultivateurs, entre récoltes et semailles, coupeurs de bois dans les chantiers mais ils gardaient l'espoir en des lendemains meilleurs où

ils ne vivraient que des fruits de la terre: "en bêchant les petits potagers qui se tassaient près des huttes de bois rond", ils songeaient à "l'humble projet de culture caressé avec tant d'amour" et entrevoyaient "la vision radieuse des champs et des prairies qu'on se plaisait à prolonger jusqu'à de lointains trécarés"[sic] (MA 65). A mesure que reculait la forêt, apparaissait "l'espèce d'appentis en planches d'épinette qui indique, après les premiers morceaux de terre neuve, les premières moissons" (FR 70). Avec la terre qui s'agrandit, on pense à donner meilleur air à la maison: "la cabane de bois rond en queues d'aronde" cède la place à "une maison en madriers couverte en beaux bardeaux de cèdre et qui avait deux portes, des fenêtres à chaque côté, une lucarne sur le toit". En même temps, on érige "une belle chapelle en bois carré lambrissée de planches d'épinette emboutées et munie d'un petit clocher dans lequel on avait placé une choche". La "concerne" prend graduellement "l'air d'un village" (BA 30), à mesure que les défricheurs deviennent des cultivateurs. Leur unique souci est maintenant d'améliorer et d'agrandir leurs terres (Te 131)(FR 29-43) avec le secret dessein d'en faire "la plus belle de la paroisse" (FR 183). Avec le temps, le petit village devient un gros village et la "jeune paroisse", une "belle paroisse". La demeure d'épinette est devenue "le bâtiment confortable, lambrissé, peinturé, au toit couvert de bardeaux de cèdre,

ponctué de lucarnes, entouré de beaux arbres et d'un gros jardin mi-potager, mi-parterre et qui apprend à ceux qui passent sur le chemin du Roi que l'ancien colon défricheur est devenu un cultivateur aisé possédant des prairies, des chaumes, des jardins et des champs de grain qui s'étendent jusqu'à la limite du trécarré, c'est-à-dire à perte de vue". (FR 70). Une si "belle et grande paroisse dont les terres étaient à peu près toutes défrichées, se devait "une belle église bâtie en pierre" (BA 49) qu'on n'allait pas hésiter à agrandir au besoin. La "belle paroisse" est maintenant une "vieille paroisse" à l'aspect calme et serein. De "ce pays de souches, de petits camps de bois rond et de cabanes de planches" (RO 163), on a fait des terres "de bonne qualité, bien engraisées et bien égouttées" (FR 183).

c) Aspects de la campagne suivant les saisons

Ces deux âges de la terre, celui du défrichement et celui de la culture du sol, différents quant aux exigences que chacun impose à l'habitant, se rejoignent sous un même ciel qui dicte à l'un comme à l'autre, une même alternance des saisons: c'est, nous l'avons vu, de la lente mais graduelle réponse de la terre aux rayons du soleil que le paysan déduit sa tâche quotidienne. (cf. I-1-c) Mais, chez Damase Potvin, nulle description des travaux de la terre ne va sans un regard préalable sur la nature ambiante. Il coiffe très

souvent ces passages d'une certaine sentimentalité, pour ne pas dire d'un romantisme certain; il y voit l'occasion de plonger son lecteur dans l'atmosphère de poésie dont il cherche à baigner tous les gestes qui sont les fruits de la communion constante du soleil et de la terre.

Ainsi, "l'astre" qui se fait "déjà chaud" et "les dernières neiges" qui se hâtent "de s'en aller, ruisselant de droite et de gauche, s'engouffrent dans la terre qui [dégèle], coulant vers les rivières et vers le lac, faisant monter dans le ciel, tout le long du jour, des buées douces et lumineuses qui [bleuissent] les lointains" font sonner, pour le paysan, "l'heure de la lutte pour le pain, pour la vie" (FR 311). Apparaissent alors les "oiseaux blancs", les "canards noirs", les "corneilles" et les "petits bourgeons jaunes et déjà gommeux, gros comme des têtes d'épingles, par grappes à l'extrémité des branchettes des arbres et des arbustes". (FR 311-312)

Le printemps était arrivé avec le mois de la verdure et des fleurs, avec le retour des oiseaux, des insectes et de la vie. (RN 183) Puis viennent les "premiers jours de mai" où "le jeune soleil, toujours plus brillant et plus fort, [accroche] des diamants par milliers [sic] dans les panaches des bouleaux", "les arbres [dressent] vers le ciel des touffes de gros bourgeons lustrés, lourds" et "les prés [étalent] leurs tapis jaunes de pissenlits à perte de vue". Cet "air

superbe" que prend la campagne au temps des Rogations annonce . que "la Nature, toujours vivante, toujours féconde, [apporte] à la date fixée aux habitants de Québec, le signal du travail" (FR 312-313).

Sous l'effet de l'été, les semences portent leurs fruits; en août, les "chmps [sic] de blé mûr ou d'avoine blondissante" (Te 15), "les grains dans l'or de leur maturité", "les rectangles alternativement verts et jaunes [des] champs" appellent "les matins de moisson" (Te 38).

Maintenant, la glèbe s'échauffe, chaque jour, et les mottes des labours jettent, en sèchant [sic], comme l'expression d'un désir d'épanouissement que satisfont bien vite les pousses des céréales qui s'empressent de les entourer d'un collier vert...

Et l'été était venu. Les oiseaux, dans l'air plus chaud, s'élançaient avec plus d'allégresse. [...] Le soleil de la mi-juillet enveloppait de sa forte lumière ce coin du nord qui vibrait tout entier [...] Il y avait dans les champs des grains qui étaient déjà prêts de mûrir et les prairies regorgeaient de beau foin cendré plein de trèfles et à point pour le fauchage. Les épis de mil commençaient à s'émietter à la moindre brise qui les agitait et les capitules du trèfle alsique se brisaient au seul toucher. Il ne fallait pas retarder davantage la fauchaison¹¹.

Mais les beaux jours sont ici de courte durée.

"L'air gros de bouffées d'orage" (RN 221), le "vent [soufflant] par rafales" et le "brouillard opaque" (Te 126) d'un septembre aux "mélancoliques soleils" (FR 169) présagent

¹¹ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 52-53.

déjà les jours sombres et les "premières froidures de l'automne" (FR 91); c'est pourquoi, dès que survient "l'Eté des Sauvages respectant la survivance de l'été" (FR 169) avec son "soleil [redevenu] plus chaud" (FR 169) et son "beau ciel bleu, pommelé" (FR 198), désireux de "reconquérir sa primitive splendeur" (FR 169), "on sort de nouveau les charrues, mais pour quelques jours seulement" (FR 169). Le temps redevient vite frais, puis froid; "par intermittence, le soleil, tout pâle, répand ses ardeurs impuissantes à travers les nuages qui sillonnent l'étendue" (RN 149). Les nuits se font "longues, lugubres et glaciales" (RN 147): on a engrangé les récoltes et rentré les animaux dans les étables chaudes d'où ils ne sortiront plus qu'au printemps, aux premiers herbages" (FR 212-213). Mais, même si "tout semble maintenant à l'abandon dans les pauvres champs" et qu'"au-dessus de ce mélancolique paysage d'automne passent et repassent des tourbillons d'oiseaux émigrant vers des pays qui seront plus cléments" (Te 152-153), tout n'est pas mort.

L'automne, encore une fois est venu [...]

Pour l'heure, la beauté de la nature est dans la gamme harmonieuse des teintes effacées, le tout se confondant en vapeurs ardoisées et en ombres blondes, en ce quelque chose d'impalpable et de lavé, dernier reste de couleur, dernière flamme de vie qui s'effacera avec la première bise [...] mais dans la nature, on sait que sous les feuilles mortes reverdiront de nouveaux bourgeons¹².

12 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 147-148.

Et alors qu'au dehors, "la pluie tombe, glacée, sur les campagnes ruisselantes devenues tristes à mourir" (FR 212), à l'intérieur des foyers, "la vie de famille s'épanouit à l'aise durant ces mélancoliques soirées, dans l'attente des premières neiges ... (RN 49).

Pour la nature comme pour l'homme, c'est alors le moment du repos: "ainsi que la nature endormie par l'hiver, les hommes, en l'intérieur des fermes, quand ils [ne besoin pas] dans les chantiers en forêts, [sommeillent] durant des mois" (FR 311).

L'hiver est enfin venu et il a neigé [...] Durant deux jours et deux nuits la neige est tombée lentement, à flocons pressés et épais [...] tout s'enfuit, sans bruit, sous un linceul, tout s'enveloppe d'un silence étrange et mystérieux, mélancolique¹³.

Au-dessus de cette mer, les cheminées des maisons, souvent invisibles, étendaient comme des bans de brouillard leur fumée qui indiquait qu'en-dessous de ces vagues immobiles, l'on vivait¹⁴.

L'hiver vient briser la suite des tableaux agrestes: il n'est plus question de mariage entre le soleil et la terre mais du "grand silence de la campagne recueillie" (RN 50) et de "paisibles réunions" auprès du feu. (RN 83). Mais ce n'est là qu'un temps d'arrêt; avec la fonte des neiges,

¹³ Idem, ibid., p. 75.

¹⁴ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 264.

l'activité reprendra.

Conclusion

Ce retour cyclique des saisons et des travaux de la terre que chacune préside, constitue le fil de chaîne des romans de Damase Potvin: ses descriptions de la nature, fort souvent en début de chapitre, font se lier sous un dénominateur commun, la ferme, le village et la campagne environnante. De même, il vient joindre dans l'espace l'existence de divers âges de la terre et lier, sous de mêmes contingences rituelles, les hommes de diverses époques. Le défricheur de la nouvelle paroisse, le cultivateur de la jeune paroisse et la famille dont l'avenir agricole est désormais assuré dans une vieille paroisse se voient contraints de vivre au rythme du renouveau du Printemps, de l'effervescence de l'Eté, de la plénitude de l'Automne et de l'engourdissement de l'Hiver.

LA FIDELITE OU L'ENCADREMENT INFLEXIBLE

PLAN

3. Québec - "grande patrie nationale" ou "pays".

Introduction: Arrière-scène des décors de Damase Potvin:
présence physiquement muette mais moralement
envahissante.

a) Peinture du territoire au-delà des terres

- paysage de boisés, au-delà du trécaré des terres
de savanes,
de plateaux,
de rocailles,
d'eau et
de montagnes
- indifférence apparente du paysan devant ces paysages
sensibles
- contemplation nostalgique de l'étranger devant ces mêmes
paysages, graduellement plus familiers.

b) Présence d'un au-delà rapproché connu et accessible

- connaissance limitée du paysan du Saguenay et du Témiscamingue
des territoires au-delà de la portée de son regard
- connaissance intégrale du Québec par Damase Potvin.

c) Présence d'un au-delà éloigné inconnu et à éviter

- perception affective du paysan du Québec et des terri-
toires au-delà
- perception réaliste de Damase Potvin du Québec et des
territoires au-delà.

Conclusion: Division du Québec et des territoires frontaliers
en territoires amis et en territoires maudits.

3. Québec - "grande patrie nationale" ou "pays".

Introduction

La campagne environnante, tout en participant du village, touche une autre dimension du décor chez Damase Potvin: le grand tout que forment les petites paroisses de campagne répétées, ainsi que les fermes, en plusieurs exemplaires. Il est peu question, cependant, de cette arrière-scène dans ses romans fictifs: d'une part, le paysan, préoccupé par son labeur quotidien, ne sait accorder de temps à la contemplation des paysages au-delà du trécaré de ses champs; de l'autre, les bois, les espaces verts, les cours d'eau et les montagnes à l'horizon assistent en spectateurs muets aux travaux de la terre: même s'ils abritent d'identiques communautés paroissiales, ils n'appellent pas de la ferme familiale la participation que suscite la présence prochaine du village.

a) Peinture du territoire au-delà des terres

L'intérêt des habitants d'une terre s'arrête à la clôture de leurs champs. De l'automne au printemps, le froid les fait rentrer prestement et tôt au foyer pour n'en plus ressortir de la soirée (RN 51); du printemps à l'automne, les lourds travaux de la ferme les réclament de l'aube (RN 5) (Te 3) (MA 111) (FR 47,53,55) à la brunante (Te6) (FR 54,90),

quand ce n'est à la nuit tombée (FR 66)(MA 114); de sorte que même si ce qui les entoure "est beau", ils "n'ont pas le temps de voir" (FR 62). Quelques fois, le temps clair ou des circonstances tristes ou heureuses les invitent à regarder "par-dessus la terre", au-delà des "taillis du trécarré" (FR 16); c'est alors qu'ils distinguent "la masse immobile et ténébreuse des bois de la colline" (FR 105-106), "de petites savanes touffues de broussailles et parsemées de roches", "des plateaux à pentes douces noués les uns aux autres par des chaînes de rocailles", les "saillies granitiques brusques des côtes" (FR 24) et "les flots irisés de la baie" (RN 192) qui composent pour eux "une nature à la fois sévère et charmante" (FR 23) qu'encadre, à l'horizon, "la courbe frangée des montagnes" (Te 3).

Mais ce paysage au "petit matin", encore est-ce Damase Potvin qui le voit pour eux:

L'aube descendit des collines en un chemin de rayonnante verdure, et c'est avec son plus large sourire que le soleil vint regarder par-dessus les montagnes des Quinze pour voir si tous les gens de la corvée étaient prêts¹⁵;

et l'aspect que cette même nature prend au soir mais que les travailleurs des champs n'aperçoivent que dans la satisfaction de la besogne dûment complétée, c'est Damase Potvin qui le décrit pour eux:

15 Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 55.

Les faucheurs vont bientôt rentrer... [...]
Le soir descend, un beau soir dont les deux hommes peuvent distinguer, derrière eux, à l'horizon [sic] de la prairie, les sourires mélancoliques...
Quand ils arrivèrent près du plateau où s'élève la maison, ils se trouvèrent en face de toute la beauté crépusculaire du jour. Les montagnes qui entourent l'horizon s'efforçaient de retenir le soleil en fuite, et sur leurs flancs, trainait [sic] une brume bleuâtre. Tout le bord du ciel se teintait de couleurs charmantes qui, par d'heureuses gradations, passaient du violet à l'or...¹⁶.

Il explique cette ingérence ainsi:

Parmi les gens qui ont grandi au milieu des champs, il y en a qui sont de vrais poètes muets; ils peuvent tout comprendre et sentent tout; seulement, ils ne savent pas donner de formes à leurs impressions qu'ils ne sont pas capables de traduire¹⁷.

Seul l'étranger nouvellement venu, encore empreint de la nostalgie des lointains espaces qu'il vient de quitter, s'arrête à scruter les vastes horizons au-delà du trécaré.

Le premier debout, chaque matin, il s'en allait dans les champs où il assistait au lever de l'aurore. Il voyait le soleil à la dentelure des montagnes laurentiennes; l'astre éclairait d'abord les monts et les rives escarpées du lac; puis, la lumière blonde ruisselait tout le long des sommets, fouillait le fond des coulées et des ravins et, dans tous les recoins, s'amusaient à poser des caresses de rayons chauds. [...] Il renouait connaissance, lui semblait-il, avec toutes les vieilles et douces choses des plateaux herbeux de son pays¹⁸.

¹⁶ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 11-12.

¹⁷ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 172.

¹⁸ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 47-48, 49.

Lorsqu'il sera devenu un homme d'ici, lui aussi se bornera "à regarder ces champs vastes, ces horizons courts, remplis de choses harmonieuses", cela même qui sera "son nouveau domaine": "les maisons, les arbres, les champs, les longues files régulièrement zigzagantes des clôtures, les animaux qui [broutent] au milieu des prés", les seules "beautés agrestes" dont il remplira ses yeux. (FR 49-50)

b) Présence d'un au-delà rapproché connu et accessible

Car ce qui existe au-delà du "paysage d'eau et de forêt" (FR 23) à la portée de leur regard, les paysans en ont une conception plutôt brumeuse. Certes, Saint-Alphonse, Saint-Alexis, la Rivière-à-Mars, l'Anse-à-Benjamin, le Ruisseau-à-Caille, le Cap-à-l'Est, le Cap-aux-Bouleaux et la Grande-Baie sont des noms familiers aux habitants de la Baie des Ha! Ha!; le Grand Brûlé ou Notre-Dame de Laterrière, Chicoutimi, le lac Saint-Jean, Péribonca et Mistassini en remontant vers le nord, et Tableau, la rivière Sainte-Marguerite, l'Anse Saint-Jean, le Petit Saguenay et l'Anse-au-Cheval en allant vers le fleuve Saint-Laurent, identifient des postes un peu éloignés d'eux mais tout de même accessibles durant la belle saison; Baie Saint-Paul, Saint-Urbain, Les Eboulements, La Malbaie et Tadoussac leur restent chers pour y avoir déjà vécu ou y connaître encore des parents; et Québec nomme la lointaine grande ville où, une fois l'an,

ils vont écouler les produits de leurs terres. (BA 69) Pour la plupart d'entre eux cependant, leur visite à ces endroits se limitent à suivre par la pensée durant "les tempêtes de l'hiver canadien" "ces pauvres malheureux qui se débattent peut-être dans la tourmente, sur le chemin St-Urbain, à travers les Laurentides"; mais dès que "les nouvelles reçues d'eux sont bonnes", ils se replient sur le "calme revenu" et retournent à leurs préoccupations premières. (RN 76-77) Pour les résidants de Ville-Marie, ce sont le Lac Témiscamingue, la Baie-des-Pères, la Pointe-au-Vin, la Pointe-de-la-Mission ou Pointe-aux-Cèdres, le Long-Sault, la rivière Blanche et le Pic-de-la-Vieille qui font partie du décor quotidien; Fabre, le Lac Laperrière, le Lac Ecarté, Kipawa et Témiscamingue-Nord vers le sud, et Lorrainville, Saint-Isidore, Guigues, Saint-Eugène-de-Guigues et Notre-Dame des Quinze vers le nord, leur sont relativement faciles d'accès par voie d'eau ou par voie de terre; ils peuvent même se rendre aussi aisément à Mattawa, Cobalt, Haileybury ou North Bay en "terre ontarienne"; quant à Montréal, c'est la lointaine métropole où se déroulent les activités commerciales et se bâclent les transactions d'envergure concernant les mines ou les terrains de la région (FR 115). Mais eux aussi, pour la plupart, restreignent leurs périples à une pensée pour ces centres éloignés d'où revient occasionnellement l'influent Monsieur Larivé, une nouvelle affaire en main. Tant au Saguenay qu'au

Témiscamingue, les déplacements se limitent aux quelques villages voisins ou aux chantiers de la Compagnie Price au Lac Gravel, à la Rivière-à-Mars et au Lac Ha! Ha! ou à ceux de la McLaughlin Company aux environs du Lac Kipawa et du Lac-des-Loups. Les autres endroits connus se réduisent à des points noirs sur une quelconque carte sur laquelle d'aucuns ne sauraient, bien souvent, préciser le contour des terres.

Par contre, quand la parole est à Damase Potvin, les rives des cours d'eau se dessinent clairement et les lieux habités s'insèrent dans des régions dont le relief fait foi de l'activité qui s'y déroule. Des expressions comme "dans le Golfe Saint-Laurent" (BA 21), "les populations qui habitaient les deux rives du Saint-Laurent" (MA 10-11), "le grand paysage outaouaisien" (FR 49), "au Labrador" (FR 268), "dans les régions de Charlevoix et du Haut-Saguenay" (MA 7), "le 'Royaume du Saguenay'" (MA 25), "le grenier de la province" (BA 89), les "rives herbues des rivières du Lac Saint-Jean" (FR 213), "à l'ouest, la région habitée du nord de Québec" (FR 268), "l'immense région forestière de Kipawa" (FR 265), "toute l'étendue du bassin du Témiscamingue" (FR 311), "dans les campagnes québécoises les plus reculées" (MA 79)(FR 342) et les "solitudes humides de l'Ungava" (FR 213) dépassent la simple localisation fixe pour appeler une dimension spatiale; et juxtaposés, ces espaces rejoignent les frontières de la "province de Québec" (FR 268) ou du "pays de Québec" (FR 71,

110,342) selon que s'exprime l'historien-géographe ou le romancier-poète.

c) Présence d'un au-delà éloigné inconnu et à éviter

Ce grand tout qu'est le Québec se définit et se délimite, aussi, différemment, suivant la perception affective qu'a le paysan du territoire québécois ou la conception plus réaliste que peut en avoir Damase Potvin.

Le paysan ne sait du Québec que ce que l'histoire lointaine lui a appris de "l'oeuvre féconde des aïeux dans la Petite France d'Amérique" (FR 339); ce qui s'est passé depuis la Conquête, il l'ignore, sauf ce qu'une histoire plus récente lui enseigne de l'oeuvre admirable des premiers venus dans la région qu'il habite ou qu'une tradition familiale lui a transmis sur le défrichement et la culture de "sa terre" par "ses pères". De cette grande province, il en connaît surtout "le riche et fécond promontoire de Québec" où a poussé "le premier blé laurentien", et puis d'autres champs semblables qui "se multiplièrent, s'étendirent autour des clochers" (FR 340).

A présent, pour lui, il y a encore des champs de blé et des champs de blé en puissance: "son pays" demeure immense et les divers mouvements de colonisation n'ont pu venir à bout des vastes forêts qu'il faut abattre pour cultiver la terre. Mais il reconnaît maintenant des limites à cette immensité:

de l'ouest sont venus des Anglais qui avaient de l'argent, qui se sont installés à Montréal et à Québec, ou ont acheté des concessions ou des terres au Saguenay, au Témiscamingue et un peu partout pour y diriger des pinières, y forer des mines ou y ouvrir des manufactures; au sud existent de nouvelles "factories" qui produisent beaucoup et paient bien. Et l'homme d'affaires de l'ouest vient embaucher les fils de la terre dans ses entreprises d'exploitation, et l'industriel du sud vient inviter ces mêmes futurs paysans à aller s'enrichir chez lui. Le Québec se termine donc pour lui là où s'étend un univers menaçant: depuis toujours, le nord, c'est le vent froid, la neige en rafales et la forêt redoutable et l'est, le mur quasi infranchissable de la mer; et maintenant, il connaît au sud de la riche vallée du Richelieu, l'existence d'une "terre maudite" (RN 243), celle des "Etats", un "lointain pays" (RN 181) dont "les fabriques du Mass, du Maine et du Vermont" (BA 46) lui ravissent ses fils, et à l'ouest de la "terre fertile" du "comté de Témiscamingue" (FR 22-23), "de l'autre côté du lac" (FR 24), la présence de "petites villes industrielles en terre ontarienne" (FR 24) d'où l'ennemi anglais vient envahir "ce pays si riche en terre fertile" qui lui appartient (FR 25) et inviter ses héritiers à l'exil. D'où, dans son esprit, ce partage des terres en "chez nous" (FR 14) et en "à l'étranger" (RN 69), en "ici" (RN 65) et en "là-bas" (BA 70, RN 66,219); et cet "ici",

c'est sa terre et son village; tout le reste, tout ce qui n'est pas "la campagne" (RN 65), c'est la "ville" ou les "Etats": de "perfides mirages" (RN 66).

Chez Damase Potvin, cette même appellation affective se double d'une connaissance réelle des espaces. Le territoire québécois, il le voit comme un amalgame de "pentes", de "vallées", de "cîmes", de "gorges", de "lacs" et de "forêts" qui s'étend de "la mer qui se chante éternellement à elle-même, sans se lasser jamais, son hymne vaillant et mélancolique" et des "provinces maritimes" (FR 110) à l'est aux "murailles de granit" de "nos Laurentides aux lignes nettes, aux sommets arrondis enveloppés de brume, aux pentes abruptes et aux gorges profondes" (Te 7-8) à l'ouest, et des "immensités de l'eau de son fleuve" au sud aux "forêts éternellement vertes de sapins et d'épinettes" au nord; ces frontières naturelles font, selon lui, que "nul pays n'est délimité de façon plus précise". (Te 7-8). Mais s'il conçoit toute cette étendue comme "la terre natale" (Te 7), il sait que le paysan réduit bien souvent "sa patrie" à ce qu'il peut embrasser d'un seul regard, à ce petit "pays natal" (FR 30) qui lui appartient en propre.

[...] dans le grand air pur des bords du fleuve canadien et des montagnes du Saguenay, il avait poussé comme un jeune chêne Les premières images, d'abord, gravées dans sa tête d'enfant, étaient saines: son père et sa mère, deux figures chéries; puis, plus tard, celle de Jeanne, la promise: enfin, le foyer, celui de la Malbaie et, ensuite, la petite ferme de là-bas, au Saguenay

[...] Ensuite, il y avait de grands bois, des courses à l'aventure, sur des routes à peine tracées, des travaux sous un soleil de feu, dans les champs, où, à l'ombre, dans la forêt pleine de chansons. Pendant toutes ces années, en dehors des deux villages où il avait vécu, il ne connaissait presque rien du reste du monde; pour lui, il n'y avait alentour du village, que la campagne cultivée ou sauvage, des forêts et des montagnes.....¹⁹.

Le paysan ne conçoit bien que ce qu'il peut connaître et aimer.

Conclusion

Le pays connu de l'homme de la terre se limite à l'espace qu'il habite: sa terre, son village et le paysage sur lequel peut s'arrêter son regard. Le reste, il le perçoit comme une répétition de cette campagne qui lui est familière, jusqu'à ce que ça ne puisse plus être pareil parce que l'on ne vit plus comme lui. D'autres, ceux-là qui y sont allés, lui ont appris qu'au-delà des champs cultivés se dressait la ville, ses industries, ses manufactures, sa vie d'usine à "heures fixes"; mais tout ce qu'il en sait vraiment, ce sont les répercussions fâcheuses que l'existence de ces autres contrées ont sur "sa terre". Et pour lui les sols se divisent

¹⁹ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 173.

maintenant en territoires amis où les paysans mènent "cette belle vie" d'une "existence sans fièvre" dans l'"amour du foyer natal" et le "respect aux traditions sacrées" (RN 67), et en territoires maudits où nombre de "campagnards doivent pâtir, lutter, mourir de misère" (FR 226) et où "les forces de notre nationalité [sont mises] les [sic] plus souvent au service d'intérêts hostiles à notre race et à ses plus légitimes aspirations" (RN 67). Mais faudrait-il douter que cette répartition des espaces soit d'abord et avant tout celle de Damase Potvin lui-même?

LA FIDELITE OU L'ENCADREMENT INFLEXIBLE

PLAN

4. Traditions en usage au "pays de Québec".

Introduction: Omniprésence des traditions dans la vie québécoise peinte par Damase Potvin.

a) Traditions suivant les heures du jour

- activités propres aux jours de la semaine
 - matin
 - midi
 - soir
- activités propres aux dimanches
 - matin
 - midi
 - soir

b) Traditions suivant les saisons

- au printemps
- en été
- en automne
- en hiver

c) Traditions suivant le calendrier liturgique

- à la fin de l'hiver et au printemps
- à la fin de l'automne et en hiver

d) Traditions particulières au "pays" d'ici

- i) la corvée
- ii) faire boucherie
- iii) la fête au village
- iv) les habits et les habitudes des grandes occasions
- v) le menu des "repas canadiens"

Conclusion: Disparition graduelle des traditions dans le mode de vie des Québécois depuis l'époque décrite par Damase Potvin dans ses oeuvres fictives.

4. Traditions en usage au "pays de Québec".

Introduction

Le décor des oeuvres de Damase Potvin ne serait complet sans ces multiples traditions, quotidiennes ou saisonnières, qui marquent les heures du jour, le cycle des saisons et les grandes fêtes du calendrier liturgique, agricole ou communautaire de la petite paroisse. Elles font corps avec le paysage comme la clarté avec le jour et le blanc avec une scène hivernale.

a) Traditions suivant les heures du jour

La semaine du paysan se place sous l'égide du travail: dans les campagnes, la journée commence avec le chant du coq. Aux "notes de l'angelus du matin qui s'égrennent légères et joyeuses" (RN 6), le fermier ou la fermière rassemble le troupeau de vaches pour les traire. Après un copieux déjeuner, ils reprennent, l'un aux bâtiments et dans les champs, l'autre, au potager et dans la maison, leurs occupations quotidiennes jusqu'à ce que "le petit clocher d'argent" leur annonce le repos de la mi-journée. (Te 3). Le travail reprend l'après-midi pour ne cesser qu'à l'"heure des vaches" et de l'angélus du soir. (FR 89). C'est alors que

La journée est close et le travail est fini;
c'est le soir [...]

On rentre sous le toit Aux vives et pétillantes ardeurs des brindilles qui flamboient, la lumière, incertaine, s'épand dans le foyer, tandis que le fond du logis est dans l'ombre ... La table est mise, la soupe fume et

Le pain doré sent bon comme la nappe blanche;
tout le monde [...] sourit au modeste banquet. Le contentement s'épanche à l'entour, partout, même au fond de l'étable, dans l'obscurité [...] les deux grands boeufs prennent aussi le repas du soir

Et quand le souper est fini, [...] arrive
l'heure des bonnes causeries en famille [...] ²⁰.

Les adultes veillent en fumant, soit "dans la grande cuisine de ferme" (Te 125) d'où ils peuvent voir "par la fenêtre" (Te 126) "s'endormir les champs" (Te 132), soit "sur le perron de la porte" où, pendant que les enfants s'amuse "à des jeux innocents" (RN 43), les parents forment "mille projets" pour l'avenir de leurs rejetons (RN 43)(MA 74) ou redisent leur espoir en l'avenir de leur terre. (BA 46,50). Lorsque la veillée se passe entre voisins, on s'amuse à dévider l'écheveau des souvenirs, à évoquer l'aspect du pays en ce temps-là, simplement afin de se démontrer combien tout avait changé". (MA 117-118,208+209). Les jours de la semaine se déroulent ainsi, tous semblables les uns aux autres.

L'activité fébrile du samedi laisse cependant présager un bris dans le cycle monotone des heures; la mère astique les parquets (FR 205), repasse les robes et les habits "des

20 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 35-36.

dimanches" (FR 9) en préparation de la fête que représente pour eux le Jour du Seigneur. Lorsque sonne la cloche pour appeler les fidèles à la messe, "un mouvement subit se produit dans tout le village. Les maisons se vident et on entre comme en procession dans le petit temple. En quelques minutes, le village devient désert". (MA 79). Aux "notes assourdissantes de l'Angelus de midi", les gens rentrent chez eux pour "le dîner de la famille", qui revêt un air de fête ce jour-là (MA 81-82). Comme on a peiné toute la semaine, on profite du dimanche après-midi pour dormir, lire et prier (BA 26); c'est, pour les uns, un moment de repos, pour les autres, un moment d'ennui (BA 26). Mais au soir, l'atmosphère est à la gaieté: c'est la rencontre hebdomadaire des "gens des alentours" qui se recréent par des "danses carrées", des chants "au son des accordéons" (BA 34) ou le rappel "des choses du temps passé" (MA 208).

b) Traditions suivant les saisons

Les semaines qui se suivent ainsi font se succéder les saisons qui modifient l'ambiance du foyer, des fermes et de la campagne, emportant avec elles le retour des traditions qui leur sont respectivement propres.

Avec le retour du printemps, le cultivateur consacre aux travaux de labours et d'ensemencement toutes les heures de clarté que le soleil lui accorde; la famille n'hésite pas

à retarder l'heure du souper pour que se fassent en temps ces importants travaux.

L'été accorde plus de répit; tous, petits et grands, profitent à leur façon des trop courts mois de beau temps dont la nature les dote. Les enfants s'organisent des parties de "pêche à la petite truite rouge", passent de longues heures à se baigner dans l'eau de la baie ou font "la cueillette des petits fruits sauvages: les fraises en juin, les framboises un peu plus tard, les bleuets à la fin d'août et surtout les noisettes au commencement de septembre". (BA 24). La saison estivale leur est ainsi plus agréable qu'elle ne l'est aux parents pour lesquels elle signifie des journées d'un travail constant; pourtant, elle leur accorde quelques bonnes veillées "dans la cuisine ou sur le perron de la porte" (BA 50 et MA 117).

L'été finissant sonne le retour du temps des foins; la famille reprend alors le rythme adopté au cours des labours et des semailles: du lever au coucher du soleil, les hommes fauchent et ne s'arrêtent que pour un "repas vite pris" et "la demi-heure de repos mérité et réparateur" à midi (Te 4) et pour la collation que les femmes et les enfants leur apportent durant l'après-midi (MA 113). Pour saluer la fin de la fenaison souvent faite en corvée (FR 54, MA 110), les enfants font une flambée d'une "meule d'herbes sèches", "de foin bleu et de branchages" puis rejoignent les

faucheurs et les femmes autour d'une table bien garnie (FR 66-67, MA 114-115).

A la fin de septembre, les "jeunesses" du village se donnent "rendez-vous en un pique-nique retentissant"; c'est leur façon à eux de célébrer "la fin joyeuse des récoltes" (FR 151). Octobre amène un ralentissement dans les travaux; "c'est un temps de répit et comme de vacances rurales" pendant lequel "les bras chôment et les champs se reposent" (FR 169). Avec les journées qui raccourcissent, "on rentre de bonne heure au foyer et l'on n'en sort plus de toute la soirée" (RN 51). "C'est l'époque des longues veillées qui commence, des soupers à la lampe, si appétissants et si pleins de gaieté dans la chaleur ambiante du foyer. La vie de famille s'épanouit à l'aise durant ces mélancoliques soirées d'automne, dans l'attente des premières neiges ... (RN 49)

Dès le début de novembre, les jours froids refont leur apparition et pour leur faire face, "dans les maisons, les vieux se sont mis à bourrer de buches [sic] les gros poêles de fonte" (FR 212); ce repli des habitants sur soi n'en rend les veillées que plus "suaves dans leur simplicité et leur abandon" (RN 51). Les entretiens tenus l'été au grand air se font maintenant dans les "chaudes cuisines" (RN 76) "près du poêle à trois ponts dont le foyer pétille" (BA 50).

Les paysans, occupés tout le jour aux rudes travaux du dehors, se réunissent, le soir, chez les voisins, pour fumer et causer; on va veiller les uns chez les autres durant tout l'hiver²¹.

Et il en sera ainsi jusqu'à ce que les premiers jours printanniers ne viennent rappeler les habitants à la vie au grand air.

c) Traditions suivant le calendrier liturgique

Les fêtes inscrites au calendrier liturgique ajoutent une note pieuse à ce mode de vie traditionnel des campagnes sans que pour autant les gens ne se départissent de l'entrain qui est bien leur.

La "joyeuse quinzaine" (RN 85) terminée, les fêtes se poursuivent jusqu'aux "jours Gras" (FR 289); la gaieté des célébrations du "Mardi Gras" ne fait cependant pas oublier la période de pénitence qui s'ouvre dès le lendemain avec "les offices des Cendres" (FR 298). Bien souvent, les femmes profitent de ce temps de carême pour s'imposer une tâche particulière comme celle de tisser "au moins vingt-cinq aunes de toile de lin et de 'catalogne' d'échiffes" (FR 298). Ce quarante jours terminé, les gens du village se retrouvent dans la joie avec la célébration de Pâques; aux Rogations, c'est un même espoir qu'ils partagent alors que

21 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 82-83.

"dans les paroisses québécoises", "les habitants suivent leur curé qui bénit la terre s'entr'ouvrant pour les éclosions prochaines" (FR 313).

Alors que les célébrations liturgiques spéciales font relâche durant l'été, les paysans se tournent résolument vers la terre. Mais après la fête des moissons, ils entrent dans un autre temps de mortification du calendrier liturgique: la Toussaint; en ce "jour triste", "on parcourt les cimetières où dorment ceux que l'on a aimés" (FR 214-215, Te 152-155, BA 49). L'hiver est alors à la porte, on attend "la bordée de la Toussaint" (Te 151), sinon celle "de la Ste-Catherine" (FR 233) qui allège un peu le caractère sombre de l'Avent en créant, par anticipation, l'atmosphère de la "fête par excellence", celle de Noël. (RN 77, Te 172). Lorsqu'approche effectivement le grand jour, les préparatifs se succèdent: plus d'une semaine auparavant, les femmes "frottent, astiquent, époussettent et balayent" avant de se mettre "résolument aux pâtisseries". (RN 79, Te 173). "Tout reluit dans la maison, tout est propre, tout sent bon et la gaité règne partout dans l'expectative de la grande cérémonie nocturne..." (RN 79). Noël, c'est, d'une part, la fête religieuse, "la mystérieuse et poétique messe de minuit" "à côté de la crèche rustique faite de jeunes sapins et de paille recouverts d'une légère couche de neige". (RN 80, Te 177). Mais c'est aussi, et peut-être surtout, la "fête touchante de tout le monde"

(RN 77, Te 172), le copieux "réveillon" (RN 81, Te 178-184), les soirées familiales vécues avec les nôtres" (Te 172), l'ouverture de la saison des "réunions de franche intimité" (RN 70) et le "commencement de la série des veillées de l'hiver" (RN 82).

En ces jours de transition entre l'année qui s'en va et celle qui commence, il semble que les fêtes et leurs coutumes traditionnelles se multiplient comme autant d'anneaux qui relient le passé avec le présent. Noël, le Jour de l'An et celui des Rois nous font vivre dans une atmosphère de légendes, de conventions et de vieux us enveloppés tous dans une même auréole de poésie radieuse et caressante...²².

L'ordonnance du calendrier liturgique complète ainsi le cycle de la terre dans la formation du coeur de l'homme. Centrée autour de la fête de la Promesse, Noël, célébrée alors que les champs somnolent et de celle de l'Espérance solennisée à l'aube du retour de la terre à la vie, l'année de l'Eglise appelle l'homme à la mortification dans ses périodes de repos (Avent, Carême) et à la joie du Christ ressuscité dans ses temps de labeur (dimanches après Pâques) tout en ajoutant aux unes des moments de Réjouissance (Noël et les dimanches après l'Epiphanie) et aux autres, des moments de réflexion (Rogations, Ascension, Pentecôte, Christ-Roi, Toussaint et Jour des morts).

²² Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 78.

d) Traditions particulières au "pays" d'ici

Il faut également compter certaines habitudes ou certaines façons d'être du nombre des traditions propres aux populations paysannes d'ici.

i) la corvée. - Depuis le Régime français, la corvée jouit d'une grande popularité; que ce soit pour travailler dans les chantiers (FR 270), construire une maison (BA 30) ou une chapelle (BA 30), reconstruire des habitations après un incendie (BA 42-43, RN 20), agrandir l'église (BA 49) ou faucher le foin d'un voisin seul à la tâche (MA 110-115, 141-142, BA 77, FR 54-67), les villageois se liguent au travail, ainsi qu'il se fait depuis les débuts du pays.

Au temps de la colonie française de Québec, [...] tous ceux qui venaient de la France pour s'établir aux bords du Saint-Laurent, faisaient la corvée; corvée pour les semences, corvée pour les moissons, corvée pour la construction des bâtisses. Tout le monde s'entr'aidait ainsi, et il en a toujours été de même, je pense. [...] Un matin, tous les hommes d'une paroisse se réunissaient chez un nouvel arrivant qui n'avait pas encore de quoi abriter sa famille et, en un tour de main, pour dire plus vrai, dans la journée, on lui construisait sa maison et, le lendemain, les dépendances, étables, grange, hangar, etc.²³.

Les paysans québécois partagent aussi intensément la vie de leur communauté paroissiale que celle de leur famille; bien

²³ Idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, p. 42; idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 20-21.

qu'instituée dans un but utilitaire, la corvée donnait lieu à des réjouissances auxquelles tout le village participait.

ii) "faire boucherie". - Ces mêmes gens se réunissent, au temps de la "bordée de la Ste-Catherine", pour "faire boucherie". La saignée des cochons se fait rituellement chaque année par les hommes pendant que les femmes s'affairent à la cuisson et à la préparation des pièces à être conservées à la cave (cf. FR 235-239). "La boucherie" est un jour de fête pour tous; elle comprend même une distribution de "présents" anticipée.

Le jour de la boucherie est une fête pour la famille et les voisins. On dégustera, pendant toute la journée et le lendemain les morceaux fins et frais du porc. L'on enverra, en "présents", au curé, au maire, au notaire, au médecin, et à quelques autres notabilités de l'endroit, un rôti pris dans le "soc" et au creux duquel l'on aura placé une demi douzaine [sic] de bouts de boudin rouge; et ce cadeau cimentera l'amitié pour toute l'année ou règlera une dette de reconnaissance. Il arrive ainsi que la moitié d'un porc est distribué en "présents". Mais l'on est peu regardant, d'ordinaire, en ce qui concerne les vic-tuailles, chez le cultivateur canadien²⁴.

Tout comme la corvée, la boucherie se clôt par une veillée de réjouissances.

iii) la fête au village. - En effet, les dimanches et les jours de fête se terminent, suivant la coutume, par une "fête au village" où "les vieux et les jeunesses" sont de la partie. "Dans la grand'salle" de leurs hôtes, les jeunes

²⁴ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 235.

s'amuse d'abord à "étirer la tire" puis chantent accompagnés à l'harmonium par la "maîtresse d'école", font des "jeux de société" et organisent des "danses carrées"; pour prendre un peu de répit, ils accordent une oreille attentive aux histoires des vieux et aux vieux airs qu'ils entonnent "en marquant d'un pied la cadence". "Dans la cuisine", les "gens mariés" se partagent entre "un brin de jasette" et "une partie de 'bluff aux pommes'". La "maîtresse de maison", pendant ce temps, se fait un devoir de faire "plusieurs tournées d'un vin de bleuets de sa composition 'pour 'mouiller ça'". Avant de se séparer, les groupes se réunissent pour une dernière chanson. (cf. FR 239 à 262).

iv) les habits et les habitudes des grandes occasions.-

En ces jours-là comme en toute grande occasion, on quitte la "grosse chemise de flanelle de genêt" (FR 62) et la "robe de cretonne bleue" (FR 156) pour revêtir les "plus fins habits des dimanches" et la "robe blanche, toute raide, éblouissante" (FR 15): que ce soit lors de célébrations régulières comme la messe du dimanche (FR 9) ou les soirées entre voisins, de circonstances particulières, comme la veillée de la Ste-Catherine (FR 239), les réjouissances des Fêtes (RN 171) ou lorsque "les garçons vont voir les filles dans les rangs" (FR 244-245), ou d'événements plus rares comme un baptême (BA 10), la "grand'demande" (BA 57)(MA 120-121) ou un banquet en l'honneur du député nouvellement promu à un haut poste (Me 107), "tout

le monde est en habit de fête" (RN 171).

Les convives avaient revêtu leurs plus beaux habits du dimanche et les chemises et les collets sentaient l'empois à deux pas à la ronde²⁵.

En ces "grandes occasions", le festin est également de mise comme le veut une "habitude" qui "se perd dans la nuit des temps". (Me 105)

A la campagne comme à la ville, on festine en tout temps et en l'honneur de beaucoup de choses. [...] de même que nous n'avons qu'un seul costume pour les mariages et pour les enterrements, ainsi on a institué les repas funèbres, les repas de noces, les repas officiels et les repas d'anniversaires²⁶.

Au Québec, le cérémonial des festivités vient briser la monotonie du quotidien: la tenue des dimanches remplace les habits de travail, le dîner de gala, les repas plantureux des jours de semaine et les réjouissances apportent une trêve au labeur incessant des hommes de la terre. Elles assurent ainsi le juste équilibre d'une vie harmonieusement partagée entre le travail et le repos.

v) le menu des "repas canadiens". - Au chapitre des victuailles, l'abondance et le bon goût est règle constante chez le paysan québécois.

Si l'homme se fait valoir par la qualité de ses terres, la femme se fait apprécier par l'excellence de sa cuisine. Il lui revient d'établir le menu suivant les

²⁵ Idem, Le "Membre", Roman de moeurs politiques québécoises, p. 107.

²⁶ Idem, ibid., p. 105-106.

circonstances. Ainsi, le "lunch" des jours de fenaïson comprend de "grosses galettes brunes", des "tranches de lard" et du lait en quantité. (Te 3, MA 111). La "dînette du midi" des jours de pique-nique permet un repas plus élaboré puisque l'atmosphère est à la détente:

Il y avait des assiettes pleines de tranches de jambon rose liserées de lard blond, des miches de beurre frais, des pâtés à la viande hachée menu, des bolées de cretons gras et de fromage de tête gelatinée [sic], des pains couleur chocolat au lait faits de farine de blé mélangée de seigle, des tartes aux bleuets et des beignes de sarrasin noyées [sic] dans du sirop d'érable. Sur un feu que l'on alluma dans une minuscule enceinte de cailloux ronds, l'on fit infuser le thé noir qui fleurait bon la tisane et, dans une chaudière de zinc, se mirent à bouillir avec un grand bruit de glous-glous, plusieurs douzaines d'épis de blé-d'inde que les convives, tantôt, badiageonneront, avant de les gruger à dents rabattues, de beurre frais fondu. Ceux des familles les plus aisées de la place avaient apporté des bouteilles de bière au gingembre, de soda à la crème et de vin de gadelles et de bleuets²⁷.

Durant l'hiver, là où l'on chasse, "au déjeuner, au diner, au souper", le plat de résistance consiste en du lièvre servi en 'sea pie', que les enfants appellent "'frigousses' aux oreillards", ou en "quelques bons rôtis de perdrix "suivant les succès des fils au "collet" ou des pères "au fusil" (BA 23-24); plus rarement y a-t-il de l'orignal (BA 12, MA 85), de l'ours (BA 28-29) ou du caribou (FR 271, MA 94). L'été, "la pêche à la petite truite rouge" mangée "rôtie dans

²⁷ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 152-153.

de la graisse et la cueillette des fruits sauvages, fraises, framboises, bleuets et noisettes (BA 24-25) apportent une touche de variété au menu habituel de la famille:

Le menu était celui de tous les jours chez un cultivateur bas-canadien: une soupe aux pois avec persil et herbes salées, un carreau le [sic] lard bouilli avec un collier de pomme de terre, de choux, de carottes et de navets; un grand plat rempli d'épis de blé d'inde également bouillis et que les convives avaient le droit d'enduire de beurre à même une miché placée dans un large beurrier posé au milieu de la table; et comme dessert, des bleuets séchés [sic] couverts d'une couche de sucre d'érable râpé²⁸.

Si un invité se présente, voisin, ami ou fils résidant au loin, la maîtresse de maison sert plutôt "une bonne soupe aux légumes telle que savent la faire si bien les menagères [sic] de la campagne", une "omelette au jambon qui sentait bon par toute la pièce" et "une assiettée de framboises avec du lait et du sucre" (Te 4,13,18); pour un visiteur bien spécial, "un article de luxe", la crème, remplace le lait au dessert. (FR 174, Me 13). Afin de saluer la fin de la corvée des foins, elle prépare "une pleine chaudronnée de ragoût de mouton aux tomates et une énorme tourtière au lard" (FR 67) que les "tâcherons" arrosent d'une "barrique de vin de groseille" (MA 114-115). Mais le repas qu'elle prépare avec le plus de gaieté reste encore celui de Noël; pour le réveillon,

²⁸ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 174.

elle prépare "un odorant ragoût "de coq (Te 178), "d'énormes bouts de boudin" (Te 184, RN 81), de la "saucisse" (Te 186, RN 81), de "l'oie grasse" (RN 81, Te 184), du "bon vin canadien, fait, à l'automne, avec les bluets de la saison" (RN 81-82) "du Saguenay" (Te 184-185), de "succulents [sic] croquignoles" (Te 173, RN 79) et d'"appétissants beignets ou [de] rutilants pains de savoie glacés et dorés ou bien poudrés de beau sucre blanc" (Te 173, RN 79).

Les festins comme les plus ordinaires repas se servent toujours sur la "nappe blanche de toile du pays" (Te 13, 178) dans de "la vaisselle bleue" "fleurie", "à desseins [sic] japonais" (Me 13,154, Te 185) et, avant que tous ne commencent à manger, le père coupe "par larges tranches, prenant beaucoup de précautions pour ne pas laisser tomber les miettes, la moitié d'un gros pain brun à la croûte dorée, cuit au four de glaise, par sa femme, et qu'il avait marqué d'une croix avec son couteau avant de l'entamer" (FR 175).

Le paysan canadien reste, de tradition, un bon mangeur; la "soupe aux pois", les 'beans' au lard, les "patates" avec "grillades de lard", le "lard salé", le "rosbif", le pain avec de la "melasse" [sic] ou des "confitures" ont longtemps fait les délices quotidiennes de son insatiable appétit d'homme de chantiers (FR 220). Mais peu importent les circonstances qui l'entourent, le repas demeure pour lui, dans son déroulement, partie d'un rituel consacré par l'usage et sacralisé par le sens qu'il y accole: parce qu'il réunit tous

les membres de la famille, il est une reprise quotidienne du banquet eucharistique et une préfigure de la béatitude éternelle des élus.

Conclusion

Chez les anciens, les traditions font partie du mode de vie. Nées du pratique des activités de leur existence, elles se sont vite imposées aux générations successives qui ont habité la demeure paternelle et ont acquis, avec les ans une signification affective et patriotique. Néanmoins, quoiqu'elles nous sont parvenues jusqu'à ce jour, elles n'existent plus sinon en théorie, dans le coeur d'une population qui conserve une nostalgie du passé qui l'a vue naître et l'a faite telle qu'elle est aujourd'hui.

LA FIDELITE OU L'ENCADREMENT INFLEXIBLE

PLAN

5. Contexte historique des oeuvres fictives de Damase Potvin.

Introduction: Incorporation de l'histoire à la fiction dans les romans de Damase Potvin.

a) Evocation d'un lointain passé: la période 1534-1760
(Régime français)

- | | | |
|---|---|--------------------------------|
| <ul style="list-style-type: none">- géographie- explorations- évangélisation- colonisation | } | du Québec connu à cette époque |
|---|---|--------------------------------|

b) Silence entourant la période 1760-1830

c) Rappel des années de colonisation: la période 1830-1930

i) au Saguenay (1837-1870)

- allusions à des figures historiques
- histoire des débuts: lutte entre le travail à la pi-
nière et la culture du sol
- développement de l'agriculture et colonisation pro-
gressive du Saguenay
- mise sur pied de moyens de communications

ii) au Témiscamingue (1887-1925)

- allusion à un seul personnage historique
- colonisation et développement du Témiscamingue par
l'agriculture
- mise sur pied de moyens de communications

iii) exode vers les villes américaines et canadiennes

- tentatives d'évaluation de la déperdition
- naissance d'un mouvement pour enrayer l'exode

d) Prédominance d'une atmosphère historique

- | | | |
|--|---|--|
| <ul style="list-style-type: none">- population- habitation- vêtements- nourriture- mode de vie | } | appui de Mgr Tremblay aux détails uti-
lisés par Damase Potvin |
| <ul style="list-style-type: none">- traits de caractère de la population
originale- affirmation d'un sentiment national
après la Conquête | } | appui de Raoul
Blanchard aux
détails utilisés
par Damase Potvin |

Conclusion: Rôle de l'historique dans les oeuvres fictives de Damase Potvin: rendre l'anecdote plausible.

5. Contexte historique des oeuvres fictives de Damase Potvin.

Introduction

En plus de peindre des fermes, des paroisses, des villages et des coutumes qui soient bien d'ici, Damase Potvin éprouve le besoin d'insérer chacune de ses trames romanesques fictives dans le temps d'une région ou dans l'atmosphère d'une époque. Et c'est là qu'il nomme ses personnages, établit des liens entre eux et des figures historiques ou légendaires, apporte une note d'authenticité à un héros en lui faisant narrer ou se rappeler un fait marquant du passé ou encore, insère son roman-même dans une page d'histoire. Ainsi, le nom, le fait ou l'atmosphère historique vient compléter le cadre de ses oeuvres et apparenter, du désir même de l'auteur, ses fictions romanesques aux romans historiques.

a) Evocation d'un lointain passé: la période 1534-1760
(Régime français)

Chez Damase Potvin, la vision d'un coin de pays évoque aussitôt une page d'histoire; et lorsque, personnage narrateur, il n'établit lui-même ce lien avec le passé, il

prête ses connaissances à l'un de ses personnages²⁹.

Ses souvenirs remontent jusqu'aux premières années d'exploration et de colonisation qui ont vu naître le caractère français et catholique des terres du Québec. Ainsi, c'est avec un bonheur non dissimulé qu'il nous renseigne sur la géographie des rives du Saguenay et du St-Laurent et sur la puissance des eaux à l'affluent de la rivière et du fleuve (Te 29-30, 60-62, 88, 90-93; corroboré par BL 11, 16, 27, 55-57 et TR 5, 34-35), qu'il nomme des îles trop petites pour figurer sur des cartes régulières, comme l'Ile Rouge et les Ilets-aux-Morts, et d'autres, plus connues, comme l'Ile Verte (Te 88), l'Ile-aux-Lièvres (Te 30) et l'Ile-aux-Coudres "plus bas, dans le fleuve" (Te 86); qu'il évoque la longue histoire de la seigneurie de la Malbaie depuis son octroi, en 1672, au Sieur de Comporté, par l'Intendant Jean Talon (MA 9); qu'il peint de petits villages et des habitations à l'air vieillot, comme il les aime, telles les Bergeronnes (Te 8-11);

29 Nous avons établi la démarcation entre l'historique et le fictif chez Damase Potvin à partir des ouvrages de Mgr Victor Tremblay, Histoire du Saguenay depuis les origines jusqu'à 1870, Publications de La Société Historique du Saguenay, Numéro 21, Chicoutimi, La Librairie Régionale Inc., 1968, 465 p., dorénavant désigné sous le sigle TR, de Raoul Blanchard, Le Canada français, Province de Québec, étude géographique, Montréal, Librairie Arthème Fayard, 1960, 314 p., dorénavant désigné sous le sigle BL, et de Hormidas Magnan, Dictionnaire historique et géographique des Paroisses, Missions et Municipalités de la Province de Québec, Arthabaska, L'imprimerie d'Arthabaska Inc., 1925, 738 p., dorénavant désigné sous le sigle MG.

qu'il décrit le vieux Tadoussac (Te 28-29,83) et sa petite église, mentionne l'édification de la chapelle en 1747 par le charpentier Blanchard et précise la coutume qui veut que la cloche sonne chaque année au matin du 28 août (Te 31-32); enfin, qu'il rappelle ce temps où le "Royaume du Saguenay" était "un si lointain et si redoutable pays" (RN 26). Pour narrer quelques faits rattachés à des noms connus dans la région de Tadoussac, il fait de Paul Duval, son héros de L'appel de la terre, son interprète. A la vue de la baie que mouillent les eaux du Saguenay avant de se mêler à celles du fleuve, le jeune homme se remémore cette époque des explorations de Cartier, de Pont Gravé, de Chauvin et de Champlain, de l'évangélisation des Indiens par les missionnaires Dablon, De Quen, Albanel et autres, des débuts de la traite avec des "sauvages de contrées inconnues, depuis les Micmacs du Golfe, les Montagnais et les Papinachois du Nord, jusqu'aux Abénaquis du Sud", et des premières entreprises de colonisation sous le Régime français.

[...] ici, fut le premier poste du Canada, le plus fréquenté, le plus riche; le débouché naturel d'un vaste pays de chasse et de pêche; le premier port ou pouvaient ancrer tous les vaisseaux du monde; ici, enfin, a rayonné pendant plus de deux siècles, la grande oeuvre civilisatrice de nos aïeux... Tadoussac, Hochelaga, Stadacona) trois grands noms dans notre histoire³⁰.

³⁰ Damase Potvin, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 33.

Un 26 juillet, le "jeune magister" profite de "la messe annuelle du Père Cocquart" qui fit construire la petite chapelle de Tadoussac, pour faire connaître à des résidants de Montréal, "l'apôtre de ce beau pays" et missionnaire de centres aussi éloignés que "l'Ile Verte, Chicoutimi, Trois-Pistoles, Rimouski et la Baie des Chaleurs" soit le Père La Brosse et la légende qui entoure sa mort, le 11 juillet 1782, assisté du curé de l'Ile-aux-Coudres, l'abbé Compain (Te 84-88 et MA 23 où il donne avec plus d'exactitude le 11 avril 1782 comme date de la mort du Père de La Brosse; corroboré par TR 194,210-220). Dans ses nombreuses excursions avec ses hôtes, le jeune homme leur fait visiter les rives du Saguenay dont il leur a déjà vanté la beauté et la majesté (Te 41-44) de l'Anse à l'Eau (Te 51), il se rendent aux caps Trinité et Eternité (Te 61) en passant par la Boule (Te 60); au point d'arrivée, Paul Duval raconte la "Légende du Cap Trinité" (Te 63-67). D'autres randonnées les mènent à la Pointe-aux-Bouleaux (Te 93), à la Pointe-aux-Roches (Te 90), à la Baie Ste-Catherine et à l'historique Pointe-aux-Alouettes "au-dessus de laquelle volent de grands oiseaux" (Te 44) et où, rappelle le guide, Champlain et Pont Gravé signèrent "le premier traité de paix entre blancs et sauvages" (Te 88-90). Avec 1760, se clôt la période de l'implantation en sol d'ici des qualités "de ceux qui, jadis, semèrent le premier blé de Québec" (FR 342).

De ce premier champ de blé l'on avait fait du pain, et nos pères avaient vécu! C'était de la chair et ce fut, plus tard, du monde qui marchait, qui travaillait, qui peinait et ... qui se battait contre ceux qui voulaient prendre la place... Ce premier champ d'herbes drues aux épis lourds, c'était l'espérance, c'était la vie, c'était l'avenir. Les champs se multiplièrent, s'étendirent autour des clochers. Plus d'un siècle coula puis, dans ces champs dorés, il y eut des flaques de pourpre [...]; c'était du sang, le sang de ceux qui se faisaient tuer pour défendre le blé qu'ils avaient semé et qu'on cherchait à leur voler³¹.

Selon Damase Potvin, la Conquête marque la fin de la seule ère de sérénité et de bonheur qu'ait connu l'habitant québécois.

b) Silence entourant la période 1760-1830

De la période 1760-1835, Damase Potvin ne dit rien, sauf que l'expression française et catholique se canalise dans la puissance du grain de blé, dans le verbe d'influents orateurs et sous la plume d'ardents polémistes.

Le sang, le sang rouge, généreux, jeune, coula longtemps, engraisant la terre; puis il s'arrêta. Les saisons passèrent et les jeunes soleils des printemps et les pluies fécondantes des étés continuèrent de donner, chaque année, une nouvelle jeunesse au pays des aîeux qui étaient restés fièrement plantés dans leurs champs, malgré l'invasion triomphante...

L'on se battit encore, mais sans qu'il y eut de flaques rouges dans les champs de blé. Les soldats de la petite France se battirent, cette fois, avec leurs plumes acérées, avec leur verbe cinglant, mais ils luttèrent, comme autrefois, pour conserver la langue, la foi, les traditions, les chants de ceux qui étaient venus auparavant, qui avaient été vaincus et qui vivaient encore dans leurs fils³².

31 Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 340.

32 Idem, ibid., p. 340-341.

Son éloquent silence traduit cependant toute la détermination et la volonté de vivre qu'il reconnaît à sa race et qui trouve une expression concrète dans la période de colonisation qui suit.

c) Rappel des années de colonisation: la période 1830-1930

Cette période que Damase Potvin considère glorieuse est celle où l'histoire se résume, suivant l'abondance de ses textes sur le sujet, à la lutte contre la forêt et contre l'Anglais pour vouer à l'agriculture toutes les terres arables du Québec et ainsi tenir tête aux capitaux étrangers qui recherchent un monopole des principales ressources naturelles de la province: le bois et l'eau. La Baie (et nécessairement Un ancien contait), La Rivière-à-Mars et Restons chez nous font revivre l'ouverture du Saguenay à la colonisation tandis que Le Français s'appuie sur un pareil mouvement au Témiscamingue; et, à quelques détails près, Damase Potvin s'en tient à l'histoire en ce qui touche les faits et les personnages.

i) au Saguenay (1837-1870).- Ainsi, il faut voir en Phydime Gaudreau, fils d'Onésime Gaudreau et "ancien" de La Baie et de Un ancien contait, un fils de Benjamin Gaudreault, l'un des vingt-et-un initiateurs du mouvement de colonisation au Saguenay et en "Alexis Maltais dit Picoté" (MA 9), chef des "Vingt-et-Un Associés" (MA 16-25) et héros de La Rivière-

à-Mars, "Alexis Tremblay dit Picoté", chef de la "Société des Vingt-et-Un" qui s'est formée dans La Malbaie en 1837. (TR 234-236)³³. Du nombre des associés et des co-associés des vingt-et-un qu'énumère Mgr Tremblay dans son Histoire du Saguenay (TR 235), Damase Potvin met en scène, outre Picoté lui-même, Alexis Simard (BA 17,75,88)(MA 92), Thomas Simard (BA 17-30)(MA 13,200-201,202,207), Joseph Harvey (BA 75)(MA 202), Jean Harvey (BA 49), Benjamin Gaudreault (MA 30-31), Michel Gagné (BA 41), François Maltais (BA 28, 30,49,75)(MA 93), Louis Villeneuve (BA 27,30,49,75,81)(MA 92,202), Joseph Lapointe (BA 27,49)(MA 92) et Ignace Couturier, co-associé (BA 27,49)(MA 91-92).

L'exploration du Saguenay que Damase Potvin fait faire à Picoté et à des amis (BA 31)(MA 11-12)(RN 27) a été faite en 1828 par des explorateurs et des arpenteurs sous la direction de deux commissaires nommés par l'Assemblée Législative (TR 228-229). En 1837, s'organise la Société des Vingt-et-Un, chaque actionnaire contribuant la somme de \$400.00, qui négocie avec la Compagnie de la Baie d'hudson le "privilège de couper le bois"; il n'est pas fait mention

33 Dans La Baie, Damase Potvin identifie correctement "Alexis Tremblay, qu'on surnommait Alexis Picoté et qui était comme le chef de la concerne" (BA 17); cependant, la composition de leur famille respective tient purement de la fiction, sinon des besoins de la thèse défendue par Damase Potvin: comment se pourrait-il que ces deux hommes aient épousé des femmes semblables, eu un même nombre d'enfants qui ont ensuite connu des sorts semblables?

du défrichement que ces hommes veulent "commencer pendant l'exécution de leur entreprise d'exploitation forestière" (TR 235-236)(MA 12-14)(BA 30-31)(RN 27); Alexis Tremblay "Picoté" et Thomas Simard sont les porte-parole du groupe dans les négociations avec William Price. (TR 236)(MA 53)(BA 17). Le départ de la première goélette, celle de Thomas Simard, a lieu le 25 avril 1838 (TR 237)(MA 13); elle porte vingt-sept hommes à bord qui font des arrêts aux Petites-Iles, à l'anse au Cheval et à l'Anse Saint-Jean pour y construire des écluses et y établir des moulins avant de poursuivre vers la Grande-Baie où ils arrivent le 11 juin (TR 236)(BA 10)(RN 27)--Damase Potvin inclut dans ce nombre, la femme et les deux fils de Picoté dans La Rivière-à-Mars (MA 13) et les familles d'Alexis Tremblay et d'Onésime Gaudreau dans La Baie (BA 33)--Une deuxième goélette, celle de Jean-Baptiste Jean, amène "les premières familles", quarante-huit hommes et femmes, à la Baie, le 20 octobre de la même année. (Notes de l'abbé L.-A. Martel, p. 15, citées par TR 239)(MA 31)(BA 33). Chacun s'installe là où il lui plaît; Mars Simard donne son nom à la Rivière-à-Mars (TR 239)(BA 33-34)(MA 29-30), Benjamin Gaudreault (écrit Godreau), à l'Anse-à-Benjamin, et François Guay surnommé 'Caille', au Ruisseau à Caille. (Notes de l'abbé L.-A. Martel, p. 13, citées par TR 238)(MA 30-31)(BA 34). Le travail des débuts s'avère particulièrement difficile (TR 282-285)(MA 7-33)(BA 13-14,

30-36)(RN 25-31). Dès l'arrivée, on construit des petits camps de bois (TR 240)(MA 27,32)(BA 30(RN 31) dans lesquels on connaît l'hiver "laborieux et triste" de 1838-39: "le chantier de la pinière" est "pénible", les "dimanches et les fêtes", "interminables" et la vie monotone. (TR 240)(MA 34-39,50)(BA 16,23,26-27,32-33)(RN 27-28). De plus, trois personnes décèdent: Eucher Dufour, Victoire Bouchard, épouse de Luc Martel et Tharcile Brisson, épouse de François Desbiens (TR 241)(MA 41). Les chantiers des trois premiers hivers vont en progressant; mais les profits en sont perdus par "la rupture de l'estacade qui retenait les billots dans la rivière" en mai 1840 et au printemps de 1841; au mois de juin suivant, la pinière est dévastée par le feu (TR 243)(MA 60,63-72). Les colons se tournent alors vers la culture: malgré l'interdit de la Cie de la Baie d'Hudson d'ensemencer, Alexis Simard récolte cent minots d'avoine; d'autres l'imitent (TR 243,245)(MA 61-63)(BA 32). Lorsque le bail de la Compagnie est renouvelé après l'échéance du 2 octobre 1842, une clause est ajoutée qui permet "la colonisation agricole" au Saguenay (TR 250). En raison de pertes encourues les années précédentes, la Société des Vingt-et-Un vend ses parts le 25 juillet 1842 à William Price qui devient ainsi propriétaire de la presque totalité des moulins à scie du Saguenay; il confie le contrôle de cette région à Robert Blair (TR 247)(MA 64-65)(BA 30-33)(RN 28)(James Blair dans MA 174-175).

L'empire Price instaure un système de pitons pour le paiement des salaires ou des contrats (TR 273-274)(MA 52-53)(BA 18); dans un autre ordre d'idées, il connaît les exploits de Peter McLeod "plus remarquable par sa souplesse que par sa force, mais à bon droit redouté" (TR 395)(MA 55-59)(BA 19-21). La qualité des récoltes après le feu de juin 1841 permet aux colons d'espérer de meilleurs jours.

La petite société est maintenant suffisamment grande pour ouvrir sa première école à l'automne suivant (TR 245, 406)(MA 51)(BA 16), construire sa première chapelle en 1842 (TR 244)(MA 75-76)(BA 30,35) et accueillir son premier curé résidant, l'abbé Pouliot, le 4 novembre 1842 (TR 250-251, 400-401)(BA 35); il dessert également sept autres postes du Saguenay et les Indiens de l'intérieur (TR 251)(BA 35). Jusque là, les habitants de la Baie se réunissaient le dimanche et quand ils recevaient la visite des prêtres de La Malbaie (TR 241,401)(MA 51,75)(BA 9-10,12-13) chez Alexis Simard (TR 244)(MG 192).--Dans La Rivière-à-Mars, c'est la cabane d'Alexis Maltais dit Picoté qui sert de chapelle (MA 24-25, 39)--C'est en son honneur que la nouvelle paroisse est dédiée à Saint Alexis (RN 28)(TR 244)(MG 192); ce vocable honore également Alexis Tremblay, chef des Vingt-et-Un (MG 192)(BA 34). Dès 1844, il est question de la fondation de la paroisse Saint-Alphonse (TR 317-318)(MA 76)(BA 34); elle se forme peu après (RN 28)(TR 318) mais ne reçoit son premier

curé qu'en 1854 (MG 194) et n'ouvre ses registres qu'en 1857 (TR 401)(MG 194). Dorénavant, l'intérêt premier va à la terre (TR 317)(MA 64,72,75)(BA 32)(RN 28); on ensemeence et récolte surtout du blé, de l'avoine, de l'orge, du seigle, des pois, du sarrazin et des patates; le reste de la production vient des potagers (TR 326)(MA 62-63)(BA 43,69). En octobre 1844, l'archevêque de Québec confie le Saguenay aux Oblats de Marie-Immaculée qui seront à St-Alexis de 1844 à 1853 (TR 318-321,400)(MA 75-76); le plus illustre est sans doute le Père Honorat, supérieur à St-Alexis de 1844 à 1849 (TR 319-320)(BA 40) dont l'intervention est particulièrement heureuse durant le feu qui dévaste la Grande-Baie en 1846 (TR 322)(BA 37-41). Ce second incendie détermine "une poussée de la colonisation vers l'intérieur des terres (TR 322)(BA 42-43).

La colonisation du Saguenay est chose faite. Vient appuyer cette réalisation progressive

- l'établissement de communications par voie des eaux, entre Québec et la Grande-Baie en 1849, entre Québec et les villages du St-Laurent et du Saguenay en 1853 et entre Québec et Chicoutimi, par le "Clyde" en 1869 (TR 413)(MA 187-189, 195-196)(BA 68-70,82-83)(RN 91-92)³⁴.
- l'organisation du service postal d'abord "par les goélettes

³⁴ J.-C. Lévesque, Bagotville, dans Concorde, vol. 7, no 5, mai 1956, p. 11.

l'été et par les voyages d'occasion l'hiver" en 1847, puis par l'ouverture de bureaux de poste à la Grande-Baie et à Chicoutimi avec livraison du courrier à toutes les deux semaines en 1850, à chaque semaine en 1852 et deux fois la semaine en 1855 (TR 323,417)(BA 56-58)(MA 126-127),
- et la construction du "chemin St-Urbain" "pendant longtemps la principale voie de communication entre les 'paroisses' et le Saguenay" et "le chemin des colons qui allaient vendre leurs animaux à Québec" (TR 415)(MA 107-109,121-126)(RN 91-92).

ii) au Témiscamingue (1887-1925).- De l'histoire du Témiscamingue, Damase Potvin parle peu. Parce que ce n'est pas là son coin de pays d'une part--il est originaire de Bagotville--et parce que cette région est relativement jeune au temps où il y place Le Français d'autre part; mais surtout parce que le héros même de cette colonisation, le frère Moffet ne peut être directement impliqué dans le problème de cession de la terre qui fait le sujet de cette oeuvre.

Le Frère Moffet, c'est "le pionnier du Témiscamingue", "le curé Labelle de l'Outaouais supérieur" qui, "terrien-né", a risqué "subrepticement, dans l'argile bleue du plateau actuel de Ville-Marie, ses premiers minots de blé". Les Oblats sont à la mission Saint-Claude du lac Témiscamingue depuis 1863, et les Soeurs Grises de la Croix depuis 1866 quand arrive le Frère Moffet en septembre 1872. En 1879, il enseme

une première fois à la Baie-des-Pères appelée ainsi car les Oblats quittent les rives ontariennes du lac pour s'y installer, en terre québécoise, en 1887, le nom de Ville-Marie est donné officiellement en 1897 au village qui a vu le jour de l'initiative du Frère Moffet. Ce n'est qu'en 1900 que l'Abitibi s'ouvre aux colons et aux mineurs; le Témiscamingue et l'Abitibi sont reliés au reste de la province par un service de navigation sur l'Outaouais et par des tramways à chevaux en 1886, remplacés par une voie ferrée du Pacifique Canadien en 1896 puis par le réseau ferroviaire Trancontinental entre Québec et Winnipeg (1907-1913) (BL 99-101)³⁵ (FR 12, 21-24, 39, 87). Dans Le Français, Damase Potvin provoque la rencontre de Jean-Baptiste Morel et du Frère Moffet vers 1922 alors que ce dernier a déjà donné "un demi siècle" de sa vie au "vaste et riche pays" du Témiscamingue; il fait raconter les débuts de la colonisation par celui que les Indiens appelaient mayakisis ou "l'homme qui se lève avec le soleil" (FR 114-128)³⁶. Suivant les détails que donnent le Frère et Damase Potvin sur la famille Morel (FR 6, 25, 126-127), il faut croire le père de Jean-Baptiste du nombre des 222 habitants que

35 Nadeau, Il a semé, ça [sic] pousse, dans Le Droit, édition du 11 novembre 1972, p. 21; idem, Un homme sortit pour semer.

36 Damase Potvin, critique de Un homme sortit pour semer, dans Culture, vol. 13, no 2, juin 1952, p. 216-218.

compte le Témiscamingue en 1885 (BL 100). Le Frère Moffet allait quitter ce coin en 1929 et mourir octogénaire en 1932.

Mais si l'Abitibi s'est développée au rythme des entreprises minières, le Témiscamingue ne pouvait espérer un essor aussi prolifique de la seule culture du sol: son été qui connaît une période libre assurée entre-gelées beaucoup plus courte que les régions basses, à l'exception peut-être des terres immédiatement autour du lac Témiscamingue, n'accorde pas aux plantes le temps de compléter leur cycle, ce qui a comme effet de décourager la culture du sol en n'assurant pas la rentabilité de l'entreprise agricole qui veut s'y implanter ou y progresser; et malgré les efforts répétés des gouvernements, l'agriculture y est aujourd'hui en régression: de 5229 fermes au Témiscamingue en 1961, le nombre est passé à 2075 en 1971³⁷.

iii) exode vers les villes américaines et canadiennes.-

Bien que l'ouverture du Saguenay soit venue répondre à une insuffisance de terres arables et à une pauvreté des terres cultivées dans les vieilles paroisses (BL 96)(TR 227), cette région n'est pas exempte du mouvement d'exode vers les usines et les manufactures des Etats-Unis que connaissent les années 1830-1929--ce mouvement existait déjà en 1809 selon BL 90--;

³⁷ D'un soleil à l'autre, reportage de Maurice Comp-tois, Radio-Canada, émission du 23 novembre 1972.

la crise économique allait y mettre fin. (BL 94). Pour ce territoire qu'est le Québec d'aujourd'hui, Damase Potvin parle de "250,000 compatriotes émigrés aux Etats-Unis" de 1885 à 1908 et des 500,000 qu'ils seraient à cette dernière date, compte tenu des naissances; incluant la déperdition en faveur de l'Ouest ou de la vie errante à chasser et à pêcher pour toutes les années de Régime français et de Régime anglais, il arrive à un "calcul extrêmement modéré" de 980,000 individus en moins pour la population canadienne. (RN 103-107). Pour les années 1851 à 1931, Raoul Blanchard estime à 700,000, "et il est fort possible que le chiffre soit insuffisant", le nombre de ceux qui délaissèrent "leurs glèbes" pour prendre "le chemin des Etats-Unis, car la colonisation de la Prairie, qui s'ouvre à partir de 1890, les a peu tentés, ce qui prouve qu'ils cherchaient de l'argent et non des terres" (BL 93-95). Pour sa part, Arsène Paquin I-E. calcule une perte de 423,081 personnes pour la seule période 1911-1921³⁸.

Malgré le contexte historique de La Baie, Un ancien contait, La Rivière-à-Mars et Restons chez nous dont nous avons précédemment traité, ce sont surtout les suites de cet exode qui préoccupent Damase Potvin dans ces romans et qui lui inspirent la trame fictive de ces oeuvres; le titre même

³⁸ Gardons les Nôtres, dans Le Terroir, vol. 3, no 9, janvier 1923, p. 400-401.

Restons chez nous est assez éloquent en ce sens. Mais il ne réproouve pas que l'exode vers les villes américaines; il condamne tout autant l'abandon de la terre en faveur de la grande ville canadienne: c'est là l'origine de la trame de L'Appel de la terre et du Membre et une partie du dilemme de l'héroïne du Français. Ce "désir du départ"³⁹ est donc une constante chez Damase Potvin romancier comme il est une réalité sociale des dix-neuvième et vingtième siècles au Québec. La crainte que manifeste Marguerite Belley, veuve de Jean Maltais, de voir ses fils "partir pour les Etats-Unis, comme trop d'autres à cette époque où, au Canada, les seules industries étaient l'agriculture et l'exploitation du bois de construction" (TR 331-332) est celle de Phydime Gaudreau de La Baie, d'Alexis Maltais de La Rivière-à-Mars et de Jacques Pelletier de Restons chez nous. L'initiative du Père Jean-Baptiste Honorat "soucieux de pousser vers l'agriculture les gens qu'il trouvait trop attirés par les emplois salariés dans l'exploitation du bois" d'acheter des terres pour y faire faire des défrichements (TR 328), est du genre de solutions heureuses que souhaite Damase Potvin dans ces mêmes oeuvres. Enfin, le choix de la terre par l'élection préalable d'un conjoint amoureux de la terre comme le fait l'héroïne Maria

³⁹ L'expression est de J-Charles Falardeau, Notre société et son roman, p. 39.

Chapdelaine dont il est question dans Le roman d'un roman est de ceux que suggère Damase Potvin dans Le Français, L'appel de la terre, La Rivière-à-Mars, La Baie, Un ancien contait et Restons chez nous.

Et les plaines laurentiennes s'étendaient, s'éten-
daient... [...] et, dans l'humus jadis ensanglanté,
les arrières grand-pères et les grand-pères de ceux
d'aujourd'hui continuaient d'enfoncer le soc luisant
d'usure de leurs charrues à rouelles pour semer le
blé qui perpétuait la force et l'activité de la
race... Mais la lutte sans coups de feu et sans
coups d'épée se continuait aussi pour la foi, pour
la langue, pour les traditions de la vieille France;
et il arriva que les vaincus d'autrefois devinrent
presque les vainqueurs. De quelques milliers ils
sont devenus plusieurs millions et, en toute liber-
té, ils pratiquent leur religion, ils parlent leur
langue, ils suivent leurs coutumes... Mais sur les
bords de leur grand fleuve, ils sont, encore que
nombreux, perdus emmi les immensités d'une Amérique
saxonne⁴⁰.

Toute lutte ne va pas sans heurts; celle de la colonisation,
de la prise de possession du sol, n'est jamais finie.

d) Prédominance d'une atmosphère historique

Mais l'histoire, c'est aussi l'expression quotidienne
de la vie dans l'existence des gens: les choses apparemment
banales que sont la façon de se nourrir, de se loger, de se
vêtir, de vivre en tant qu'individu, que famille, que société,
s'insèrent, tout comme les faits, dans le temps et dans

⁴⁰ Damase Potvin, Le Français, Roman paysan du "pays
de Québec", p. 341-342.

l'espace. Et à ce chapitre, Damase Potvin est aussi soucieux de vérité qu'il l'est à rendre, dans ses romans, des passages de la grande histoire.

Dans son Histoire du Saguenay, Mgr Victor Tremblay, sous le titre "Nos gens et leurs conditions de vie" précise certains détails qui affirment l'authenticité historique du décor choisi par Damase Potvin pour ses oeuvres fictives. Il parle, pour l'année de recensement 1871, d'une population à forte majorité canadienne-française--18,327 Canadiens français sur 19,280 habitants--, catholique--18,758 catholiques sur 19,280 habitants-- et agricole--3,317 agriculteurs sur 4,732 travailleurs; classification officielle incomplète --pour les comtés de Chicoutimi et de Saguenay d'alors (TR 421-422). Il décrit l'habitation de ces gens comme "construite en pièces équarries régulièrement placées les unes sur les autres, assemblées à la queue d'aronde", et souvent recouverte d'"un lambris de planches debout ou d'écorces de bouleau fixées au moyen de lattes". Cette maison avait un "comble simple, avec des bords recourbés, solidement charpenté et revêtu de bardeaux de cèdre ou de pin" et des "fenêtres peu nombreuses, faites à six ou huit petits carreaux". L'intérieur était divisé "en deux ou trois pièces: une cuisine et deux chambres"; le "grenier" servait de chambre, si nécessaire. Les planchers frais lavés reluisaient en raison de leur fabrication à partir de "madriers

de pin, auxquels le lavage donnait une belle couleur et un parfum caractéristique". L'ameublement se réduisait au plus simple et était "fait 'au pays'"; l'usage du "poêle à deux ponts" datait des débuts de la colonisation du Saguenay. On construisait "les étables, les granges et les autres dépendances" sur des charpentes identiques à celle des maisons. (TR 423-424) Mgr Tremblay fait encore l'inventaire des vêtements portés et également "faits sur place"; les gens se vêtaient ordinairement de "grosse étoffe" et de "flanelle" faites avec de la laine et de "toile" tissée avec du lin et réservaient l'"étoffe" pour les habits des grands jours. "Le chapeau de paille" se portait l'été pour parer aux rayons du soleil dans les champs. Les chaussures confectionnées par le cordonnier ou le colon lui-même "étaient de cuir de vache, d'orignal ou de caribou". (TR 425-426). Il énumère aussi les denrées disponibles; les premiers habitants "durent se contenter des articles alimentaires transportables: le lard salé, le poisson salé, la mélasse, le biscuit de matelot ou le pain de blé" et, à l'occasion, "le sucre blanc, la cassonade et le gruau", entre autres. Dans la région, on se régalaient de "tourtes" dont on faisait des "tourtières"; mais encore fallait-il chasser ces oiseaux comme il fallait cultiver les légumes, aller cueillir les fruits sauvages et pêcher les poissons que l'on désirait mettre au menu. D'où les privations nombreuses que devaient subir les familles.

(TR 426-427)

Les colons s'alimentèrent presque uniquement de ce qu'ils tiraient de leur terre, de la forêt prochaine, de la rivière ou des lacs voisins.

Leur pain fut très souvent fait de seigle ou d'orge et "plus dur que tendre, plus amer que doux, plus noir que blanc"; car on ne réussit pas tout de suite à récolter du beau blé. Leurs viandes étaient le lard salé en été; l'hiver on avait du boeuf, du mouton et, à l'occasion, de l'orignal, du lièvre, de la perdrix, de la tourte; le poulet et l'oie apparaissaient sur la table dans les grandes circonstances. On faisait la soupe aux pois, à l'orge, aux choux, aux gourganes et même à la "poulette grasse". Le jardin potager fournissait des fèves, des carottes, des betteraves, des choux, des gourganes, des oignons, de la ciboulette, du persil, du cerfeuil, de la rhubarbe, du houblon... Et quand tout le reste manquait on avait les patates et le lait. On mangeait souvent le lait caillé ou écrémé; car on fabriquait le beurre à la maison. On eut l'appoint du poisson et des "fruitages": fraises, framboises, bleuts⁴¹.

Mgr Tremblay touche enfin au mode de vie des premiers Saguénéens. Ces gens vivaient la vie de tous les jours absorbés par "les exigences de la vie pratique" (TR 429). Le travail ne faillait jamais et ils s'en acquittaient, avec toutes leurs énergies, du matin au soir.

41 Mgr Victor Tremblay, op. cit., p. 426-427.

Il semble bien inutile d'insister sur le fait que les pionniers ont travaillé [...] le défrichement ne représente qu'une partie du labeur: la construction des bâtisses, l'enlèvement des roches, l'assainissement et l'aménagement de la terre, la part des services publics à supporter, etc. triplent et quadruplent en bien des cas le travail.

Les colonisateurs ont travaillé à longues journées et dans des conditions très désavantageuses. Le défaut d'outillage est une de ces conditions. La hache, la scie, la pioche, la bêche, la faux, la faucille, la fourche, étaient tout l'outillage des commençants. On tourna longtemps la terre à la pioche et à la bêche avant de pouvoir labourer à la charrue. Les chevaux étaient rares et l'homme ne pouvait compter que sur lui-même pour beaucoup de besognes dures. La femme l'aidait souvent dans les travaux de culture et pour sa part elle avait la fabrication de beaucoup de choses: étoffes, toiles, habits, tricots, chapeaux, savon, etc.

Les journaliers et les hommes de chantiers donnaient la journée pleine: il fallait être "sur l'ouvrage" à l'aurore et on ne s'arrêtait qu'à la nuit close⁴².

Néanmoins, constate encore Mgr Tremblay, ces gens savaient s'amuser. "Aux veillées on racontait des histoires et des contes, on lisait à haute voix, on jouait aux cartes, on chantait, on faisait des jeux et de la musique. Les joueurs de violon étaient nombreux et les bons conteurs aussi." (TR 428). Mais la principale caractéristique de cette jeune société et de cette époque demeure "le respect du prêtre, de sa parole et de la religion". Ces gens emportaient de leur Charlevoix et de leur Kamouraska d'origine, une "foi robuste et agissante" qui les fit suppléer à "l'absence prolongée ou

42 Idem, ibid., p. 427-428.

l'éloignement de l'église" par l'emploi des sacramentaux tels l'eau bénite, les cierges et les rameaux bénits, par la lecture de l'Evangile et du Livre de Messe et par la récitation du chapelet. Dans la pratique, leur religion se teintait surtout de "l'acceptation chrétienne des épreuves et de la mort", de "la résignation à la volonté de Dieu" et de "la crainte du péché mortel". La dépravation des moeurs existait peu en raison de "la vie laborieuse, frugale et simple" de cette époque; "aussi la vie morale, du moins dans la population stabilisée, paraît-elle tout à fait saine et digne d'éloges" (TR 428-429). Ce sont toutes ces considérations qui font dire à Mgr Tremblay que vers 1870, "la population du Saguenay formait un petit peuple constitué pour vivre et se développer". (TR 430-431)

Dans le Canada français, Raoul Blanchard corrobore les assertions de Mgr Tremblay mais à partir d'un point de vue qui englobe toute la population du Québec; et cette dimension, tout comme celle de l'individu et de sa société paroissiale dont traite surtout l'Histoire du Saguenay de Mgr Tremblay, est également présente chez Damase Potvin. Blanchard voit les premiers arrivants au pays comme "un groupe singulièrement éveillé, qui d'emblée s'est élevé à la hauteur des difficultés proposées par l'énormité des tâches à accomplir" (BL 285). Ces hommes ont sans cesse manifesté leur bravoure: "bravoure militaire" mais aussi

"bravoure civique": "c'est la lutte contre les rigueurs du climat, la bataille contre la forêt dans les besognes austères du défrichement, menées avec l'ardeur des pionniers" (BL 286). Mais ils constituaient malgré cela "un peuple gai, ami des réceptions et des fêtes" (BL 286). Bien qu'il reconnaisse à ce "stock originel", "audace, entrain, esprit d'indépendance et adresse à résoudre les problèmes coloniaux" (BL 287), Raoul Blanchard n'en remarque pas moins, après 1760, son acceptation calme de la couronne anglaise "pourvu qu'on respectât leur foi, leur langue, leurs usages" (BL 287-288). La population canadienne-française perd néanmoins, selon lui, son élite avec la Conquête qui ne lui laisse que le clergé, évêque et curés, à sa tête, pour lui servir d'intermédiaire auprès des autorités anglaises.

Face aux maîtres étrangers qui sont protestants, le clergé affirme dans la foi catholique les droits de la race. Ainsi commence à se préciser un des traits les plus caractéristiques du groupe canadien-français, un attachement à la religion qui se confond avec le souci des destinées raciales.

Ainsi, au cours de la quarantaine d'années qui suivent la conquête, les Canadiens ne sont plus guère qu'une tribu peu différenciée de paysans laborieux et prolifiques, conduits par leurs prêtres⁴³.

Cependant, la montée des prix durant les guerres napoléoniennes apporte un certain bien-être aux paysans qui "vendent mieux leurs denrées et dès lors font des achats; de petits

43 Raoul Blanchard, op. cit., p. 290.

commerçants commencent à pulluler dans les villes et les campagnes" (BL 290). C'est avec cette "nouvelle bourgeoisie" alliée aux chefs religieux et restée proche du peuple dont elle est issue que naît, après 1800, la période des luttes verbales et écrites contre la domination anglaise: "un sentiment national prend corps" (BL 291). Quand se présente l'idée d'une Confédération, plusieurs voient un avantage en cette union, dont Georges-Etienne Cartier: "considérant que les Français étaient dès lors en minorité, il jugea que leur meilleure sauvegarde était la possession de leur Province de Québec où ils étaient sûrs d'être les maîtres" (BL 293). Ces deux traits, importance accordée à la religion par les paysans et sentiment anti-anglais, prévalent dans les oeuvres de Damase Potvin: foi, langue, coutumes sont intimement liées et mises à la défense du territoire contre l'ennemi envahissant.

Toutes ces données sur lesquelles Damase Potvin échauffe ses romans fictifs soulignent à quel point il est soucieux d'histoire; l'objectif qu'il veut atteindre, garder les jeunes paysans sur la terre paternelle, répond également à l'exode historique des campagnards québécois vers les grandes villes américaines et canadiennes. A un problème historique, il fallait un cadre historique; c'est à quoi Damase Potvin s'est appliqué.

Conclusion

Ainsi, le romancier ne se distingue jamais complètement de l'historien: toute fictive que soit la trame d'un roman de Damase Potvin, elle se rattache toujours de plus ou moins près au défrichement du Saguenay, à la colonisation du Témiscamingue ou à l'exode massif de campagnards québécois vers les grandes villes américaines ou canadiennes. C'est, pour son auteur, le moyen de rendre authentique ou, pour le moins, vérédique, ce qui pourrait n'être considéré que le fruit d'une imagination patriote. Damase Potvin espère ainsi rendre le public québécois auquel il s'adresse, partisan-exécutant de l'idéologie à laquelle ses romans servent de cadre.

Mise au point

Dès l'exposé, le lecteur saisit la fixité du décor des oeuvres fictives de Damase Potvin. Certes, ce décor se modifie sous le jeu des lumières et des couleurs propres à chacune des saisons; mais il se veut surtout un cadre symbolique. La ferme familiale, c'est, dans un regard sur le passé, la "terre paternelle" et, dans une projection vers l'avenir, le "domaine" que l'on espère agrandir; mais, pour le paysan, c'est surtout "son bien", "sa petite patrie" (FR 8): elle fournit, pour lui et les siens, le gîte, la

nourriture et le vêtement, tout en permettant à chacun de s'accomplir dans la reprise quotidienne du travail "noble et sain" qui lui échoit. Le village regroupe autour de l'église paroissiale toutes ces terres en culture sur lesquelles se perpétuent des traditions terriennes, catholiques et françaises depuis les premières années de défrichement dans une région. Pour le paysan, il est "sa jeune patrie" (FR 339) dont il connaît la courte mais valeureuse histoire. Cette petite société dont les membres partagent un même mode de vie agraire, pratiquent une même religion catholique, ont un même sang français dans les veines, se rendent mutuellement de mêmes services d'année en année et nourrissent de mêmes aspirations, se suffit à elle-même en satisfaisant tous les besoins religieux, récréatifs et sociaux de la communauté paroissiale. Elle ne participe donc que sentimentalement de la "grande patrie nationale" que représente le Québec aux yeux des Québécois de langue française: sur chaque rive du Saint-Laurent, de Gaspé à la vallée de l'Outaouais, des plaines du Richelieu aux grandes étendues boisées du nord, vivent d'autres paysans catholiques et français dont les terres se regroupent à l'ombre d'un clocher mais dont chaque habitant se borne à n'en connaître que l'existence. Cette "belle et bonne terre québécoise" (FR 45) demeure néanmoins pour lui "son pays" (FR 339); il exclut cependant de ce territoire les villes dont il considère le

caractère anglais et industriel comme étranger à son idéal paysan et néfaste à la survie de sa terre. Au-delà de la province agricole de Québec, c'est la "grande république américaine" (RN 66), l'accaparant "inconnu" (RN 34) qui soustrait à la terre ses meilleurs bras, et les "provinces anglaises" (FR 110), puissances envahissantes qui corrompent les campagnards qu'ils ont attirés à la ville et établissent des monopoles sur les terres à bois les plus riches et les plus fertiles de la province. Pour le paysan dans l'âme, elles se font "la terre maudite de l'exil et de l'esclavage" (RN 243). Au niveau des "patries", le respect de la langue, de la foi, des coutumes et des traditions ancestrales se vit donc aux dimensions de la famille, de la paroisse et du peuple tandis qu'à l'échelle des pays, la lutte pour le maintien de cet héritage se livre entre un univers sécurisant et un univers menaçant; et pour que vive en terre d'ici la fidélité à la race, Damase Potvin dore l'un et noircit l'autre. C'est ainsi que, par les fonctions mêmes accolées à chacun de ces territoires, il crée sa "symbolique des espaces".

Tout détaillé que soit un décor à la scène, il n'est réussi qu'en autant qu'il joue le rôle qui lui est assigné--et ne joue que ce rôle--soit celui de créer une ambiance. Dans un roman, il en va de même. Le cadre est là pour suggérer un milieu, réfléchir un état d'âme ou lui opposer un monde hostile. Dans l'optique de Damase Potvin, le décor

sert à la fois le roman et son auteur: il sert le roman en ce qu'il se fait un "cadre signifiant"--dont la portée fera l'objet de notre étude en deuxième chapitre--et que cette "symbolique des espaces" évoque déjà l'idyllique monde agricole, catholique et français que Damase Potvin y fera vivre; et il sert également l'auteur en ce que, retouché, il ajoute les notions moralisantes "bon" et "mauvais" aux qualifiants "beau" et "laid" qui reviennent de droit à tout ce qui participe du monde de l'image. Cette première portée, inhérente au sens même du décor choisi, constitue, à notre avis, une certaine réussite, l'autre, du seul ressort de la volonté de l'écrivain, s'avère une ingérence qui, bien que courante chez les romanciers de la fidélité⁴⁴ n'en constitue pas moins la faiblesse de ce même décor.

L'idéal paysan proposé par Damase Potvin (ou le contenu positif du cadre) constituera le sujet du chapitre immédiat tandis que l'aspect moralisateur de son idéologie (ou le contenu négatif du cadre) fera l'objet de notre étude au chapitre subséquent.

44 L'expression est de Henri Tuchmaier, L'Evolution de la technique du roman canadien-français, thèse de doctorat présentée à l'Université Laval de Québec, 1958, p. 45 et 207.

CHAPITRE II

POUR UNE IDEOLOGIE COLLECTIVE

PLAN

Entrée en matière: Aspect didactique de l'idéologie de
Damase Potvin

1. Fidélité à l'enseignement du pays

- a) Identification de l'homme d'ici au caractère du pays
- b) Soumission de l'homme d'ici à la terre

2. Fidélité à la vocation paysanne et à l'âme de la terre

- a) Agriculture, seule profession pour l'homme d'ici
- b) Paysannerie, un atavisme
- c) Ame de la terre, âme de la maison, un héritage à conserver

3. Fidélité aux vertus de la race

- a) Homme, maître de la terre et père de famille
- b) Femme, compagne et épouse de l'homme et mère de famille
- c) Famille

4. Fidélité à l'ordre religieux

- a) Témoignages nombreux de foi chrétienne
- b) Conception de la foi et de la religion catholiques
- c) Respect du sacerdoce et de la vie religieuse

5. Fidélité à l'ordre linguistique et social

- a) Fidélité du Québec à la France de jadis
- b) Identité des terres québécoise et française
- c) Réticence des paysans québécois à l'égard du Français-étranger
- d) Fidélité des Québécois à l'esprit des ancêtres français

Mise au point

- Portée signifiante du cadre

TERRE PATERNELLE: - haut lieu de l'ENRACINEMENT

- cellule sauvegarde - des qualités de la race
 - de l'âme des ancêtres
 - de l'idéal agricole

∴ essentiellement tournée vers le passé

PLAN

PAROISSE: - haut lieu de la FIDELITE

- cellule sauvegarde - de la foi catholique
 - de la langue française
 - des traditions ancestrales

∴ jonction entre le passé et le présent-futur

PROVINCE: - haut lieu de la PERMANENCE

- cellule sauvegarde - de l'âme de la race
 - de la vocation agricole du Québec

PRESENT = fidélité PROLONGEE AU PASSE

∴ essentiellement tournée vers le futur

- Expression de l'aspect positif de la thèse de Damase Potvin:
fidélité à l'idéal agraire garante de la survie des caractères de la race

- Absence d'harmonie ou de pondération chez Damase Potvin.

CHAPITRE II

POUR UNE IDEOLOGIE COLLECTIVE

Entrée en matière

Dans les romans de Damase Potvin existe donc une affinité étroite entre le milieu ambiant et la portée de l'anecdote. A l'abondance et à l'ordonnance des éléments du décor déjà relevés s'ajoute une récurrence, qui se sent voulue, de détails scéniques et anecdotiques à peine modifiés d'un récit à l'autre et que le lecteur a tôt fait de croire éloquente en soi; les commentaires insérés dans le texte, les dialogues et les exposés de la lente progression du fait divers, tout en explicitant la pensée de l'auteur, viennent confirmer l'impression première d'une portée nettement didactique des récits. La minutie qu'apporte Damase Potvin à la description d'apports généralement secondaires à l'élaboration d'une oeuvre romanesque traduit une recherche d'assises solides à la transmission de sa doctrine agricole qu'il édifie d'ailleurs avec toute la rigidité d'un système. Au fil de ses créations fictives, son dessein demeure l'exaltation de l'idéal paysan et l'encouragement de son implantation à travers le Québec. Son idéologie, il la développe sous deux facettes: l'une, positive, parle de fidélité au passé et l'autre, négative, se veut le triste

portrait des conséquences de l'anti-fidélité de la jeunesse québécoise à la terre et aux valeurs qu'elle véhicule. L'aspect positif de sa thèse s'élabore en trois étapes: l'influence de la géographie et du climat du Québec sur ses occupants, la corrélation étroite entre le travail de la terre et la sauvegarde de la foi catholique, de la langue française, des qualités et des coutumes traditionnellement respectées au Québec et l'impossibilité d'une conservation des caractères propres au Québécois hors du milieu rural; il fait le sujet de ce chapitre. L'aspect négatif de cette même thèse fera l'objet de notre étude en troisième chapitre.

POUR UNE IDEOLOGIE COLLECTIVE

PLAN

1. Fidélité à l'enseignement du pays

Introduction: Liens intimes entre le caractère d'un peuple et les paysages et le climat du pays habité.

a) Identification de l'homme d'ici au caractère du pays

- parenté physique
- parenté morale

b) Soumission de l'homme d'ici à la terre

- amante
- épouse
- mère et nourricière
- éducatrice: - leçons du printemps
 - leçons de l'été
 - leçons de l'automne
 - leçons de l'hiver
 - leçons de la grande nature

Conclusion: Formation d'une unique race québécoise d'artisans de la terre.

1. Fidélité à l'enseignement du pays.

Introduction

L'association du caractère d'un peuple aux paysages qu'il habite et au climat sous lequel il vit est légendaire. Qui n'accepte d'emblée le lien entre le flegme anglais et les contrées brumeuses de l'Albion, le naturel bon vivant scandinave et la rigueur des neiges nordiques et la chaleur des tempéraments équatoriaux et l'ardeur des rayons du soleil? Dans L'Appel de la terre, Damase Potvin reprend cette théorie:

Voulez-vous connaître l'âme d'un peuple?
regardez la contrée qu'il habite, le sol qui
l'a façonné à son image¹.

Mais c'est à l'âme du peuple québécois, à ses origines et à ses destinées terriennes qu'il en confie l'application.

a) Identification de l'homme d'ici au caractère du pays

Selon Damase Potvin, les Québécois tiennent leur caractère à la fois de leurs origines françaises et de l'empreinte sur eux du sol qu'ils habitent. Fils de paysans français, les premiers colons à s'établir en permanence sur les rives du Saint-Laurent importaient avec "la foi, la langue et les traditions de la vieille France" (FR 341), "une

¹ Damase Potvin, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, Préface de Léon Lorrain, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1919, p. 7.

hérédité paysanne" et "un impérieux et profond sentiment qui était l'amour de la terre". (FR 52). Par nécessité mais aussi par penchant naturel, ils se sont asservis à la culture du sol pour y tirer leur subsistance et y retrouver un mode de vie qui leur était familier. Mais cette nature à la fois riante et sauvage, pittoresque et sévère (Te 7) a tôt fait de modeler ces hommes à son image et à donner naissance à une race nouvelle, autochtone en laquelle s'harmonise la multiplicité de ses décors et s'amalgame la rigueur de ses contrastes.

La nature canadienne est variée; il y a la terre rude, plate, nue; ailleurs, un peu plus loin, l'on aperçoit le sol riche, frissonnant, feuillu et délicat. La race est, dirait-on, formée à l'image du sol. Elle est forte, ergoteuse, d'opinions profondes et parfois passionnées. Le paysan, calme et d'ailleurs quelque peu sauvage, est lent à se mouvoir, mais lorsque sous une impulsion il s'est mis en marche, rien ne l'arrête. Il est tenace comme la racine des merisiers et rude pour lui-même comme la terre glaise².

"Enfermé" entre la mer au ressac "vaillant et mélancolique" et les Laurentides "aux lignes nettes" et aux sommets brumeux et entre "les immensités de l'eau de son fleuve" et les grandioses mais terrifiantes "forêts éternellement vertes" du nord, "le Canadien français de la province de Québec s'est développé d'une manière spontanée et originale, en intime harmonie avec la terre natale". (Te 7-8) Il se reconnaît à son visage cuivré, à ses traits nettement découpés et à ses

² Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", Montréal, Éditions Edouard Garand, 1925, p. 116.

mains calleuses qui redisent les soleils et rappellent les sillons:

[...] cent rides rayonnent de ses paupières, de ses lèvres, des ailes de son nez solide, et se croisent, au hasard, sur sa face parcheminée que les soleils d'été et les pluies de l'automne ont comme recuite³.

Son âme épouse la diversité des reliefs et la rude alternance des saisons.

C'est de ces monts et de ces plaines, de ces lacs tranquilles et de ces forêts sauvages qu'est faite l'âme du peuple canadien; âme de douceur, de charme, de joie saine et franche qui s'accompagne, l'occasion venue, d'une bravoure indomptable et quelquefois farouche.

[...] Et de toute cette nature à la fois calme et tourmentée suinte un climat énergique dont la mâle alternance des hivers rigoureux et des été vibrants fouette le sang et trempe les muscles⁴.

La pureté de ses moeurs et de ses coutumes s'inspire de la clarté des horizons. (Te 7) Son caractère allie l'élan des falaises et la sérénité des plaines, la fougue des courants et la limpidité des eaux intérieures, l'assurance des grands chênes et l'"inquiétude" des "horizons sylvestres illimités" (Te 7-8)(FR 207-208). La richesse des sols nourrit ses aspirations de terrien, le défi du voisinage constant de la forêt lui injecte un instinct de défricheur et l'immensité

³ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 38; idem, La Rivière-à-Mars, Roman, Montréal, Les Éditions du Totem, 1934, p. 24.

⁴ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 8.

du territoire à investir lui insuffle un esprit de conquérant. Chez lui se fusionnent le cran et l'indécision, la patience et la spontanéité, la gaieté et la mélancolie, l'espoir et la crainte; partagé entre le désir d'une permanence et le goût de l'aventure, entre la contemplation d'une vie calme et tranquille dans les belles paroisses et le rêve d'ouvrir de nouvelles terres à la culture, il se fait simultanément colon et aventurier, défricheur et paysan (RN,FR,BA,MA,R0). Mais essentiellement, l'homme d'ici est né d'une longue soumission à la grande nourricière: c'est d'elle qu'il se nourrit, qu'il tire "le blé mûr pour le pain futur, pour la force et l'activité de sa race" (Te 38, FR 185) et qu'il apprend "l'énergie nécessaire à la lutte" (Te 17). Au fil des ans, cette permanence s'est faite enracinement, possession: la terre d'ici est devenue sienne parce qu'il s'est fait sien; et de la réciprocité des échanges est née l'intimité de leur union: physiquement et moralement, l'homme d'ici est marié à la terre. (FR 7-8)(MA 139-141)

b) Soumission de l'homme d'ici à la terre

"Trois siècles de distance" (FR 339) n'ont en rien modifié l'appartenance à la terre de l'homme d'ici: il naît héréditairement amoureux de la terre (FR 52,206)(Te 128) et conscient de la noblesse de sa vocation agricole.

Descendant des anciens pionniers qui immigrèrent des vieilles provinces de France sur les bords du Saint-Laurent, il avait du sang de colon dans les veines; avant tout, il était agriculteur et appartenait à cette classe des amants de la terre, qu'ils travaillent toute leur vie, sur laquelle ils vivent heureux et espèrent mourir.....⁵.

Mais son sacerdoce est de ceux qui se méritent et dès qu'il peut tenir les mancherons de la charrue commence son initiation au service de la glèbe. Car la terre est une amante exigeante: "rudement acquise" (FR 1), ce n'est qu'au terme d'une cour exclusive et assidue et "au prix de sacrifices" et de labeur constants qu'elle s'avoue "conquise" (BA 89).

[...] ici, la terre ne consent à nourrir que l'homme décidé à lui sacrifier tout son être entier; son corps, qui devra endurer le froid, le chaud, la courbature, les macérations de toutes sortes; son esprit qui [...] devra sans cesse prévoir les contretemps, les accidents, les revers; son âme, enfin, que l'épuisement des deux autres met dans l'impossibilité de reprendre son essor. [...] Il rêve d'agriculture! eh bien, qu'il ceigne ses reins, qu'il brandisse la hache, qu'il empaume la pelle et la pioche et il aura le pain et le beurre quotidien avec peut-être un morceau de fromage⁶.

L'aspirant-époux ne déploiera jamais assez "de son énergie, de ses forces et de sa volonté" (RN 208) pour satisfaire aux instances de

⁵ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, Québec, J. Alf. Guay, Librairie française, 1908, p. 15.

⁶ Idem, ibid., p. 208.

la bonne terre qui a tant besoin de caresses, qui a tant besoin d'être consolée, d'être aimée, afin de retrouver, le lendemain, la vaillance nécessaire pour commencer la lutte des sueurs éternelles dont est fait le pain quotidien....⁷.

S'"il est tout naturel qu'un cultivateur doive toujours travailler plus que les autres et se donner moins d'agréments dans la vie" (RN 12), c'est qu'il courtise une fiancée dont les lettres de noblesse, sont acquises et dont la mission revêt un caractère d'éternité: immuable, elle demeure alors que les générations se succèdent auprès d'elle. Elle assume des responsabilités de vie et de survie: de son blé est tiré le pain d'aujourd'hui et de demain; aux générations qui passent, elle redit par ses "champs vastes" et "ses horizons courts, remplis de choses harmonieuses", "la stabilité du pays, la continuité et l'efficacité de l'effort..." (FR 50) C'est par elle que se nouent les maillons de la chaîne mais elle n'assure de permanence que dans une relation amoureuse: de sa vie dépend celle de l'homme mais sans la fidélité de son amant, elle ne saurait vivre: quoiqu'immuable, elle dépend des assiduités de son homme pour être féconde et la qualité de ses fruits correspond à la profondeur de l'amour qu'il lui voue. Encore n'y a-t-il qu'un fils né de la glèbe qui perçoive les charmes qu'elle dissimule sous la métamorphose des saisons.

⁷ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec",
p. 323.

Il [...] embrassa du regard, toute la terre du père qui s'étendait devant lui [...] blonde sous le soleil pâle [...] d'automne. Il se rappela qu'au printemps, elle était belle aussi et agréable, et douce, quand elle verdoyait et embaumait si fort, quand se dressait au ciel bleu le grand magicien des champs fondant la tristesse avec les neiges, faisant briller des jours lumineux en des plaines enchantées de verdure, et des nuits douces dans un ciel étoilé; et même l'hiver, quand elle se dérobaît sous sa couche de neige, il lui semblait qu'elle avait encore des charmes, quand elle faisait naître la joie de deviner ce qu'elle serait quand le soleil printannier s'emparant d'elle, en ferait l'instrument des éclatants miracles de l'éveil universel au ras de la terre⁸.

De ce "fils de terrien" qui sait l'assurer de la constance de ses attentions, elle fait un "amant de la terre".

Le décès du père marque les épousailles du fils avec la terre (BA 48) et consacre l'exclusivité de leur amour. Saison après saison, par ses soins assidus, il la garde "robuste et féconde" (FR 50): dès la fonte des neiges, il s'empresse de répondre à son besoin de porter à nouveau la vie (FR 46-47):

Elle est impatiente, elle frémit et il lui semble que les sillons des labours du printemps ne se succéderont jamais assez vite pour satisfaire sa passion de féronder [sic], de produire, d'enrichir son homme....⁹;

quand "la glèbe s'échauffe", il lit, dans les mottes des labours qui sèchent sous l'ardeur du soleil, "l'expression d'un désir d'épanouissement que satisfont bien vite les pousses des céréales qui s'empressent de les entourer d'un collier

⁸ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 206-207.

⁹ Idem, ibid., p. 315.

vert" (FR 52); lorsque les chaleurs de l'été ont doré les blés et cendré les foins, il se hâte de libérer de son fardeau "la prairie fatiguée" du poids qu'elle porte (Te 6) (FR 53); et au seuil de l'hiver, il sourit à sa satisfaction, "après un été d'abondance et d'efforts productifs", d'être redevenue fainéante, "à peu près inculte". (MA 105). Année après année, par l'abondance de ses fruits et la richesse de ses moissons, elle lui inspire plus "vivement la plénitude de vivre" et nourrit en son coeur un "amour" toujours plus "passionné", "violent" (FR 19), "douloureux" (FR 6), indéfectible: "aimant sa terre comme on aime sa mère ou son église [sic]" (BA 33), il se sent lié à elle par un noeud absolu, sacré.

Son dévouement à la terre avait créé chez Jean-Baptiste Morel des sentiments qu'en un autre temps et en un autre milieu, l'on n'eut pas hésité à qualifier de chevaleresques. La terre avait pour lui un caractère sacré. Porter atteinte à son intégrité, en détacher une parcelle, l'eut révolté ainsi qu'un sacrilège.

Il tirait son courage, sa probité, sa gloire, sa religion, du noble asservissement de la terre. Nativement robuste, aussi serré de grain que la terre forte de ses champs, il avait fortement subi l'influence du sol où il était né. Il était devenu farouche à tout ce qui ne regardait pas le bien de sa terre¹⁰.

Aussi voudrait-il lui assurer les "deux bras de plus" qu'elle exige à son service (Te 38,5-6,157-158)(RN 60,96,149,168) par le retour ardemment souhaité de ce fils qu'elle appelle "de

¹⁰ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 18-19.

toute la force de son dernier soupir avant l'hiver" (Te 121)
et qui a commis "l'incommensurable folie" de quitter

"sa" terre du Saguenay, sa pauvre terre si bonne pour lui, si maternelle et qui, aujourd'hui, comme depuis deux ans, avec ses parfums, avec ses couleurs alternatives d'épis mûrs ou de jeune verdure, avec les plaintes si discrètement touchantes qu'elle rend sous les morsures du soc ou de la herse, réclame de toute son âme, son enfant....¹¹;

ou encore, voudrait-il prévenir le départ de cet autre qui va succomber "par caprice, par folie, par bêtise" (BA 82) au "mirage des villes", rejetant la terre qui se fait "si belle", "si câline" (Te 132), "si tendre" "pour se mieux faire regretter, après la désertion" (FR 206, Te 132).

Elle se faisait si tendre, sans doute, pour se faire plus regretter après la désertion? Elle étalait son fonds de mélancolie et les buées ensoleillées de sa gaîté avec tant de complaisance qu'elle parut en ce moment accueillante à ceux qu'elle nourrit de ses fruits comme une mère l'est envers ceux à qui elle donna son âme et sa chair¹²;

ou, s'il n'a plus de fils, voudrait-il se choisir un héritier qui soit digne d'elle et aussi passionnément empressé à la servir.

Lui, ne vivra plus bien longtemps; il se sent vieux. Mais il veut que la terre vive et demeure après lui. Puisqu'il n'a plus de fils, la terre restera à sa fille qui doit lui donner un gendre; mais encore faut-il que ce gendre soit selon son coeur, selon l'amour douloureux, l'attachement passionné qu'il a voué à son bien qui résume pour lui toute la patrie¹³.

¹¹ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 210.

¹² Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 131.

¹³ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 6.

A cette condition seulement partira-t-il heureux: sans époux, "sa" terre ne peut vivre; l'assurer d'un amant avant son départ sera son ultime preuve d'amour.

Bien que les liens qui l'unissent à elle se soient tissés dans la peine, son travail n'a de cesse que sa nature paysanne et son état amoureux ne le commandent; mais à se nourrir d'elle, il en est venu à naître d'elle, robuste et fécond à son tour, animé du tempérament volontaire qu'elle lui insuffle et investi du caractère immortel de l'ordre de la glèbe qu'elle lui confère: le pain de la terre s'est fait chair en lui et l'âme de la terre s'est incarnée dans ce filial amant qu'en épouse et mère elle affectionne et soumet à la fois. Sa fidélité à "remuer la bonne glèbe" et à "couper les blés jaunes" (Me 150) lui assure le pain quotidien pour lui et sa famille; mais par cet homme que la terre nourrit, ce sont des fils qu'elle alimente, un peuple qu'elle fortifie, une race qu'elle perpétue. Son pain est essentiellement celui de la fidélité et de la permanence, de "la force et l'activité de la race" (FR 185,341, Te 38). Cependant, plié aux exigences immédiates de la vie pratique, ce n'est qu'au moment de la relève que le paysan saisit tout le sens de sa filiation terrienne et la portée spirituelle de ses assiduités auprès de la grande nourricière.

[...] il se plaît à détailler dans son esprit tout le travail qu'elle lui a coûté. Le souvenir des labeurs de chaque saison lui courbe de nouveau les épaules et inonde de sueurs son front... [...] Ah! il avait été rude ce trimage constant, éreintant! Tout cela, seulement, pour avoir le plaisir, avant de s'en aller, de laisser aux siens une belle terre payante et d'avenir, reluisante au soleil, et de se dire, à l'heure dernière, qu'il avait, au moins, travaillé pour sa famille, pour sa race, pour son pays¹⁴.

Ainsi, toute sa vie, consacré à ses obligations d'amant et d'époux, le paysan demeure en substance un fils de "ce sol tourmenté du 'pays de Québec' qui a façonné à son image le caractère de ceux qu'il nourrit comme ses fruits naturels" (FR 207).

Mère attentive et aimante, la terre ne saurait abandonner en d'autres mains l'éducation de chacun de ses enfants. C'est auprès d'elle qu'ils apprennent les lentes métamorphoses, la fuite du temps et la succession des peines et des joies. Le processus de maturation cyclique qu'elle vit leur enseigne que la vie est faite d'échecs et de succès, d'espoirs et de déceptions, d'arrêts et de départs: insérée entre les pôles de la naissance et de la mort, l'existence de l'homme, comme celle de la nature, est à la fois prolongement d'une source et prélude à une fin réunis par un intervalle fait d'aspiration à une plénitude et à un perfectionnement de l'être.

¹⁴ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 17-18.

"Avec le mois de la verdure et des fleurs, avec le retour des oiseaux, des insectes et de la vie" (RN 183), chaque printemps redit "les joyeux renouveaux pleins d'espérance" (Te 151) et chante "la délivrance" de l'homme. (RN 183)

Les arbres que si longtemps l'on eut pu croire morts, revivaient, se décoraient, s'étalaient; les cours d'eau s'étaient remis à parler, à jaser, à galoper. Il n'était pas jusqu'aux rochers si attristés dans l'annéantissement de l'hiver qui n'échangeaient des sourires dans cette renaissance universelle du sol. Les nuits maintenant tombaient douces, claires, parfumées, des essences [sic] capiteuses des bourgeons restés longtemps à cause du soleil vif du jour. Des bouffées chaudes de sève traversaient l'espace et l'on sentait pleuvoir comme des germes légers. Le pollen, cette fécondation éternelle, volait par couches appelant partout, dans les forêts, dans les champs et dans les savanes de l'Outaouais supérieur, la résurrection et la vie¹⁵.

Avec cette nature accordée à son souffle, l'homme oublie les soirées tristes de l'hiver que "les sourds grondements du vent et les tintements de la pluie contre les vitres" (RN 183) rendaient si lugubres: "l'ensorcellement de cette rénovation toujours nouvelle, encore qu'elle se répète chaque années [sic]" (MA 173), marque pour lui "le signal du travail" (FR 313) qu'il s'efforce de reprendre avec une "ardeur" égale à celle de "l'élan de la végétation" (MA 173): la vie appelle la vie.

¹⁵ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 312-313.

Jean-Baptiste Morel, ce printemps, lui aussi, se reprit à vivre sa bonne vie de la terre. La sève, qui sourdement travaillait les êtres et les choses, lui remontait au coeur; en proie depuis si longtemps aux émotions, il reprenait, semblait-il, son sang-froid, son équilibre¹⁶.

Cette saison de l'"enchantement" (FR 316) qui s'incarne dans la vitalité nouvelle qu'insuffle à l'homme la fraîcheur et la jeunesse de la nature, fait place à la saison de l'espérance dont "partout, la terre [reluit]". Le travail accompli durant les labours et les semailles porte déjà les "promesses" des récoltes futures: "c'est un temps béni pendant lequel tout pousse en une heure plus que pendant l'été, en une semaine de soleil sans pluie ou de pluie sans soleil". (FR 46-47)

La succession des "ardents étés féconds en travail" (Te 151) chante au paysan la maturité des êtres et la plénitude de la vie. Du grain de blé qui germe et lève, il apprend l'efficacité du travail long et patient; de la chaleur du jour et de l'ardeur des rayons du soleil, la puissance de l'effort soutenu (FR 53); de la "sérénité infinie" de la nuit, les bienfaits du vaste silence dans lequel la campagne, "toutes les vingt-quatre heures, renouvelle ses forces pour l'agitation du lendemain". (FR 105) Cette saison aux "champs blonds d'épis mûrs" (RN 218) symbolise le faite de sa réussite alors qu'en l'été de sa vie, il atteint le summum de sa force et

¹⁶ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 50.

toute la puissance de sa vie d'homme.

L'automne, par contre, l'emplit d'une certaine tristesse; cette saison pourtant fort riche en couleurs éveille en lui l'idée d'une "vieillesse prématurée" (Te 151): la venue précipitée des nuits trop tôt "longues, lugubres et glaciales" (RN 147) prive la végétation d'heures ensoleillées comme elle flétrit bien vite les splendeurs de l'été de sa vie dont il n'a eu le temps de jouir.

Pour l'heure, la beauté de la nature est dans la gamme harmonieuse des teintes effacées, le tout se confondant en vapeurs ardoisées et en ombres blondes, en ce quelque chose d'impalpable et de lavé, dernier reste de couleur, dernière flamme de vie qui s'effacera avec la première bise, le premier flocon de neige; nature condamnée et d'autant plus aimée qu'elle est à la merci du premier heurt de l'hiver...¹⁷.

Avec nostalgie, il se rappelle des temps plus heureux où tout n'était que promesse, bonheur futur, épanouissement en perspective.

[...] rien ne ressemble moins aux bruyantes parties des labourages du printemps que les mornes promenades de l'attelage las du labour d'automne. [...] Au printemps, le geste somptueux du semeur s'étendra sur tout le labour prêt à féconder, mais à l'automne, les sillons, gelés et vides, avant de recevoir les semences, disparaîtront pendant des mois sous des masses de neige....¹⁸.

17 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 147.

18 Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 169-170.

Vouée aux morsures du froid, la terre ne s'abandonne cependant pas sans d'occasionnels regains de vie: les jours plus chauds d'octobre la retrouvent belle encore sous son dépouillement. Et pour l'homme, c'est là une leçon de lutte pour la vie: poursuivre l'idéal fixé malgré les déboires, malgré les moments difficiles, malgré les "indécis lendemains" (Te 151) qui pointent déjà à l'horizon de sa vie d'amant de la terre.

[...] certains géants résistent encore dans la forêt et semblent frissonner avant de jeter leur monnaie d'or; pareils à ces mortels qui ne veulent pas se résigner à l'automne de la vie et prétendent garder au moins les apparences d'une éternelle jeunesse...¹⁹.

Car un paysan ne s'avoue vaincu que lorsque la mort l'a effectivement fauché: sans cesse à l'écoute du souffle de la terre, il a appris que sa mort n'en est pas une mais le prélude à une vie nouvelle; et pour lui-même, tissé aux fibres robustes de sa terre, il souhaite un regain de vitalité au printemps suivant: "aujourd'hui encore, dans le sillon qu'il creuse, il sème l'espérance pour l'année prochaine ... quand l'hiver aura disparu... (RN 149)

L'hiver qui prend pour lui les significations les plus sombres se fait, paradoxalement, l'époque la plus joyeuse de l'année. A l'exemple de la terre, le paysan se laisse endormir du sommeil réparateur et mérité qu'offrent les longs mois d'inactivité (FR 311). Mais ce temps de repos permet aussi

¹⁹ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 148.

l'occasion de veillées nombreuses qu'inaugure la période des Fêtes. Alors que la nature invite au cran et à la bravoure, l'homme découvre, d'une âme nouvelle, des charmes à ses traits rudes et une douceur à sa beauté sévère.

Les Fêtes! ... A la campagne, tout s'anime à leur accent magique. La neige, le froid, la poudrierie, les bois dépouillés, chargés de neige et de verglas, craquant sous les coups de la brise, la tempête même, tout nous dit: voici les fêtes! ... Et l'on aime à braver le froid; et la neige nous fascine par ses reflets; le [sic] forêt gémissante a même, à cette époque, un langage pour nous; un langage plein de mystère, quand ses échos engourdis répercutent les bruits tintinnambulants des grelots sur la route, le soir, après la veillée ... quand la neige crie sous la lisse des carrioles et des traîneaux...²⁰.

La rigueur des hivers québécois, en forçant l'homme à se replier à l'intérieur, à hiverner auprès du feu, lui a fait une âme sensible et émotive; façonné par une terre de contrastes, l'homme d'ici passe de l'activité intense au repos total comme des grandes joies aux grandes peines. Aussi, en ce temps d'arrêt que marque la saison morte, s'arrête-t-il pour revoir la route parcourue et le chemin à parcourir, momentanément insensible à ses habituelles préoccupations pratiques. Et c'est ainsi que l'époque des réjouissances lui rappelle qu'il est une race en soi, le fils d'une lignée dont l'âme se nourrit de l'immortalité de la terre:

²⁰ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 78; aussi dans idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 173.

En ces jours de transition entre l'année qui s'en va et celle qui commence, il semble que les fêtes et leurs coutumes traditionnelles se multiplient comme autant d'anneaux qui relient le passé avec le présent. Noël, le Jour de l'An et celui des Rois nous font vivre dans une atmosphère de légendes, de conventions et de vieux us enveloppés tous dans une même auréole de poésie radieuse et caressante...²¹.

Mais cette époque gaie coïncide avec la saison meurtrière des tempêtes et des tourbillons qui sèment l'horreur et la solitude; "durant de longues heures, habitations, arbres, bêtes et gens sont perdus, enfouis et noyés dans des rafales effroyables, dans les halètements furieux de la tourmente..." (RN 76). Et c'est pour l'homme le rappel de son appartenance à une humanité qui rend son corps périssable et sa durée finie.

L'hiver de l'homme est bien triste à côté de celui de la nature. Chez l'homme, c'est la fin de tout; mais dans la nature, on sait que sous les feuilles mortes reverdiront de nouveaux bourgeons; qu'avant de succomber le vieux chêne reverra bien des printemps; on sait que, là, la vie s'affirme à côté de la mort; dans les sillons, ensablés par la pluie, les feuilles tombent, légères, sur le duvet de l'herbe qui paraît fraîche encore, tandis qu'après de l'âtre, à la ferme, l'aieule aux yeux éteints sourit au petit enfant qu'elle berce. Les larmes coulent et puis se séchent [sic]²².

Car il sait bien, malgré tout, que sa vieillesse est de beaucoup plus imminente que celle de sa terre, que l'accumulation des ans et le retour cyclique des saisons semblent investir

21 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 78.

22 Idem, ibid., p. 148-149.

d'une fraîcheur et d'une jeunesse sans cesse renouvelées.

Au fil des ans, l'homme se familiarise avec le langage de la terre et les signes qu'elle lui fait semblent plus éloquents qu'une parole d'homme. A observer les animaux, à interroger le ciel et à enregistrer les caprices de la nature, saison après saison, il en vient à prévoir le temps avec un minimum d'erreurs.

nos paysans n'ont encore que ces moyens rudimentaires pour savoir le temps qu'il va faire et [...] ils ne jugent pas plus mal que vos savants astronomes²³.

Ainsi, le travail énergique des araignées (Te 59), le croassement volubile des grenouilles hors de l'eau (Te 19,59), le vol en tourbillons et par bandes épaisses des moucheron et des cousins, avant le coucher du soleil (FR 98-99)(Te 59), le chant des rossignols, très tard, perchés au sommet des arbres (FR 98)(Te 59), un ciel clair et plein d'étoiles (BA 37), l'éclat particulier des vers luisants dans la nuit (Te 59), le cri des criquets dans les champs et celui des chauves-souris en vol au-dessus des maisons (BA 37) lui annoncent de la chaleur et du beau temps. Par contre, si "les chiens (grattent) la terre", "les chats se (passent) les pattes sur les oreilles", "les chauves-souris (pénètrent) dans les maisons", "les coqs (chantent) plus tôt qu'à l'ordinaire", "les corbeaux et les corneilles (s'appellent) par de grands

²³ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 59.

cris", "les oies et les canards (s'agitent) et (plongent) sans relâche dans leur étang", "les hirondelles (rasent) le sol pour chercher les insectes qui descendent plus près de la terre à l'approche de la pluie", le paysan y voit des indices de mauvais temps. (Te 59-60) Une chaleur torride et une atmosphère lourde lui font prévoir un orage imminent (RN 218) et un ciel sombre accompagné d'un froid vif, de la neige pour le lendemain (Te 155,159).

L'opinion générale, c'est que la neige ne tardera pas douze heures et que l'hiver sera rude. L'on avait vu les écureuils et les suisses charroyer sans trêve, à joues pleines, pendant tout l'automne, des noisettes dans leurs trous, et des chasseurs avaient observé que les ours bruns des Laurentides creusaient plus profondément que de coutume leurs "caches" en-dessous des gros troncs abattus des arbres; c'était là des signes d'un hiver neigeux et froid. Quoiqu'il en soit, la terre était suffisamment préparée pour recevoir la première bordée qui resterait, prédisait-on²⁴.

Nul sursaut de la nature ne le surprend car elle n'a plus de secret pour lui. Elle lui est d'une telle familiarité qu'il identifie par elle les heures du jour et localise par rapport à elle les faits importants de sa vie:

A la première chantée des coqs, elle était debout. (BA 62)

On bûche à partir du petit soleil jusqu'à la noirceur.
(BA 79)

²⁴ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 218; idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 151.

[...] mon père mourut, un soir d'automne qu'il faisait triste à mourir. (BA 48)

C'est comme les patates qu'ont presque toutes pourri dans les caves, cet hiver qu'il a fait si doux... (FR 178)

A vivre en intimité avec sa terre, il vit au même diapason qu'elle et situe spontanément les époques de l'année suivant les grands travaux de la terre:

au temps des labours (BA 55)

avant les semences (BA 36)

un été, à la veille des foins (BA 77)

entre les foins et les récoltes (BA 46,57,70)

au plus fort des foins ou en plein dans les récoltes (BA 69)

après les récoltes (BA 71)

après la dernière grangée (BA 86).

Aux yeux du paysan, les notions tirées du grand livre de la nature sont infaillibles; loin de lui paraître un asservissement, la fidélité à l'enseignement du sol québécois lui apporte la certitude de durer dans la permanence de sa terre.

Conclusion

Selon Damase Potvin, le type de l'habitant d'ici est né d'un patient enracinement à la terre québécoise et d'une longue fidélité à la nature qui l'environne. Français d'origine, il s'est tôt laissé pétrir par son nouvel habitat pour développer un type d'homme autochtone dont les caractéristiques épousent le relief du sol québécois. Et l'homme d'un

ailleurs est devenu l'homme d'ici. Il est fidélité parce que respectueux de ses antécédents français mais aussi appartenance parce que désormais enraciné à son "chez nous" québécois. Son calme est à l'image de la vallée, sa détermination s'apparente à la fermeté des saillies rocheuses et son âme de défricheur est née du voisinage constant des immenses étendues boisées. Il emprunte à la pureté des horizons la pureté de ses moeurs et tire sa constance de l'immutabilité de sa terre. Ses ambitions de paysan sont le fruit de ses longues fiançailles avec "sa bonne amie" (Te 128) la grande nourricière et sa race, de ses épousailles avec la mère et éducatrice des fils de la glèbe. D'une union à l'autre au fil des générations, la terre engendre d'autres fils dont elle fera ses amants. Et le cercle est ainsi clos: selon Damase Potvin, tous les "habitants" du "pays de Québec" appartiennent à l'unique race des artisans de la terre, québécois dans l'âme, "Canadiens" de nom et paysans "par atavisme".

POUR UNE IDEOLOGIE COLLECTIVE

PLAN

2. Fidélité à la vocation paysanne et à l'âme de la terre.

Introduction: Agriculture, fruit de la filiation terrienne de l'homme.

a) Agriculture, seule profession pour l'homme d'ici

- communion à la noblesse
 à la dignité
 et à la liberté } de la vie créée
- gage de stabilité et de permanence
- source de bonheur - d'un bonheur incarné dans le réel,
 pour le paysan
 - d'un bonheur sublimé, pour Damase Potvin
- réponse aux ambitions paysannes: profession à la mesure
 de l'homme d'ici
- promesse de survie de l'idéal agraire au Québec.

b) Paysannerie, un atavisme

- hâtives manifestations de vocation ou de non-vocation à la terre
- partage des "fils de paysans" entre
 - les élus de la terre:
 - i) description physique
 - ii) chez les exilés volontaires:
 - permanence de l'amour pour la terre
 - immunité contre les tentations d'enracinement à la ville
 - bonheur recherché auprès de la terre
 - iii) parenté spirituelle des fils de la terre
 - et les rejetés de la terre:
 - i) description physique
 - ii) chez les exilés en puissance:
 - intermittence de l'amour pour la terre
 - contagion du mal de partir
 - bonheur rêvé à la ville
 - iii) responsabilité imputable
 - à notre hérédité
 - à notre éducation
 - à la nature d'ici
- ambiguïté de l'idéologie de Damase Potvin en matière d'atavisme terrien et d'amour de la terre.

POUR UNE IDEOLOGIE COLLECTIVE

PLAN

c) Ame de la terre, un héritage à conserver de la maison

- signification de la terre, de la maison et des vieilles choses pour le paysan
- conditions de vie rattachées à la terre
- valeur acquise par la terre au fil des ans.

Conclusion: Famille et paroisse: hauts lieux du rituel
agraire.

2. Fidélité à la vocation paysanne et à l'âme de la terre.

Introduction

Ainsi plié, sur un plan temporel, au service de la terre et soumis, sur un plan spirituel, au dogme de la glèbe, le paysan s'est emmuré dans un monde où n'a droit de cité qu'une philosophie agraire: la terre lui est tout et lui tient lieu de tout. Damase Potvin rêve, pour lui et les siens, de cette société idéale qui concentre en un temps les aspirations et les modes d'épanouissement de tout homme qui se respecte: issu de la terre, l'homme ne saurait accéder à une dignité qui ne soit conforme à ses racines premières sans l'exercice d'un travail quotidien modulé au rythme même de la nature.

a) Agriculture, seule profession pour l'homme d'ici

Et, selon lui, seule la vocation agricole répond pleinement à "l'amour de la vie libre" (FR 49) que tout homme porte en lui: naître de la terre, se laisser instruire par elle, s'initier à la bien servir, lui consacrer toutes ses forces, vieillir heureux auprès d'elle avant de retourner vivre éternellement en ses flancs, c'est suivre le cycle naturel tracé pour l'homme de par sa participation même à la grande nature créée par Dieu et communier quotidiennement à "la vie large et libre" des champs (MA 74) dont le paysan

porte toute la noblesse.

Enfants, suivez la profession de vos pères; ne rougissez pas de mettre la main à la charrue. Cette profession est noble parce qu'elle est aussi ancienne que la créature. Rien n'est meilleur que l'agriculture, rien n'est plus beau, rien n'est plus digne d'un homme libre. Elle suffit amplement aux besoins de notre vie. Toutes les autres professions, mes enfants, ne sont que secondaires; l'homme n'en aurait pas besoin s'il était toujours resté simple dans ses goûts, modéré dans ses habitudes, sage, juste et en paix avec lui-même²⁵.

Damase Potvin élève l'homme de la terre au-dessus des autres créatures et le rend seul capable de goûter l'amour, le bonheur et la satisfaction dans leur essence la plus pure et d'atteindre, à sa façon, à l'explication de l'univers et à la perception d'une part de perfection divine en lui. C'est la reprise de l'idéalisation virgilienne de l'univers bucolique et champêtre bien qu'un Damase Potvin croyant laisse à Dieu des prérogatives que Virgile prête à l'homme-berger. (cf. III-3-c)

En plus d'ennoblir les amants de la terre, la profession agricole s'avère, aux yeux de Damase Potvin, un gage de stabilité pour le paysan québécois et de permanence pour la race dont il se réclame. A l'un elle assure que, dans son renouvellement périodique, la terre appelle toujours les mêmes soins assidus, exige toujours le même ordre cyclique des travaux, en échange des mêmes satisfactions et des mêmes

25 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 18.

prodigalités.

Dans la pièce du chemin de Jean-Baptiste Morel, le blé est à pleine clôture. [...] [Il] sentait en ce moment une sérénité douce et pleine descendre en lui. [...] Autour de lui, tout était mûr, lourd de vie... [...] Depuis tant d'années qu'il laboure, qu'il sème, qu'il moissonne, qu'il bat le grain qui le nourrit...²⁶.

A l'autre elle affirme la constance de l'âme paysanne toujours pareillement amoureuse de la terre et le maintien des valeurs ancestrales fidèlement transmises d'une génération à l'autre.

[...] ces champs vastes, ces horizons courts, remplis de choses harmonieuses à la fois nouvelles et déjà anciennes, [...] disaient la stabilité du pays, la continuité et l'efficacité de l'effort...²⁷.

[...] amour du foyer natal, respect aux [sic] traditions sacrées, existence sans fièvre, tout cela réside ici²⁸.

Au Québec, la culture du sol n'ayant subi que les effets d'une lente évolution, les méthodes de labour, d'ensemencement et de récolte n'ont guère varié et, suivant cette quasi-immobilité, le mode de vie traditionnellement familial, catholique et français s'est maintenu dans sa plus pure expression; d'où cette identification, chez les esprits conservateurs, de la vie rurale québécoise à une existence paisible

²⁶ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 337, 338, 343.

²⁷ Idem, ibid., p. 50.

²⁸ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 67.

mais laborieuse.

Damase Potvin considère également l'agriculture, génératrice de bonheur. Limité à l'univers de ses champs, l'homme de la terre trouve un plein contentement dans l'accomplissement assidu de sa besogne quotidienne.

Quand je faisais de la terre, moi, jamais j'ai été si heureux que le soir, après ma journée, quand sur le perron de la porte en fumant ma pipe, je voyais au clair des étoiles ou de la lune, briller la terre glaise de la clairière où j'avais sué toute la journée et où, le matin, il n'y avait que des arbres et des fardoches. Je me disais: dans quelques mois, c'est du grain de plus qu'il y aura là, et j'étais content, le coeur plein de bonheur [...]²⁹.

Mais son bonheur, il l'estime honnêtement gagné: si sa vie ne comporte "aucun souci", "aucun inquiétude", elle lui impose, en revanche, de "toujours travailler plus que les autres" et de "se donner moins d'agréments". (RN 12) Au soir de sa vie, le paysan se rappelle le chemin parcouru, aride, parsemé d'obstacles, exigeant et sévère: la cruauté de certains deuils, le poids de certains soucis, la pauvreté de certaines récoltes: les peines ne lui ont point failli. Le bonheur s'incarne donc, pour lui, dans la réalité des jours, des saisons, des années qui s'écoulaient; il est fait de la présence et de l'affection des siens, du défi lancé à soi-même, de la persévérance malgré les embûches, de la victoire

²⁹ Idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, p. 46.

dans l'adversité, de l'assiduité à la tâche dans la joie comme dans la peine, dans la surabondance comme dans le succès mitigé, mais surtout, de cette certitude de durer dans l'immuabilité de sa terre, dans la permanence de sa race et dans la promesse de la relève qui lui est assurée.

Pour Jean-Baptiste Morel, [...] la vie n'avait pas été toujours tissée de joies. Il avait trimé, peiné; de grandes douleurs, des deuils, des soucis accablants, des déceptions l'avaient fait vieux avant le temps; mais, par-dessus tout, la crainte, l'angoisse, l'éternelle angoisse de perdre sa terre avait, pendant quelques années, produit en lui comme un véritable écrasement. Il coulait maintenant une vie heureuse, escorté des affections de famille qui en rendent les perspectives sereines et la font douce, enviable, sacrée. Deux fois il a conquis sa terre. Il sortirait à présent de ce monde, l'âme en paix et le cœur en joie pour le voyage sans fin. La vie est la vie. Elle est de disparaître, de s'en aller, chacun à son tour, lorsque l'heure a sonné. Il avait fait son devoir, surtout envers sa fille et envers sa terre; et il partirait, ayant su garder l'une et l'autre. Et il ne croyait pas avoir démérité de son pays, de sa jeune patrie à qui il avait donné deux fils nouveaux; l'un, ce petit dont la menotte douce et chaude tremble dans sa main rude et calleuse, et l'autre ... l'autre! ... A trois siècles de distance, il est venu continuer dans la Petite France d'Amérique l'oeuvre féconde des aïeux³⁰.

Eloigné des rudes nécessités du quotidien rural, le paysan exilé à la ville ou le citadin qui, à l'instar de Damase Potvin, s'y sent étranger, croit le bonheur, dans la seule et pure expression qu'il lui confère, devenu l'apanage de l'existence agricole; de la vie laborieuse que la terre commande,

³⁰ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 339.

il ne saisit que le moment de la rétribution, ne retient que l'aspect grandiose de la participation du paysan au rituel cyclique de la nature.

Celui-là est heureux, en effet, qui n'a d'autre souci que de demander à la terre, les fruits qu'elle lui donne avec tant de prodigalité. Il est heureux au-delà de toute expression le cultivateur qui, le matin, à la première lueur du jour, quand le crépuscule s'est enfui, avec les vapeurs de la nuit, et que la nature, la grande et poétique nature champêtre, se montre dans sa riche toilette du matin, s'en va, droit devant lui, en foulant l'herbe fraîche des champs, vers le lieu du labeur; ou bien qui, le soir, quand la même nature, si animée le matin, se voile tout à coup d'un agreste mystère, regarde derrière lui le travail accompli, et rentre sous le toit rustique où l'attendent un essaim de petits enfants aux joues vermeilles, aux naïves [sic] gaités [sic], et une femme vive, souriante, à la démarche dégagée, qui lui demande: Es-tu fatigué, mon homme?.....³¹.

Cette béatitude dépasse le niveau du conscient chez le paysan pour atteindre celui de l'expression lyrique et de la sublimation des gestes du ressort seul d'une tierce personne, étrangère au partage quotidien entre l'homme et sa terre. C'est la description poétisée d'un mode de vie où, pourtant, des joies bien tangibles viennent de la simple satisfaction du travail accompli et de l'ordonnance d'actions dont leur auteur ne saisit que la portée pratique: le paysan se contente d'un bonheur sans chimère, à la mesure d'ambitions bien concrètes et de désirs bien réalisables: du bon rendement de ses champs, de sa réussite à en accroître la

³¹ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 15-16.

production d'année en année, du soutien que lui assurent sa femme et ses enfants et de l'appui moral que lui prodigue l'admiration de ses voisins, il tire un bonheur à sa taille comme l'est la profession à laquelle il s'est voué.

Car Damase Potvin voit en l'agriculture l'unique réponse aux aspirations de l'homme d'ici et l'unique carrière à laquelle il puisse accéder. Né d'un propriétaire terrien, le paysan québécois a traditionnellement développé le goût d'être maître d'un domaine; confiné depuis son jeune âge à la 'cité des trente arpents' et à l'univers de son village, il n'a nourri d'autres ambitions que celles de son père; tôt initié à des tâches précises et physiquement exigeantes, il s'est façonné une nature pratique où le sens commun lui tient lieu de mesure et l'amour du travail, d'incitation; élevé au sein même d'une nature moulue à l'alternance des saisons, il a vite appris à s'adapter aux caprices d'un climat dont les variations oscillent du juste milieu aux extrêmes. Conséquemment, il s'est fait une âme de terrien qui ambitionne de posséder à son tour le patrimoine familial qu'il rêve d'agrandir et de faire produire davantage suivant ses forces et ses possibilités; qui n' imagine d'autre site à son bonheur que la contrée qui l'a vu naître; qui se bâtit un quotidien au rythme de choses à faire, de gestes à poser, de besognes à accomplir; qui tient en horreur la monotonie et la fainéantise et qui aime le défi de l'imprévu et la

satisfaction du pouvoir et du devoir décider. Seul l'exercice du travail avec lequel il s'est graduellement apprivoisé depuis le berceau ne saurait satisfaire à tous ces impératifs que la cumulation des ans ont profondément inscrits en lui.

- Monsieur Larivé, j'vous répondrai que pour l'heure je n'ambitionne pas d'autre fortune que celle que j'trouve dans la culture des champs que m'a laissés mon défunt père. C'est une petite fortune, vous me direz, mais elle est solide et elle me contente. Moi, j'trouve que quand un homme est assez heureux pour posséder un bien, même un p'tit bien comme le mien, c'est une folie de courir après c'que vous appelez une fortune dans les mines. La terre, moi, monsieur Larivé, je trouve qu'il y a qu'ça; en dehors, j'crois qu'il y a pas grand'chose. C'est dur, si vous voulez, c'est fatigant, c'est éreintant et il faut trimer d'un bout de l'année à l'autre pour arriver à vivre, mais on aime ça quand même. [...] Moi, mon rêve, c'est de tâcher d'agrandir encore la mienne. [...] si j'en avais, de l'argent, je m'en servirais pour acheter une autre terre, celle de mon voisin, par exemple, Jos. Rainville...³²

D'une part, les connaissances limitées du paysan ne lui permettent d'aspirer à autre chose qu'au travail des champs; d'autre part, la vie de la grande nature qui l'environne lui a enseigné le juste équilibre de la sobriété et de la raison: "trop occupé à son dur travail", il n'a "jamais pensé qu'il pût faire autre chose que de remuer la terre et la forcer de produire". (Te 128) Mais pour un Damase Potvin qui considère

³² Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 28-29, 28.

ce mode de vie dans l'euphorie du rêve, ces ambitions empreintes de modération, ces espoirs au niveau de l'accessible, cette conformité de l'homme à ses origines et à sa destinée paysannes débouchent sur un idéal pour lequel il croit né tout Québécois.

Jacques Pelletier, le père de Paul, était, [...] un des plus riches cultivateurs de la belle paroisse de la Malbaie. [...] Héritier de la terre défrichée et colonisée par son vieux père, Jacques Pelletier, depuis qu'il en était le propriétaire, n'avait cessé de l'ensemencer, de la transformer et de l'embellir. Il était devenu bel et bien le roi de son domaine. Grâce à cette énergie et à cette forte dose de sens commun, dont jouissent pour la plupart, les fils de la terre et qui les font si pratiques en toutes choses, il finit par acquérir une honnête aisance, qu'il partagea avec sa femme et les trois enfants que Dieu lui avait donnés.....³³.

Selon lui, aucune faiblesse ne saurait atteindre l'homme qui sait se conformer aux exigences d'un labeur dont le seul rituel souligne déjà toute la dignité.

Car la terre, suivant Damase Potvin, est la seule richesse honorable du paysan et l'agriculture, l'unique gage de survie de la race agricole québécoise. En refaisant, du printemps à l'automne, les mêmes gestes séculaires "qu'on a appris d'nos pères" (FR 179), le fils de la terre enracine en son mode de vie les mêmes valeurs que lui ont léguées ses ancêtres et perpétue une tradition que les ans n'ont guère modifiée; c'est son credo en cette "belle vie de paysan"

³³ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 15-16.

(RN 67) prêté au sortir d'une "enfance" et d'une "adolescence mêlées et comme pétries dans ces champs, dans toutes ces mille petites choses de rien" (RN 69) qui constituent son univers. Pour chaque Québécois, Damase Potvin voudrait une âme de "colon", de celle "de ces hommes qu'attire invinciblement l'attrait de l'inconnu, pourvu qu'ils y trouvent de glorieuses difficultés à vaincre et du bien à faire à leur patrie" (RN 27), et pour chaque Québécoise, une âme de "colonne", de "femme courageuse", "passablement dépareillée", ardente à l'ouvrage, et "digne de nos mères" (BA 73) pour que chacune des terres défrichées se développe au maximum et que toute la superficie de la province soit éventuellement vouée à la culture du sol.

Jacques Pelletier était un colon dans toute la force du mot. Il avait soif, pour ainsi dire, de défricher et d'agrandir sa terre, même de fonder des villages, des paroisses³⁴;

[...] j'aime cela, je les aime, moi, ces durs travaux du dehors; ça nous chasse les mauvaises idées, ça nous rend fortes, vigoureuses. [...] quand on est fille de vieux colon, quand on est colonne, le travail est notre lot³⁵.

En la terre, il voit, pour l'individu, la source de purification par excellence et la garantie formelle d'un avenir assuré, et pour la race, la certitude de durer, intacte et heureuse, soutenue par des membres fiers de leurs origines

34 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 17.

35 Idem, ibid., p. 10.

paysannes et animés d'un "patriotisme solide et éclairé" (RN 29). Puisque seule l'agriculture représente, selon lui, une source de revenus digne des traditions françaises, respectueuse des valeurs chrétiennes et conforme à l'idéal agraire des ancêtres, l'embrasser, c'est prolonger le passé dans le présent et l'avenir et assurer la permanence des choses, des gestes et des gens qui ont édifié la collectivité agricole québécoise.

Et tu auras ainsi, non pas seulement travaillé pour toi, mais tu auras fait beaucoup pour les autres; tu auras fait une oeuvre de plus pur patriotisme, tu auras fait de la bonne de la saine politique en prêchant par ton exemple, le retour à la terre, la seule question qui devrait présentement passionner nos hommes politiques de quelque parti qu'ils soient, et qu'ils négligent le plus; celle enfin, dont l'heureuse solution est la garantie certaine de la richesse et du bonheur de notre pays.....³⁶.

Damase Potvin souhaiterait que chacun de ses compatriotes affirme sans ambages: "Je suis le fils de paysan et j'aime la terre" (FR 94); la race québécoise serait alors, selon lui, forte d'un idéal unique, ne souffrirait d'aucune désertion et ne subirait nulle contrainte intestine. Partout repris, le geste du semeur incarnerait la permanence de l'idéal agraire transmis de père en fils.

³⁶ Idem, Le "Membre", Roman de moeurs politiques québécoises, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1916, p. 150.

Mais, en vrais défricheurs de la forêt, il leur fallait aller toujours plus avant. Les pères fixés à demeure, les fils voulaient conquérir d'autres terres. Puis, les petits-fils vinrent, qui firent de même. Ils voulaient des terres moins rocailleuses, moins montagneuses que celles de Charlevoix, de bonnes terres argileuses où pousserait, dru et lourd, le blé nourricier de la force et de la permanence, des terres où l'on continuerait à vivre du sol et où se perpétueraient la liberté et l'indépendance qui trempent les caractères, gardent la fierté, élèvent les esprits³⁷.

Cette harmonie de rêve, Damase Potvin la sait pourtant intrinsèquement impossible.

b) Paysannerie, un atavisme

En effet, et c'est là l'un des paradoxes de son idéologie, bien qu'il dise tout homme issu de la terre de par le geste même du Créateur et appelé à s'épanouir selon un régime de vie modulé au rythme même des saisons, Damase Potvin reconnaît que tous les hommes ne sont pas moulus à une filiation terrienne: n'est pas élevé à la dignité du sacerdoce, agraire qui veut, mais celui que la terre s'est choisi et qui témoigne, bien avant l'âge des responsabilités, de l'onction reçue dès la naissance.

37 Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 26-27.

Pierre aidait bien un peu son père aux travaux de la terre [...] mais, à la vérité, il y mettait peu de coeur. Alexis Maltais s'était depuis longtemps aperçu (et sa femme avant lui) que l'aîné n'avait pas pour la terre l'amour que, lui, il éprouvait à cet âge. Ça viendrait, avait-il dit, pour s'encourager. Mais les années passaient et il attendait en vain que son fils se mît à aimer ce qu'il aimait, lui, par-dessus tout. Il était inquiet. Heureusement que le cadet, Arthur, s'appliquait à pallier ces inquiétudes. Celui-là était un vrai fils d'habitant, se plaisait à dire sa mère. Il n'était content qu'en compagnie du père, dans les champs dont il goûtait la vie large et libre. Il aimait, comme des jeux de son âge, tous les travaux de la culture. Mais il était si jeune encore pour porter sur ses épaules le poids de toutes les espérances de son père dans l'avenir de la terre³⁸.

(Même opposition entre Jacques (FR 82-83) et Joseph Duval (FR 175) et entre Joseph (BA 50) et Arthur Gaudreau (BA 52).)

Avec les années, l'élú de la terre s'avère un jeune homme à l'"air doux", au "sourire bon", au "regard franc et hardi", au "beau visage olivâtre", "aux yeux limpides" mais "graves et songeurs" et aux "membres trapus"; il est "robuste" et "bien fait", "gros et solide", "et fort comme un jeune taureau" (Te 183)(FR 157,164,175)(RN 6). La nature s'est plu à lui façonner une physionomie qui l'apparente à la sienne, qui harmonise toute la gamme de ses traits et amalgame les divers aspects dont la revêtent les saisons-- Font partie de cette catégorie, Arthur Gaudreau (BA), Arthur Maltais (MA), André et Paul Duval (Te), Léon Lambert (FR),

38 Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 74-75.

Paul Pelletier (RN) et Donat Mansot (Me)--

C'était un assez joli garçon de vingt-cinq ans, aux traits énergiques mais tempérés par une douceur inexprimable. Toute sa physionomie respirait la fierté et un peu aussi la mélancolie. Brun, les cheveux crépus, le nez fin et légèrement busqué, il promenait autour de lui deux prunelles ardents, inexpertes aux ruses, et où l'âme à toute occasion, se trahissait. Sa figure méditative révélait dans la courbe du menton. [sic] le dessin des lèvres et la ride verticale qui commençait à se creuser entre les sourcils, une nature studieuse douée d'une calme vaillance. Une fine moustache brune accentuait la pâleur de son visage teinté par le hâle persistant qui disait les journées vécues dans la vibration du soleil³⁹.

--Partagent la réciproque, côté féminin, Marguerite Morel (FR), Jeanne Thérien (Te), Jeanne Morin (RN), Elisabeth Maltais (MA), Ernestine Gaudreau (BA) et les épouses des fils de la terre.-- Dans son âme, comme dans son corps, ce "choisi" est déjà l'"amant" de la terre et par une double filiation-- "fils de cultivateur" (Te 15) et "fils de la terre" (Te 75)-- il est, de toutes ses fibres, "terrien par atavisme" (Te 15) (Me 150).

Aussi, l'exil volontaire ne peut-il rien contre un indéracinable attachement à la terre qui ne lui fait entrevoir d'avenir heureux que par la culture du sol; laissées à elles-mêmes, ses pensées d'exilé tendent inévitablement vers une reconstitution du monde agraire dont il est issu, vers

³⁹ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 14.

"cette pauvre vieille terre amie et si délaissée" pour laquelle il est fait. (Te 15)

Paul Duval, depuis deux ans, était instituteur dans le village de Tadoussac. [...] les soirs de ses dures journées d'enseignement, il s'en allait errer sur les grèves du fleuve ou sous les sapins des bois environnants; là, on le voyait perdu en de longues songeries. Il n'était plus alors le maître d'école. [...] trop prolongée, cette espèce d'isolement moral dans lequel il prenait plaisir à se condamner, lui pesait parmi la bruyante gaité [sic] des paysans qui l'entouraient. [...]

Paul Duval était fils de cultivateur. Il était terrien par atavisme. Et ces rêveries [sic] persistantes, les yeux dans le vide, ces heures passées à regarder un paysan travailler dans son champ ou une scène quelconque de la vie agraire, ces promenades obstinées et si aimées, le long des champs [sic] de blé mûr ou d'avoine blondissante, n'était-ce pas autant de manifestations de la nostalgie de la terre⁴⁰.

Ces racines paysannes ne savent jamais mentir, même à des lieues de distance. Ce sont elles qui creusent d'ennui l'isolement volontaire du fils de paysan à la ville (Te 161)(RN 153 à 155):

Dans le coeur de celui qui le quitte, rien ne saurait remplacer le foyer familial, la lampe de famille, les entretiens, les lectures, le soir, après la journée finie. [...] ⁴¹;

elles qui rendent impossible sa réussite dans les jeux décevants du flirt (Te 162 à 169):

⁴⁰ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 14-15.

⁴¹ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 152.

Mais le paysan, le fils de la terre réapparaissait vite et, dans ces accalmies sentimentales, il se laissait aller, avec la même aisance, à l'amour pur et sans heurts des gens simples des campagnes⁴²;

elles qui vouent à l'échec sa participation à des intrigues politiques pour lesquelles sa nature franche et droite n'est point préparée. (Me 143 à 151)

[...] la carrière politique [...] C'est même la dernière, à mon sens; en tous cas, elle est la plus ingrate, la plus difficile pour un naif [sic] comme toi; tu étais trop bonne pâte pour ce métier; ou du moins tu n'as pas eu suffisamment d'apprentissage pour réussir dans cette carrière de roueries, de trucs, de ruses et de finasseries....⁴³.

Ce sont elles également qui poussent au paroxysme le contentement "de revoir le pays" (Me 154) tant pour l'enfant prodigue de retour au bercail que pour les membres de sa famille qui partagent avec lui la joie des retrouvailles (Me 156-157) (Te 169,181 à 186):

[...] on tuerait le veau gras pour les noces et pour fêter le retour à la vieille terre paternelle, du fils prodigue qui l'avait, un instant délaissée....⁴⁴;

elles qui multiplient la satisfaction retrouvée de "travailler la terre" (Me 156). Tout artisan, né pour le service de la

⁴² Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 75.

⁴³ Idem, Le "Membre", Roman de moeurs politiques québécoises, p. 149-150.

⁴⁴ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 39.

terre ne saurait trouver hors du milieu paysan la plénitude qu'il appelle et l'épanouissement auquel il est appelé: son "sang de paysan" (Te 80), son "âme de paysan attaché à la terre" (FR 102), son "orgueil de terrien" (Te 127), ses "ambitions de paysan" (Te 127) conditionnent son bonheur à une identification intégrale à l'univers bucolique et à une fidélité entière à son atavisme terrien: fils d'un père paysan, il est le "maître" (FR 78) en puissance; fils de la terre, il est "amant" (RN 15) en état de devenir.

Une carrière est présentement ouverte devant toi et tu peux y entrer tout droit, par la grande porte, fier et libre. C'est celle de la terre.... Ne fais pas la grimace, mon vieux!.... Tu es terrien par atavisme; retourne à la terre comme devraient le faire tant de pauvres gens transplantés si malheureusement dans la ville; comme je devrais le faire moi-même si j'avais les qualités que tu as et aussi les moyens. Ton père te recevra comme l'Enfant Prodigue et je suis sûr qu'il ne refusera pas les jeunes bras qui viendront s'offrir pour aider aux siens déjà affaiblis, pour remuer la bonne glèbe et couper les blés jaunes, chanter avec lui..... la chanson du pain qui monte dans les gerbes⁴⁵.

Ce sont ces mêmes racines paysannes qui font qu'en toute contrée agricole un fils de paysan se retrouve chez lui, animé d'une même dévotion pour la culture du sol et d'un même amour pour la terre.

⁴⁵ Idem, Le "Membre", Roman de moeurs politiques québécoises, p. 150.

L'émigré vivait intensément depuis quelques jours dans ce qui allait être son nouveau domaine; un contentement de toute l'âme le soulevait. [...] Fils de terrien, une hérédité paysanne lui faisait aimer cette terre canadienne si pareillement belle à la sienne. [...] Il sentait qu'il aimerait aussi profondément que l'aimait son maître, cette terre québécoise. Il en savait déjà les beautés et il en connaissait les aspects. A certains moments, par une pente mystérieuse de son âme, il avait l'impression qu'il avait toujours vécu dans ce coin du Témiscamingue québécois où l'on ne devait plus le prendre pour un étranger [...] ⁴⁶.

L'artisan de la terre n'est jamais un travailleur solitaire mais solidaire, de par sa profession même, d'un monde à l'échelle de sa province, de son pays et de tout l'univers paysan. Le paysan-né, investi de l'ordre de la terre, voit donc s'ajouter à la dimension individuelle de son existence une portée collective en ce qu'il partage sa destinée avec d'autres et éternelle en ce que son geste s'inscrit dans la survie de sa race et de la race des "amants de la terre".

(RN 15)

Mais, toujours selon Damase Potvin, il n'en va pas pour tous d'être l'élude de la terre: un "fils de paysan" peut ne pas être un "fils de la terre" parce qu'il a "cru, un jour, en perdre l'amour" (Te 15), parce qu'il s'est refusé à satisfaire à toutes ses exigences ou parce qu'elle n'a pas daigné le choisir.

⁴⁶ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 49, 50, 52.

A ceux-là qu'elle écarte d'elle, la terre n'a pas fait une musculature forte malgré les travaux répétés dans les champs; plutôt, elle leur a laissé prendre l'allure "maniérée" de la ville, convoitée en secret et fréquemment visitée.--Font partie de cette catégorie, Jacques Duval (FR 74, 210), Pierre Maltais (MA 126-127,139,145,187), Joseph Gaudreau (BA 63,67,58,60); Paul Pelletier (RN) endosse en partie leurs traits.--

Jacques Duval était un joli garçon, aux belles manières, qui parlait bien et fort, et à qui son père réservait un bel avenir. Il avait des cheveux noirs crépus qu'il savait relever haut, et le teint toujours frais. Tout jeune encore, il était grand, fort, noueux comme un érable... Mais quoique ses épaules fussent solidement attachées, il ne représentait pas le type du jeune cultivateur canadien, athlète aux bras musculeux et aux mains larges et épaisses, apte à livrer à une terre opiniâtre la lutte courageuse et sans répit qui lui arrache le pain qui perpétue la vie. Il avait quelque chose de mièvre et d'emprunté⁴⁷.

--Pargagent la réciproque, côté féminin, Jeanne Maltais (MA), Jeanne Gaudreau (BA) et la jeune exilée (RN 164)--. Ils ont développé "ces jolis talents de société" qui en font la coqueluche de toutes les jeunes filles de la paroisse et des villages circonvoisins" (FR 75)(BA 70,77-78)(MA 189) de préférence à se former une "musculature solide de jarrets hardis, durs au labourage" (FR 76) qui eût contribué à les "attacher

⁴⁷ Idem, Le Français, Roman Paysan du "pays de Québec", p. 74.

à la terre" (FR 75).

Paradoxalement, chez Damase Potvin, cette "terre qui savait se faire en toute occasion si belle" (FR 96) s'attire les âmes fortes et éloigne d'elle les êtres fragiles, sensibles à l'attrait des villes, dépourvus d'un "caractère assez solide pour résister à [une] coquette "évaporée" (MA 138) (BA 59) et nourrissant une aversion pour les humbles travaux des champs. Ces derniers sont cependant, eux aussi, touchés par les charmes de la nature et animés, en leur for intérieur, d'un amour pour la terre.

Un instant, Jacques Duval s'attendrit; il eut comme la révélation subite d'un sentiment qui existait en lui, impérieux et profond: l'amour de la terre, sentiment qu'il ne pouvait s'expliquer mais qu'il sentit soudain affluer du profond de son coeur, comme venant de très loin [...] Il lui sembla, en ce moment, qu'il n'avait jamais pensé, un instant, à la quitter cette terre qui, encore qu'elle se mourait, se faisait si belle et si tendre, sans doute pour se mieux faire regretter après la désertion⁴⁸.

Mais à regarder fixément ces "beautés" (FR 207) qui les environnent, ils en viennent à se transporter à la ville de leur rêve, sous la poussée de leur imagination (FR 209-210). Pourtant, lorsque rappelés brutalement à un quotidien qui leur est beaucoup plus exigeant que doux, cet attachement à la terre s'avère passager, cet attendrissement devant la nature, momentané (FR 211-212): la ville et sa "belle vie"

⁴⁸ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 206.

"facile" (MA 189)(BA 70) a pour eux plus d'appât que l'astreignante culture du sol et la "vie modeste, industrielle et honnête" (RN 147) qu'elle commande. (cf. III-3)

--même trame: (MA 129 à 134); mêmes réactions: (BA 71-72, 79)(RN 11-12, 33 à 37, 63-64); opposer à cette séquence (FR 204 à 212), la réaction d'un amant de la terre en pareille situation (Te 127-128)--

Un amour pour la terre qui n'est plus ne saurait se faire plus impérieux que l'appel irrésistible des grandes villes. (RN 11,63-64)(FR 318)(BA 79)(MA 164). Inutile de plaider en faveur du "devoir" (RN 95) "de rester sur la terre de son père ou de s'établir sur un autre lot, de continuer la carrière de ses ancêtres" (FR 82): l'idée du départ est inscrite profondément au coeur de celui qui, à vint-et-un ans, n'est "pas plus ambitionné du travail de la terre qu'il était à l'âge de dix ans" (BA 81). Tout "fils de terrien" porte en lui un certain amour de la terre qui, momentanément un jour, lui semble absolu (Te 128)(FR 52,206)(MA 132); amour pour les êtres (RN 52-53); mais il en est pour les uns de l'attrait de la ville comme il en est de celui de la terre pour les paysans-nés: le choix définitif dépend du caractère fort ou faible dont la nature les a dotés.

Damase Potvin déplore cet état de fait qui enlève à la terre des bras qui, dit-il, lui étaient destinés. Il fait porter la responsabilité de ces natures douées "d'une imagination

sans contrepoids" à "notre hérédité" qui nous lègue, entre autres, une propension à "ces rêvasseries de nomades" qui "travaillent l'âme de nos gens" et "font de paysans par atavisme un primitif troupeau d'êtres errants et poursuivant la chimère", et surtout à "la propagation d'une éducation presque totalement féminine, c'est-à-dire essentiellement plaintive et rechigneuse, superficielle et faite de faux brillants". (MA 134-135)(RN 34-35).

Ah! le triste spectacle que celui d'une nature de paysan par atavisme qui ne cherche, par la force d'une imagination mal dirigée, qu'à l'entraîner vers une vie à laquelle elle n'est pas prédestinée! Comme elle agit tout de même avec adresse dans le sens du rêve, cette volonté obscure qui travaille constamment et qui tisse, avec quelle habileté, la trame de ce qu'elle veut que soit la vie rêvée⁴⁹.

Il ne nie pas non plus une part de responsabilité à la nature qui, paradoxalement, façonne des âmes fortes, amoureuses du travail rude et accaparant, qu'elle séduit et s'approprie, et moule des êtres fragiles, à l'imagination débridée, qu'elle écarte d'elle en les rendant sensibles aux rêves, à la facilité, aux divertissements qu'elle ne sait leur offrir.

⁴⁹ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 208-209.

L'habitude des regards fait celle de la pensée, et l'on n'est pas sans cesse joyeux devant la sauvagerie éternelle et uniforme des horizons sylvestres illimités; un vide lointain que l'on désirerait remplir attire le regard et s'y attache trop longuement; ces savanes aux tonalités grisâtres, aux bouquets de jeunes bouleaux jetant des notes blanches très douces, mais aux perspectives éternellement pareilles; ces forêts moutonnantes, hautes, épaisses, splendides, aux peuplades serrées de troncs velus, riches de sève et de la vie profonde de leurs entailles, d'un vert cru, brutal; ces champs piqués de souches et de rochers grisâtres, tout cela finit par incliner au rêve, porter à la retombée sur soi-même et développer comme l'essor en dedans de l'imagination⁵⁰.

Malgré leur aptitude à remplir les tâches saisonnières et leur efficacité au travail (FR 201), certains "fils de terrien" n'ont su être choisis comme des "fils de la terre" car ils n'ont pu développer pour elle, durant leur enfance et leur adolescence, l'amour qui doit présider à la satisfaction quotidienne des exigences de la glèbe.

En matière d'atavisme terrien, la pensée de Damase Potvin reste contradictoire. Le fils d'un paysan, d'"un colon dans toute la force du mot" (RN 17), d'un "agriculteur" appartenant "à cette classe des amants de la terre" (RN 15) est, selon lui, "par atavisme", "prédestiné" à être "paysan" (FR 208). Mais ce même fils naît avec cette propension au rêve qui va précipiter sa perte, avec cette "tête légère et avide de plaisir" (RN 89) qui ne sait rien tenter contre

⁵⁰ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 207-208, 161-162.

la puissante vertu de son imagination: "partir", "c'est plus fort que moi" (RN 63).

Pauvre Paul! ces germes de rêve, déposés au fond de son âme dès l'ombre originelle, puis, développés [sic] ensuite au début de sa vie, par une instruction première, même inégale et incomplète, persistaient, croissaient en étendue et en profondeur, malgré le milieu dépressif, malgré les ambiances simples et sans fièvre et tenaient une place cachée, prépondérante, dans l'homme aventureux qu'il allait, qu'il voulait devenir...⁵¹.

--Les cas Paul Pelletier (RN) et Jacques Duval (FR) sont identiques: mêmes origines paysannes, mêmes aptitudes au travail de la terre, même désir de départ; leur ressemblent, Pierre Maltais (MA) et Joseph Gaudreau (BA)--

Et cette "instruction première" "au début de sa vie", de qui l'a-t-il reçue sinon de ses parents, décrits comme exemplaires par Damase Potvin, de l'école du village?

Aussi ambiguë est la question de l'"amour de la terre" qu'il faut interpréter tantôt comme l'amour de la terre pour le paysan et tantôt comme l'amour du paysan pour la terre. D'une part, la terre régit l'attribution de caractères forts et faibles, donc voués dès leur naissance, à opter pour la terre dans le cas des uns, pour la ville dans le cas des autres. D'autre part, tout "fils de paysan" serait "fait pour la terre" et éprouverait à un moment cet amour "impérieux et profond" (FR 206) qu'il a pour elle. Comment concilier ces

51 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 34-35.

deux points de vue? Comment la terre peut-elle aimer ceux qui la quittent lorsque l'on sait qu'elle est aussi absolue dans l'amour qu'elle exige que dans celui qu'elle donne, qu'elle ne souffre aucune défaillance de la part de celui qui lui demande son pain quotidien, aucun rival dans le coeur de celui qui aspire à son amour? (RN 208)(cf. II-1) Et comment un amour pour la terre peut-il être "impérieux et profond" s'il ne peut triompher de "l'impitoyable démon de la curiosité et des voyages"? (RN 46) N'est-ce pas là, au fond, la reprise de l'éternel dilemme entourant la théorie de la grâce de l'Eglise catholique: tous sont appelés au salut mais tous ne reçoivent pas la grâce suffisante? la terre aime celui à qui elle n'a pas donné toute la force de caractère pour l'aimer. (Voir le paradoxe entre FR 202--Jacques Duval n'aime pas la terre--et FR 315--la terre cherche à le retenir--, prenant comme point d'appui la part importante de la terre dans la formation du caractère FR 207-208--la terre nourrit une nature qui a développé le rêve et l'imagination chez lui--)

c) Ame de la terre, âme de la maison,
un héritage à conserver

La terre et la vie qui s'active en sa surface constituent pour le paysan qui s'en nourrit, à la fois un univers fermé sécurisant et un monde ouvert sur la durée des âges. Ce temps qui enserme sa vie lui offre déjà l'assurance d'une

immortalité au-delà de sa mort temporelle; car il délimite une existence qui est à la fois suite et poursuite d'un passé qu'un autre et que d'autres ont marqué d'un même temps, et présage et prélude à un devenir qui s'inscrira, ensemble, comme temporalité d'un être et cumulation de durées analogues. Au fil des ans se tisse, au-dessus de ces vies incarnées dans le temps d'une vie d'homme et dans l'espace de trente arpents de terre, une survie (sur-vie) qui atteint les dimensions de la durée d'une race et l'étendue du pays qu'elle occupe. A cette vie qui le dépasse mais dont il participe de par sa fidélité à conserver l'héritage reçu des ancêtres, le paysan québécois prête une âme qui, selon lui, s'incarne dans la "maison de la famille" (RN 29) qu'il occupe:

Pour les cultivateurs bas-canadiens, pour Jean-Baptiste Morel surtout qui tient à la terre par tous [sic] ses fibres, la maison, c'est leur vie entière, vie de travail sans répit... [...] il n'y aura toujours pour chacun des habitants du "pays de Québec" que la maison, qui est la sienne. Elle est sacrée et elle a une âme immortelle, comme ceux qui l'occupent. On y croit et l'on a le devoir de la conserver. Depuis la cahute du défricheur jusqu'à la maison peinturée et sur laquelle pèse l'ombre de grands arbres, bien des années se sont écoulées; il y a eu des morts, et c'est leur souvenir qui doit rendre éternelle l'âme de la maison⁵²,

dans la "vieille terre paternelle" (Te 39) qu'il cultive:

⁵² Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 70-71; aussi dans idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 29.

Il voulait, comme il disait souvent, garder à sa terre son âme. [...] C'est son père qui avait commencé à la défricher alors que le pays du Témiscamingue s'ouvrait à peine à la civilisation. [...] Les arbres du jardin, les murs de la maison, les vieux meubles usagés des pièces, tout lui parlait de ces êtres chers et il lui semblait souvent vivre au milieu d'eux, environné de leur ombre sacrée. [...] Il conservera à sa terre son âme, cette âme faite des souvenirs de réconfortant et joyeux labeur, du rappel des misères, des peines et des deuils.⁵³,

et dans les vieilles choses qu'il utilise:

[...] dans cette vie simple et sans fièvre du paysan, tout semble participer à l'immutabilité de la vieille maison. Les meubles eux-mêmes ne se renouvellent pas tous les ans; on tient autant comme souvenir que par économie à conserver les anciens... vieux témoins des misères et des joies du passé....⁵⁴.

Cette "âme" est faite "des souvenirs des familles qui y ont passé", du témoignage d'"embellissements" auxquels "s'ajoute la mémoire de leur auteur, de l'accumulation des ans qui ont vu naître, vivre et mourir des générations successives (RN 29), du rappel des recommandations du légataire immédiat de "prendre bien garde" à la terre, "de l'améliorer, de l'agrandir, si c'était possible..." (FR 43), de ces "si chers et si vieux souvenirs" que l'on se sent "tout triste" à la seule pensée de ne plus les revoir jamais (RN 30); en somme, du "passé" de la terre auquel on a "accoutumé toutes [ses] pensées" et dont

⁵³ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 6-7.

⁵⁴ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 29-30.

on se préoccupe de l'"avenir" au point d'en garder sur sa figure "de la réflexion et de la souffrance, des creusements et comme des touches irréparables". (FR 5,6,19) Pour le paysan amoureux de sa terre, les "vieux" habitent encore avec lui sous le "toit paternel" (RN 29) et reprennent avec lui le travail de la glèbe, portant aux sillons la semence du pain de la génération de demain. C'est cette réincarnation du passé en lui et cette lourde responsabilité d'édifier l'avenir qui empreignent de solennité ses gestes quotidiens et lui confèrent les honneurs et les devoirs du sacerdoce de la terre.

Parce qu'elles ont une âme, la maison, la terre et ces vieilles choses vivent avec celui qui les possède et en est possédé à la fois; vénérées, elles n'en sont que plus vivantes, ennoblies du respect de générations qui se succèdent. Mais leur vie est conditionnée à l'amour et à la fidélité de celui qui en hérite; pour qu'elles acquièrent de la noblesse avec les âges, il faut que la passation des pouvoirs de "maître" (FR 78) du domaine s'effectue entre les mains d'une même lignée d'"hommes de terre" (FR 83): tout abandon de la terre à l'"étranger" serait une profanation, une trahison.

Il voulait, comme il disait souvent, garder à sa terre son âme. Elle ne devait être, pour cela, cultivée que par les siens ou par ceux qui étaient du pays et de sa race. Sa terre était couverte de trop de souvenirs attendrissants pour qu'il eut même la pensée de la livrer à des étrangers en la vendant⁵⁵.

[...] Aussi, se détacher de sa terre, la vendre à des étrangers ou permettre même à l'un de ces derniers de la fouler, ce serait, lui semblait-il, faire mourir, une deuxième fois, le père, la mère, l'épouse, le fils. Voilà un crime qu'il ne commettra pas; il le jure⁵⁶.

[...] Tout cela, lui semblait-il, serait fini: ces joies âpres et ces espoirs pénibles, s'il allait vendre son bien ou le livrer à des mains étrangères. L'âme de la terre mourrait, et lui aussi, sans joie, sans récompense. Il ne voulait pas tuer l'âme de sa maison⁵⁷.

[...] Il ne vit tout d'abord que la catastrophe: la fin de sa terre. Pour lui, il n'y avait pas d'autre perspective. Lui, laisser sa terre entre les mains d'un étranger, c'était la fin des fins! Malheur de malheur! ah non, jamais! ... Il l'aimait trop, sa terre, pour en arriver à cette apostasie⁵⁸.

[...] La terre avait pour lui un caractère sacré. Porter atteinte à son intégrité, en détacher une parcelle, l'eut révolté ainsi qu'un sacrilège⁵⁹.

La progression qu'utilise Damase Potvin dans son texte n'a d'égal en intensité que l'obsession de son personnage: à

55 Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 6.

56 Idem, ibid., p. 7.

57 Idem, ibid., p. 8.

58 Idem, ibid., p. 17.

59 Idem, ibid., p. 18.

moins de n'être "cultivée que par les siens ou par ceux du pays et de sa race", sa terre va "mourir" dès que "livrée" ou "vendue" à des "mains étrangères"; "tuer l'âme de sa maison, de sa terre" serait un "crime", une "apostasie", un "sacrilège" car "la terre [a] pour lui un caractère sacré". (même obsession: BA, MA, Te, RN, Me) Cet étranger, c'est celui qui vient d'ailleurs, d'une autre patrie ou de la ville, ou celui qui n'est pas "de la race", soit, qui ne partage pas les mêmes ascendances paysannes ou qui s'apparente à ces gens "qui nous haïssent, qui rient de nous, de nos habitudes, de nos vêtements, de notre langue, qui nous regardent du haut de leur grandeur!..." (FR 321-322); le "gars de la race", c'est l'habitant, celui "qui habite 'son' pays", "dont on connaît le père, la mère, le grand'père et le bisaïeul [sic]" (Te 16)(RN 127) et que l'on respecte parce qu'il sera le père d'autres fils de la glèbe et que, par lui, continueront à vivre les générations qui l'ont précédé.

"Vois-tu", disait-il à André Duval, "j'ai idée que si ma fille épousait un gas [sic] des villes ou encore qui n'est pas de chez nous, je ferais de la peine à ma terre et j'aurais peur de voir à tout bout de champ revenir le père et ma pauvre défunte femme pour me faire des reproches. Moi, j'ai des idées comme ça; not'maison a une âme comme nous autres, mais elle peut mourir, cette âme-là, et c'est à nous autres de voir à ce qu'elle dure... [...] J'sais comme ça que ma terre a une âme et que cette âme elle la gardera tant qu'elle sera cultivée par un de not'race, par un habitant comme nous autres⁶⁰.

60 Idem, Le Français, Roman paysan du "pays du Québec", p. 191-192, 193-195.

Mais l'étranger peut aussi être né des entrailles de la terre, s'être nourri d'elle, l'avoir même apparemment servie du travail de ses mains alors que son coeur cherchait ailleurs d'autres intérêts: celui qui rêve d'un ailleurs, qui aspire à faire siennes une autre religion, une autre langue, d'autres traditions, celui qui a déjà renié ses racines paysannes n'est déjà plus digne du "titre d'habitant". (Te 16)

"Père", demanda-t-elle, "quel est celui que vous devez aimer le mieux: Jacques Duval qui, Canadien du pays de Québec comme vous, veut désertier la terre pour s'en aller vivre de la vie anglaise ou américaine dans les villes, ou Léon Lambert, Français de France qui, venu ici, ignoré du pays des ancêtres, consent à vivre notre vie commune, aidant de cette façon à conserver ce qu'elle est notre petite patrie, en cultivant la terre, en vivant la vie que nous ont faite nos ancêtres qui sont les siens? ... dites, père, quel est le plus digne de garder, de défendre l'âme de la Maison?...⁶¹.

La dignité se mesure à l'amour de la terre faite d'une identification à un passé qui se prolonge, d'un désir de devenir ce qui a été et d'une soumission aux exigences de la glèbe.

⁶¹ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 87.

Je vous ai dit que je n'aime pas Jacques et qu'il ne peut être le mari que je voudrais... Non, Jacques n'est pas digne d'incarner l'âme de la maison, tant s'en faut! [...] Il est paresseux, lambin; un traîne-la-patte du moment qu'il s'agit de travaux des champs... [...] Des fois, il fait mine de prendre du plaisir à nos travaux, mais il ne faut pas se laisser tromper!... Ce qu'il veut c'est sa part au plus vite et, si c'est possible, une autre terre... qu'il s'empresse de vendre...⁶²

Léon Lambert [...] [est] un jeune homme solide, travailleur, honnête [...] ⁶³ bon [...] doux et sérieux; [...] il aime la terre [...] il est travailleur. Il est un vrai fils de terrien. [...] La terre l'attire, surtout notre belle terre canadienne. Il en aime autant que nous les aspects variés et toujours beaux, le travail d'ûr et fatigant⁶⁴.

Puisque la terre est sacrée, seul un "amant de la terre" (RN 15) possédant les qualités de la race peut hériter de droit du "petit royaume" (FR 71) et en assurer la pérennité en dotant la "petite patrie" (FR 87) de fils également dignes de porter le sceptre.

Riche de tant d'années de labeur et de soins assidus, la terre n'a plus de prix: on peut acheter un lot mais non l'âme qui a présidé aux travaux de ceux qui y ont peiné. Pénétré de cette valeur inestimable de la "petite patrie" familiale, Damase Potvin fait revivre la figure du Frère Moffet dans Le Français pour ajouter du poids à cette recommandation

⁶² Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 82-83.

⁶³ Idem, ibid., p. 79.

⁶⁴ Idem, ibid., p. 88-89; aussi dans p. 322, 331.

patriotique:

Ah! ces terres-là, ces bonnes terres de Ville-Marie, de Guigues, de Lorrainville, de Fabre, gardez-les, gardez-les bien, mes enfants; elles sont bien à vous! Trop de sacrifices faits par vos parents les ont payées. Gardez leur âme où s'incarne celle de vos pères!... Je vous le dis, mes enfants, ne permettez pas aux étrangers de s'emparer de vos terres!...⁶⁵.

Car, selon lui, tout paysan voit sa terre acquérir plus de valeur à chaque goutte de sueur versée, chaque privation consentie, chaque menu travail accompli (MA 174); les peines comme les joies cimentent les liens qui l'unissent à elle.

Ni pour or ni pour argent, déclarait-il à tout instant, il ne voulait céder la terre que son père avait défrichée aux tout premiers jours du Témiscamingue et qu'il avait cultivée lui-même depuis qu'il était enfant⁶⁶.

[...] il y a une chose que tout votre argent ne pourrait pas acheter ni payer: c'est l'âme de ma terre, de ma maison. Vous comprenez pas ça? Moi, j'peux m'expliquer mal, mais je l'comprends. Ma terre, voyez-vous, elle me rappelle toutes sortes de choses, des affaires tristes, comme la mort des miens, et des affaires joyeuses comme quand ma fille est venue au monde, et encore bien des choses, des choses de rien, si vous voulez, mais qu'on se souvient toute sa vie. Ma terre, elle me rappelle surtout mon défunt père qui l'a ouverte avec moi; elle m'fait souvenir encore à ma pauv' femme qui en a tant arraché dans les premiers temps de not' ménage à mener le train toute fine seule; enfin, elle m'donne encore le souvenir de mon pauv' garçon qu'est parti d'ici...⁶⁷

⁶⁵ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 127.

⁶⁶ Idem, ibid., p. 25.

⁶⁷ Idem, ibid., p. 29-30.

Ces souvenirs sont, pour le paysan, une vie où il se retrempe durant les années de travail et au rappel de laquelle il coule les jours paisibles de la retraite. Lorsque le poids du temps le contraint à abandonner son labeur actif auprès de la terre, commence pour lui "une vie heureuse, douce, enviable, sacrée" sur la "terre des aïeux" s'il a "fait son devoir" d'assurer à sa terre un amant digne d'elle (FR 339,342); mais si l'exil de son héritier "par caprice, par folie, par bêtise" (BA 82), l'oblige à transiger la vente de sa terre, les jours à venir ne seront que "tristesse et ennui" dans "le coeur et l'âme" (BA 88): "morceler ainsi sa terre, lui enlever une de ses plus belles parties, c'était comme si on eût écorché vif Alexis Picoté". (MA 175) Car l'amour est ainsi absolu entre le paysan et sa terre qu'elle ne souffre aucune transaction et qu'il ne saurait vivre alors qu'elle se meurt.

[...] il pleura également à l'évocation d'un dernier appel de sa chère terre si durement travaillée, la terre de son père conquise au prix de tant de sacrifices, et qu'il lui avait fallu vendre pour une bouchée de pain faute des forces nécessaires pour continuer à la cultiver et afin de s'épargner le déshonneur de dettes non payées que le départ de son aîné lui avait fait contracter. [...]

Pour lui, il allait mourir bientôt au seuil de sa quatre-vingt-dizième année, le coeur ulcéré par l'ingratitude d'un enfant qui ne lui avait pas permis de continuer dans sa descendance l'oeuvre sublime de son père[...]. De la honte ou de la tristesse lui venait, suivant que son esprit allait vers l'aîné qui avait jeté le déshonneur sur lui ou vers le cadet, enfant soumis et amoureux de la terre, dont la mort l'a empêché de jouir de l'aisance acquise et de se reposer un peu après tant de travail et de misère⁶⁸.

⁶⁸ Idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, p. 89.

Déjà, l'"aveu brutal" (MA 165) du départ du dernier fils avait marqué pour lui et sa femme "l'effondrement de leurs espoirs" (RN 72): avouer "la débâcle de ma terre" (BA 80), c'est avouer sa propre agonie (BA 75,77,78) et perdre son seul héritier légitime, c'est voir "la fin de ma terre" (BA 87) et sa propre déchéance. (RN 72-73,84,96)(BA 61,71-72)(MA 115,138-139,142,157-159,164-166,198)

Les champs se peuplaient, s'animaient. Mais il y eu un coin de Saint-Alexis, qui, ce printemps-là, resta triste comme un cimetière⁶⁹.

Mais c'est surtout la lourde peine de voir, avec soi, s'éteindre le flambeau d'un illustre lignage d'hommes de la terre,

Pourquoi avait-il lui-même quitté, autrefois, la terre paternelle de la Malbaie, puisque le devoir et l'amour qui l'appelaient à travailler à l'avēnir agricole de ses fils étaient devenus des leurres dérisoires? Pourquoi était-il venu trimer aux chantiers de la Rivière-à-Mars et du lac Gravel, se fouler du matin au soir dans une lutte éreintante contre les souches, les racines, les roches des abatis, puisque ses enfants ne voulaient pas du bien-être qu'il leur avait préparé par le sacrifice de tout, puisqu'ils refusaient le don d'un établissement solide sur des terres vastes, fertilisées par les sueurs des vingt-cinq meilleures années de sa vie?⁷⁰

et le "déhonneur" (Te 127) de se voir contraint de refuser sa contribution à la survivance de la race.

69 Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 201.

70 Idem, ibid., p. 141; idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 72.

Signification du code:

----- : part du père;
 _____ : don à ses fils
 ===== : accueil de ses fils aux dons reçus.

Tout en avançant, il se sentait comme engourdi par une tristesse sans nom [...] il se sentait, en ce moment, le coeur tourmenté. [...] tout ce qui constituait jusqu'ici ses racines dans la vie, le portait au désespoir et au désir de la mort. Car [...] s'infiltraient dans le flou de sa pensée, la mélancolie des abandons, la tristesse des maisons délaissées et des dépendances effondrées, disant l'agonie des familles mourantes, des vieux sans enfants, des terres en friche ou mal cultivées par des mercenaires qui n'ont le goût ni de les connaître ni de les aimer, des déracinés en installation provisoire dans les foyers prêts à s'éteindre, qui attendent avec hargne la mort des vieux sur leurs terres si vaillamment conquises à la forêt, pour faire l'encan et désertier avec indifférence⁷¹.

Il sentit la catastrophe: le néant de sa vie et des longues misères qu'avait endurées sa pauvre Elisabeth, toujours en vain⁷².

Car le paysan est à la fois homme et race: sa fidélité à conserver les valeurs ancestrales établit son accession à la race spirituelle des amants de la terre; sa réussite à transmettre ces mêmes valeurs détermine sa participation à la race temporelle des habitants du "pays de Québec" (FR 342).

[...] voici que le blé, son blé va lui permettre de renaître dans sa fille, de renaître dans ce petit bout d'homme qui, fait de son sang et du sang d'un fils de France, va continuer, après lui, les destinées de la race. [...] ces idées [...] lui chantaient si doucement dans l'âme en même temps que chantonnaient [sic] le blé autour de lui... Etait-ce l'effet de la communion de son coeur content avec l'âme du blé qui dans le recueillement de la terre et des cieux vibrait d'accord avec la sienne?⁷³

71 Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 157-158.

72 Idem, ibid., p. 165.

73 Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 343-344.

Puisque la terre, "sa" terre, est sacrée et porte des fruits immortels, ce n'est que dans "la honte de la chute ou de la décadence" (FR 72) que le paysan vit les étapes de la trahison de son héritier présomptif.

Conclusion

Bien que comportant une dimension spirituelle à l'étendue de "la patrie", le monde idyllique de Damase Potvin se confine donc, dans l'application du rituel quotidien, à la famille et à la paroisse; idéalement, l'une et l'autre agissent à la fois comme théâtre et comme soutien de la perfection du rite agraire et assurent en un même temps la plénitude de la vie qui s'écoule en son sein et la protection contre toute invasion de l'extérieur.

PLAN

3. Fidélité aux vertus de la race.

Introduction: Intégrité de la famille à la base de la survie de la race.

a) Homme, maître de la terre et père de famille

- i) Maître de la terre
 - portrait idéalisé du paysan
 - amour de la terre
 - vertus de la race
 - choix du conjoint
 - traits réels du paysan
 - familiarité: - possession du connu
 - méfiance de l'inconnu
 - bon sens pratique: - expression quotidienne
 - expression orale
 - fierté, orgueil, jalousie
- ii) Père de famille
 - image projetée
 - empreintes du lyrisme
 - dépendance de ce rôle à celui de maître de la terre

b) Femme, compagne et épouse de l'homme et mère de famille

- i) Compagne et épouse
 - portrait réel
 - ascendance sur l'homme
 - qualités de la race
 - choix du conjoint
- ii) Mère de famille
 - image projetée
 - empreintes du lyrisme
 - prépondérance du rôle de la mère sur celui du père dans la pratique

c) Famille

- portrait réel de la famille
- projection d'une image de la famille idéale.

Conclusion: Contradiction entre le réel de l'anecdote et l'onirique chez Damase Potvin.

3. Fidélité aux vertus de la race.

Introduction

Physiquement isolé de toute influence perverse (cf. III-1), le foyer au sein d'une communauté paroissiale apparaît comme la source génératrice et nourricière unique des vertus de la race. C'est sur l'intégrité de la cellule familiale que Damase Potvin fait reposer la responsabilité de la survivance de la société agricole québécoise. Toutes ses oeuvres fictives traitent de l'unité ou de la désintégration de la famille--ou de ce qui en reste: pour les besoins de sa thèse, Damase Potvin en réduit le nombre des membres vivants à deux:

le père et son fils (Mansot)(ME)	- engagés nécessaires	- mère "poumonique" décédée
le père et sa fille (Morel)(FR)	- engagé nécessaire	- mère décédée fils aimant la terre mort à la guerre

à trois:

le père, la mère et le fils (Pelletier)(RN)	- présence du fils exilé à la ville requis pour ne pas vendre la terre	- deux fils morts à l'âge d'aider à la terre
le père, la mère et la fille (Morin)(RN)	- espoir dans sa "fermière"	- "Dieu lui avait refusé la faveur d'un fils"

ou à quatre:

le père, la mère et deux fils (Duval)(Te)	- présence du fils exilé à la ville re- quis pour ne pas vendre la terre
---	---

le père, la mère, un fils et une fille (Gaudreau)(BA) (Maltais)(MA)	- présence du fils exilé à la ville requis pour ne pas vendre la terre; engagé: le gendre, puis un étranger	- fils aimant la terre décédé au moment où il commençait à ai- der au travail de la terre
--	--	--

(Seule la famille Duval, d'importance secondaire dans Le Français, compte cinq enfants; mais elle aussi est décimée par l'attrait pour la ville.) Curieusement, l'intrigue dénouée, tout retourne dans l'ordre des choses: les jeunes qui s'épousent dans la fidélité "auront, sans doute, comme il convient ... beaucoup d'enfants"⁷³, formant "la nombreuse famille à qui l'on doit la petite France laurentienne" (FR 334), famille dont rêve le grand-père (FR 77,187) qui a su n'avoir, tout au plus, que trois enfants et que Damase Potvin ne rend présente à l'esprit du lecteur que dans les considérations générales qu'il donne en tant que personnage-narrateur (RN 16).--A elle, comme entité, et à chacun de ses membres, individuellement, est assignée une éthique paysanne à laquelle ils sont tenus de se conformer pour assurer la survie de la terre et l'authenticité et l'excellence des vertus de la race.

a) Homme, maître de la terre et père de famille

i) Maître de la terre.- L'autorité première revient à l'homme, "père" de la famille et "maître" de la terre

⁷³ Léon Lorrain, préface à L'appel de la terre, Roman de moeurs canadiennes, p. iv.

(FR 78); ce double titre l'oblige à son double "devoir de père et de patriote" (FR 79): "chef de famille cultivant la terre que m'avait laissée mon père" (BA 49), il devient à la fois chef temporel et chef spirituel investi de la double responsabilité d'assurer un présent en devenir qui s'incarne dans l'existence réelle des siens et de conserver un passé mythifié que fait vivre sa foi en l'existence symbolique de l'"âme de sa terre". Mais, dans la trame des récits, le rôle de père s'efface devant celui de 'maître des destinées de la terre'; et c'est à ce niveau de sublimation que s'élabore l'image idéalisée du paysan moulu aux qualités de la race.

L'amour de la terre demeure la caractéristique principale du colon-défricheur de la première époque et l'atout majeur du fils cultivateur qui aspire à prendre la relève sur la désormais "terre paternelle". Cet amour donne au premier le "courage peu ordinaire pour quitter [sa] vieille paroisse natale où tous vivaient et s'en aller ainsi au fond des bois" (BA 31) "préparer le sol à la culture" (BA 32) et au second, une égale vaillance à la tâche pour s'astreindre au rituel cyclique des labours, des foins et des récoltes. A se plier avec ardeur aux exigences de la "terre neuve à faire" (BA 36) comme de la "terre toute faite" (BA 82), cet "amour ardent" (MA 165) qui soumet le paysan à la glèbe, se mue, avec le temps et le travail, en un lien éternel, sacré.

Sa terre, il l'avait tant travaillée qu'il avait pour elle un culte⁷⁴.

Ce lien qui l'unit à "sa" terre en fait le noble dépositaire d'un héritage sacralisé par le labeur de ses ancêtres et une incarnation de la permanence de la race.

A s'astreindre ainsi à de durs travaux, il se laisse également mouler, de corps et de coeur, aux vertus de la race: il se forge une "charpente solide", un "épiderme résistant" (MA 123) et des "épaules trapues" (FR 157), devenant de la trempe des "robustes gaillards, vigoureux, solides comme des tronc [sic] de merisiers" (FR 107) de son lignage; il développe "force", "courage" (FR 61), "ténacité" (MA 46), "ardeur", "habilité" [sic], "vigueur" (FR 45) et "zèle" (RN 209) à l'ouvrage, accroît son "intérêt à la bonne tenue de la terre et des bâtiments" (FR 45), cultive chez lui "loyauté" (Te 112), "jugement" et "franchise" (FR 164), "honnêteté et droiture" (FR 94), "sang-froid" et "équilibre" (FR 50) et acquiert un caractère sérieux (FR 164), "l'énergie nécessaire à la lutte" (Te 17), "l'ambition" (FR 61), la "volonté" (RN 209) et "la persévérance dans l'effort pour mener à bien l'entreprise commencée" (MA 164); en somme, il nourrit ce "sentiment impérieux et profond" inscrit en lui "et qui était l'amour de la terre" (FR 52) et s'identifie ainsi

74 Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 139.

totalelement aux

caractères fondamentaux de la vraie civilisation: esprit hardi et entreprenant; courageuse obstination à la tâche jusqu'à ce qu'on ait surmonté les difficultés ou qu'on meure à la peine; fidélité à tout ce qui tient, même endormi, sur le coeur de la patrie, grande ou petite⁷⁵.

Il n'est, chez le "paysan attaché à la terre" (FR 102), que "contentement de toute l'âme "au contact quotidien de la grande nature (FR 49), "plaisir des travaux durs" et "amour des champs" (BA 45): physiquement et spirituellement, "il [porte] en plénitude l'amour de la vie libre" (FR 49), le goût du travail (FR 45, BA 36) et une dévotion à la terre (MA 139)(BA 33)(FR 18)(Te 38): vivre, pour un "gas [sic] de la race" se résume à "vivre sa bonne vie de la terre". (FR 50)

En conséquence, le paysan dans l'âme se fait de l'amour humain une conception toute empreinte de son respect pour l'"âme de la terre". Il ne saurait être d'amour entre lui et une jeune fille qui ne partage pas "l'attachement passionné" (FR 6) qu'il s'apprête à vouer, sa vie durant, à la terre: puisqu'il est déjà, de coeur, l'époux de "sa" terre, l'épouse se doit, pour être choisie, d'"[aimer] comme lui la terre et l'aventure" (MA 8) s'il est de la race des pionniers ou d'"[aimer] la terre et ses travaux autant

75 Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 46.

que [lui] et [son] père" (BA 46-47) s'il est de celle des agriculteurs.--Dans l'anecdote cependant, cette exigence ne s'applique avec rigueur que dans le cas de la "classe des amants de la terre" (RN 15) dont le terme va finissant: Jacques Pelletier (RN), Onésime et Phydime Gaudreau (BA), Alexis Maltais (MA), Jacques (Pierre) Duval (Te) et André Duval (FR); quant à Jean-Baptiste Morel (FR) et François Morin (RN), ils revivent dans la fidélité de leur fille aux qualités de la race. Parmi les jeunes hommes en âge de convoler, il n'est que l'engagé de Jean-Baptiste Morel, Léon Lambert, qui recherche sincèrement une épouse qui aime la terre:

Cette jeune fille, [...] je l'ai aimée de toute mon âme dès que [...] j'ai pu apprécier [...] son amour si profond pour la terre que je me pris à aimer, moi aussi, autant qu'elle et que son père⁷⁶;

et encore a-t-elle un ascendant sur lui en ce domaine puisqu'il lui revient, en tant qu'héritière, d'assurer la survie de la terre paternelle et qu'elle s'y est déjà engagée:

ces deux bras, Mademoiselle Marguerite, je les consacrerai, je vous le jure, uniquement à la terre que vous aimez tant...⁷⁷.

André Duval (Te), le seul jeune à incarner vraiment la permanence des vertus de la race, ne parle jamais de mariage

⁷⁶ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 95.

⁷⁷ Idem, ibid., p. 96.

pas plus que l'enfant prodigue, Donat Mansot (Me). Dans le cas de Paul Duval (Te), son option finale pour "la fiancée au coeur simple"⁷⁸ s'inscrit dans un sentiment global de "nostalgie de la terre natale" (Te 169) et dans l'optique d'un choix à établir entre la pureté de la campagne et l'impureté de la ville.--C'est à louer les qualités des uns et à déplorer les faiblesses des autres que Damase Potvin dessine le portrait du jeune paysan idéal qu'il souhaiterait imité d'emblée par la jeunesse masculine québécoise.

Outre cette image idéalisée de l'amant de la terre, Damase Potvin souligne quelques traits savoureux, propres à la paysannerie d'ici.

Ainsi en est-il du besoin instinctif de possession que le cultivateur québécois exprime spontanément à l'égard de tout ce qui est à lui et de chez lui. Sous la poussée de cet instinct, au fil des jours, la terre se fait "ma terre" (BA 60), le blé qui y pousse, "son blé" (FR 343) ou "notre blé" (FR 16), son épouse, "sa mère" (BA 78), la maison paternelle, la "maison de nos gens" (RN 29), une corvée sur sa terre, "notre corvée" (BA 81), le curé, "notre curé" (BA 35), le voisin, "un frère" (RN 20), ses ancêtres, "notre lignée d'habitants" (BA 46), le passé, "au temps de nos pères" (BA 77) et son mot d'appoint, "ma foi du Bon Dieu!" (BA 79); il

78 Léon Lorrain, préface à L'appel de la terre, p. iv.

a même "sa religion du bien ancestral" (FR 187) et "sa thèse sur la routine agraire encestrale [sic]" (FR 181) tout orientées vers la permanence des "bonnes terres de par icitte" et des bons habitants "d'par chez nous" (FR 189). Cette familiarité avec les choses et les gens du milieu donne lieu à de nombreux gestes de "dévouement" et de "charité" (RN 20) (BA 77)(MA 141-142) et constitue l'élément sécurité de la vie en vase clos des campagnes québécoises.

La présence d'un étranger peut cependant perturber l'ordre statique et harmonieux d'une paysannerie ancrée dans l'habitude du su et du connu. A l'égard de l'homme d'ailleurs' qui témoigne de l'existence d'autres modes de vie, le paysan affiche "cette rondeur particulière aux habitants bas-canadiens" (FR 42).

Pour [lui] comme pour les autres, le Français était regardé avec une sorte de dédain, ainsi que, d'ailleurs, l'on voit dans les campagnes canadiennes l'étranger: pauvre hère plutôt pris en pitié parce qu'il ne connaît pas dans leurs détails nos coutumes et notre manière de vivre...⁷⁹.

Sa méfiance se mue cependant en mépris et en pitié pour l'ancien congénère qui s'est fait ressortissant de la ville: mépris pour avoir abandonné une vie qu'il considère toujours comme la plus noble de toutes; pitié pour n'avoir su choisir la situation la plus enrichissante et pour se consacrer

⁷⁹ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 129.

désormais à des intérêts d'ordre intellectuel qui ne sont d'aucun prix dans les considérations matérielles au menu quotidien des travaux de la terre.

On sait ce que l'on veut dire à la campagne d'un paysan qui est devenu un "monsieur". Il est un être à part; il a des manières douces, inoffensives, mielleuses, un peu les façons du parvenu, mais il n'en a pas toujours la morgue; il ne brille pas par la fortune; il est plutôt pauvre, plus pauvre souvent qu'un cultivateur qui n'a qu'un demi-lot à cultiver. Au milieu de ses parents et de ses amis d'enfance, le "monsieur" se distingue par une instruction et une éducation qu'eux n'ont pas et, à cause de cela, il a abdiqué leurs manières brusques et parfois grossières. Il ne fuit pas la société de ses anciens amis, mais ceux-ci l'évitent quelquefois avec obstination, le raillent au besoin. Bref! le terme de "monsieur" n'implique pas l'injure ni le mépris; il exprime plutôt, chez les campagnards, un sentiment de pitié⁸⁰.

Certes, il se trouve bien quelque mère pour accorder une préférence ouverte à l'égard du fils qui "[lit] dans de gros livres" et "[se fait] un plaisir d'apprendre à lire et à écrire aux autres" (Te 17-18) ou quelque père pour "se ['gourmer'] un peu devant les succès de son fils aux dernières élections. (Me 11-12). Mais, dans l'échec, la mère se fait le critique le plus acharné de ce même fils qu'elle presse de revenir prendre une place honorable au foyer (Te 95-100, 110, 117) (RN 167-170) et le père conçoit "un sourire de mépris" pour lui qui ne réussit pas à s'amasser un salaire alléchant à la ville (Me 13-14, 156) et auquel déjà, du reste,

⁸⁰ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 5.

il "en voulait un 'tant seurement' de n'avoir pas fait un habitant comme lui" (Me 11): le paysan n'a de respect que pour l'élite de la population urbaine; il ne lui reste que du mépris pour la masse des "gars de la ville" qui se rient de l'"habitant". (FR 321-322). De sa paroisse et de ses champs, il a fait un monde hors duquel tout n'est qu'atteinte à son mode de vie, menace pour les vertus de sa race. (cf. FR 129-130)

Pour gérer ce petit univers, le paysan s'en remet à "cette forte dose de sens commun, dont jouissent pour la plupart, les fils de la terre et qui les font si pratiques en toutes choses" (RN 16): étranger aux grandes théories, il se crée une philosophie bien à lui tirée des grands mouvements de la nature (cf. II-1) et détermine son cycle d'activités quotidiennes et saisonnières suivant le cycle de la terre (cf. I-4). Soucieux du bon rendement de sa terre, il a soin de prévoir les grands événements "entre les foins et les récoltes" (BA 46) et de compenser, par l'intensité de son labeur, toute période d'inactivité forcée:

Au travail donc sans plus tarder. Demain, il y aura peut-être la pluie, l'ennemie acharnée de la fenaïson...⁸¹;

contre la mauvaise fortune des années de sécheresse, il fait preuve de sagesse en entreposant les surplus de la récolte

⁸¹ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 6.

des années grasses (FR 182) ou espère patiemment la venue de jours meilleurs (FR 8). Ainsi formé à un quotidien alimenté à "rien" que "de pratique" (FR 178), le paysan a développé un langage d'où toute abstraction est absente et où l'image tient lieu de précision.

... c'est gros comme le pouce, c'est encore écourtichée et ça veut en remontrer aux vieilles barbes [le grand Pierre]⁸².

... l'père Mansot n'a jamais pu digérer qu'son fils soye un député. Il a gardé une dent terrible contre lui et Jos à Baptiste m'a dit qu'il voulait pu le voir pour un quiable [convive au banquet]⁸³.

... On a semé du blé pendant dix ans de suite dans ma pièce d'la route qu'tu connais; au commencement, ça venait à pleine clôture, puis ça a diminué, et, à la fin, le grain était pauvre sans bon sens; la paille venait pas plus longue que le doigt [André Duval]⁸⁴.

A l'expression toute littéraire de l'amour du paysan pour la terre de Damase Potvin, "La terre avait pour lui un caractère sacré. [...] Il tirait son courage, sa probité, sa gloire, sa religion, du noble asservissement de la terre" (FR 18), s'oppose la conception bien intégrée dans le réel du paysan du sentiment qu'il éprouve pour "sa" terre, "j'étais un homme capable, fort, ambitieux, aimant sa terre comme on aime sa

82 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 14.

83 Idem, Le "Membre", Roman de moeurs politiques québécoises, p. 108.

84 Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 179-180.

mère ou son église" (BA 33). Toute idée qui n'a germé en terre porte, aux yeux du paysan, le sceau de l'inconnu et provoque, chez lui, un malaise.

Nous autres, nous sommes pas instruits et, tu sais, nous comprenons pas toujours ces belles paraboles; [...] Mais quand même, j'ai idée que j'ai compris ce que m'a expliqué Marguerite souventes fois par rapport à l'âme des maisons qu'on habite longtemps et qui nous viennent des vieux. [...]

A dire vrai, André Duval paraissait plutôt embarrassé devant cette théorie passablement abstraite qu'il venait d'entendre énoncer, non sans quelque surprise, des lèvres de Jean-Baptiste Morel [...]. Aussi eut-il instinctivement garde de trop s'apésantir sur ce sujet difficile appris par son ami. Il crut devoir répondre de façon plus concrète⁸⁵.

La personnalisation de sa terre et la spiritualisation de son passé constituent des apports tout intellectuels qui ne sauraient être de création paysanne; à l'homme de la terre si rompu aux considérations bien matérielles des travaux à effectuer chaque jour, il suffit de savoir que la terre rend suivant la peine qu'il se donne et que sa ferme a acquis de la valeur parce que lui, et peut-être son père, lui ont consacré de nombreuses heures d'un travail ardu.

Ce sens du pratique ne diminue cependant en rien la fierté dont sont imbus tous les "maîtres de domaine" de Damase Potvin. Fierté orgueilleuse d'être, à l'époque du défrichement, propriétaire de "l'une des exploitations agricoles

⁸⁵ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 192-193.

les plus avancées de la colonie" (MA 73)(BA 50) dont la maison de ferme est "l'une des plus avenantes de la paroisse" (MA 143)(BA 59) et dont le jardin donne des "légumes qui étaient toujours les plus beaux de la paroisse" (BA 62)(MA 176) ou d'être, au temps de la culture du sol, possesseur du "plus beau lot du grand rang de la paroisse (Me 11)(FR 183), le "plus riche habitant du Rang Trois" (FR 187)(RN 15) ou celui dont "le jardin presque luxueux" comprend un "potager" qui est, "chaque automne, un des mieux réussis de la paroisse" (FR 22)(RN 240). Fierté légitime de voir sa terre s'agrandir (BA 35), "rapporter des bénéfices" (BA 43) et prendre des allures d'entreprise familiale lorsque le fils se montre "si capable" à la besogne (BA 36), si "plein d'un grand contentement" (BA 36) au travail de la terre, si intéressé à prendre un jour la relève, reconnaissant ainsi qu'il n'est de meilleure vie que celle qu'a choisie son père (Te 37-38)(BA 45-46)(FR 50,338-346). Fierté ambitieuse de satisfaire, par l'acquisition de terres nouvelles, "son espoir de gain" (FR 187) et par le mariage de son héritier(ière) dans le respect des lois de la fidélité, "sa religion du bien ancestral" (FR 187). (FR 72-73,76-77,186-187) Fierté envieuse (BA 75)(MA 153-155)(FR 183-186), parfois même mesquine, qui lui fait jalouser le bien de l'autre ou désirer des gains aux dépens de son voisin.

Dans les villages, on est toujours un peu âpre au gain; l'établissement d'une industrie suscite toutes sortes de convoitises; on rêve alors d'expropriations payantes et de grasses indemnités. On trace des plans et l'on s'ingénie à conduire la fortune par le plus long chemin, dans ses potagers ou au milieu de ses champs; chaque habitant détermine que sa position est la meilleure pour le succès de l'industrie projetée⁸⁶.

Mais il en est du paysan comme du citadin: tous deux partagent cette "humaine condition" qui n'incline pas toujours à la vertu.

Confrontés au portrait idéalisé du paysan que cherche à tracer Damase Potvin pour donner du poids à sa thèse, ces quelques traits, que l'auteur confesse non sans quelque regret, prennent toute la saveur du réel où Ringuet et Germaine Guèvremont ont, pour leur part, plus sereinement puisé et sans contrainte.

ii) Père de famille. - Effacée derrière l'image du "chef" (FR 191), celle du père se voile d'un lyrisme empreint de nostalgie. A peine esquissée, cette image ne trouve de poids que dans le rappel d'un passé entouré d'un certain bien-être qu'a renié le fils héritier au profit de la ville et dans l'attendrissement que nourrit la solitude de l'exil.

⁸⁶ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 125.

Heureux est-on alors, si, après avoir goûté, comme le Dante, le "pain amer de l'étranger", l'on peut retourner à la demeure paternelle, certains d'y retrouver encore l'amour et la tendresse que le coeur d'une mère et celui d'un père peuvent, seuls, renfermer.....⁸⁷.

Beaucoup moins présent au fils que la mère dans la réalité quotidienne (cf. ce qui suit), le père laisse un souvenir de moins en moins vivant dans l'esprit de l'éloigné: l'évocation du père, quand elle y est, ne s'établit que dans le silence de celle de la mère et dans l'optique d'une désertion à se faire pardonner. (RN 194)

Rien comme l'exil durement accepté pour nous faire remonter le flot de nos souvenirs de la famille. [...] Les parents tenaient, à la vérité, une bien large place, dans ses pensées. [...]

C'était à sa mère surtout qu'il pensait, et à ce souvenir son coeur se déchirait. Il avait plus que jamais l'impression de tout ce qu'il lui avait fait souffrir, les déceptions suprêmes qu'il lui avait causées à l'heure de son départ. Sa mère! mais elle pourrait mourir pendant qu'il ne serait pas là, son père, aussi.....⁸⁸.

Avant tout l'amant de sa terre, le père représente, aux yeux du fils fidèle, le "maître" (FR 78) du domaine dont il se doit d'acquérir la dignité pour lui succéder (BA 36) et, aux yeux de l'infidèle, l'"autorité" qu'il ne peut "plus souffrir" (RN 64) et dont il cherche à se libérer pour "essayer [ses] ailes" (RN 64). Il n'est pas de place, alors, dans l'un comme dans l'autre cas, pour les relations de père à

87 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 37-38.

88 Idem, ibid., p. 154.

fils. A défaut d'insérer, dans le cours de ses récits, une image positive de l'harmonie entre le père et son fils (les chapitres I et XVII de L'Appel de la Terre, les pages 44-45 de La Baie et les échanges entre Marguerite et son père concernant tous l'avenir de la terre) qu'il ne cesse pourtant de souhaiter, Damase Potvin recourt à la grande force de persuasion que l'envolée lyrique détient encore sur l'âme québécoise de son époque. (cf. image de la béatitude RN 15-16)

b) Femme, compagne et épouse de l'homme
et mère de famille

Beaucoup mieux réussie est l'image de la femme qui témoigne, dans l'action des récits, des qualités que Damase Potvin lui prête dans l'idéal. A la fois compagne, épouse et mère, elle cumule énergiquement ces trois rôles sans ne jamais faillir à la tâche.

i) Compagne et épouse. - La femme s'avère implicitement le point d'appui sans lequel l'homme ne saurait vivre son aventure amoureuse auprès de la terre et toucher la gloire de donner des fils à la patrie. Soumise et effacée, elle n'impose pas moins sa présence et Damase Potvin ne sait convaincre son lecteur que l'homme assume effectivement l'autorité: vaillante et "courageuse" (BA 58), elle remplace fort adéquatement le fils absent durant les travaux de la terre (BA 58)(MA 127-128), relève le moral du père écrasé

par la défection de son héritier, refusant ainsi de se laisser anihiler elle-même par la peine (BA 72-73)(MA 173-176), encourage par ses attentions et "ses vingt-cinq ans pleins d'agréments" (MA 16) les hommes au travail que ce soit "dans les heures de dépression" des années de colonisation (MA 16), lors de la corvée annuelle des foins (MA 113-115)(FR 56-67) ou dans une réponse unanime de la paroisse à l'appel du tocsin (FR 136-144); constante, forte et d'une "belle et fière assurance" (FR 16), elle sait imposer à son père le choix de son futur époux (BA 56-58)(MA 119-122)(FR 78-89) et à son conjoint éventuel, le choix d'un mode de vie (RN 11)(FR 345) (BA 58-60)(MA 136-139,153-155); "femme énergique et aux promptes décisions" (Te 95), elle rappelle crânement son devoir au fiancé sur le point de s'exiler (RN 95) ou prend l'initiative, par ses visites et le ton de ses lettres, d'imposer à son fils temporairement éloigné du patelin familial, "conscience de ses torts" (Te 97) envers les siens et envers la terre (Te 95-100,110-113,156-159)(RN 167-170) amorçant ainsi le processus du "retour prochain et définitif de son fils à la terre paternelle" (Te 117). En somme, c'est sur elle que repose le sort de la terre dans la fidélité comme dans l'adversité.

Alors que Damase Potvin éparpille tout au long de ses textes les traits d'un homme idéal malgré lui fort et faible à la fois, il concentre en des exposés éloquents un portrait

de la femme idéale virile et fière qui sied bien à chacune de ses paysannes. Ensemble "belle et bonne" (FR 95), la fille de paysan de Damase Potvin possède au plus haut point les qualités de la race: "femme de bons sens par excellence" (RN 39,41), "sa bonté, sa douceur, son jugement sûr, son amour si profond pour la terre" (FR 95), "son bon caractère, son humeur joyeuse, sa vaillance" (RN 40) et son "âme forte" (RN 41) la rendent "digne en tous points de l'amitié et de l'estime générale" (RN 40-41)(FR 95) qu'on lui porte. A la fois "femme d'intérieur" (RN 39) et "fermière vaillante et intéressée" (RN 39-40), elle comprend déjà, à vingt ans, "la beauté d'une vie intérieure, calme et tranquille "et promet d'être, pour l'époux éventuel, "l'une de ces femmes précieuses dont l'esprit et le coeur dévoué en font à la fois la compagne de ses travaux et la confidente de ses pensées". (RN 41). Qu'elle ait "passé trois ans au couvent des Soeurs Grises de la Croix, au village" (FR 12) ou qu'"elle n'[ait] jamais appris à lire, écrire et compter qu'à la maison" (MA 137), "elle n'en [est] pas moins belle, vaillante de jugement solide et sain" (MA 137)(MA 13) et "[aime] la terre autant que son père, ce qui n'est pas peu dire" (MA 137)(FR 76). A voir sa "vaillante fille" (RN 9,39) "[travailler] toujours, ferme et dur" (RN 39), le père est "ému de fierté" (FR 10) et se rappelle la "vaillante femme" qu'il a eu pour épouse:

La jeune fille de Jean Thérien était brune et grande; elle avait les joues rouges et les bras hardis. Son père l'aimait orgueilleusement. Il en était fier, quand il la voyait, alerte et joyeuse, parcourant la maison, rangeant les meubles, soufflant le feu, balayant, époussetant, toute au plaisir du ménage. Alors, elle lui rappelait la défunte et des larmes venaient au fonds de ses yeux, comme au soir doré de printemps où elle trépassa...⁸⁹;

à voir sa "pauvre femme se démener" (BA 72), "[travailler] sans bon sens", "[s'éreinter]" depuis "la première chantée des coqs" jusque "tard après la veillée passée" (BA 62), le mari se laisse emporter par l'exemple constant d'abnégation que lui sert cette épouse "courageuse hors du commun" (MA 191), "digne de nos ancêtres". (MA 192). (cf. BA 72-73)

Ernestine avait tout ce qu'il fallait pour faire une bonne femme de colon et d'habitant. Elle était forte et membrue; elle aimait la terre et ses travaux autant que moi et mon père. Elle était courageuse sans bon sens. Je vous assure que c'était pas la misère qui lui faisait peur, à elle. Elle était pieuse et bonne au pauvre monde. Elle pouvait donner tout ce qu'elle avait et avec ça, femme de ménage comme pas une, cuisinière dépareillée; avec rien elle faisait de quoi, et de quoi qui était bon, je vous assure⁹⁰.

Plus que l'homme, c'est la femme qui assure à sa race que le passé reste bien vivant. Toutes les filles de paysan de Damase Potvin--Marguerite Morel (FR), Ernestine Maltais-Gaudreau

⁸⁹ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 22.

⁹⁰ Idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, p. 46-47; idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 191-192.

(BA), Elisabeth Maltais et la fille de Tancrède Desbiens (MA), Jeanne Morin et la mère Pelletier (RN), Jeanne Thérien et la mère Duval (Te)--ont en commun l'amour de la terre et "[ont] donné" (BA 48) à leur homme, ou sont en puissance de lui donner, les fils attendus pour assurer l'avenir de la terre. Même celles qui suivent leur époux à la ville--Jeanne Gaudreau (BA) et Jeanne Maltais (MA)--partagent ces mêmes caractéristiques:

Jeanne était une bonne fille qu'était légère un peu, c'est vrai mais qu'était solide et qu'aimait quand même la vie d'habitant⁹¹;

c'est d'ailleurs par le fils de cette dernière qu'Alexis Maltais espère voir revivre "sa lignée d'habitants" (BA 46) (cf. chap. XVIII MA). Les "évaporée[s]" (BA 59)(MA 138), les "sautilleuse[s]" (MA 156) ou "snobinette[s]"⁹² qui détournent leur époux éventuel de leur devoir envers la terre--Louise Boivin (MA), la blonde de Joseph (BA), la femme de Jacques Duval (FR) et Blanche Davis (Te)--, sont toutes originaires de la ville.

C'est au niveau de cet antagonisme entre la campagne et la ville que Damase Potvin situe toute l'importance du choix du conjoint. Dans l'anecdote, l'avenir du jeune homme repose sur l'orientation ferme que la jeune fille est

91 Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 180; idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, p. 64-65.

92 Léon Lorrain, préface à L'Appel de la Terre, p. iii.

déterminée à donner à la sienne. Puisqu'il arrivait "que certaines femmes eussent des goûts moins efféminés et une vaillance plus stable que certains hommes" (MA 136), tout père espère pour son fils qui n'a "aucun goût pour la terre" (MA 136), "une bonne fille d'habitant d'par chez nous" (FR 189)(MA 155), ce "trésor unique et précieux" (RN 42) qui "l'attacherait pour tout de bon à la terre" (FR 189)(MA 155) et saurait faire de son époux un "tout autre homme" que dorénavant "on [insulterait] en lui proposant l'emploi le plus cossu dans les villes" (MA 137).

Dire le changement qui s'est produit chez ce garçon-là le jour qu'il s'est marié avec la fille de Tan-crède Desbiens, ça se peut pas. Plus le même homme! Une vraie magie! Du jour au lendemain, il s'est mis à travailler à la terre que c'en était une vraie bénédiction. Tu sais, comme je voulais l'établir tout de suite, je lui ai acheté cette terre du Grand-Brulé qu'il est en train de rendre plus belle et plus payante que la mienne. Depuis qu'il est là, chaque soir, on dirait jamais qu'il a fait sa journée complète quand il rentre à la maison. Il est jamais assez tard pour finir. Un vrai démon au travail, que je te dis!⁹³;

Le choix d'une coquette est redouté des pères à l'âme de "patriote" (FR 79)(RN 64) dont le fils "pouvait manquer de coeur à l'ouvrage, ne pas aimer les travaux de la terre, penser à s'amuser plus souvent qu'à son tour" (MA 137).

93 Damase Potvin, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 153-154.

Dès qu'il eut connu Louise Boivin, le père Maltais se rendit compte que cette fille-là était une "éva-porée" n'ayant rien que du pimpant, dont elle jouait comme d'une senne pour circonvenir le premier venu voulant l'épouser et la ramener aux Etats-Unis. Et Pierre n'avait pas le caractère assez solide pour résister à cette coquette, dont les airs candides et les attitudes de devergondée [sic] s'alliaient pour lui faire perdre tout à fait la tête. S'il avait été sérieux et s'il avait aimé la terre, peut-être qu'Alexis Picoté eût laissé faire ce mariage sans trop se tourner les sangs; car, dans ce cas, c'est Pierre qui eût mené la barque, et sa femme n'aurait pas pu l'entraîner hors du pays. Mais avec les rêvasseries qui lui faisaient baller la tête, c'était, on le pense bien, le contraire qui était à craindre⁹⁴.

Pour sa fille "toute au devoir de la ferme, [aimant] la terre autant et même plus que [lui]" (FR 76), le père souhaite "le garçon d'un bon habitant de chez nous" (FR 14) et craint le mari qui ne serait "pas de notre condition et qui ferait malaisément un habitant" (BA 65)(MA 180) ou le "coureur de lots" (FR 15-16) plus intéressé à la terre qu'à la fille (FR 15,69-70,80). Il ne devrait pourtant pas redouter le choix de sa fille tôt gagnée à l'horreur de l'abandon des terres: elle saura rejeter le mal intentionné qu'elle n'a "jamais aimé" car il "n'aimerai[t] jamais la terre" (FR 320,82-83) pour choisir un héritier à la fois digne de succéder à son père et d'épouser la terre (FR 88-89,322,331). Son choix est depuis longtemps arrêté sur les qualités exigées de son

⁹⁴ Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 138-139; aussi dans idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, p. 59.

époux et sur le mode de vie qu'elle recherche:

Fille de fermier relativement pauvre, elle se plaît dans sa position et ne désire pas en sortir. [...] Comme de cette humble classe de travailleurs où elle est née, elle conserve tous les instincts, tous les goûts, le seul roman qu'elle ébauche en ce moment est d'imaginer, à la place de la chaumière traditionnelle, un modeste logement, bien propre, où elle logera tranquillement son amour comme dans le seul nid qui lui convienne. Aussi, dans l'époux qu'elle a rêvé elle a cherché [...] un mari modèle; possédant toutes les fortes qualités des travailleurs de la terre: laborieux, sobre, pieux, il serait bon père et bon époux⁹⁵;

elle ne convolera qu'avec le "bon travaillant" (BA 86), "fort et adroit" (BA 36), "vaillant et solide au travail" (FR 50) (MA 204), "honnête et bon comme du pain de notre blé" (FR 16) qui satisfasse aux exigences des épousailles avec la terre et du pacte de survie contracté envers sa race.--Une égale fidélité n'existe, parmi les jeunes gens, que chez un personnage secondaire, André Duval (Te), ou chez des personnages non agissants dont on souligne les réussites en matière agricole dans la peine de voir son fils refuser l'héritage qui lui est destiné. Dans la plupart des familles de premier plan, le respect aveugle, sans faille, de l'idéal agraire meurt avec le père: Claude Mansot (Me), Phydime Gaudreau (BA), Alexis Maltais (MA), Jacques Pelletier (RN) et, en partie, Jacques-Pierre Duval (Te) et André Duval (FR).--

95 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 44-45.

ii) Mère de famille. - A ce portrait robuste de la femme, compagne et épouse, s'ajoute une évocation lyrique de la mère à la fois tendre et forte, ébauche empruntée aux traditionnels clichés dont s'est longtemps nourri le romantique esprit québécois.

Le courant patriotique encore fort vivant en ce début vingtième siècle n'avait trouvé d'expression à la tendresse maternelle qu'en l'image douceuse de la "mère au berceau" que Damase Potvin, fidèle à l'esprit de son temps et lui-même paysan en exil à la ville, fait évoquer au jeune campagnard solitaire au sein de la grande cité. Dans la nostalgie des êtres et des choses jadis familières, il n'est plus, de cette courageuse "maîtresse de maison" (RN 10) qui s'est donnée du matin au soir aux impératifs de la maison et des champs ou de cette "vaillante femme" qui incarnait en tout temps les vertus de la race, que l'image attendrissante de la mère veillant sur le sommeil de l'enfant ou le berçant, le soir, près du foyer, une "mélancolique petite ballade" à la bouche (RN 160), consacrant de longues "nuits blanches" auprès des petits qui "font leurs dents", "ont des coliques" (BA 54) ou craignent la tempête, ou versant dans le secret "un de ces soupirs de femme raisonnable et forte qui sont, avec les larmes d'amour, les plus beaux trésors de la terre" (RN 195).

Ce n'est qu'après une expérience amère que nous reconnaissons enfin que les jours les plus heureux, les plus tranquilles de la vie avaient été passés sous la tutelle de notre mère, sous le doux regard de celle que la misère nous apprend enfin à aimer comme elle le mérite.... [...] Et ce n'est souvent que dans la tristesse et dans le malheur, que nous levons le coeur vers celle qui nous a bercés dans l'enfance et que nous l'appelons pour nous venir en aide.... C'est en ces moments-là surtout que nous voyons ses larmes et que nous entendons ses gémissements. En ces tristes instants, même lorsque nous sommes parvenus à l'âge d'homme, nous la voyons encore, celle qui fut notre mère, pendant les terribles nuits, alors que le vent secoue à l'emporter le logis, nous la voyons, penchée sur notre berceau; nous nous rappelons que, réveillés en sursaut par les secousses de la rafale, nous l'avons bien souvent entrevue, aux pâles rayons de la lune, agenouillée et priant pour son pauvre petit gas [sic] qui, mon Dieu! en ce temps-là, ne courait pas grand danger..... Notre mère, oh! notre meilleur et notre plus doux souvenir!....⁹⁶.

Fruit du sentimentalisme de Damase Potvin, ce lyrisme entourant une notion larmoyante de la mère s'oppose au réalisme des témoignages fort élogieux, des personnages eux-mêmes, sur l'efficacité au travail qui, de la fille, qui de l'épouse, qui de la femme en général. (cf. antérieurement)

Mais il est une qualité de la femme qui résiste à la langueur dont Damase Potvin teinte sa peinture de la mère: c'est la constance de sa force de caractère.

Ma mère avait pourtant le courage d'un roc⁹⁷.
Même lorsqu'il quitte le palier du fait vécu pour emprunter

96 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 37-38.

97 Idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, p. 15.

celui du fait évoqué, il ne sait nier que la mère demeure l'indispensable pilier de la cellule familiale, le port d'attache auprès duquel chacun trouve instinctivement soutien dans les moments heureux et refuge dans les moments difficiles.

fils: Oh! en ce moment, une caresse de sa mère, sa mère, là, penchée sur lui et caressant son front brûlant dans ses vieilles mains tremblantes... Oh! se réfugier dans cette tendresse maternelle et exhaler son dernier soupir entre ces bras qui le berceraient avec tant d'amour et de douleur...⁹⁸.

époux: J'ai resté là, longtemps quasiment tout abasourdi devant tant de flancherie. [...]
Je ne pouvais plus compter sur mon plus vieux, pas plus que sur mon gendre et sa femme. [...] J'ai descendu à la maison et je me suis mis à jongler assis sur la galerie. [...]
La seule chose, je crois bien, pour me remettre à ce momnet-là [sic], c'était de la voir elle-même, la pauvre femme, se démener. [...] Quelle femme!⁹⁹

Le souvenir du père demeure bien terne dans l'esprit du fils exilé qui n'a connu, toute sa vie, que la présence stimulante, agissante et réconfortante de sa mère. Et lui-même ne saura à son tour diminuer, dans le couple qu'il formera éventuellement, l'écart déjà marqué entre la faiblesse de l'homme et la force de la femme: qu'il suffise de citer deux passages de

98 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 226.

99 Idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, p. 72-73.

L'appel de la terre pour ne plus nous interroger sur l'ascendance de l'épouse vaillante et forte sur l'époux hypersensible et inconstant quand ce dernier, à vingt-six ans, demeure encore puérilement soumis à sa mère en matière d'orientation de sa vie comme en affaire de coeur.

C'est si horrible de ne plus se sentir protégé par rien, comme cela, tout-à-coup et brusquement de sentir s'envoler comme un voile dans une bourrasque la chère protection qui ne nous avait jamais fait défaut depuis le berceau: sa mère! Non, c'est trop tôt; sa mère, à lui, ne serait pas parmi les belles illusions qui s'en vont avec les vieilles lunes; il réalisait [sic] qu'il avait encore sa mère; il aurait encore recours à elle dans son embarras...¹⁰⁰.

Navré, indigné, le jeune homme fondit en larmes et laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa mère.

M. Davis, interdit, réalisa [sic] qu'il était allé trop loin. Il voulut balbutier des excuses, mais Madame Duval ne lui en laissa pas le temps. La tête haute, les yeux chargés d'éclairs, elle s'approcha de M. Davis:

"Allez-vous-en, monsieur, vous voyez bien que mon enfant pleure!....¹⁰¹.

Cause ou conséquence de l'absence de virilité chez l'homme, cette emprise de la femme sur l'homme modifie sensiblement la structure de la famille idéale que voudrait implanter Damase Potvin dans l'esprit de ses lecteurs.

¹⁰⁰ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 98.

¹⁰¹ Idem, ibid., p. 113.

c) Famille

A l'instar de l'image du père et de la mère, celle de la famille en reste au niveau de l'expression lyrique. La famille dont rêve Damase Potvin--mais qu'il ne réussit pas à mettre en scène--s'inscrit au nombre des grands idéaux, DIEU-FAMILLE-PATRIE-TERRE, qui ont orienté maintes prises de position chez les Québécois jusqu'à une époque encore peu éloignée de nous.

Bien que noyau de l'idéologie de la fidélité de Damase Potvin, la famille n'en demeure pas moins, dans ses romans, une entité aux traits imprécis et contradictoires. Conformément à la tradition, le père en est le chef; dépositaire d'un héritage sacré à conserver et, de ce fait, incarnation de la permanence de la race, il impose le respect aux siens dans la fidélité comme dans la défection. Mais, dans le rude contexte quotidien, c'est la mère qui s'avère cet 'ange tutélaire' auprès duquel, époux comme enfants, viennent chercher encouragement, tendresse ou consolation. Damase Potvin croit asseoir la survie des terres québécoises sur une société de type patriarcal:

C'est comme un petit royaume qui s'agrandit, qui se modifie mais où ne doit pas s'éteindre la dynastie régnante. L'honneur de porter la couronne passe, d'ordinaire, du père au plus jeune des garçons. Les autres sont établis, souvent, depuis longtemps, sur des terres des environs, quand le père ayant succombé à la tâche, la maison est passée automatiquement, sans révolution, sous le règne du benjamin de la famille. Si les garçons font défaut, c'est à la plus jeune des filles de placer la couronne du roi défunt sur la tête de celui que son coeur choisira pour régner [sic]; mais encore faudra-t-il que le nouveau roi soit du même sang, de la même condition que ceux de la maison... autrement, la dynastie s'éteindrait¹⁰²;

mais ce qu'il dépeint s'avère une collectivité où l'élément féminin détient un monopole sur les vertus de la race et possède un confortable ascendant sur l'élément masculin:

Les femmes sont bien plus courageuses que nous autres, les hommes; et ça dans les peines comme dans les maladies. On braille, nous autres, pour un petit bobo de rien et, pendant des mois on voit des femmes souffrir, tout en travaillant, les maladies les plus dures, sans la moindre plainte¹⁰³.

Telle que décrite, la famille assure l'identification nécessaire de la fille à la mère et du fils au père et le climat de stabilité indispensable à une croissance heureuse des enfants mais elle ne connaît jamais le bonheur de voir vieillir les siens dans l'harmonie sans se heurter à des obstacles réels (Me)(Te) ou apparents (FR), quand elle ne s'effrite avant même d'avoir pu choisir cet objectif qui en eût fait

¹⁰² Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 71.

¹⁰³ Idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français; aussi dans idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 191-192.

l'unité. (MA) (BA) (RN)

Chez Damase Potvin, il faut distinguer entre la famille qui est et celle qu'il voudrait voir exister. En effet, dans ses oeuvres fictives, la famille s'impose par sa désintégration même et la conception qu'il faut en avoir repose sur les traits qui l'eussent unie mais que certains de ses membres ont rejetés. Ainsi, le partage d'un idéal commun, l'amour de la terre, eût été le bien par excellence et les manifestations de cette unité, le grand "dîner de la famille" du dimanche midi après l'assistance, côte à côte, à la messe dominicale (MA 78-82), le "chapelet en famille" (BA 26), les repas quotidiens, précédés de la bénédiction du pain, autour de "la table de famille" (FR 174-175) (Te 11) et la participation en famille à toutes les célébrations religieuses paroissiales--Noël, mercredi des cendres, Pâques, procession des Rogations, Toussaint, baptêmes, mariages, funérailles--; un "contentement" unanime, "la journée close" et "le travail fini" (RN 36,150) (BA55) (MA 117), les "soupers à la lampe, si appétissants et si pleins de gaieté dans la chaleur ambiante du foyer" (RN 49) et les "bonnes causeries en famille" (RN 36); les "longues soirées d'automne" durant lesquelles "la vie de famille s'épanouit à l'aise" (RN 49), les "humbles veillées familiales de l'hiver" où "jeunes gens et jeunes filles [apprennent] à se mieux connaître et à s'estimer ... sous l'oeil indulgent des parents (RN 82-84) (Te 172),

les belles soirées d'été passées sur la galerie à fumer, à causer, à rappeler les souvenirs rattachés à la terre et à "[tirer des] plans pour le lendemain et aussi pour les autres jours" (BA 63)(MA 177,117-118).

Il est dans la journée certain moment propre surtout à entretenir la vie de famille: c'est le soir. Il semble fait exprès pour les joies intimes du foyer, avec son repos, sa liberté de coeur et sa prière en commun sous l'oeil du Père de la grande famille chrétienne¹⁰⁴.

Le foyer, il n'y a que lui pourtant pour tenir réunis des éléments de la famille honnête et chrétienne. S'il s'éteint, tout est perdu ou en voie de se perdre¹⁰⁵.

Le tout réunit les éléments d'une vie pieuse, "modeste, industrielle et honnête" (RN 147) où chacun jouit des "affections de famille" (FR 339) et croît heureux et vertueux au sein d'"ambiances simples et sans fièvre" (RN 35), et que symbolisent les "vives et pétillantes ardeurs de brindilles qui flamboient dans le foyer" (RN 36) et le "bon feu" qui crépite "dans les chaudes cuisines des habitants" alors que la tempête sévit au dehors (RN 76).

104 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 52.

105 Idem, ibid., p. 152.

Si le bonheur existe quelque part sur la terre, il est dans la vie de famille, dans l'amitié franche et cordiale des parents, dans les joies simples que l'on goûte sous l'oeil de son père et de sa mère, au milieu de ses enfants, de ses frères et de ses soeurs... La vie de famille, elle est si belle que, suivant une parole divine, elle est aimée de Dieu et des hommes; elle est si bonne que Dieu lui-même lui emprunte ses plus touchantes comparaisons il nous aime comme un père, comme une mère aime ses enfants¹⁰⁶.

Du portrait de la famille rêvée par Damase Potvin se dégage une atmosphère de chaste et naïve pureté que sauvegarde un hermétisme semblable à l'existence en vase clos à l'échelle de la communauté paroissiale. Il n'y aurait de bonheur pour ses membres qu'à travailler la terre, lequel labeur, seul, permet la conservation des qualités de la race et perpétue la foi, la langue et les coutumes traditionnelles; l'image de la famille chez Damase Potvin se rattache ainsi beaucoup plus au folklore qu'à la réalité.

Conclusion

Si la trame des romans de Damase Potvin allie intimement l'historique et le fictif, l'exposé des vertus de la race fait s'affronter le réel et l'onirique. En effet, il y a discordance entre la situation idéale que Damase Potvin voudrait voir mise en pratique et la réalité dont il fait état dans l'anecdote de ses récits. Le père ne sait être le

106 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 51.

chef de la famille comme il est le maître de sa terre et trop de jeunes abdiquent devant la virilité qui se devrait d'être la dominante de leur caractère. De son côté, la femme, jeune fille, compagne et épouse affiche une assurance et une dignité que ne lui reconnaissent plus les fils exilés à la ville. C'est à la famille même qui se désintègre, aux terres mourantes et aux vertus abandonnées que Damase Potvin a choisi de faire porter son appel à la fidélité; cependant, il est à se demander comment l'évocation d'une décadence puisse susciter l'image de la prospérité dans les milieux agricoles déjà affectés par l'urbanisation massive de ses jeunes sujets.

POUR UNE IDEOLOGIE COLLECTIVE

PLAN

4. Fidélité à l'ordre religieux.

Introduction: Lien intrinsèque entre la terre et la foi dans l'esprit et les moeurs québécois.

a) Témoignages nombreux de foi chrétienne

- initiation précoce du jeune enfant à l'ordonnance de la pratique religieuse
- présence manifeste du religieux dans les rites quotidiens, hebdomadaires, saisonniers et annuels de la terre.

b) Conception de la foi et de la religion catholiques

- foi en un Dieu plus Justicier que Père
- religion basée sur l'opposition des associations de concepts béatitude-terre, malédiction-ville
- préséance du mal à éviter sur le bien à faire.

c) Respect du sacerdoce et de la vie religieuse

- conception du sacerdoce; importance du curé dans la vie des paroisses québécoises
- conception de la vie religieuse; rôles des communautés religieuses auprès de la population.

Conclusion: Appel de Damase Potvin à la perpétuation de l'esprit religieux traditionnel au Québec.

4. Fidélité à l'ordre religieux.

Introduction

Au Québec, la fidélité à la terre et aux vertus de la race ne va sans sa contrepartie religieuse et linguistique: comme tout bon catholique de langue française ne saurait demeurer l'un et l'autre dans leur pureté originelle sans se vouer à l'agriculture (cf. II, 2-3), de même tout paysan ne saurait être un "homme de terre" (FR 83) authentique sans allier à ses origines terriennes la pratique de la foi catholique (II-4) et l'usage du parler français (II-5). Une vie essentiellement tournée vers le clocher paroissial a fait se fusionner, dans l'esprit et les moeurs des gens d'ici, culture du sol et foi catholique tandis qu'une longue et étroite union entre l'Eglise et l'Etat québécois liait, sur l'échelle des valeurs, la conception d'un grand homme à celle d'un grand chrétien. A Damase Potvin comme à ceux de son temps, la fidélité à la foi chrétienne apparaît comme le gage premier de la fidélité à l'héritage ancestral.

a) Témoignages nombreux de foi chrétienne

La société québécoise qu'il dépeint dans ses oeuvres fictives est foncièrement croyante et rigoureusement pratiquante: chez "nos gens" (RN 29), la foi est une seconde nature si intimement amalgamée à la première qu'elle leur tient

souvent lieu d'instinct. Dès sa naissance, tout jeune enfant est porté à l'église pour y recevoir le baptême (FR 245), signe de son adhésion à la communauté des chrétiens. Lorsqu'il atteint l'"âge de raison", on le prépare longuement à la Première Communion: l'étude de l'Histoire Sainte et les lectures dans le "Devoir du Chrétien" (BA 17) à l'école, et l'initiation à la pratique de la douceur, de la piété et de l'obéissance (BA 52) à la maison, placent désormais sa vie sous le signe des vertus à pratiquer et du devoir à accomplir. Quoiqu'en bas âge, l'enfant affiche donc déjà la conviction inébranlable qui a été longtemps la marque de la chrétienté québécoise.

Mais cet enseignement se fait surérogatoire puisque, dès ses premières années, l'enfant est influencé par une atmosphère pieuse où tout geste du rituel quotidien, hebdomadaire, saisonnier ou annuel de la terre prend un caractère sacré; profondément religieuse, mais essentiellement pratique, la société québécoise du début du vingtième siècle dont il fait partie témoigne d'une foi qui se veut intense de par le nombre des rites accomplis mais concrète suivant l'ordonnance même de ces rites. Tous les jours, à l'exemple de ses aînés, le jeune suspend ses jeux pour le salut à la Vierge lorsque sonne l'Angelus (Te 3), récite le "benedicite avant et après chaque repas" (RN 232), se recueille pour la bénédiction du pain avant que de le rompre (FR 175) et participe, le soir

venu, à la "prière en commun sous l'oeil du Père de la grande famille chrétienne" au foyer (RN 52) ou au chapelet, à la prière et au salut du Saint-Sacrement, avec la communauté paroissiale, à la croix du chemin ou à l'église (BA 51)(MA 100). Il apprend tôt à se redire son devoir de chrétien à la vue de la croix de Tempérance "à la place d'honneur" au-dessus de la grande table de famille (Te 11)(MA 81) ou "au-dessus de la tribune de l'instituteur" (RN 231), à s'appliquer à la pratique des vertus que lui rappellent les lithographies de saints suspendues aux murs de la maison (Te 11), à saluer "en passant devant l'église ou devant une croix, le long de la route, en croisant un enterrement" (RN 232), à se signer "à un grand coup de tonnerre ou aux fulgurations d'un éclair" (RN 232)(FR 147), à recourir à l'eau bénite pour demander la protection du ciel contre les feux de la terre (BA 39), à placer des "chandelles bénies le Vendredi Saint" à toutes les fenêtres pour être exempté des foudres de l'orage (FR 147) et, pour obtenir du ciel une faveur toute spéciale, à réciter mille Ave Maria "pendant la nuit de Noël, avec la grâce demandée et accordée si les Ave sont récités selon les conditions de la coutume" (Te 178-179); ainsi, pour lui comme pour les siens, le sacramental, loin de se limiter au rôle accessoire que l'Eglise lui confère, se fait le paratonnerre contre les foudres divines dont il se sert comme d'un fétiche.

Quelques femmes revenaient d'un pèlerinage [sic] à Ste-Anne-de-Beaupré et on les pressait de questions sur les merveilles qu'elles avaient vues. Elles montraient avec ostentation des souvenirs achetés là-bas et qui, au fond des "satchells", disparaissaient dans un fouilli de papier à journal: un cha-pelet "indulgencié", de minuscules statuettes de plomb doré, de grosses médailles miraculeuses, une chaînette "en or" avec médaillon de sainte Anne, une petite cartouche de cuivre jaune renfermant une statuette de la Thaumaturge, sorte de porte-bonheur destiné au mari qui devra toujours la garder dans ses poches s'il veut être préservé de tout accident; des fioles contenant de l'eau puisée à la fontaine miraculeuse, bonne pour soulager toutes les maladies, et d'autres renfermant de l'huile sainte capable de guérir les blessures....¹⁰⁷.

Chaque dimanche, il participe à la célébration communautaire du Jour du Seigneur alors que la suspension du travail permet la réunion de la famille paroissiale autour du prêtre et de l'autel, et des travailleurs de la terre autour du père et de la table familiale. (MA 78-83) Au fil des saisons et des événements, on lui apprend à avoir une pensée pour les malheureux peut-être aux prises avec "les tempêtes de l'hiver canadien [...] à des milliers d'arpents de toute habitation" (RN 76)(Te 175), à prendre une résolution pour la durée du Carême et à y être fidèle avec vaillance et joie depuis les Cendres jusqu'à Pâques (FR 298-299) et à prier "pour les défunts qui dorment dans la paix du petit cimetière, en arrière de l'église" (MA 81-82). Dès qu'il le peut ou qu'il parvient à en saisir le sens, le jeune prend également

¹⁰⁷ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 113-114.

part à la procession des Rogations, "semeuses de prières, pour implorer le ciel en faveur des travaux des champs..." (FR 313-315), se joint au rassemblement de toute la paroisse à l'église puis au cimetière à la Toussaint pour demander "la délivrance des bonnes âmes" de "ceux dont on ne peut laisser périr le cher souvenir" (FR 214-217)(Te 153-155) (BA 49) ou, dans la nuit de Noël, se rend "d'avance à l'église", comme la plupart des gens, "afin d'avoir le temps d'aller à confesse et de se préparer à la communion de la Nativité" (Te 176)(RN 80). Membre à part entière de la communauté paroissiale depuis les premiers instants de sa vie, il partage, dans la joie comme dans la peine, l'existence du village communautairement vécue à l'ombre du clocher: de coeur ou de corps, il répond spontanément à l'invitation aux réjouissances marquant l'entrée de nouveaux baptisés dans l'Eglise (BA 10-11,30), à la convocation à la messe dominicale (MA 78-79) et aux autres cérémonies religieuses (BA 30), à l'appel du tocsin lors des grands désastres (FR 135), au glas des jours de deuils (FR 214) ou aux "notes à la fois joyeuses et graves" de la nuit de Noël (Te 176)(RN 80).

Ainsi tôt habitué au rythme des manifestations religieuses, l'enfant grandit, imprégnant à son tour chacun de ses gestes du même caractère pieux que leur confèrent ses aînés. Mais cette initiation à l'ordonnance des rites religieux rigoureusement respectée dans les campagnes québécoises

l'amène aussi à concevoir, à l'instar des siens, la religion comme un série de recommandations et de devoirs en vue de se mériter sans cesse les faveurs du ciel et à s'expliquer le cycle annuel des célébrations liturgiques comme une longue suite de périodes tristes entrecoupées de rares et trop courtes festivités. Même prématurément retiré de l'école (BA 29), il se soumet docilement, comme ses pères, aux nombreuses exigences d'une religion dont la signification des rites se limitera, bien souvent au cours de sa vie, à leur simple expression profane: sa formation religieuse repose presque'entièrement sur "l'éducation première reçue au foyer paternel" et sa conviction chrétienne, sur "la foi solide puisée sur les genoux de [sa] mère" et "fortifiée à l'église par le curé" (RN 145).

b) Conception de la foi et de la religion catholiques

Cette rigueur de l'ordre religieux en terre québécoise a fait se développer un mode de vie basé sur la foi en un Dieu plus Justicier que Père. Les paysans craignent en effet "la Providence qui semble souvent cruelle" (FR 31) et qui "ne s'engage pas toujours à donner plus que le denier promis" (RN 209) beaucoup plus qu'ils n'adorent le Dieu "auteur de tout bien" "qui leur a donné ce sol fertile, ces lacs limpides, ces rivières aux ondes calmes et ces collines mollement couchées dans la plaine" (RN 58-59). Au Dieu bon

se rattachent les notions du grandiose et du sublime dont la chaire s'est faite la propagandiste.

[...] c'est Lui qui met au coeur du colon la foi et la vaillance, la force à ses bras nerveux qui brandissent la hache et guident la charrue; c'est Lui qui fait rayonner sur le front de nos mères la triple couronne de l'honneur, du dévouement et de la vertu; qui bénit les foyers où s'épanouit dans le cercle de la famille, la franche gaieté des enfants de Dieu...¹⁰⁸.

Mais, dans l'application quotidienne des enseignements reçus, il n'est plus, dans l'esprit paysan, qu'une soumission forcée au jugement d'un Dieu sévère et exigeant: n'est agréable à Dieu que la prière de ceux qui souffrent (RN 95,236-237), l'accomplissement fidèle de son devoir d'état (FR 89) et l'acceptation résignée, dans la joie mais surtout dans la peine, de n'être "pas grand'chose entre les mains du grand Maître d'en Haut" (BA 53)(MA 104)(RN 16,193-195).

Chez Damase Potvin narrateur comme dans la bouche de ses personnages, la terre qui permet l'épanouissement de la seule vocation paysanne du Québécois se fait "ciel" (RN 42-43) et toute inspiration heureuse qui y ramènerait un jeune exilé, "ange" (RN 162-163) tandis que la ville se fait "enfer" (FR 83) et la tentation d'y aller, "impitoyable démon" (RN 46)(FR 201). Au sein d'une jeunesse plus fragile que la génération de ses aînés, "l'ombre originelle" (RN 34), encore

108 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 59.

agissante malgré les effets du Baptême, fait surgir des "idées de ville" (FR 320) comme autant de "mauvaises pensées" (RN 35); aussi certains commettent-ils le "sacrilège" de violer le "caractère sacré" de la terre en l'abandonnant (FR 18,341) ou l'"apostasie" (FR 17) de la livrer "entre les mains d'un étranger" en la vendant (FR 17). Pourtant, selon l'association des concepts de la béatitude à la terre et de la malédiction à la ville, la fidélité à la terre attire les "bénédictions" (MA 188)(FR 184,345) du ciel sur ceux qui s'y vouent tandis que "ça va pas 'extra'" (FR 345) chez ceux qui ont renoncé à la servir. De plus, le "mal par mauvaise conduite" (Te 158)(RN 168) guette l'âme du jeune à la ville qui l'invite à la jouissance des sens et à l'amour-flirt qu'il doit, par la suite, "s'avouer comme une faute" (Te 80); à la campagne, même les "dances, à la vérité, peu langoureuses" ne s'ouvrent sans "la permission obtenue des gens mariés" (FR 260-261) et les fréquentations ne se déroulent que "sous l'oeil indulgent des parents" (RN 83-84), assurant au milieu rural le monopole de l'amour "pur et chaste" (RN 163) né d'un amour commun pour la terre et orienté vers le but premier que lui a fixé l'Eglise: la procréation.

Mais cet amour-là n'était pas moins émouvant que l'amour trop sûr de lui-même et trop impatient du frein que le relâchement des moeurs favorise ailleurs, dans les villes... En terre québécoise, règne encore, Dieu merci! le joug préventif de la foi religieuse. Mais la contrainte que l'amour en subit, s'il en comprime les élans, n'en étouffe pas l'ardeur. La foi le dirige plus sûrement et plus vite vers sa vraie fin sociale: la fondation de la famille, la nombreuse famille à qui l'on doit la petite France laurentienne¹⁰⁹.

Cette religion rigoriste établit le paysan sur une défensive constante: jouir lui semble déjà le début du mal et tout contentement qui ne soit né dans la peine ou la mortification, reprochable. C'est parce que de cette même race que Damase Potvin sent le besoin de soustraire Thomas Simard à l'accusation d'avoir agrandi sa terre aux dépens d'un autre gars de la race, précipitant ainsi la déchéance de son voisin (MA 207), de disculper ses "purs" jeunes gens de s'adonner à la danse alors mal vue de l'Eglise (FR 260-261) et de voiler sous le sublime de la fondation d'un foyer chrétien le naturel épanchement de deux êtres physiquement épris l'un de l'autre (FR 334).

De plus, il accepte difficilement que ses personnages pêchent contre l'éthique religieuse sévère du temps: obéissance aux parents, respect de l'autorité, accomplissement de son devoir d'état, fidélité à la terre, soumission à l'ordre naturel des choses.

¹⁰⁹ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 334.

[...] tout à l'heure, dans l'église--Dieu me pardonne!--il m'est venu une idée [...]¹¹⁰.

Aussi prise-t-il comme autant de manifestations tangibles d'une foi sincère et profonde, les baisers échangés dans la "sérénité infinie" et "divine" des champs (FR 105-107,323), les fiançailles conclues "près de l'église" (Te 184,24-25) ou "au pied de la Grotte" de la Vierge (FR 327-335), l'habitude des couples âgés de terminer leurs jours à l'ombre du clocher paroissial (MA 207)(RN 240)(BA 88), la rigoureuse observation du silence dans "l'enclos béni par l'Eglise et sacré par des profanes" et le culte respectueux voué aux morts qui y reposent (FR 214-217)(Te 152-154)(MA 41-42). L'ensemble de la narration et de l'anecdote des récits de Damase Potvin traduisent ainsi l'expression d'une religion orientée sur le mal à éviter plutôt que sur le bien à faire; l'auteur et ses personnages redoutent à ce point le châtiment divin qu'ils s'appliquent à sanctifier chacun de leurs actes et à rechercher la perfection en toute chose. Croyant en la prédestination au salut ou à la damnation éternelle (FR 208), en la récompense des sacrifices faits ou des misères endurées et en la punition des erreurs ou des fautes commises (BA 46)(RN 194)(FR 17), ils espèrent, malgré la grande sévérité qu'ils reconnaissent à leur Dieu, se mériter la béatitude

¹¹⁰ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 156.

promise sinon "dans ce monde-ci", du moins "dans l'autre" pour avoir accompli une "bonne oeuvre" en contribuant, par le travail de la terre, à l'expansion de la "civilisation française et catholique" (BA 12).

c) Respect du sacerdoce et de la vie religieuse

La foi détient une telle importance dans la vie des ruraux et des citadins québécois que tout ce qui est sacré occupe d'emblée une place d'élite. Les membres du clergé se voient ainsi entourés du plus grand respect et il n'est, pour une famille honneur plus insigne que de savoir un ou plusieurs de ses fils appelé au sacerdoce: avoir un fils prêtre signifie, pour des parents chrétiens, avoir donné la vie à un homme de la même race que celui qu'ils vénèrent le plus, leur curé.

Dans les paroisses canadiennes, le curé, c'est le père de tous les habitants.... C'est lui, d'abord, qui l'a fondée cette belle institution de la paroisse canadienne-française, qui devait être la raison de notre survivance et de notre multiplication, la condition de notre grandeur future, la cellule-mère où se formera une race d'un immense avenir. Ah! nous devons gros à notre clergé canadien; à tous ces prêtres et religieux, obscurs héros de la foi et de la civilisation.... [...]

C'est que dans nos paroisses, l'âme du progrès, le grand ressort qui meut tout, c'est le curé. Chapeau bas, toujours et partout, devant ces héros. Grâce à eux, la paix règne dans nos foyers, parce qu'on aime et qu'on prie, et qu'avec la paix règne le bonheur...¹¹¹.

¹¹¹ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 57, 59.

Damase Potvin parle du curé comme étant "le roi et le noble", "le père du peuple" depuis les lendemains difficiles de la Conquête (RN 58). Demeuré seul à la tête de ceux qui restaient au pays, le prêtre s'est vu couronné de tous les titres de noblesse abandonnés par l'élite qui rentrait en France. Mais, avec l'honneur, il revêtait aussi les responsabilités: longtemps le seul homme instruit de la paroisse, il se voyait investi des multiples fonctions dont une paysannerie peu instruite le croyait capable.

Il était depuis déjà plusieurs années l'âme de cette paroisse; bénissant, consolant et, selon la parole divine, se faisant tout à tous...

Toutes les affaires, soit spirituelles, soit temporelles étaient entre ses mains et se maintenaient dans un état de prospérité extraordinaire; et tout ce petit peuple, sous sa direction avait confiance en l'avenir; sans lui, ce même avenir revêtait dans l'imagination de chacun les couleurs les plus sombres...¹¹².

C'est pourquoi, en plus d'administrer les sacrements et de présider les cérémonies religieuses, le curé rend visite aux malades (RN 57), conseille les parents sur l'orientation à donner à la vie de leurs enfants (RN 17), accorde "conseil, force et protection" à ceux qui le consultent "dans les occasions difficiles" (RN 60), apporte, par sa présence et ses prières, l'appui et le réconfort moral à ses ouailles aux prises avec de grandes catastrophes (BA 40-41)(MA 67-71) et

¹¹² Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 60.

console ses paroissiens éprouvés par la perte d'un être cher (BA 51-52)(FR 4)(MA 101): "Du courage, de la résignation, de l'espérance, braves amis... il est mort en bon chrétien et sa dernière pensée a été pour vous". (RN 236)

Eh! mon Dieu! dans nos modestes paroisses qui s'ouvrent à coups de hache, où l'on mange de la misère à satiété, que de blessures ce bienfaiteur a cicatrisées jusqu'aujourd'hui, que de plaies il a fermées; par lui, que de larmes séchées, de sanglots étouffés, de courages relevés et d'âmes reconfortées [sic]!... [...] Ah! nos modestes archives en disent long sur le rôle du clergé dans la colonisation et le développement progressif de notre province; [...] Le coeur de nos gens en dit encore plus long....¹¹³.

L'admiration vouée au prêtre dans les milieux canadiens de langue française tient donc à la fois d'un contexte historique et d'un sentiment né, au fil des ans, en reconnaissance du dévouement inlassable des pasteurs pour leurs ouailles; aux yeux du paysan, le curé incarne la présence de Dieu au sein de son peuple.

La vie religieuse est entourée d'un semblable prestige bien que la conception que s'en font les Québécois transpire du peu de contacts directs entretenus avec ces "âmes d'élite". En effet, alors que le curé oeuvre quotidiennement au milieu de ses fidèles, le religieux demeure, dans l'esprit des gens, cet être retiré du monde dont la vie s'apparente beaucoup plus à l'essence divine qu'à l'essence

¹¹³ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 58-59.

humaine et qu'une recherche constante de perfection classe sur un échelon supérieur même à la catégorie des plus fidèles croyants.

Les douces personnes que ces saintes épouses du Christ--[...]--Comme elles savent pratiquer la charité, la douceur! Comme elles savent bien mettre en pratique les paroles du Maître: "Quiconque s'abaissera sera élevé", lorsqu'elles vont, s'occupant de tous les devoirs, depuis les plus abjects, jusqu'aux plus élevés, jusqu'aux plus délicats. [...] Puissance étrange que certains êtres dégagent, sympathie mystérieuse et profonde qui apaise toute souffrance, comme une mère endort dans ses bras l'enfant qui pleure et se lamente, l'étoile dans la nuit... le rayon après l'orage¹¹⁴!

De même qu'il ne sait concevoir la mère en des termes concrets (cf. II-3), Damase Potvin donne des religieuses une idée vaporeuse, utilisant pour les décrire les notions du sublime, de l'éthéré, de l'inaccessible.

Elle en avait assez de l'amour terrestre qui, pour elle, était allé s'enterrer dans une tombe, bien loin... et elle a regardé plus haut; puis, s'est mise à l'abri, dans un cadre virginal, dans une douce atmosphère où règne la paix, la bonne paix que rien ne peut troubler.

Oui, Jeanne est maintenant la soeur de ces âmes aux ailes blanches, aux apparitions mystiques, qu'un même élan de foi, d'espérance et d'amour, emporte vers les rivages de l'éternité, qui volent et planent entre le ciel et la terre, dans la lumière sublime, libres, et d'un coup d'aile s'élèvent au-dessus des misérables désirs de ce monde... qui passent à l'écart, sous le voile virginal, les yeux levés au ciel, chantant les louanges de Dieu et tenant dans leurs mains une croix entourée de lis.....¹¹⁵

114 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 224-225.

115 Idem, ibid., p. 242; idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 154.

En raison même de ce détachement des choses profanes, les religieux sont considérés comme les hospitaliers et les éducateurs par excellence: s'il est une consolation de savoir que son fils a connu une "fin toute chrétienne et remplie des plus douces espérances" assisté d'une religieuse infirmière (RN 236), il est un devoir de consentir "au sacrifice de payer quelques années de couvent à sa fille" (FR 12) et un honneur d'envoyer son fils au séminaire dans l'espoir d'en faire un prêtre (RN 17)(Me 11)(Te 14)(FR 12). Au Québec, on "[prise] fort l'instruction du couvent chez les filles et celle des séminaires pour les garçons" que certaines mères, "dans [leur] piété, [voudraient] voir tous élever à la prêtrise" (FR 12): la consécration d'une vie à Dieu sanctifie et privilégie les membres de la famille dont elle est issue, assurant à chacun une protection spéciale de son vivant et l'intercession d'un intermédiaire influent auprès du Juge Suprême à sa mort.

Conclusion

La conception de la foi et de la pratique religieuse dont témoigne Damase Potvin dans son oeuvre fictive consacre l'unité de la cellule paroissiale québécoise autour du clocher qui veille sur elle et la protège (FR 162)(MA 76): "'O Canadiens-Français'", s'écriait Mgr Forbin-Janson, "peuple au coeur d'or et au clocher d'argent!" (MA 76). Si la

rigueur indéfectible de l'ordonnance des rites catholiques qui y sont observés traduit la croyance en un Dieu exigeant, elle n'exclut pas le romantisme d'un cérémonial minutieusement respecté: les campagnes vivent d'espoir et de crainte, d'amour et de soumission. Bien que discernant parfois, avec un humour qui l'apparente au Ringuet de Trente arpents, une pieuserie de mauvais aloi dans la ferveur des catholiques québécois (cf. les descriptions de cérémonies: (FR 113-114, 214-217, 280-283, 313-315) (MA 78-82, 101-109) (BA 26) (Te 153-154), Damase Potvin prône, sans en questionner les modalités, la fidélité à la foi catholique traditionnelle en encourageant, par le ton de ses récits, le partage des mêmes croyances, la reprise des mêmes coutumes pieuses, la poursuite des mêmes idéaux, la transmission d'une même éducation profondément religieuse et un égal respect du prêtre et ce, d'une génération à l'autre.

POUR UNE IDEOLOGIE COLLECTIVE

PLAN

5. Fidélité à l'ordre linguistique et social.

Introduction: Racines françaises du Québec.

a) Fidélité du Québec à la France de jadis

- implantation au Québec de la France en terre américaine
- attachement à la France monarchique
- ambiguïté de la position de Damase Potvin en matière de fidélité.

b) Identité des terres québécoise et française

- identification du Québec à la France des ancêtres
- identification des vertus du Français à celles de la race québécoise.

c) Réticence des paysans québécois à l'égard du Français-étranger

- écart entre la théorie de l'identité des valeurs et sa mise en pratique
- recherche du vase clos: solution protectionniste
- parenté physique, spirituelle et idéologique entre la France et le Québec: une réalité à admettre et à nourrir.

d) Fidélité des Québécois à l'esprit des ancêtres français

- fidélité aux coutumes françaises
- fidélité à la langue française
- fidélité à la fierté française

Conclusion: Modes d'expression du visage français du Québec.

5. Fidélité à l'ordre linguistique et social.

Introduction

La fidélité à l'esprit chrétien, l'attachement au mode de vie agraire et la recherche d'identification aux valeurs de la race s'inscrivent dans une acceptation globale du régime de vie et du système de pensée implantés en terre québécoise avec les premiers établissements français en terre d'Amérique. Dans l'oeuvre fictive de Damase Potvin, le souvenir de la France n'est évoqué qu'occasionnellement, mais chaque fois sur un ton solennel, parfois pompeux, et le culte voué à la mère-patrie se manifeste dans le respect profond de l'habitant pour la "terre des aïeux".

a) Fidélité du Québec à la France de jadis

S'il est une "petite patrie canadienne" (FR 130) chère au coeur de Damase Potvin, c'est qu'il en est une plus grande à laquelle il est aussi irrévocablement attaché, qu'il considère comme la source première de vie et le modèle à suivre: à ses yeux comme à ceux des habitants du "pays de Québec" (FR 130) qu'il crée, le territoire québécois constitue une nouvelle France en terre d'Amérique.

"Et pour terminer, messieurs les électeurs du beau comté de l'Achigan, disait Mansot, n'ai-je pas eu raison toujours, en ma jeune carrière, de conserver ce fol espoir, de caresser ce beau rêve: celui de voir grandir, grandir toujours, sur les bords du Saint-Laurent cette colonie qu'y fonda Champlain, il y a trois cents ans; celui de donner au monde le spectacle d'une autre France florissante et vigoureuse, de ce côté-ci de l'Atlantique.... Et notre orgueil voit dans l'avenir, messieurs, le rameau vert transplanté sur un sol nouveau, devenu un arbre majestueux ombrageant de ses bras puissants une partie de ce vaste héritage sur lequel 'le soleil ne se couche jamais'..."¹¹⁶.

Ce jeune pays voit se réincarner à l'intérieur de ses limites, les caractéristiques et les espoirs d'une race qui revit ses idéaux dans ses descendants d'outre-Atlantique.

Humble, touchant et poétique commencement d'une région qui compte, après moins d'un siècle, une population de 130,000 âmes, la plus homogène, la plus franchement catholique et française de chez nous, et dont la droiture, l'honnêteté, le courage, l'intelligence et l'énergie forment le plus bel apanage!

Ces hommes [...], ce sont les "Vingt-et-Un Associés", les fondateurs du Saguenay agricole.

[...] Bons cultivateurs des terres concédées à leurs ascendants dans les paroisses de la Malbaie et de la Baie Saint-Paul, ils avaient senti couler dans leurs veines le sang généreux de leurs ancêtres qui, en arrivant de la vieille France, au XVII^{ème} siècle, essaimèrent dans l'Ile d'Orléans [...] et tout le long de l'ondoyante et riche côte de Beaupré, à partir des rives herbues de la Rivière Saint-Charles [...] jusqu'aux contreforts du hardi Cap Tourmente. De l'Ile d'Orléans, de Beauport, de Beaupré, étape par étape, leurs fils étaient partis, se dirigeant plus au nord-ouest, mais ne laissant pas d'un pouce s'éloigner les rives du fleuve, ouvrant à la culture et au tourisme le beau comté de Charlevoix¹¹⁷.

¹¹⁶ Idem, Le "Membre", Roman de moeurs politiques québécoises, p. 111-112.

¹¹⁷ Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 25-26.

Mais cette France qui monopolise l'admiration des paysans, c'est celle de jadis, celle qui a envoyé les "Cartier", "Pont Gravé", "Chauvin" et "Champlain" découvrir de nouvelles terres et fonder de nouveaux établissements (Te 32) (RN 26), celle qui a fourni au pays "ces sublimes et éternels voyageurs missionnaires: Dablon, De Quen, Albanel et tant d'autres" pour y propager la foi chrétienne (Te 32-33), celle qui a donné à la jeune colonie des chefs comme "Champlain", "Frontenac" (FR 130) et "Jean Talon" (MA 9); en somme, cette France des années précédant la Conquête qui a permis que rayonne "pendant plus de deux siècles, la grande oeuvre civilisatrice de nos aïeux..." (Te 32-33).

Pour ceux du "pays de Québec", aigris par l'abandon et par l'oubli, plus tard, par l'indifférence, la France même, mère-patrie vénérée pendant deux siècles sur les bords du Saint-Laurent, terre natale des ancêtres qui suivirent Champlain, Gifford et tant d'autres, la France aux fleurs de lys n'est plus; et la France d'aujourd'hui est loin d'être la France. Le Canadien-français tient sa langue, sa religion, ses traditions qui lui viennent des aïeux comme les siennes propres et que ne possède plus la France d'aujourd'hui. Il aime encore la France, mais avec la pensée qu'elle fut le pays de Champlain et de Frontenac. Il réalise difficilement qu'à cause des perturbations politiques, elle soit restée la même et il s'efforce de croire qu'elle a été l'ancienne¹¹⁸.

Bien que Damase Potvin semble, d'après le ton de cet extrait, se dissocier du groupe de ceux qui n'ont de respect que pour

¹¹⁸ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 130.

la France des siècles passés, l'ensemble de ses idées en matière de parenté physique et spirituelle entre les deux territoires français illustre clairement l'esprit de caméléon du patriote qui se voudrait bien progressiste mais qui accepte difficilement la filiation des Frances d'hier et d'aujourd'hui. Ainsi, déplorant l'exode de "milliers de Canadiens [quittant] leur pays pour aller chercher fortune ailleurs" (RN 109) alors que "plus des deux tiers de notre pays étaient inhabités" (RN 108), il en tient responsables, entre autres causes, "la répulsion que les Canadiens ont éprouvé longtemps à sortir des anciennes seigneuries" (RN 108) et l'ignorance de "nos pères" qui "ne connaissaient malheureusement pas le pays au-delà de la ligne seigneuriale de leur paroisse" (RN 109). Par contre, lorsqu'il s'agit de s'avérer un fidèle "descendant des anciens pionniers qui immigrèrent des vieilles provinces de France sur les bords du Saint-Laurent" (RN 15), il voit d'un meilleur oeil cet hermétisme qui permet une conservation plus intégrale de l'héritage et une pureté plus parfaite de l'esprit français en terre québécoise.

Aussi, est-ce l'essence même de l'âme canadienne-française que nous saisissons dans ce récit d'un vieux Canadien du "pays de Québec", né, élevé et qui a vécu dans un des trop rares coins du Canada Français où l'on a conservé instinctivement, de génération en génération, la langue que parlaient les aïeux venus de la vieille France, et où d'anciennes gens sont restés si français qu'il n'y a pas cinquante ans, des vieux vivants en des paroisses au nord de Québec demandaient à des étrangers qui leur rendaient visite des nouvelles du roi de France¹¹⁹.

Cette nostalgie de la France monarchique nous apparaît comme essentiellement de l'initiative de Damase Potvin qui se devine aisément derrière le "Enfants, suivez la profession de vos pères" (RN 18) de Jacques Pelletier et le "Pourquoi ce qui était bon voilà cinquante ans ne le serait plus, pouvez-vous me le dire, hein, vous autres?" (MA 190) (BA 71) d'Alexis Picoté et de Phydime Gaudreau, derrière la propension de Paul Duval d'évoquer, dans une "suave vision des choses du passé!" (Te 32), les pages de l'histoire de la Nouvelle-France rattachées à chacun des coins de pays visité, comme derrière le culte voué aux "vieilles demeures" qui, déplore-t-il, ont rarement conservé leur "beauté touchante d'antan" (Te 28) mais "que l'on passe de génération en génération" depuis "les débuts" de l'installation sur une terre neuve en cette "France américaine" (RO 166)(RN 29)(Te 27-32) (FR 70-71). Malgré ses efforts pour se faire une âme moderne, Damase Potvin nous semble beaucoup plus attaché aux "vestiges

¹¹⁹ Idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, p. 8.

du passé" (Te 30) qu'aux possibilités nouvelles qui s'offrent dans le présent et ce, tant sur le plan pratique qu'idéologique. (cf. III-1)

b) Identité des terres québécoise et française

Ce sont surtout les personnages du Français, Léon Lambert, Marguerite et Jean-Baptiste Morel, qui expriment le diptyque de Damase Potvin en matière de fidélité à l'esprit des ancêtres. Si les deux territoires sont également "France", il importe donc, d'une part, que le pays d'ici soit la France au point où le Français se retrouve chez lui et, d'autre part, que le Français qui vient au pays soit à ce point authentiquement fils des aïeux qu'il possède toutes les vertus de la race. L'identité entre le Québec--plus précisément la région du Témiscaminque--et la France--plus précisément les Cévennes--s'établit d'emblée à partir des constatations de Léon Lambert et des commentaires de Damase Potvin: dès sa convalescence terminée, le Français goûte le double bonheur de se savoir vivre et de pouvoir vivre sur une terre qui lui est familière. Ce coin du Québec lui rappelle les paysages et les atmosphères des Cévennes:

La belle et bonne terre québécoise l'avait conquis d'emblée; elle lui rappelait par tant d'aspects toute la nature de son pays natal: ses montagnes d'un profil si sévère, si noble, si hardi, où se découvrent toutes les richesses; ses eaux qui défient l'éclat et la pureté du cristal, ses bêtes fidèles et "espritées" aux pieds surs [sic] et solides et ses hommes honnêtes, énergiques et courageux¹²⁰;

et il l'invite à reprendre le travail de la terre qu'il avait été contraint d'abandonner:

Partout, la terre reluisait de promesses.

Léon Lambert en subit tout à coup l'influence tyrannique. [...] Toute la terre dégageait en ces moments une odeur âcre que Léon respirait à traits prolongés avec un bien-être de tous ses sens. Il portait en plénitude l'amour de la vie libre. Des sensations reparaissaient à chaque instant dans son souvenir, lui restituaient son âme de jeune montagnard. Il renouait connaissance, lui semblait-il, avec toutes les vieilles et douces choses des plateaux herbeux de son pays, [...] Fils de terrien, une hérédité paysanne lui faisait aimer cette terre canadienne si pareillement belle à la sienne¹²¹.

Tout comme "il s'était mis tout de suite à aimer la terre" dès ses premiers "travaux dans le champ paternel" (FR 100), ainsi, dès qu'il eût touché, en sol québécois, les mancherons de la charrue, "il eut la sensation d'une vie nouvelle qui surabondait en même temps qu'il lui semblait éprouver la révélation d'une existence fondée sur un sentiment en lui, depuis longtemps, impérieux et profond, et qui était l'amour

¹²⁰ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 45.

¹²¹ Idem, ibid., p. 47, 49-50.

de la terre" (FR 52). Lui aussi s'avère "vaillant et solide au travail", déploie l'"ardeur" et l'"habilité" traditionnelles "dans les multiples besognes de la ferme" et affiche cet "intérêt à la bonne tenue de la terre et des bâtiments" bien caractéristique des gens d'ici. (FR 45) Ces hommes "autour de lui besognant, labourant, semant" lui sont de ceux "parmi lesquels il avait été élevé et qui lui étaient familiers". (FR 52)

Il aurait pu en appeler plusieurs par leurs noms, et il applaudissait à leur ardeur au travail. [...] il sentait [...] qu'il n'avait pas changé de monde ni de milieu, que les Laurentides étaient pareilles aux Cévennes avec leurs plateaux pleins de terre nourricière et leurs pics inaccessibles¹²².

Bien que plus pauvre, la terre des Cévennes lui avait forgé une âme en tous points semblable à celle de l'homme d'ici et qui le rende capable, en terre québécoise, de "[cultiver] comme j'ai toujours fait dans mon pays". (FR 43)(cf. II-1, II-3)

"En nos rudes campagnes cévenoles, la terre est tour à tour argileuse et empierrée, mais toujours résistante et forte; elle veut des hommes de fer que la nature arme solidement pour le combat terrible de la culture..."¹²³.

Les fils de paysan français et québécois apparaissent donc doublement frères en ce qu'une soumission respective à la

¹²² Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 52, 99.

¹²³ Idem, ibid., p. 44.

nature de leur terre natale leur a donné de mêmes caractères et un même amour du sol et que le travail sur la terre paternelle les a moulus aux mêmes vertus; les terres sont donc les mêmes et les races qui y vivent, d'un même lignage.

c) Réticence des paysans québécois à l'égard
du Français-étranger

Cependant, dans l'esprit de l'habitant québécois, l'identification du Français aux vertus de la race des "hommes de terre" (FR 83) d'ici se heurte à une méfiance de l'étranger devenue presque instinctive. Si le paysan québécois accepte, en théorie, que la patrie et la mère-patrie produisent des fils également valeureux, il n'est guère prompt à le reconnaître dans la pratique: même natif du "pays des ancêtres", "le Français ne serait jamais, comme on disait, un 'canayen qui a du poil aux pattes' et [...] avec sa mine plutôt 'feluette', il s'accoutumerait difficilement aux rudes travaux de la terre canadienne". (FR 55) Parce que venu d'au-delà du "monde entier" (FR 130) qu'est le village natal pour le paysan, il reste l'"étranger" (FR 42) "que j'connais quasiment pas", qui "peut avoir des ambitions, [...] des pensées d'en arrière d'la tête" (FR 80) et qui ne saurait rivaliser avec "le garçon d'un bon habitant de chez nous" (FR 14) pour l'obtention d'une terre parce qu'il n'est pas "un de not'race, un habitant comme nous autres" (FR 192).

Ah! on sait bien que ces Français, ces Belges, ces Anglais qui viennent s'établir chez nous, sur nos terres, on sait bien qu'ils sont obligés de devenir vite comme nos gens; il n'y a pas à se "rebi-cheter". Mais je trouve, quand même qu'il faut empêcher ça. Ils seront jamais des vrais Canadiens; il y aura toujours, chez eux, quelque chose qui "clochera". [...] Il y a par-dessus tout ça, l'âme de nos terres et c'est c'qu'on doit garder coûte que coûte... [...] Quelles misères pour ouvrir c'pays! Pour lors, gardons-le pour nous autres, quoi! Non, mais s'il faut asteur qu'nos filles s'mettent à donner nos terres, comme ça, aux premiers voltreux qui viennent!...¹²⁴.

Dès lors, faire admettre le Français comme héritier de la terre paternelle apparaît à Marguerite Morel comme une cause à gagner auprès de son père. (FR 95)

D'une part, elle ne condamne pas cette méfiance à l'égard de l'étranger mais l'explique plutôt à Léon Lambert comme une conséquence de la conquête et la justifie par ce désir légitime de la race de se protéger des attaques d'un ennemi envahisseur.

¹²⁴ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 194-195.

"Ces petites vanités, notre orgueil, notre susceptibilité nous en mettons un peu dans nos moindres actions. C'est que, voyez-vous, l'on nous regarde encore souvent, nous, ainsi que du temps de nos ancêtres, comme des étrangers sur cette terre canadienne qui est pourtant bien à nous. Nos pères out [sic] eu tant à souffrir qu'ils ont fini, au bout du compte, par se révolter à leur façon: "Ah! ... c'est comme ça? ... Eh! bien ... ils feront corps solide; ils se suffiront à eux-mêmes; ils seront indépendants!..." [...] "Tout naturellement", continua Marguerite, "nos pères se mirent à avoir de la défiance pour tout étranger qui arrivait chez nous, même si l'on venait de la France; "c'est un étranger quand même", pensaient nos gens. Et ils sont arrivés à croire si fort en leur race, si malmenée et qu'ils s'étaient morfondus à sauvegarder, qu'ils se pensent à présent les seuls ici, parce qu'ils savent avoir été les premiers. Et nous autres, on nous a tant dit cela que nous le croyons comme eux ... Qu'y a-t-il de curieux de nous voir convaincus que seuls nous savons bien faire?... Est-ce que d'autres que nous peuvent mieux labourer, mieux herser, mieux semer, mieux faire de la terre? Et on est devenu orgueilleux de cette manière-là. Tout cela, rien que pour nous conserver; [...] c'est peut-être plus par nos défauts que par nos qualités si notre race survit à l'heure qu'il est ... [...] On est susceptible, souvent, c'est vrai, mais on a raison de l'être"¹²⁵.

D'autre part, elle se charge de convaincre son père de la parenté physique et spirituelle entre le Français et eux: un même sang coule dans leurs veines et ils partagent de mêmes caractéristiques.

¹²⁵ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 59-60.

Il n'était pas un gas [sic] de chez nous, c'est vrai; mais devait-on, à cause de cela, le tenir pour un vagabond? Il n'est pas un Canadien!... Mais de qui descendons-nous, nous, les Canadiens? Quel est donc le sang qui coule dans nos veines? N'est-ce pas du sang de France? Voilà deux siècles, les habitants de la Nouvelle-France n'étaient-ils pas des Français, comme Léon Lambert? Et ceux-là ne sont-ils pas nos ancêtres? [...] Léon Lambert ne parle-il pas la même langue que nous, ne pratique-t-il pas la même religion? N'est-il pas, au bout du compte, ce qu'étaient nos arrière grands-pères? Et on l'appellerait un étranger?¹²⁶

De plus, elle croit que Québécois et Français nourrissent de mêmes ambitions terriennes mais qu'en raison de l'abandon de terres défrichées en sol québécois alors qu'il reste tant de territoires vierges, les "Canadiens-Français [sic]" (FR 85) se doivent d'accueillir leurs "frères de France" (FR 86-87) pour éviter la déchéance de la race française en terre américaine.

Et puis, en bonne vérité, ne lit-on pas dans les gazettes qu'il faut encourager l'immigration française au pays de Québec? N'est-ce pas pour conserver à notre peuple, sans autre lutte, sa survivance française, sa foi, sa langue et ses traditions, tout en fournissant au pays des bras de plus pour finir de le défricher?... [...] les Canadiens-français [sic] portés à s'anglifier grâce à [sic] leur entourage toujours de plus en plus entreprenant et riche en moyens d'assimilation, ne resteront français que grâce au contact de nouveaux arrivants du pays des ancêtres. [...]

¹²⁶ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 85-86.

"Nous sommes", disait-elle, encore, "perdue en cette Amérique, une race issue de la France. Nous vivons de la France; nous nous sommes battus et nous nous battons encore pour conserver la langue, la religion, les traditions et les coutumes de la France; nous devons accueillir, aujourd'hui, ceux qui nous viennent de France comme des frères dont nous avons été longtemps éloignés. Ne devrions-nous pas remplacer chacun des nôtres que nous perdons grâce à [sic] cet affreux mal des villes américaines par un frère de France? Ce serait le seul remède à appliquer contre l'engouement des villes qui ronge nos campagnes [...]. Dans cette voie, pour un de perdu, l'on peut en retrouver deux... Que ces deux-là se recrutent parmi la population saine du pays ancestral! Ils sauront nous aider, tout naturellement, à aviver notre survivance qui s'affaiblit trop sensiblement au contact de la race conquérante..."¹²⁷.

Enfin, selon elle, Léon Lambert incarne, dans toute leur pureté, les vertus de la race--des personnages de Damase Potvin, il est même, de loin, le plus fidèle de la jeune génération--et s'avère "le plus digne de garder, de défendre l'âme de la Maison?..." (FR 87)

Il est d'une famille honnête, bonne et pieuse... une famille comme celles d'où sont sortis nos ancêtres... [...] Il est bon et travailleur; il est fort, vigoureux, apte à tous les travaux et il aime la terre. Il est sincère, je le sais; il parle notre langue et pratique notre religion. Que faut-il de plus pour faire un bon habitant canadien?...¹²⁸

Le dénouement du Français incite le lecteur à voir le Québec comme un mirage de la France: d'une part, Léon Lambert s'est trouvé une France sur les bords du Saint-Laurent:

¹²⁷ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 86-87.

¹²⁸ Idem, ibid., p. 322; p. 16, 79, 88-89.

Il était sans pays, courant le monde à l'aventure et, tout à coup, il avait trouvé une petite patrie qui était tout comme la grande qu'il ne verrait plus... Et Marguerite était venue comme la révélation de ce que la "petite France d'Amérique" a de plus exquis, la grâce, la bonté, la beauté, et ce qu'il y a chez nous, comme chez lui de solide dans les qualités¹²⁹;

d'autre part, il est à ce point "devenu un vrai Canadien du 'pays de Québec'" (FR 334) que le père Jean-Baptiste Morel voit en lui le plus fidèle représentant de la race valeureuse des ancêtres qui sont venus implanter en Nouvelle-France "la foi [...], la langue [...], les traditions de la vieille France" (FR 341): par lui, sa terre restera "aux siens, à ceux de son pays" (FR 80).

Du pays de ceux qui, jadis, semèrent le premier blé de Québec, nous viennent souvent de jeunes hommes solides comme des chênes... Ils sont comme nous, les fils des aîeux... [...] Il avait apporté, du fond de la France moderne la même "parlure", la même foi, le même amour ardent de la terre, la même endurance, les mêmes prières, les mêmes espoirs et les mêmes chants, les mêmes angoisses et les mêmes joies, le même bon sens, le même franc rire, les mêmes qualités spirituelles de la race française s'épandant abondamment, librement partout où on leur fait place, et qui étaient les qualités de ceux qui sont venus autrefois et qui ont semé là-bas, sur le riche et fécond promontoire de Québec, le premier blé laurentien... [...] Du sang de la France moderne va couler dans sa descendance comme dans les siennes coule du sang de la vieille France, et rien se sera changé chez les siens; les traditions, la langue, la foi se perpétueront les mêmes et pour revivre encore, plus tard...¹³⁰

129 Idem, ibid., p. 332-333.

130 Idem, ibid., p. 342, 339-340, 343.

Sous l'ardeur patriotique de Marguerite Morel et le revirement soudain de son père, Damase Potvin plaide en faveur de la permanence de la race d'ici sans cesse renouvelée dans sa pureté originelle par un retour aux sources françaises.

d) Fidélité des Québécois à l'esprit des ancêtres français

Il se dégage, d'ailleurs, de ses oeuvres fictives, un respect incontesté du patrimoine et de l'héritage légué par les ancêtres français: les veillées en famille ou entre voisins durant l'hiver apparaissent comme "une institution bénie qui nous vient de nos grands-pères normands et bretons ..." (RN 83); tous respectent la traditionnelle corvée utilisée "au temps de la colonie française de Québec" par "tous ceux qui venaient de la France pour s'établir aux bords du Saint-Laurent" (BA 42); on s'émeut à entendre "la bonne langue du terroir, l'idiôme vulgaire dont on dit souvent et avec raison qu'il est la vieille bonne langue de Louis XIV", "la vieille et bonne langue française du temps des fondateurs de la colonie canadienne" ou "le parler populaire des populations rurales du Canada Français [sic]" dont les "prétendus 'canadianismes' sont le plus souvent des mots de pur français, désuets si l'on veut, mais qui sont les derniers restes de la survivance française du XVIIe siècle" (BA 7):

"La langue populaire", a-t-on dit, "est la seule vivante". Aussi, rien de plus émotionnant, en notre siècle de maniérisme, que d'entendre parler le bon vieux langage canadien-français des campagnes, si simple dans sa forme, par un homme du peuple resté fidèle aux antiques traditions françaises transplantées voilà des siècles en un coin d'Amérique où, parfois, on les sent encore vivre avec cette acuité qui fait que la Nouvelle-France d'autrefois, pour ceux du pays des aïeux qui nous visitent, doivent leur sembler une province de la vieille France.....¹³¹;

on se plait à rappeler le "temps de nos pères" (BA 37,77) (MA 84-96,117-118,189-194,208-209), à évoquer les qualités "de nos mères" (BA 73)(MA 191-192), à chanter "une vieille chanson du terroir" (FR 250), "des vieux Noël's et des chansons canadiennes, tristes ou gaies, comme la plupart des chants populaires, où la peine et le plaisir, l'effort suant et la satisfaction de la besogne accomplie, ont poussé leurs gémissements ou leurs contentements" (MA 40), à entendre raconter la bravoure légendaire du "canadien-français [sic] qui n'avait pas froid aux yeux" et qui tint tête, même à Peter McLeod (BA 20)(MA 57), à souligner leur fierté de réussir, à l'insu de l'Anglais, à fonder le "Saguenay agricole" (BA 32) en vrais "fils de la terre" (MA 61) qui ont du "sang de colon dans les veines" (RN 15) comme leurs ancêtres français (BA 31-33)(MA 61-64). Cette fierté d'être de souche française que Damase Potvin prête à ses personnages s'apparente

¹³¹ Idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, p. 5.

à la sienne qui salue, en Maria Chapdelaine, non seulement "un roman canadien", mais "une page de l'histoire de France".

Louis Hémon savait que nous habitons, ici, la France américaine. Nous avons pris possession de ce sol, voilà plus de trois cents ans, et nous le gardons, pleins d'espérance en la vitalité et la fécondité de notre race. Nous n'avons pas peur des nationalités qui voudraient nous atteindre et essayer de nous faire disparaître. Car notre passé nous enseigne que la famille canadienne-française n'aime pas être à l'étroit pour se développer et qu'elle sait faire reculer à temps ceux qui la jalourent et qui veulent nuire à sa prospérité. Louis Hémon savait cela et c'est pourquoi il n'a pas craint d'écrire, en belle langue française de France, un récit de la France américaine et qui peut être lu et compris même par les plus illettrés de nos colons¹³².

Ainsi intrinsèquement fidèle au passé, le Québec devient, sous la plume de Damase Potvin, une immortalisation de la France des rois, l'unique France authentique dont il déplore la disparition.

Conclusion

Chez Damase Potvin, le présent doit se confondre avec le passé pour demeurer vrai. Incarner en terre québécoise l'esprit français équivaut donc à vivre de la terre, soucieux de faire sienne les vertus de la race, de respecter la langue, les coutumes et les traditions des ancêtres et de se conformer aux exigences de la religion catholique, soit, en somme, à reproduire les caractéristiques de la France d'avant 1789; être

¹³² Idem, Le Roman d'un Roman, Louis Hémon à Péribonka, Québec, Editions du Quartier Latin, 1950, p. 166-167.

fidèle à l'héritage du pays d'origine implique, selon lui, ces composantes et les résume à la fois.

Mise au point

L'étude des données positives de la thèse de Damase Potvin rend au cadre de l'oeuvre toute la signification que doit porter chacune de ses composantes: d'une valeur symbolique, les espaces deviennent les éléments d'un décor "en acte". La terre paternelle s'avère le sanctuaire où les vertus trouvent à la fois leur origine et leur source de purification; protégés par l'âme des ancêtres, sortes de Dieu Lares qui entretiennent la flamme au foyer, les membres de la famille se soumettent de jour en jour et de saison en saison au rituel des travaux de la terre sous la conduite du père, participant ainsi de son sacerdoce et s'identifiant aux grandes qualités dites "de la race" dont ils sont issus. Transposée à l'échelle paroissiale, cette rigoureuse observance du rite agraire érige en religion la dévotion à la grande nourricière et le culte à la foi, à la langue et aux traditions des anciens: sous l'oeil d'un Dieu à la fois bon et juste, la petite communauté refait, en chacune de ses unités et avec la même rigueur, le même don de ses forces à la terre et vit d'une même espérance de retour en l'abondance de ses fruits; du strict respect des coutumes ancestrales naît, pour chaque "maître" de "domaine", l'assurance que le

Seigneur daignera investir ses fils des titres de noblesse dont il a lui-même hérité. Propagée à l'étendue de la province, cette religion unifie spirituellement les fidèles à la terre en l'âme de la race et fait de la "grande patrie" un paradis hors duquel il ne saurait être de terriens catholiques et de langue française authentiques. Ce culte de la terre porté aux dimensions d'une race apporte au cultivateur québécois solitaire dans ses champs la certitude de durer de par l'existence même d'une multiplicité de sa vie jusqu'aux confins d'un territoire dont il ignore la superficie et les frontières précises. Suivant cette structure, la grande patrie nationale spirituelle trouve ainsi sa genèse en la petite patrie familiale temporelle qui la reproduit sur une plus petite échelle et son intermédiaire en la paroisse qui assure à l'une et à l'autre le soutien d'une collectivité agissante dans leur lutte quotidienne pour la survie des idéaux de la race. L'interdépendance de ces milieux rend toute défection à la terre une atteinte directe à la pérennité de la race et à la fidélité aux valeurs qu'elle véhicule. De cette signification que Damase Potvin accole au cadre de son oeuvre ressort une prépondérance du sacré sur le profane, une rigidité des lois prescrites et une fixité statique des gestes à poser, le tout empreint d'une atmosphère de grande solennité qui accentue l'écart entre la noblesse du sacerdoce agraire et la petitesse des sujets qui

s'y consacrent.

Mais cette signification du cadre porte déjà en substance toute l'expression de l'idéologie de Damase Potvin; les dialogues, les descriptions et les commentaires expriment clairement et précisément sa thèse d'une vocation unique pour le Québécois et celle d'un héritage à conserver. Elles se schématisent ainsi:

1^o Il n'y a qu'une vocation possible pour le Québécois:
la terre.

2^o La fidélité à la terre garantit la fidélité aux vertus, à la foi, à la langue et aux traditions des ancêtres et, par ricochet, la survie de la race.

3^o Les vertus, la foi, la langue et les traditions des ancêtres ne sauraient demeurer authentiques sans la fidélité de la race à sa vocation agricole.

Auto-dépendante, cette hypothèse de vie appelle et explique par elle-même l'hermétisme dans lequel Damase Potvin enferme le Québec; l'individu, race en lui-même, la paroisse, peuple en lui-même et la province, monde en soi, s'auto-suffisent au point de nier toute forme d'existence saine hors celle des trente arpents. Or, la survie des caractères de la race est conditionnelle à celle de l'idéal agraire (cf. chapitre III) et c'est à cette pierre d'achoppement que Damase Potvin se heurte, contraint de reconnaître la réalité historique de l'exode massif des ruraux vers la ville.

D'où les nombreuses contradictions chez Damase Potvin romancier. Ses oeuvres fictives opposent sans cesse l'idéaliste à l'historien: ses personnages ne savent pas toujours vivre selon l'éthique qu'il leur impose et sont divisés entre ceux qu'ils sont et ceux qu'ils devraient être. Damase Potvin ne sait créer l'harmonie mais cultiver les antagonismes tant au niveau de l'écriture qu'à celui de l'anecdote: l'infinitude des détails, les dénouements à l'eau de rose et les interventions personnelles de l'auteur viennent à l'encontre de la simplicité, de la vraisemblance et de l'objectivité dont il se réclame; les pleurs, les sourires gênés et les abdications foisonnent dans son oeuvre qui se voudrait pourtant l'exaltation du cran, de l'esprit d'initiative et de la fidélité d'une race fière d'être et déterminée à demeurer. Les romans de Damase Potvin ont l'heur de partager l'opinion de leur lecteur: si la banalité de l'anecdote le fait bâiller, la portée didactique des éléments connexes l'intrigue et, de fait, constitue l'unique intérêt que cette oeuvre suscite encore: l'historien sait le courant d'urbanisation irréversible mais le romancier espère encore un statu quo rétroactif et tente d'imposer à ses contemporains un immobilisme stagnant au nom du progrès modéré.

C'est à la lutte de Damase Potvin contre le mouvement d'exode vers les villes depuis longtemps amorcé au Québec qu'est consacré le chapitre qui suit.

Antagonisme campagne - ville

Campagne

Âme du terroir

Héritage intègre

Culte des ancêtres

Vie saine - liberté

- salubrité

- bonne chair

- santé

Moeurs
pures

Foi
catholique

Langue
française

Traditions
ancestrales

"Douceur
élyséenne [sic]
des champs" (FR 51)



Bienheureux
dans l'"humble réchaud"
(FR 160)

VS

"Enfer du
négoce et de l'industrie"
(RN 139)



Malheureux
dans la "rutilante fournaise"
(FR 161)

Milieu
laïcisant
protestant

Esprit libertin

Goût du plaisir et du luxe

Culte de l'argent

Vie étouffante - esclavage

- pollution

- nourriture rare, insalubre et insatisfaisant

- maladie

Moeurs
corrompues

Traditions
inexistantes

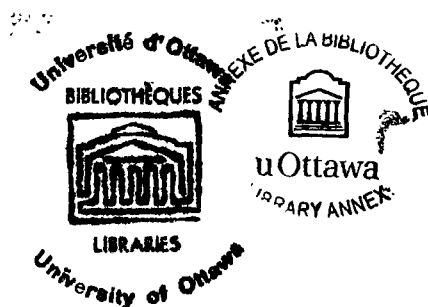
Langue
anglaise

Ville

LES NOTIONS DE FIDELITE DANS L'OEUVRE ROMANESQUE
DE DAMASE POTVIN

par Hélène Gélinas-Surprenant

Thèse présentée au Département des
Lettres françaises de la Faculté des
Arts de l'Université d'Ottawa en vue
de l'obtention d'une maîtrise en
Lettres françaises



Ottawa, Canada, 1974

CHAPITRE III

ANTAGONISME DES CONCEPTS SOCIAUX

PLAN

Entrée en matière: Aspect moralisateur de l'idéologie de Damase Potvin.

1. Présence de facteurs menaçants

- a) L'Europe, surtout la France (jacobine et protestante)
- b) Les Etats-Unis
- c) Les provinces anglaises (continent anglo-saxon)
- d) Les grandes villes, américaines, anglaises ou québécoises
- e) Le progrès éffréné

2. Comparaison des milieux rural et urbain

- a) Description physique des milieux
- b) Perception des milieux par les sens
- c) Satisfaction des premières nécessités de la vie en chacun des milieux
- d) Signification du cycle quotidien du soleil en chacun des milieux
- e) Confrontation des milieux, de leur population et de leur mode de vie

3. Comparaison entre les rêves des pères et des fils

- a) Ambitions des pères: centrées sur la terre
- b) Rêves des fils: centrés sur la ville
- c) Sources d'inspiration de Damase Potvin

4. Comparaison entre les réalités de la ville et de la campagne

- a) Réalités de la ville: malheur des fils
- b) Réalités de la terre: bonheur des pères
- c) Réalité de l'exode: malheur de Damase Potvin

5. Présence de Damase Potvin dans son oeuvre

- a) Mécanismes employés par Damase Potvin pour gagner les faveurs du lecteur
- b) Expression directe de la thèse de Damase Potvin dans son oeuvre

Mise au point: Structure de l'oeuvre fictive de Damase Potvin au

FORME

service de son idéologie

FOND.

CHAPITRE III

ANTAGONISME DES CONCEPTS SOCIAUX

Entrée en matière

Fort influencé par un siècle ardemment patriotique, Damase Potvin s'est fait, à la suite de bien d'autres, le chantre des vertus dites "de la race". La devise DIEU-FAMILLE-PATRIE-TERRE réunit les éléments de la lutte qu'il mène pour qu'effectivement le passé soit garant de l'avenir. Le besoin de défendre une "noble cause" se fait chez lui impérieux:

La Rivière-à-Mars, Un ancien contait et Le roman d'un roman prônent le retour à la terre à des dates aussi tardives que 1934, 1942 et 1950, alors que l'irréversible mouvement d'urbanisation est d'ores et déjà un fait acquis. D'où ce climat de crainte mêlé d'amertume qui prévaut à chaque ligne de ses romans fictifs: Damase Potvin voudrait mettre un frein à cette éclosion de la province rurale au grand jour de l'ère industrielle pour ne pas dire qu'il souhaiterait un retour à cette époque où les villes n'étaient que de gros villages, les routes, des chemins de terre, le mode de vie, dans une forte proportion, agricole, et la fabrication des denrées, des vêtements et de l'outillage, artisanale. Désireux de voir la population québécoise conserver ses traits caractéristiques et traditionnels, il la voudrait éternellement

hermétique, souverainement indépendante et auto-suffisante et, sans l'avouer explicitement, puérilement ignorante. Tout ce qui respire hors du sol québécois et paysan, Damase Potvin le considère comme de menaçantes présences, sinon déjà, d'envahissantes menaces; aussi n'épargne-t-il rien pour tenter de gagner son public lecteur à l'idée, pourtant contradictoire, d'un Québec maintenant, malgré une nécessaire et bien-faisante évolution, son visage physique et moral d'antan: mécanismes de dramatisation, au niveau de l'action, et tentatives de persuasion par la comparaison et l'opposition, au niveau du style, concordent pour exposer l'aspect moralisateur de son idéologie.

ANTAGONISME DES CONCEPTS SOCIAUX

PLAN

1. Présence de facteurs menaçants.

Introduction: Présence constante d'agresseurs en puissance.

a) L'Europe, surtout la France (jacobine et protestante)

- immigration nombreuse d'Européens vers les campagnes québécoises
 - pertes de terres aux mains d'étrangers européens
 - implantation d'idées libérales en matière religieuse (foi)
 - atteinte à l'intégrité de la race en territoire rural et québécois;

b) Les Etats-Unis

- émigration massive de Québécois vers les villes industrialisées du sud
 - abandon de terres vouées à la stagnation ou à la main-mise étrangère
 - assimilation des Québécois à l'Amérique saxonne (langue)
 - atteinte à l'intégrité de la race en territoire nord-américain.

c) Les provinces anglaises (continent anglo-saxon)

- infiltration massive de capitaux monopolisateurs anglais à l'intérieur des frontières québécoises
 - monopole des terres arables mais vierges par l'élément anglais de la population
 - infériorité du Québécois à l'Anglais dans toute entreprise autre qu'agricole (moeurs)
 - atteinte à l'expansion de la race en territoire québécois indéfriché.

d) Les grandes villes, américaines, anglaises ou québécoises

- urbanisation soutenue des paysans québécois
 - exode des fils de la terre vers la grande ville
 - déchéance de la société agraire (mode de vie)
 - atteinte à la survie de la race en territoire québécois colonisé

e) Le progrès effréné

- implantation trop rapide de l'industrialisation et de la mécanisation

ANTAGONISME DES CONCEPTS SOCIAUX

PLAN

- Damase Potvin favorable à l'amélioration
 - i) des habitations
 - ii) des méthodes de culture
 - iii) des moyens de locomotion
 - iv) de la qualité des terres
- Damase Potvin défavorable à
 - i) la destruction des vestiges du passé
 - ii) l'achat d'outillage à crédit
 - iii) la pollution des campagnes
- conception conservatrice du progrès.

Conclusion: Opposition du progrès et de l'anti-progrès
au Québec.

1. Présence de facteurs menaçants.

Introduction

Au paradis de la vertu québécois s'oppose un monde du mal qui l'environne de tous côtés et réussit même à s'infiltrer à l'intérieur de ses frontières. Les communautés voisines en tant qu'étrangères au respect des idéaux qui sont siens, représentent des agresseurs en puissance qui attentent à la pureté de ses moeurs en favorisant l'émigration de ses sujets vers ces territoires honnis ou en implantant sur ses terres une idéologie néfaste à la sauvegarde du caractère traditionnel de sa race: foi catholique, langue française, coutumes ancestrales et mode de vie agraire y portent un même sceau sacré à un point tel que toute profanation, toute atteinte à l'intégrité de l'un ou de l'autre trait y est considérée sacrilège.

Pour celui du "pays de Québec" qui sent par atavisme, constamment clamer en lui les réclamations, les protestations, les griefs, souvent, l'indignation presque deux fois séculaire, qui furent la vie des ancêtres, contre l'ennemi vainqueur qui était l'étranger, l'amour de la petite patrie canadienne, ce coin laurentien de Québec, est devenu sacré et, pour lui, comme le monde entier hors duquel il n'y a que la barbarie, que l'égoïsme accapareur des pays européens, des états voisins, et l'athéisme général de l'univers, destructeur des vieilles traditions auxquelles il tient par-dessus tout¹.

¹ Damase Potvin, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, p. 129-130.

La France, les Etats-Unis, les provinces anglaises, les grandes étendues urbaines et le progrès effréné constituent ces facteurs menaçant l'intégrité du patrimoine québécois.

a) L'Europe, surtout la France

Bien que séparée de la terre américaine par l'Océan Atlantique, l'Europe ne constitue pas moins un danger immédiat pour la survie de la race. Directement impliquée dans la guerre 1914-1918, cette "Europe trop étroite, incapable de nourrir ses propres enfants" (PN 208) compte par centaines des fils de paysans démobilisés à la recherche d'un gagne-pain; de plus, le sol est pauvre ou pierreux en maints endroits et, sur de nombreuses fermes satisfaisant déjà à peine aux exigences d'une famille, "à la porte des granges, des herse et des charrues [se rouillent] pour n'avoir pas assez de terre à remuer, et le fumier des derniers mois [sèche] et [perd] sa vertu tonifiante sur le sol humide sans profit pour la terre..." (FR 98). A cette jeunesse désœuvrée, "l'Amérique des Américains" apparaît comme le nouvel Eden dont "on dit que personne n'est de trop et qu'on y ramasse de l'or par terre". (FR 38) Ceux qui ont conservé le goût de la culture du sol trouvent au Québec, où plusieurs "terres manquent de bras pour les cultiver comme on l'voudrait" (FR 194) et où "des étendues terribles de forêts [...] resteront toujours des forêts s'il n'y a que nous autres pour

en faire d'la terre neuve" (FR 194), le champ de travail rêvé (RN 206): leurs bras sont nécessaires pour remédier à l'abandon des terres ou pour tirer profit du sol vierge mais riche en promesses. Dans une vision québécoise de la situation, la relève ne saurait cependant être française, belge ou anglaise (FR 194) sans atteindre au caractère fondamental de la "race canadienne-française": le paysan d'ici craint l'accaparement de ses biens par des gens qui ne pourraient jamais s'assimiler complètement et l'intrusion au pays d'habitudes et de comportements nouveaux qui modifieraient, lentement mais sûrement le type actuel du paysan québécois. (FR 193-194)

De plus, les pays d'Europe ont connu une évolution intellectuelle rapide. La France surtout, a vu naître et faire souche de nombreuses idées nouvelles dans le monde de la sociologie et de la politique; sa participation à maintes guerres, des changements de régimes répétés, l'influence de ses grands penseurs, entre autres causes, ont accéléré chez elle le processus de maturation de sa société qui, au début du vingtième siècle, offre un visage bien différent de celui qu'elle présentait à sa colonie de la Nouvelle-France: monarchique, traditionnaliste et croyante avant la Révolution, la France moderne s'affiche maintenant républicaine, libre-penseur et matérialiste. Durant cette même période, le Québec, privé de son élite politique, intellectuelle et

commerçante qui eût pu l'aider à connaître une certaine évolution, s'accroche à l'héritage reçu de la Fille aînée de l'Eglise; toujours fidèle, en 1925, aux principes défendus en 1760, il refuse maintenant de voir sa mère-patrie dans la France du Concordat. Isolée de la France par les termes mêmes de la Conquête, repliée sur elle-même par la suite, vouée à la recherche d'une survivance dans une soumission aveugle à l'agriculturisme et au messianisme² et défendue par sa seule élite religieuse (RN 58), la population française du Québec a laissé se creuser davantage le fossé qui la sépare désormais de son pays d'origine. Et en cette France contemporaine et libérale, elle ne reconnaît plus son souffle de vie premier: celle à qui jadis elle voua une dévotion toute filiale s'est faite l'ennemie des valeurs traditionnelles qu'elle défend encore si ardemment. (RN 231-232) Aussi considère-t-elle que l'installation chez elle de fils de cette trop avant-gardiste France risque de la priver de sols qui lui reviennent de droit et d'inciter un peuple calme et soumis au rejet des traditions, à la corruption des mœurs et à l'infidélité aux valeurs religieuses: suivant les termes mêmes de Damase Potvin, cette "immigration intense et folle" de "milliers d'individus" qui "se détachent de tous les coins

2 Cf. Michel Brunet, 'Trois dominantes dans la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme', dans Ecrits du Canada français III, Montréal, Ecrits du Canada français, 1957, p. 31-117.

de la vieille Europe, où ils ne sont plus capables de vivre, et s'en viennent sur nos bords chercher un peu de travail dans nos champs et dans nos industries" "menace de nous envahir aujourd'hui" et de nous subjuguier. (RN 206-207)

b) Les Etats-Unis

L'exil massif des fils de paysans québécois vers les Etats-Unis s'avère tout aussi désastreux en ce qu'il prive de nombreuses terres québécoises de leurs héritiers authentiques, ravit au Québec ses sujets les plus prometteurs et compromet la survivance du fait français en Amérique. Damase Potvin consacre toute son oeuvre fictive à déplorer, sous le couvert de ses personnages "l'horrible fléau de l'immigration, qui ne fait qu'éparpiller les forces de notre nationalité et les mettre les [sic] plus souvent au service d'intérêts hostiles à notre race et à ses plus légitimes aspirations" (RN 67).

Ce que j'en ai vu arriver, moi, de ces pauvres désenchantés, émigrés dans la grande république américaine.... Séduits par de perfides mirages, ils n'ont pu retrouver, une fois rendus, la patrie qu'ils venaient de quitter.... [...] Ici leur grande famille était une bénédiction; là-bas elle est un fardeau, car, là-bas, chaque enfant qui naît [sic] à l'ouvrier ajoute une inquiétude à sa vie inquiète; ... ici, c'est une aide de plus, car plus il y aura de bras, plus la terre s'agrandira. Là-bas, les santés s'étiolent et le salaire de pauvre ouvrier passe au médecin; ici, grâce à la vivifiante nature qui l'entoure, il est fort, vigoureux et beau d'une santé rayonnante ... [...] j'en ai tant murmuré de ces paroles d'encouragement à des âmes abattues [...] Ils devaient revenir aussi ceux que j'ai vus partir; ceux de même que j'ai consolés là-bas, quelques-uns dorment sous un tertre ignoré; d'autres oubliant, en quelques années, tout ce qu'ils avaient laissé, entraînés par le courant fatal qui fait disparaître jusqu'aux liens les plus intimes et les plus sacrés de la famille et de l'amitié, n'ont jamais plus donné de leurs nouvelles. Bien peu, en somme, sont venus mourir sur le sol de l'ancien village...³.

Jacques Pelletier (RN), Phydime Gaudreau (BA) et Alexis Maltais (MA) sont tous victimes de la "maladie maudite des Etats" (BA 69) et se voient contraints de vendre leur terre plutôt que de la léguer, suivant leur désir, au fils ou au gendre.

Dans Restons chez nous, Damase Potvin consacre une longue parenthèse à l'étude des causes et des effets de cette marée migratrice des Québécois vers les Etats-Unis. Il distingue deux phases à cet exode, selon les motifs de départ invoqués. La première est celle de la nécessité: de 1830 à

³ Damase Potvin, Restons Chez Nous, Roman Canadien, Québec, J. Alf. Guay, Librairie française, 1908, p. 66-69.

1855, 79,000 habitants du Bas-Canada se dirigent, isolément, par familles ou en groupes, principalement vers "les Etats de New York, du Vermont, de l'Illinois, du Michigan, du Wisconsin, du Maine, de l'Ohio, du Massachusetts, du Minnésota et du Missouri" (RN 105). D'une part, les "Canadiens" persistant dans leur refus de s'installer au-delà des limites seigneuriales, les fils se retrouvent "dénués de ressources et réduits à louer leurs bras pour se procurer des moyens d'existence" (RN 109); d'autre part, "les gouvernants n'[ayant] encore rien fait pour la colonisation" (RN 109) ou soutenant mal "les tentatives d'établissements dans les cantons avoisinant les seigneuries" (RN 111), "les nombreux colons qui venaient de se mettre en route pour les défrichements, avec l'espoir d'obtenir des secours se [voient] contraints d'abandonner leurs projets, après avoir dépensé ce qu'ils possédaient" (RN 112-113). Durant cette période, les nouveaux établissements agricoles se font donc rares tandis que le mouvement de populations du nord vers le sud augmente constamment pour connaître un sommet au cours des années 1850-1855. (RN 106,108-109) La seconde phase de l'exode est celle du caprice: "avec les années, le gouvernement toujours de plus en plus sollicité, finit par faire disparaître les causes principales de l'émigration" (RN 113); aussi, "de nos jours,--soit vers 1908--, hélas! on peut dire que le caprice seul dirige les quelques émigrants qui partent

encore, chaque année, pour l'Amérique" (RN 118). Dans l'un comme dans l'autre cas cependant, c'est le secteur agricole qui est le plus lourdement affecté par ces départs: faute de bras, de nombreuses terres sont négligées, abandonnées ou vendues. (BA 45)

L'essor que prend le pays, surtout à compter de 1850, en ouvrant de nouvelles terres à l'agriculture, rend nécessaire l'apport étranger pour combler les vides laissés par la population émigrante. Pour d'ardents patriotes comme Damase Potvin, c'est là un drame. Céder un lopin à un "homme qui n'a pas de notre sang, qui n'a pas les mêmes habitudes que nous, qui ne parle pas la même langue, qui ne pratique pas la même religion" (RN 119), c'est soumettre la terre d'ici à d'autres qu'à des "fils de la patrie" (RN 118), entacher le caractère purement français et profondément catholique des villages québécois, mettre en question la possibilité de survie des coutumes du terroir; c'est voir la race menacée sur la terre même de ses ancêtres, pendant que ses jeunes gens, "la plus fine fleur de la nationalité" (RN 120) choisissent de s'établir au sein d'un pays étranger et influent où la foi, la langue, les traditions diffèrent des leurs et où les habitudes de vie urbaines méprisent l'"honête et paisible" vie paysanne (RN 126).

[...] ces émigrations [...] étaient exposées à de fortes déperditions et à de grandes chances d'absorption, pour ceux qui se fixaient dans un pays nouveau⁴.

[...] généralement, on part seul; on se mêle aux peuples étrangers et l'on perd bien vite les habitudes du pays⁵.

Là-bas, on massacrera notre belle langue des campagnes peu habituée aux concepts modernes, ou bien on l'abandonnera...⁶.

Avec la pénétration en sol québécois de l'influence américaine, la race traditionnellement française, catholique et paysanne d'ici, se voit conviée à un mode de vie contraire à celui qu'elle a toujours connu et qu'elle entendait toujours connaître; avec l'exode massif de l'élément jeunesse de sa population vers les Etats-Unis, c'est sa survie même qui est en jeu: minoritaire dans une Amérique saxonne, elle assiste maintenant à la dispersion de ses forces sur ce continent et se voit la proie d'une majorité économiquement puissante et idéologiquement opposée aux valeurs qu'elle défend.

4 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 116.

5 Idem, ibid., p. 118.

6 Idem, ibid., p. 127.

Mais, sur les bords de leur grand fleuve, ils sont, encore que nombreux, perdus emmi [sic] les immensités d'une Amérique saxonne. Mille nouveaux ennemis, chaque jour, les assaillent. Le saxonnisme [sic] brutal d'autrefois est devenu l'insinuant américanisme; une lutte nouvelle s'engage entre l'ex-prit méditerranéen de la petite France américaine et l'instinct accapareur de l'américanisme. Nos villes se "bouffonnisent" à l'américaine, attirant par le jazz, les pirouettes, et les "coon songs", par les plaisirs factices "made in America", par les images grossières et les sensations malsaines des journaux jaunes, par les pétarades à tout propos, par les cirques, le baseball et la boxe... les fils des campagnes les plus reculées du paisible "pays de Québec". Et l'exode a commencé, lamentable et déprimant, des enfants de la glèbe laurentienne vers la fournaise des villes américaines ... et la lutte continue; et les vides se font autour de la table dans la grande cuisine des fermes, et l'on voit, dans les églises, aux jours d'offices religieux, des taches qui sont les bancs vides de familles entières parties. Il faut les remplacer, ceux qui partent, les terres se multipliant et s'agrandissant; il faut d'autres bras pour cultiver la terre des aïeux...⁷.

Affaibli par le départ de plusieurs des siens, le Québec se constate donc perméable aux idées étrangères qui se sont frayé un chemin jusqu'aux plus petits de ses villages qui ont, eux aussi, des pertes à déplorer.

c) Les provinces anglaises

Mais l'influence anglaise néfaste ne vient pas que des états fédérés du sud; les provinces qui l'entourent sont tout aussi anglaises, protestantes, industrialisées et

⁷ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 341-342.

commerçantes que le sont les Etats-Unis. Chez elles, une attention spéciale est accordée à l'augmentation des capitaux; le sens des affaires y est inné comme l'est, chez le Québécois, le "bon sens pratique". Les religions protestantes n'ayant jamais accolé au négoce d'étiquettes permicieuses, les entreprises y florissent et cherchent à étendre sans cesse leurs ramifications, même "au pays de Québec". Aussi sont-ce des capitalistes anglais qui président à l'ouverture de chantiers au Saguenay (BA 17-19,30-33)(MA 53-56, 61-65)⁸ et au Témiscamingue (FR 219-221,265)⁹ alors que les "Canadiens-français", fidèles à leur patriotique idéal terrien et à leur puritaine conception de l'argent, s'en tiennent à l'oeuvre plus "honorable" des colonisateurs. C'est ainsi qu'au Saguenay, les Vingt-et-Un vendent "leurs droits et leurs actions à de riches capitalistes anglais" pour se livrer "exclusivement à la culture". (RN 28) Et pendant qu'ils concentrent leurs efforts aux dimensions de quelques villages, l'Anglais monopolise les terres de l'avenir sur ce sol qu'ils croient toujours leur tandis que les terres nouvelles disponibles demeurent inaccessibles. (RN 109-110)

8 Corroboré par Raoul Blanchard, Le Canada français, Province de Québec, étude géographique, Montréal, Librairie Arthème Fayard, 1960, p. 96; et Mgr Victor Tremblay, Histoire du Saguenay depuis les origines jusqu'à 1870, Publications de La Société Historique du Saguenay, numéro 21, Chicoutimi, La Librairie Régionale, 1968, p. 217-218, 235-236, 245-250.

9 Corroboré par Raoul Blanchard, op. cit., p. 100.

Cependant, les âmes patriotes comme celle de Damase Potvin comptent pour peu encore l'envahissement de la province par les capitaux anglais; elles craignent davantage les effets de ce monopole qui se répercutent jusque dans la vie quotidienne du paysan: les salaires alléchants qu'offre l'entreprise anglaise gagnent aux moulins et aux usines des forces jeunes traditionnellement destinées au service de la terre (BA 56)(MA 119), la proximité des villes anglaises contribue à corrompre les moeurs québécoises par l'implantation d'idées et de comportements nouveaux en milieux agricoles (FR 74-76) et l'influence anglaise se fait insinuante au point d'imposer aux descendants des aïeux français la langue du peuple détesté depuis la Conquête.

Les Canadiens-français [sont] portés à s'anglifier, grâce [sic] à leur entourage toujours de plus en plus entreprenant et riche en moyens d'assimilation¹⁰.

Damase Potvin juge le "Canadien-français" [sic] déjà humilié par sa défaite de 1760 et soumis à l'humiliation constante d'être gouverné par le peuple vainqueur, destiné à subir l'humiliante direction de patrons anglais s'il est à l'emploi d'une firme commerciale quelconque. (FR 131) Aussi voit-il dans le maintien de l'image traditionnelle du Québec, le seul moyen de conserver liberté et dignité à la population française d'Amérique.

¹⁰ Damase Potvin, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 86.

"Nous sommes, perdue en cette Amérique, une race issue de la France. [...] nous nous sommes battus et nous nous battons encore pour conserver la langue, la religion, les traditions et les coutumes de la France"¹¹.

Peu lui importe de posséder le territoire dans toute son étendue; il lui suffit d'habiter son petit patelin pour se donner l'illusion que toute la province est la propriété de sa race.

Et pendant que le paysan fouille le sol de sa terre à la recherche du passé, le géant anglais entrevoit des perspectives d'avenir à la dimension du pays: il pense à l'expansion graduelle de ses entreprises alors que le paysan, replié sur lui-même, se préoccupe de sa survie. Dans l'optique de Damase Potvin, la menace que peut représenter la population anglaise majoritaire du Canada pour la minorité de langue française se résume à l'antagonisme avoué entre les deux ethnies, antagonisme qui ne trouve d'affrontement concret que sur les chantiers.

¹¹ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 86.

On s'amusait, vous savez, dans mon temps, su l'Saint-Maurice où on faisait, comme vous savez, des "chanquiers" terribles. Su l'Ottawa, on s'amusait, nous autres, un peu moins, rapport qu'il est bon d'vous dire qu'y avait là trop d'englishs et d'Irlandais dans les camps et qu'on était toujours en chicane avec c'monde-là. Si vous aviez vu ça, mes p'tits! Ca s'battait tous les saints soirs que l'bon Dieu amenait. Nous autres, vous savez, les Canayens, ça va pas avec les englishs et les Irlandais. Ah! les frappe-abords!... Mais su l'Saint-Maurice, ah! nom d'un p'tit pétard de Sorel, ce qu'on s'est amusé là! On était rien qu'des Canayens qu'aimaient à rire sans bon sens; on pensait rien qu'au "fun"¹².

Indifférent au pouvoir monopolisateur que gagne l'économie florissante d'une majorité aux dépens d'une population satellite, Damase Potvin minimise l'importance de l'essor du Canada anglais, industriel et manufacturier, aux dépens du Canada français agricole lorsqu'il traite de l'obligation que s'imposaient les Québécois d'adopter une attitude de subordonnés par rapport à une puissance dirigeante économiquement forte.

d) Les grandes villes, américaines, anglaises ou québécoises

Ce n'est que sous le couvert de la ville qu'il reconnaît à la présence anglaise une réelle influence sur la population rurale québécoise de langue française. Lorsqu'il parle de la ville, Damase Potvin englobe dans une seule attaque la grande cité américaine et la petite ville frontalière ontarienne; mais il inclut également la grande ville--Montréal

¹² Idem, ibid., p. 221.

et Québec--et le petit village québécois--Tadoussac--: toute agglomération ayant délaissé les habitudes terriennes de ses origines porte, selon lui, la touche nocive du modernisme, avec tout le sens péjoratif qu'il accole à ce terme. Au patriote dans l'âme, la ville apparaît comme ce qu'il y a de plus pernicieux car elle agit comme un aimant sur la jeunesse des milieux ruraux et ne cherche à les séduire que pour les corrompre.

Ah! s'en aller dans les villes, y faire sa place, y triompher, voilà le rêve que berçent les nuits sur lesquelles veillent les clochers des villages... Dans ces rêves, l'on ne veut penser qu'à ceux qui ont triomphé; l'on oublie les épaves qui flottent ballotées par la houle¹³.

Que cette peur des soi-disants "intellectuels" sortis de nos maisons d'éducation, que cette peur de toucher aux mancherons de la charrue et de salir leurs mains blanchies par le frottement de papier, dans la terre humide des labours, en a fait de dévoyés et de ratés!...¹⁴.

Damase Potvin n'entrevoit aucun bonheur à la ville pour le fils d'un terrien. Il n'y a, selon lui, de grand, de noble, que le travail de la terre: c'est auprès d'elle que le jeune paysan trouve son identité d'homme et la promesse d'un avenir rentable alors que la cité lui offre, pour toute identité, l'anonymat de la foule (Te 135) et pour tout avenir, un emploi

¹³ Idem, ibid., p. 162.

¹⁴ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, Préface de Léon Lorrain, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1919, p. 16.

peu rémunérateur et des lendemains non assurés.

Voici un truisme, mais on ne saurait trop le répéter; dans une famille nombreuse, ceux qui parviennent le mieux, ce sont les enfants qui, élevés sur la ferme, s'emparent, arrivés à l'âge majeur, d'un bon lot de terre, sur lequel, à leur tour, ils voient grandir une famille. Ceux-là, après quelques années de peine, peuvent se créer un bel héritage qu'ils laisseront à leurs enfants. Qui peut être certain de la même chose parmi ceux qui s'en vont vivre dans les villes américaines¹⁵.

"L'engouement des villes qui ronge nos campagnes" (FR 87) sonne le glas d'un passé que Damase Potvin croyait éternel. L'urbanisation des ruraux, loin de répondre à une ère d'industrialisation et de mécanisation qui réclame de plus en plus de main-d'oeuvre dans les manufactures et les industries nouvellement créées et de moins en moins d'agriculteurs pour nourrir une population néanmoins croissante, lui apparaît comme la déchéance d'une société qu'avec d'autres il a crue née pour vivre de la terre et mourir auprès d'elle. (RN 15)

Pauvre bonne terre canadienne, en certains endroits de notre province, elle n'a plus qu'à dormir au grand soleil du bon Dieu, tandis que les outils des champs se rouillent sous les appentis. Les bras manquent trop. L'église de certains villages devient trop grande et, durant les cérémonies du dimanche, il y a parmi l'assistance des taches qui sont des bancs vides¹⁶.

15 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 126.

16 Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 15-16; aussi dans idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 126-127; et dans idem, La Rivière-à-Mars, Roman, Montréal, Les Editions du Totem, 1934, p. 158.

Dans ce processus de la décomposition des petits milieux agricoles isolés ou de l'augmentation de la proportion des citadins par rapport aux ruraux des campagnes nourricières du Québec, la ville lui semble le catalyseur du phénomène d'identification des aspirations du fils de paysan à celles du fils de citadin.

On commence à rougir, chez nous, du titre d'habitant; on a honte d'être un homme qui habite "son" pays et dont on connaît le père, la mère, le grand'père, et le bisaïeul [sic]. L'on préfère se faire aventurier des grandes villes avec un passé ignoré, un avenir inquiétant, renoncer au bénéfice d'honneur et d'estime dont on peut jouir chez soi, pour aller chercher à la ville une place sans gloire, sans plaisir, pas toujours honorable¹⁷.

Et comme la ville est, selon lui, moralement nocive (cf. III-4), il lui importe d'en éloigner tout jeune dont l'enfance n'a connu que les pures influences de la campagne québécoise.

e) Le progrès effréné

Conséquence de l'impact sur le Québec de l'esprit des populations qui l'environnent, le progrès effréné vient modifier, par trop ou trop vite selon Damase Potvin, le visage paisible des campagnes. Certes, il voit d'un bon oeil certaines transformations: les habitations "en bois rond à queue d'aronde" (MA 27)(BA 30)(FR 70)(RN 31) ont cédé la place

¹⁷ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 16; idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 127.

à des "maisons plus confortables, faites de pièces de bois équarries à la grand'hache" (MA 61,32-33)(BA 30-32)(FR 70) (RN 31); la herse (BA 66)(MA 127), la "charrette flanquée de grandes 'aridelles'" (Te 3-4), la "charrue à rouelles" (FR 123,341) et "la lourde charrue au seul déversoir et au contre puissant" (FR 51), déjà tirées par des boeufs (Te 3-4) (BA 58)(RN 150) puis à traction à boeuf et à cheval (BA 60), ne sont plus tirées que par des chevaux (MA 107,127)(FR 51, 123), qu'ils soient de "nos bons p'tits chevaux canayens", des "ardennais" ou des "percherons" (FR 53,240); la fenaison, jadis accomplie à la faulx (Te 3)(MA 111)(BA 55)(FR 43,53) et à la petite faucille (MA 127)(BA 55,58) se fait maintenant plus vite et plus facilement avec des "faucheuses mécaniques" (FR 53);

Voici longtemps déjà que le dernier entêté du village a renoncé de battre son grain au "fléau" et, durant les jours d'hiver, en passant devant les granges, l'on n'entend plus le bruit régulier du lourd battant de bois sur le pavé durci de l'aire. L'outillage du labeur agricole a été modernisé. Chez nous, jusques dans les plus humbles paroisses de colonisation, loin des grandes villes et des gros villages où passent les nouveautés de l'industrie, l'on voit de ces machines qui remplacent ou tout au moins simplifient l'effort de l'homme et, plus promptement que lui, accomplissent sa besogne rurale. Et, ce n'est plus simplement la "batteuse" qui s'est fait accepter dans la plus humble ferme; les plus décidés des routiniers ont adopté la "moisonneuse", la "faucheuse", la "faneuse", la "lieuse" et le rateau "à cheval" tous nouveaux venus qui ont acquis vite leurs droits de paysannerie. Leur activité habile et leur preste régularité ont remplacé le mouvement cadencé des faucheurs "à la petite faulx" ou celui des garçons et des filles qui coupent "à la faucille".

Tout cela a transformé la physionomie de la ferme et l'aspect des travaux rustiques¹⁸.

les communications entre les régions du Saguenay, Montréal et Québec, déjà limitées aux voyages en voitures à cheval sur des "'chemins de terre' cahoteux, faits d'ornières et de fondrières" (MA 125-126) ou "dans de méchants bateaux qui n'avaient rien de bien rassurant pour notre vie" (RN 91-92) (MA 107)(BA 68), l'été, et aux "rudes" randonnées "à travers les forêts et les montagnes "à la merci des "affreuses tempêtes" (RN 91-92)(Te 182)(MA 106-107), l'hiver, s'établissent maintenant par chemins de fer, à bord de wagons aux "banquettes capitonnées" (RN 91), par voie d'eau, sur "de vraies maisons" munies de "toutes les commodités imaginables" qui assurent un service régulier de navigation (BA 68)(MA 187) ou par voie de terre, en "automobiles" (FR 324)(Me 25), sur des routes améliorées ou nouvellement construites (MA 107-109), apportant aux familles saguenayennes "le confort honnête" (MA 109), "la fin de l'isolement" (BA 68)(MA 187) et l'ouverture de marchés nouveaux pour l'écoulement de leurs produits (BA 69)(MA 188) tout en facilitant l'expansion de leurs industries laitières locales nouvellement établies--beurre, fromage, lait--(MA 188,202)(BA 69,76)(Te 22);

¹⁸ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 27.

Autrefois on se racontait avec effroi les sombres et sublimes beautés de la rivière sans pareille; aujourd'hui, on vante à l'envie [sic] les belles paroisses sises sur ses bords, ses champs de blé ondulant à la brise et ses puissantes industries qui ont fait et font encore la richesse de ses habitants....¹⁹.

"de beaux champs de blé, d'avoine, d'orge, de pois", de "sarrasin" (MA 63)(BA 66) et de "patates" (BA 71)(MA 203) s'étendent maintenant sur les terres jadis "en bois debout" qu'ont défrichées des colons qui ont abandonné "le sol appauvri des vieilles paroisses" (RN 28)(MA 11)(BA 31) pour des terres pouvant s'agrandir avec les années et le travail et apporter la prospérité à leurs propriétaires; des agronomes leur ont appris la substitution des patates au fourrage lors des années de sécheresse (FR 182-183) et la culture par rotation pour les champs et le potager, laquelle empêchait l'appauvrissement des terres (FR 178-181)(MA 188).

Ils savent, comme j'te l'ai dit, des choses nouvelles tandis que nous autres nous savons un tant seulement c'qu'on a appris d'nos pères. Mais nos terres ont besoin de quelque chose de plus au jour d'aujourd'hui. Il y a d'autres moyens que les nôtres de cultiver les champs et de soigner les animaux. Moi, depuis quatre ans, j'ai fait c'qu'on appelle d'la rotation et je m'aperçois que ça rapporte bien plus... On savait pas ça, nous autres, et on appauvrisait nos terres; je l'ai appris par l'agronome. [...] La culture, asteur, c'est d'la science et il faut qu'ça s'apprenne; ça peut pas venir tout seul²⁰.

19 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 26-27.

20 Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 179-180.

Mais, poussées à outrance, ces améliorations ont, selon Damase Potvin, "transformé également la pittoresque apparence de nos vieux petits villages canadiens" qui, "sous le fouet du progrès", n'ont pu "échapper aux avatars" des "restaurations outrageantes" et du "modernisme"; entre autres, "le luxe moderne a détruit la poésie des grèves de Tadoussac" et "le temps, de ses doigts impitoyables, en modifiant la physionomie des êtres et des choses, a changé le visage du vieux bourg saguenayen", et Damase Potvin le déplore. Il lui semble que le progrès a à ce point effacé les "vestiges du passé" (Te 27-30) que les quelques vieilles maisons conservées "d'un temps, à la campagne surtout, où chaque famille habitait une maison qui était 'sa maison'", paraissent dépayrées en face du spectacle de procédés nouveaux et de nouvelles [sic] modes de construction qui passent devant leur vieux visage" (RN 29) et que pareillement, "notre âme, comme modernisée, éprouve une sensation de fraîcheur, comme un charme de renouveau" à retrouver ces vieilles choses et ces "vieux Noël qui réjouissaient nos pères" et que seules les campagnes ont su conserver (RN 81). Mais il n'est pas chez lui que de regrets romantiques face au progrès. L'achat d'un outillage moderne s'est bien souvent fait à crédit pour garder le fils ou le gendre sur la terre et le manque de fonds, venu le moment des mensualités, a forcé plus d'un cultivateur à vendre et sa ferme et son roulant (MA 200-201, 207, 210)

(BA 86-88); c'est là, selon Damase Potvin, laisser échapper un patrimoine qui nous revient.

Les conditions d'achat sont si faciles et les prix si raisonnables! Comment ne pas se laisser tenter par une laveuse mécanique, une écrémeuse, quand on voit la femme s'esquinter à la journée? Et puis un rateau à cheval fait de la bonne besogne au temps de la fenaison. A la grange, rien ne remplace mieux le van éreintant qu'un bon crible. On tourne la manivelle et, ça y est! on emplit sac par dessus [sic] 'sac de beau grain net, comme lavé. Et, enfin, pourquoi ne pas participer avec les voisins à l'achat d'une batteuse à cheval qui fait en une journée ce que le fléau pourrait difficilement mener à bien durant tout un hiver?

Mais après, ce sont les échéances²¹.

L'amélioration des moyens de locomotion, tout en favorisant les contacts entre les villages et les villes du Québec, rendant possible la distribution de nouveaux instruments aratoires ou ménagers et ouvrant des débouchés aux industries locales, facilitait l'implantation de nouvelles idées invitant les jeunes gens à quitter la terre pour tenter l'expérience des grandes villes canadiennes ou américaines (BA 69-71,84)(MA 187-189,195-196), les jeunes filles à ne penser qu'au superflu, les tâches ménagères étant devenues faciles à ce point (BA 73-74), les pères à se procurer de l'outillage non indispensable (MA 199) et les familles à délaisser les vieilles coutumes du terroir (RN 83); c'est là, selon Damase Potvin, laisser s'éteindre les qualités et les vertus de la

²¹ Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 199-200; aussi dans idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, p. 76.

race.

Les chemins de fer, les routes corrossables, qui sillonnent toutes nos campagnes et permettent aux paysans de se déplacer plus facilement, sont la mort de tous les vestiges du passé. A quoi bon se réunir chez le voisin, que l'on voit si souvent, quand il est aisé de fréquenter des étrangers, des amis éloignés qui ont le prestige d'avoir des choses nouvelles à nous apprendre...²².

De plus, ces inventions nouvelles ont importé, avec "la folie de la vitesse", les inconvénients du bruit et de la poussière: le "bateau à vapeur" et le "chemin de fer" "vous bousculent et vous salissent" et l'"auto" "vous empêche de voir le paysage autrement que dans un tourbillon, à travers la poussière, les lunettes et les voiles, et le halètement de la course, et le soufflet du vent". C'est là, selon Damase Potvin, briser tout le charme des calmes campagnes: "et cela en vérité, n'est pas le plaisir!..." (Me 25)

S'il est favorable à l'amélioration des conditions de vie par l'établissement d'industries (cf. Te 123-124) et par l'emploi de ces "inventions du génie humain" (RN 209) que sont les instruments et les appareils de toutes sortes, il demeure cependant assez modéré, pour ne pas dire conservateur, en ce qui touche la notion du progrès. Il confine ce concept à une lente évolution de la vie et des choses et, conséquemment, de la société québécoise: un changement n'est

22 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 83.

acceptable que s'il s'insère harmonieusement dans le passé et contribue à le perpétuer en s'insurgeant contre toute idée révolutionnaire qui accélérerait le seul avancement modéré admissible, selon lui, en terre québécoise. Le curé de Bagotville se fait son interprète en matière de "modération" ou de lente évolution.

--Tu déplores ta position obscure, tu te plains de la monotonie du travail auquel tu es astreint, de la soumission à l'esprit de tes parents, et tu crois que tout cela va te condamner à la routine, t'endormir dans l'ignorance et te fermer les routes du progrès.... [...] tu ne peux concevoir qu'entre cette routine et la fièvre des nouveautés il peut y avoir de la place pour de l'avancement normal et modéré... Tu aurais assurément tort de croire que la vie que mènent tes parents et tes voisins n'admet aucune progression raisonnable. Non, il est loin d'en être ainsi; si tu avais plus d'expérience, moins de préjugés, tu saurais que sa vraie valeur réside même en ce fait qu'elle est juste assez large pour accueillir, sans se briser, les institutions nouvelles, et en même temps, assez rigide pour demeurer ferme aux innovations excentriques. Ici, quand un changement s'impose, on l'adopte; ça ne suffit donc pas?... Cette routine, comme tu appelles ça, est plutôt de la modération, quelque chose qui tient le milieu entre l'esprit rétrograde et l'esprit révolutionnaire.... En un mot, Paul, on se tient un peu sur le frein: c'est de la réserve; et, ma foi, il est bon quelquefois que tous nos paysans ensemble, par un bon coup de barre, règlent l'élan de notre barque sociale, quand tant de pauvres fous menacent de la chavirer et battent bien trop fiévreusement cette mer ardente du progrès....²³.

Dans la pratique, cette conception signifie stagnation, pour ne pas dire recul: en ce début du vingtième siècle où les inventions amènent des révolutions dans le monde de la technologie

23 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 64-66.

et où les phénomènes de l'industrialisation et de l'urbanisation des campagnes ont déjà atteints le point du non-retour, il serait utopique de croire que le rythme de vie idéal se module encore au pas de la tortue. Et pourtant, ces opinions, Damase Potvin les voudrait des leçons, des règles de vie à appliquer.

Conclusion

Avec l'avènement du vingtième siècle, le Québec est à l'heure de choix. Jusque vers 1850 fermé à toute idéologie nouvelle par des communications difficiles et la rigidité d'un fort consensus Eglise-Etat autoritaire et janséniste, il voit ses sujets partir un à un, forcés d'abord par la nécessité puis séduits par l'appât du gain plus facile à l'étranger. Malgré ses dirigeants et son élite intellectuelle, les portes de la province s'ouvrent: elle connaît l'immigration et l'émigration, se voit contrainte de prendre le pas de l'ère industrielle et mesure son mode de vie à celui d'un continent déjà fortement urbanisé et mécanisé. Maintenant sollicité de toutes parts par des stimulus nouveaux, le Québécois se découvre des affinités américaines; et alors que le courant moderniste balaie la province, les traditionnalistes tentent désespérément de s'accrocher à une image devenue désuète. Pour sa part, Damase Potvin a choisi de lutter contre le flot dévastateur.

"Retenir nos enfants au pays!" il en revenait toujours là; comme tous ceux, d'ailleurs, qui aiment la terre, c'était son thème favori²⁴;

arrêter le mouvement d'exode des campagnes vers les villes demeure l'unique préoccupation de son oeuvre fictive.

Pour ce faire, il recourt à l'exaltation de la terre, de ses richesses présentes et de ses promesses de bien-être pour les années à venir; il loue la campagne en lente mais constante évolution, ses débouchés nouveaux sur les marchés urbains grâce aux moyens plus rapides de communication et les possibilités d'une production accrue des fermes en raison du perfectionnement de l'outillage agricole. Mais si, d'une part, il constate que, "c'est une naïve illusion de croire qu'à force de bonne volonté on peut encore sauver ça et là et laisser intacts quelques vestiges du passé" (Te 123), il voudrait bien, d'autre part, que l'affirmation ne vaille que pour les campagnes et que la ville, pourtant, par définition, plus industrialisée et plus commerçante, échappe à la règle du progrès. Or, le progrès de l'agriculture ne saurait aller sans l'apport de la technologie qui est, elle, un phénomène urbain. L'appel à l'évolution des campagnes et au retour des villes à un stage antérieur de leur évolution consacre l'ambiguïté de l'oeuvre fictive de Damase Potvin et s'insère mal dans un contexte historique où le progrès rapide des années 1900-1930 révolutionne le rythme de la vie quotidienne

24 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 18.

des citadins comme des ruraux. Ce paradoxe dans lequel se trouve, comme malgré lui, Damase Potvin, voit un écho dans les oeuvres des derniers romanciers de la fidélité, Claude-Henri Grignon, Félix-Antoine Savard et Germaine Guèvremont: dans un regard nostalgique vers la terre et la forêt, héritages sacralisés des ancêtres, elles s'attachent désespérément à un passé agricole et artisanal qui ne saurait plus dominer un siècle qui commande l'efficacité du rendement, la spécialisation des tâches, la mécanisation et la rentabilité de l'entreprise et l'implantation des moyens technologiques dans toutes les sphères d'activité.

ANTAGONISME DES CONCEPTS SOCIAUX

PLAN

2. Comparaison des milieux rural et urbain.

Introduction: Opposition constante entre la ville, décrite en termes négatifs et la campagne, décrite en termes positifs.

a) Description physique des milieux

- silhouette
- atmosphère

b) Perception des milieux par les sens

- champs de vision (vue)
- air, lumière, formes et couleurs (vue, ouïe)
- bruits (ouïe)
- odeurs (odorat)
- comparaison des perceptions sensorielles (vue, ouïe, odorat, toucher)

c) Satisfaction des besoins premiers de l'existence en chacun des milieux

- gîte
- nourriture
- vêtement
- travail

d) Signification du cycle quotidien du soleil en chacun des milieux

- matin
- midi
- soir
- nuit

e) Confrontation des milieux, de leur population et de leur mode de vie

- portrait de la femme
- portrait de l'homme
- amour
- mariage

ANTAGONISME DES CONCEPTS SOCIAUX

PLAN

Conclusion: Mots: base de la création - des milieux
- des situations
- du caractère des
personnages

Milieux
Situations } structure de l'idéologie
Personnages }

Idéologie: unité de l'oeuvre fictive.

2. Comparaison des milieux rural et urbain.

Introduction

Avec la nette intention de décourager tout rêve d'établissement dans les grandes cités, Damase Potvin recourt constamment à la comparaison des milieux rural et urbain; à partir de tableaux, il veut suggérer des atmosphères, des états d'âme éloquents en soi. Son parti pris évident en faveur de la campagne se dessine dès la première page de chacune de ses oeuvres fictives et entache de subjectivité tous ces parallèles qu'il voudrait pourtant objectifs--mais il est difficile d'être patriotiquement objectif!--. Insérées maladroitement dans l'anecdote, ces comparaisons n'en constituent pas moins les points d'appui de la thèse de Damase Potvin; d'où l'intérêt qu'elles portent dans la présente étude.

a) Description physique des milieux

La description physique des milieux lui est prétexte à de saisissants contrastes: concentrant ses efforts sur l'efficacité des termes utilisés, il multiplie les expressions-choc, les mots ou les alliances de mots qui font image. Ainsi, à l'"ossature de pierres sans limite dont l'aspect effraie le nouveau venu" (Te 115 et 122), il oppose les "choses familières" et les "impressions très anciennes" rattachées à la ferme familiale et à la campagne natale (Te 115 et 122),

aux "empâtements de pierres grises" (FR 210), le "pays ensoleillé" (RN 163) fait de "champs éblouissants de clarté où se détachent avec netteté les moindres ombres" (FR 210), à la "vie aléatoire de chantiers et de moulins" (MA 122), "la stabilité des travaux de la terre" (MA 122) et "la sécurité de l'existence agricole" (MA 204), à l'"enfer du négoce et de l'industrie" (RN 139), "la douce vie des champs" (FR 212) et la "belle vie du paysan" (RN 67), à l'"hallucinant fantôme" (FR 210), "la terre paternelle, si avenante, dans sa simple et claire toilette d'arrière-saison" (FR 209), à "la rutilante fournaise, celle qui s'embrasait là-bas, pareille à une torche monstrueuse dressée sur l'horizon" (FR 161), l'"humble réchaud" (FR 160) qu'est le "foyer domestique" (RN 37), à la "monstrueuse ville" au "grondant tumulte" (Te 134), le "joli village qui, par sa tranquille apparence, semble inviter au repos" (Te 8-9), à l'"immense agglomération" (Te 135), l'"ensemble charmant" que forme le "hameau" "comme ramassé dans un repli des flancs rudes des Laurentides" (Te 30,9,29), aux "rues tristes et tortueuses" (RN 134), les "sentiers ombreux" (RN 163), à "la terre maudite de l'exil et de l'esclavage" (RN 243), "la terre du père", la "bonne amie" (Te 128) où s'écoule la "vie simple et sans fièvre du paysan" (RN 29) fidèle au "bercail" (RN 17), et à "s'en aller dans l'enfer d'une ville" (FR 83), goûter "le ciel complet de rester" sur une terre (FR 43).

De la ville, Damase Potvin cherche à inculquer l'image d'un "immense chantier" (Te 136) où rien ne subsiste de la création divine (RN 140): décrit comme une agglomération inélégante de maisons, d'usines et d'édifices commerciaux, le massif complexe urbain suggère une atmosphère lourde de grisaille et de contrainte qui étouffe la rare verdure sous la pierre et l'asphalte et suscite une activité fébrile proche de la surexcitation. Par contre, il fait des champs des tableaux où le travail de l'homme épouse la lente évolution de la terre: la campagne rase et baignée de soleil invite à la "vie large et libre" (MA 75) de la grande nature, fait ressortir la végétation et les coloris propres à chacune des saisons et suggère une vie besogneuse mais calme, paisible et reposante. A l'enserrement en un monde froid, hostile et étranger, Damase Potvin oppose le charme des vastes espaces, la beauté du cadre champêtre et la douceur des choses familières d'un environnement au cachet vieillot.

SILHOUETTE

SILHOUETTE DE LA VILLE ²⁵	SILHOUETTE DE LA CAMPAGNE
[...] un <u>vaste paysage de</u>	<u>Octobre</u> déclinait mais resplen-
<u>pierre, d'asphalte et de</u>	dissait quand même [...] Le

25 Le recours au système de soulignage en cette partie de chapitre vise à faire ressortir le parallèle des contrastes que maintient Damase Potvin à travers ses textes. Les signes identiques rapprochent, dans chaque série de citations, les termes ou les expressions qui se répondent de par l'intention expresse de l'auteur.

briques, gigantesque ossature
où, dans sa gloire automnale,
le soleil accentue, en ourlets
de lumière, les saillies d'édi-
fices titanesques qui se dé-
ploient en lignes nettes avec
tous les saisissants caprices
de leurs reliefs... (FR 209)

(Te 134)

[...] paraissent se tasser des
blocs énormes de pierres gri-
ses au milieu desquelles se
dessinent quelques pâles par-
celles de verdure des (squares)
et des (parcs) publics, quelques
pelouses qui coupent des ren-
flements d'édifices monstrueux

(Au centre du paysage s'arron-
dissent des coupoles) et ((se
profilent en traits indécis et
sur un fond d'eau lointain,
des tours et des clochers dont
les pinacles s'arrêtent au
bord de perspectives sans fin)),
pendant (((qu'aux environs

paysage des terres [...] était
net et comme lavé [...] L'ensem-
ble des champs était comme une
zone rase que revêtaient seule-
ment l'air et la lumière. (FR 205)

(MA 129) [...] l'horizon de val-
lons boisés, de plaines défri-
chées, de savanes herbues et de
mamelons granitiques (FR 209)

[...] un joli village [...] formé
de rangées de maisonnettes blan-
chies à la chaux, carrelé de
petits jardins potagers et pi-
qué de bouquets d'arbres (Te 8-9)

Devant chaque résidence, un mi-
nuscule parterre... (Te 29)

De chaque côté du chemin, c'é-
taient des champs dont l'ensem-
ble ressemblait à un grand jeu
de dames où les (carreaux jaunes)
de grains alternaient avec des
(carrés verdâtres) d'avoine du
printemps et de labour neuf.

(Me 10) (En arrière du village,
s'étagent des collines d'où

s'étend une nappe illimitée de toits uniformes tailladée de raies sombres qui sont les ruelles des quartiers populeux et le long desquelles se resserrent des maisons prises en masses sinueuses et en denses empâtements...))(FR 209-210)

(aussi dans Te 134-135)

des arbres de toutes les essences dégringolent jusqu'aux premières habitations.)(Te 9) ((Du sommet de la colline du trécarré, la vue embrasse, tant loin qu'elle peut porter, un paysage incomparable d'eau et de forêt d'où se dégage la grâce épanouie d'une nature à la fois sévère et charmante))(FR 23)

((Il embrassa du regard, toute la terre du père qui s'étendait devant lui. Il voyait tout au bout, près du chemin du roi, la grange et l'étable comme des dés et toute la terre, à partir de là jusqu'à lui, était blonde sous le soleil pâle.)))(FR 206)

ATMOSPHÈRE

ATMOSPHÈRE DE LA VILLE

[...] étranges constructions, entrepôts immenses, hautes maisons de huit à dix étages, tours innombrables, clochers

ATMOSPHÈRE DE LA CAMPAGNE

Ces maisons basses et avenantes, crépies d'un lait de chaux, jaunies et craquelées comme des fruits mûrs [...] ont l'air de

aux silhouettes étranges per-
----- ----- ----- ----- ----- -----
----- ----- ----- ----- ----- -----
----- ----- ----- ----- ----- -----
 dus dans les nuages, bureaux
entassés qui s'élèvent à vingt
 et à trente étages; "sky-
 scrapers" enfin qui nous impo-
sent le sentiment de leur
grandeur et de leur force.

(RN 140)

et au milieu de tout cela,
tramways souterrains, aériens
et terrestres circulent et
 voiturent les gens comme en un
 rêve;
 et des théories d'hommes d'af-
aires, d'ouvriers, de femmes
courent d'une rue à l'autre,
 le jour et la nuit, se bouscu-
lent d'une voie de tramway à
 un train de l'"elevated" à une
 voie de tramway terrestre
 puis, s'engouffrent dans les
 caves d'un "sub-way". (RN 140)

contenir le bonheur. (Te 29)

[...] ce hameau respire l'ai-
sance relative de ses habitants

[...] les grands champs cultivés

[...] l'entourent. (Te 9) [...]

sous le soleil, le clocher de

Saint-Alexis reluit d'argent, et

on l'aperçoit de loin. Un petit

peuple vit heureux autour de

lui. (MA 76)

Quelques voitures arrivent qui

s'enlignent le long de la clô-

ture [...] les chevaux soigneu-

sement attachés aux pieux.

(MA 78)

[...] les quelques rares pas-

sants qu'il rencontrait sur la

route et qui le saluaient d'un

silencieux signe de tête, levant

la main vers leur chapeau [...]

(FR 198) Alexis Picoté [...]

retournait à la maison au pas

tranquille du cheval [...]

(MA 157, 198)

Paul Duval, à partir de là, détesta cordialement la ville, ses cohues effarantes, ses vastes avenues, la majesté de ses édifices, ses squares piaillant de marmots et le fracas de son travail formidable... (Te 169)

Les toits des maisons qui bordaient la route [...] les dépendances des fermes qui se dessinaient en vifs reliefs sur la teinte d'ombre des champs [...], la verdure encore sombre des arbres qu'aucun souffle n'agitait [...], les champs barriolés des premiers sillons des labours d'automne, imprégnés des senteurs robustes du sol, tout le portait en ce moment à la joie d'espérer et de vivre. (FR 198-199)

L'esquisse de la ville dont les détails se répètent, toujours les mêmes, d'une oeuvre à l'autre reproduit la forme d'une cage; construite en hauteur, elle fait écran à l'horizon, limite la pénétration des rayons du soleil et contraint les gens à une vie en labyrinthe. A l'opposé, les paysages campagnards regorgent de lumière et parlent d'eau, de terre, d'azur et de forêt; sans cesse changeants suivant le fil des jours et le cycle des saisons, ils se veulent l'image des infinies possibilités de bonheur et de réussite que Damase Potvin rattache en exclusivité à la vie des champs.

b) Perception des milieux par les sens

A ces entités physiquement différentes, il fait correspondre des particularités diamétralement opposées et qui exercent respectivement sur les sens, les effets du déplaisant et de l'agréable: alors que le citadin s'est habitué aux horizons pierreux, à l'atmosphère bruyante, aux odeurs nauséabondes et à l'air pollué, le paysan plonge ses regards jusqu'aux confins de la terre et du ciel, savoure le plus léger murmure de la campagne, apprécie les divers parfums de la terre et de la végétation et respire l'air pur et vivifiant des champs.

CHAMP DE VISION (VUE)

\ À LA VILLE

Paul essaya de scruter, dans l'horizon des cheminées qui lui bornent la vue et les innombrables fils métalliques qui passent au-dessus de sa tête, les secrets décevants de cette vie qu'il avait imaginée si belle et qui était si triste. (RN 135)

\ À LA CAMPAGNE

Lui [...] dont le regard avait toujours plongé, libre, dans le grand horizon à peine borné par les montagnes bleues, bien loin, et par les arbres précis et touffus de la forêt. (RN 139)
De là, [de la maison], le regard embrassait la baie dans toute son étendue, ainsi qu'une partie des forêts sans fin, mer multicolore, aux vagues inégales, se

levant et s'abaissant jusqu'à
ce que le ciel bleu descendît
pour les rencontrer. (MA 27-28)

AIR, LUMIÈRE, FORMES ET COULEURS (VUE, OÙË)

À LA VILLE

[...] cet air épais, trouble
et gris où se noient formes et
couleurs, au milieu duquel les
flammas, au sommet des hautes
cheminées qui découpent le
ciel fumeux, dansent sans ray-
onnement; [...] oeuvre mou-
vante, qui prend toute la
place, qui triomphe insolem-
ment dans sa grandeur ou dans
sa laideur, qui chasse l'air
pur du bon Dieu, qui voile
l'azur de son ciel, qui éteint
son beau soleil dans la suie
et la fumée et remplit l'es-
pace de ces entassements de
fer et de pierres. (RN 139-140)

À LA CAMPAGNE

L'air pur laissait percevoir
la moindre vibration du chant
et y ajoutait ce velouté indé-
finissable que donne une dis-
tance consonnante en même temps
qu'elle permet les caprices de
l'écho. (FR 165) Dans les paca-
ges encore demi-verts, les
bêtes [...] paissaient, le mu-
seau collé au sol, immobiles
dans le paysage. Leurs grands
corps se dessinaient avec net-
teté, au loin, dans la limpidité
de l'air comme fraîchement passé
au bleu... (FR 198) [...] l'azur
du beau temps pleut à verse sur
la baie, en même temps qu'il
inonde les arbres des bords et
les fait ruisseler de lumière.
(MA 50) Les couleurs, qui

allaient du chocolat clair des
arbres au vert très pâle des
prés et au blond cendré des
chaumes, se détachaient brus-
quement les unes des autres,
quand le soleil venait à appli-
quer en plein front ses baisers
à la campagne. (FR 205)

BRUITS (OUÏE)

\ À LA VILLE

Les voitures-réservoirs à tuy-
aux d'arrosage, grelottent
dans le blême silence et, dans
les rues à la mode, les roues
caoutchoutées des voitures de
gala font un bruit de luxe,
conforme à l'ambiance...(RN
134) [...] les sonneries rapi-
des et précipitées des tram-
ways électriques qui coupent
les avenues et les ruelles,
[...] les grelots des fiacres
qui se pressent et les fers
des chevaux qui frappent l'as-
phalte, [...] les autos qui,

\ À LA CAMPAGNE

La voiture avait quitté le grand
chemin et "virait" dans une
route de traverse pleine de
gravois. Le cheval allait
p'tit pas. (Me 10,154) On en-
tendait seulement dans le grand
silence de la campagne le
"piaaillement" des poules et le
cri des oies et des canards
qui barbotaient dans un ruis-
seau voisin (Me 12,155) [...] de
beaux chemins d'hiver
avaient succédé [...] aux rou-
lières poussiéreuses des che-
mins de terre [...] sur toutes

lourdement cornent, (RN 134)
 [...] les airs mélancoliques
des orgues de Barbarie, au
 fond des cours humides et
 noires, que de pauvres hères
 tournent continuellement des
 journées entières... (RN 134)
 [...] des villes bruyantes et
 grouillantes, [...] des vil-
 les avec leurs bruits d'enfer
 [...] (RN 34)

les routes [...] les grelots
sonores des attelages d'hiver
carillonnaient joyeusement de
rang en rang comme à travers
 les rues du village. (FR 233)
 [...] les notes de l'angelus
du matin [...] là-bas, de l'au-
 tre côté du bois, s'égrennent,
légères et joyeuses dans la
 campagne ajourée [...]
 (RN 5-6)

ODEURS (ODORAT)

À LA VILLE

A travers un dédale de rues
tristes et tortueuses, placar-
dées d'affiches multicolores
 et bordées de cheminées pua-
tes, de fourneaux et d'usines,
un jeune homme s'avance, à pas
lents, fatigué, harassé...
 (RN 134)

À LA CAMPAGNE

[...] les matins de moisson,
 il s'en allait par les rectan-
gles alternativement verts et
jaunes de ses champs, il sem-
blait très heureux, le père
Duval. Autour de lui, les
grains dans l'or de leur matu-
rité, bons à couper, se balan-
 çaient en houles [...] la cam-
pagne embaumait la grasse ver-
ture... (Te 38)

Une odeur pénétrante d'herbes
aromatiques, de fleurs et de
foin coupé monte de la terre
qui fume comme un encensoir;
et cette senteur porte en elle
une griserie qui s'insuffle
dans les veines et fait vibrer
les nerfs de toute la force de
sa volupté. (RN 235) Partout,
cela sentait le frais, la bonne
herbe humide et la terre grasse
 (BA 60) ... entraient, le jour
 et la nuit, les effluves forts
de la grande forêt, mêlés à la
brise imprégnée du salin de la
baie. (MA 32)

COMPARAISON DES PERCEPTIONS SENSORIELLES À LA VILLE
 ET À LA CAMPAGNE (VUE, OÛÏE, ODORAT, TOUCHER)

	Ah! le beau rêve... Non, Paul en ce moment,
VUE	n'était pas à New York, perdu au milieu d'une sale ruelle, non, ce n'est pas un ciel bas et triste, sans scintillements d'étoiles qui enveloppe une ville de fer!... C'est une belle nuit d'été, aux bords des flots bleus de la Baie des Ha! Ha!...
TOUCHER	La brise n'était pas cinglante, comme ce soir, mais elle était très douce et faisait courir dans l'herbe
OÛÏE	et dans les feuillages des froissements de soie et des chuchotements, partout; ce n'était pas l'odeur
ODORAT	puante de la boue des rues qui montait vers lui, mais c'était un parfum pénétrant de treffles et de foin fauché qui venait de la terre fraîchement remuée

VUE et humide de rosée, non, les lumières blafardes
du gaz ne font pas de ces clartés fantastiques
OUÏE qui blanchissent les feuillages frémissants; et
VUE c'est bien la lune qui, en ce moment, apporte
le sourire de sa lumière laiteuse et coule de
menus rayons dans la verdure noire des champs
qu'elle égaye d'une danse de vers luisants....
Ah! que tout est rayonnant et beau!.... [...]
... Mais, hélas! rêve mensonger, sur les débris
duquel la réalité, froide, ironique et moqueuse
ne tarde pas de tinter son glas funèbre....²⁶.

Enfouie derrière un brouillard permanent et noyée dans une clameur constante, la ville embrouille les formes, mêle les odeurs les plus agréables à la fumée âcre et persistante des déchets d'usine, tamise l'éclat des couleurs derrière un écran de poussière et perd toute sonorité harmonieuse dans la grande rumeur de l'activité urbaine. Ce tableau de la ville crasseuse aux contours noirs et imprécis, Damase Potvin le veut un reflet des "privations", des "souffrances morales et physiques", des "convoitises" et des "influences" néfastes (Te 148) qui assaillent le campagnard qui y trouve refuge: sollicité de toutes parts aux dépenses inutiles, à un luxe effréné, à la débauche, à l'ivrognerie, aux amours légères ou illicites, il atteint vite à la déchéance physique et à la dépravation morale. (cf. III-4) Par contre, le portrait de la campagne aux reliefs lumineux, aux paysages calmes et délicatement teintés, à l'atmosphère sereine et aux parfums odoriférants, il le veut l'image de la pureté, de la sobriété

²⁶ Damase Potvin, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 162-163.

et de la dignité de la vie du paysan demeuré fidèle à la terre. (cf. II-1-2-3)

c) Satisfaction des besoins premiers de l'existence

Au chapitre des premières nécessités de la vie, la situation en milieu urbain s'inscrit également à l'opposé de celle en milieu rural. Les gîtes du campagnard exilé à la ville et du paysan resté attaché à sa terre traduisent respectivement "misère" et "opulence" (RN 148), leur nourriture, frugalité et abondance, leurs vêtements, artifice et simplicité, et leur travail, servitude et liberté.

GÎTE

À LA VILLE	À LA CAMPAGNE
Un escalier branlant qui craque sous les pas, <u>une porte criarde</u> qui s'ouvre, et notre jeune homme se trouve dans <u>une méchante petite chambre nue, sans ornement, sans rien qui réjouit la vue</u> . (RN 134-135) [...] appuyé mélancoliquement à <u>l'unique fenêtre</u> de sa chambre (RN 135) Paul Duval s'enferma dans <u>la chambre étroite et sombre</u> qu'il avait	[...] la maison d'Alexis Picoté était l' <u>une des plus avenantes</u> de la paroisse, <u>avec des encadrements de portes et de fenêtres peints en vert</u> qui faisaient ressortir la <u>blancheur chaulée et souriante des murs</u> . (MA 143) Le rez-de-chaussée de la maison [...] se compose de deux pièces: <u>la cuisine</u> [...] et <u>la chambre des vieux</u> [...] En haut, sous les combles, se

louée dans l'une des rues be- sogneuses de la partie basse de la ville (Te 137) [...] <u>devenir vulgaire copiste be-</u> <u>sognant dans une vilaine</u> <u>chambre d'un mauvais hôtel</u> de Montréal (Te 143) [...] <u>étroite mansarde</u> (RN 172) [...] <u>triste cellule</u> (Te 143) [...] <u>sa noire alcôve</u> (Te 147)	trouvent <u>la chambre d'André</u> et <u>celle dite des étrangers</u>. (Te 10-11) [...] <u>les larges dimen-</u> <u>sions de la cuisine</u>. (MA 143) <u>Un air frais entraît dans la</u> <u>salle</u> [...] <u>Le soleil "miroi-</u> <u>tait"</u> dans la vaisselle bleue [...] (Me 13) [...] <u>tout est de la plus enga-</u> <u>geante propreté</u> (Te 11)
---	---

NOURRITURE

À LA VILLE

Une tranche de pain avec un
morceau de fromage et un verre
d'eau sont bien vite engloutis
par un ouvrier qui a travaillé
fort durant la journée;.... et
c'est le frugal souper que
vient de prendre ce pauvre en-
nuyé.... (RN 135) [...] sa
soupe et son morceau de pain
(RN 210) [...] les repas qu'il
prend de temps en temps (RN 187)
[...] les repas qu'il prenait,
les plus maigres possible
(Te 143)

À LA CAMPAGNE

Il y avait une bonne soupe aux
gourganes avec des herbes sa-
lées, un bouilli de lard et de
légumes, des épis de blé d'Inde
badigeonnés de beurre, de la
confiture au citrouilles avec
gâteau de son. [...] C'est le
dîner ordinaire de la famille,
vous savez... (MA 152) (FR 174)

Demain_aura-t-il_un_morceau
de_pain_à_se_mettre_sous_la
dent? (RN 211)

VÊTEMENT

À LA VILLE

Blanche Davis était jolie sous
 son grand chapeau à plumes; de
 sa main droite finement gantée
 elle balançait une ombrelle de
soie bleu (Te 41)

[...] ce monde élégant, por-
teur_de_tout_ce_que_la_fantai-
sie_peut_inventer_de_plus
charmant_dans_un_luxe_absolu-
ment_illimité. (RN 141-142)

Blanche parut [...] La jupe
claire se dégageait des om-
 bres touffues (Te 77)

À LA CAMPAGNE

[...] les faucheurs, le front
 ruisselant sous leur vaste cha-
peau de paille tressée, les
 manches de leur grosse chemise
de flanelle de genêt relevées

jusqu'aux coudes. (FR 62)

[...] décemment habillé (RN 142)

[...] il portait des pantalons
reprisés et des chemises de
grosse toile "écru". (Te 79)

Elle avait relevé un pli de
 sa robe de cretonne bleue (FR 156)
 une jeune femme encapuchonnée
 d'un tablier à carreaux bleus.

(RN 7)

TRAVAIL

À LA VILLE

[...] l'on se plaît seulement
 aux fariboles sautillantes qui
 viennent des Etats-Unis. Ils

À LA CAMPAGNE

Celui-là est heureux, en effet,
 qui n'a_d'autre_souci_que_de
demander_à_la_terre_les_fruits

ne travaillent que pour cela tout le jour, comme des damnés, ces hommes, dans l'enfer des moulins, pendant que leurs femmes, dans de mauvaises maisons de planches où tout manque, peinent à leur préparer des repas et un confort dont ils ne sont jamais contents. ET le soir, le violon, l'accordéon, les chants de nègre, les sauteriers! (MA 122)
(aussi dans BA 58)

Camille s'était avisé, en plein été, de se rendre aux champs et d'en revenir aux heures où, à Chicoutimi, il allait à la scierie et en revenait. (MA 184) (MA 185)
(BA 66)

qu'elle lui donne avec tant de prodigalité. Il est heureux au-delà de toute expression le cultivateur qui, le matin [...] s'en va, droit devant lui, en foulant l'herbe fraîche des champs, vers le lieu du labeur; ou bien qui, le soir [...] regarde derrière lui le travail accompli et rentre sous le toit rustique où l'attendent un essaim de petits enfants aux joues vermeilles [...] et une femme vive, souriante, à la démarche dégagée, qui lui demande: Es-tu fatigué, mon homme?....
(RN 15-16)

[...] nous autres, les cultivateurs, on n'a pas d'heures fixes pour le travail ou pour le repos (BA 66) (MA 185).

Damase Potvin n'accorde pas de lettres de noblesse au confort des logis, au luxe des vêtements, à la galanterie des moeurs, au travail à heure fixe et à l'aisance de certains propriétaires de la ville; il leur préfère de beaucoup l'utilité des habitations, la sobriété de l'habillement, la franchise des paroles et des gestes, la fidélité au rythme de travail imposé par la nature et la satisfaction du nécessaire qui, selon lui, contribuent à garder les campagnes plus vertueuses et plus honorables.

d) Signification du cycle quotidien du soleil
en chacun des milieux.

Dans une même veine, il rattache aux moments de la journée des significations contraires suivant qu'ils se vivent à la ville ou à la campagne: du matin au soir l'esclave de ses patrons--ou de son inertie--, le citadin, dès le travail achevé, asservit une liberté temporairement reconquise à l'allure endiablée de la vie nocturne des villes; par contre, le paysan vit, pleinement mais librement, sa journée au rythme du soleil et de la terre et consacre ses soirées au repos et à la détente. Si Damase Potvin associe le mode de vie urbain à la servitude, à la frénésie et à la déchéance physique et morale, c'est qu'il conçoit la liberté, la modération et le pouvoir de régénération comme exclusivement réservés à la vie paysanne.

SIGNIFICATION DU MATIN

MATIN À LA VILLE = MORT

[...] au matin, le pauvre Paul sentit venir le hoquet de la mort. [...] Paul ne verra plus le ciel azuré; et le soleil du bon Dieu, qui tout-à-l'heure va surgir au-dessus de la ville, ne luiira pas pour lui... [...] ... Paul mourut au point du jour; à cette heure où la nature, dans les villes comme dans les campagnes, s'éveille dans son harmonie coutumière. [...] Il a eu des ailes à ouvrir, mais l'air que, par un caprice, il avait choisi pour le porter a manqué autour de lui. (RN 228-229)

MATIN À LA CAMPAGNE = VIE

Le premier debout, chaque matin, il s'en allait dans les champs où il assistait au lever de l'aurore. Il voyait le soleil à la dentelure des montagnes laurentiennes. (FR 47) Toute la terre dégageait en ces moments une odeur âcre que Léon respirait à traits prolongés avec un bien-être de tous ses sens. [...] Des sensations reparaissaient à chaque instant dans son souvenir, lui restituaient son âme de jeune montagnard. [...] un contentement de toute l'âme le soulevait. [...] il remplissait ses yeux de toutes ces beautés agrestes (FR 49-50).

SIGNIFICATION DU MIDI

MIDI À LA VILLE = ÉCRASEMENT

Nous sommes au fort de la canicule. Un soleil rouge qui perce une buée blanche volatile, mélancolique, semble une tache de sang dans le ciel presqu'assombri et la monstrueuse ville de fer est assoupie dans une torpeur ardente et lourde... (RN 133-134)

MIDI À LA CAMPAGNE = MATURATION

Au-dessus de toute la vaste campagne s'étendait un beau ciel bleu, pommelé, ça et là, de quelques petits nuages blancs, floconneux. (FR 198) [...] se dressait au ciel bleu le grand magicien des champs [...] faisant briller des jours lumineux en des plaines enchantées de verdure. (FR 207) Cependant le soleil, dans son ascension lente et continue, domine encore au ciel en souverain. Sur le haut du jour, il envoie à la terre d'ardents rayons qui achèvent de dorer les grains et roussissent les feuilles des légumes mûris. (FR 92)

SIGNIFICATION DU SOIR

SOIR À LA VILLE = ÉMANCIPATION, ENNUI

La journée de travail est finie. [...] A travers un dédale

SOIR À LA CAMPAGNE = SATISFACTION, REPOS

La journée est close et le travail est fini [...] On rentre

de rues tristes [...] un jeune
homme s'avance, à pas lents,
fatigué, harassé.... Indiffé-
rent à tout, il ne semble rien
voir, rien entendre. (RN 134)
Le jour tirait à sa fin [...] des bandes de travailleurs et
d'ouvrières s'évadaient par-
 tout; on en voyait surgir des
 terrains vagues, et les ate-
 liers et les grands magasins
 en dégorgeaient par groupes
 compacts. Tous s'en allaient,
pressés, par les méandres des
ruelles, ou bien, aux coins
 des rues, attendaient le pas-
 sage d'un tramway qu'ils esca-
ladaient pour gagner les ban-
 lieues. (Te 137) Dans la soi-
rée [...] toute la ville sem-
blait à la joie. [...] [La
 rue] était encore grouillante
 de promeneurs et de promeneu-
 ses; des fusées de rire mon-
taient à lui. (Te 137-138)

sous le toit [...] Le contente-
ment s'épanche à l'entour. (RN
 35-36) C'est l'époque des
longues veillées qui commence,
des soupers à la lampe, si ap-
pétissants et si pleins de
gaieté dans la chaleur ambiante
du foyer. (RN 49)

Les faucheurs vont bientôt ren-
 trer... Ils s'en revenaient,
 en effet, à travers les champs,
assis tous deux, les pieds bal-
lants, sur la charrette que
traînaient à petits pas mesurés
les boeufs roux. [...] un beau
soir dont les deux hommes peu-
vent distinguer, derrière eux,
à l'horizon [sic] de la prairie,
les sourires mélancoliques...

(Te 11) [...] jamais j'ai été
si heureux que le soir, après
ma journée, quand sur le perron
de la porte en fumant ma pipe,
je voyais au clair des étoiles
ou de la lune, briller la terre

Oh! cet ennui de certains
soirs [...] quand la chambre
et l'âme restent sans lumière
dans le lent crépuscule.

(RN 136)

glaise de la clairière où j'a-
vais sué toute la journée.

(BA 46)

SIGNIFICATION DE LA NUIT

NUIT À LA VILLE = TORPEUR

La nuit règne maintenant sur
la ville qui s'endort et tout
est silence dans le pauvre
quartier des travailleurs qui
ont peiné depuis le matin pour
gagner le pain qu'ils ont man-
gé... Quelques voitures rou-
lent encore de loin en loin.
La nuit s'étend toujours plus
épaisse, silencieuse avec la
solitude, avec la tristesse
dans la chambre de Paul face à
face avec son ennui. (RN 136)

NUIT À LA CAMPAGNE = RÉGÉNÉRATION

Le soir, tout bruit cesse, s'é-
teint, et la ferme et ses habi-
tants entrent dans le calme des
journées finissantes. (RN 51)
Exceptée la chanson murmurante
de la baie, excepté le travail
sourd des insectes et les pé-
piements de plus en plus fai-
bles des oiseaux, pas un bruit
dans l'espace; la pureté d'une
grande bénédiction tombe sur
la nature qui s'endort. Oh!
l'impalpable joie qui palpite
dans le ciel et sur la terre
à la tombée d'une nuit d'été...

(RN 235)

Damase Potvin peint l'activité de la ville croissant avec la
montée des ténèbres de la nuit et celle de la campagne

s'éveillant avec l'aube pour s'endormir à la brunante. Le cycle de vie de la cité apparaît donc d'une intensité inversement proportionnelle à celui de la campagne qui se module sur la trajectoire du soleil. Il devient alors significatif qu'un fils de la terre en exil à la ville meure au matin (RN) alors que ce même temps de la journée appelle à la vie les fidèles amants de la terre. (FR, Te, RN, BA, MA)--Trop explicite, ce symbole perd toute sa saveur. La matière, chez Damase Potvin, est riche en possibilité mais l'auteur manque de doigté ou de talent pour insérer des thèmes dans son oeuvre romanesque; trop conscient de la thèse à défendre, il dit là où l'artiste aurait suggéré.--D'ailleurs, la trame romanesque ne progresse que sous le soleil de la campagne et dans les ténèbres de la ville: l'action, nourrie de gestes et de dialogues lorsqu'elle se déroule en milieu rural, devient toute intérieure lorsqu'un fils de paysan, transplanté à la ville, se voit contraint à une existence solitaire entrecoupée de besoins occasionnelles mais abondamment nourrie de profondes remises en question. La co-existence de la ville et de la campagne sur un même territoire prend alors le relief d'un jeu d'ombres et de lumière auquel Damase Potvin s'empresse d'ajouter des connotations morales.

e) Confrontation des milieux, de leur population
et de leur mode de vie

Les gens eux-mêmes n'échappent pas au processus de la comparaison; et à la suite de ces sombres descriptions de la ville, de ses activités et de son régime de vie, le parti pris de Damase Potvin en faveur de la jeunesse paysanne demeurée fidèle à l'idéal agraire va de soi. Il ne saurait y avoir, selon lui, chez les membres de la société urbaine, tant populaire que bourgeoise, la maturité du caractère, le sérieux de l'intention et la gravité du geste qui demeurent l'apanage de la population paysanne. La ville lui apparaît à priori de moeurs légères et moralement corrompue, ce qui rend pernicieuse toute influence qu'elle peut exercer sur l'habitant de la campagne. Partant de cette ligne de démarcation rigide, il s'en suit que, devenu un résidant de la ville, le paysan se voit contraint à une vie répréhensible suivant la morale paysanne et que seul l'entourage des champs saura conférer à nouveau à ses intentions et à ses gestes une pureté qui soit authentique.

PORTRAIT DE LA FEMME

CITADINE: FRÊLE, LÉGÈRE, CAPRICIEUSE	PAYSANNE: SOLIDE, TRAVAILLANTE, RAISONNABLE
Blanche Davis était jolie (Te 41) [...] une jeune fille, grande et blonde comme les blés (Te 40) [...]	Marguerite était une jolie fille, blonde, grande, les joues rouges [...]; elle avait <u>belle mine</u> et <u>grand air, les bras hardis,</u>

son visage charmant de poupée, la taille mince et souple, de sa riche carnation, [~~s~~es yeux noirs et pétillants], les belles boucles de sa chevelure. (Te 55) [...] une couronne de cheveux d'or encadrant un joli visage intéressé (Te 43) [...] la svelte silhouette de Blanche (Te 163) [...] la sémillante beauté de Blanche (Te 77) [...] la rayonnante beauté de Blanche (Te 168) [...] la pétulante Blanche, aujourd'hui heureuse de ses vingt-et-un printemps, toute entière à ses rêves dorés de (jeune fille riche), fière de l'éclat d'une beauté qui rayonnait dans tout Montréal. Blanche Davis, en effet, à cause de sa beauté, à cause de la (fortune de son père) donnait le ton à toute la société de l'Ouest de la Métropole; aussi les prétendants à sa main d'héritière

la taille mince et souple, de [grands yeux bleus][...] De toute la personne de cette jeune fille émanait comme une grâce empreinte de dignité et de noblesse. Elle avait vingt ans. [...] les cheveux follets de sa chevelure s'embrâsaient et faisaient comme une auréole à son visage penché au-dessus de son travail. [...] Marguerite seule besognait à tout le train de la maison. Elle avait l'accoutumance de tout. Toutes ses journées se passaient dans la dure tâche quotidienne à mener rondement et à bien. [...] Des jeunes gens étaient aussi venus, souvent, le soir, tendre leurs filets à la fille de J.-B.M. qui, en plus de ses attraits physiques avait celui [...] d'une instruction [...] (FR 10-12) [...] le présent suffit

affluaient-ils. Elle était l'adoration de ses parents. C'était pour Blanche que M. Davis venait d'acheter cette villa des B.... [...] il avait d'abord hésité devant cette dépense inutile, mais il s'agissait de donner un jouet à leur fille. (Te 47-48)
 [...] quel va être le caprice de la journée (Te 51).

amplement à Jeanne et elle s'y adonne rieuse et légère, heureuse. (Fille de fermier relativement pauvre), elle se plaît dans sa position et ne désire pas en sortir. Occupée tout le jour à une dure besogne, elle n'a pas le dangereux loisir de rêver (RN 44-45).
 Son père l'aimait orgueilleusement. Il en était fier, quand il la voyait, alerte et joyeuse, parcourant la maison, rangeant les meubles, soufflant le feu, balayant, époussetant, toute au plaisir du ménage. (Te 22)

PORTRAIT DE L'HOMME

CITADIN: MANIÉRE, OISIF
 ... un jeune homme au regard ironique et gouailleur, aux lèvres pincées sous une fine moustache frisée au petit fer, et porteur d'un binocle... (Te 40) Gaston Vandry [...] était le fils d'un grand importateur

PAYSAN: COSTAUD, TRAVAILLANT
 Elle le trouvait beau, bon et fort [...] avec ses épaules trapues, son bon et doux visage, et ses yeux limpides. (FR 157)
Je suis le fils d'un paysan et j'aime la terre. Malheureusement, mon père [...] était

de vins français de Montréal,
et héritier, lui aussi, d'une
belle fortune. Gaston Vandry
 était, dans toute l'acception
 de l'expression, un "fils à
papa", et il en était encore à
apprendre la signification du
mot travail. Depuis les quel-
ques quatre années qu'il avait
 terminé dans un collège an-
 glais, des études parfaitement
 médiocres, son temps s'était
exclusivement partagé entre le
sport et les voyages. (Te 48-
 49)

pauvre et ne possédait qu'un
misérable lopin. [...] je dus
partir pour faire ma vie ail-
leurs. (FR 94-95) [...] le jeu-
ne émigré déploya dans les mul-
tiples besognes de la ferme une
ardeur et une habilité qui ré-
jouirent grandement le fermier.

(FR 45) C'est mon père qu'il
faut maintenant complètement
gagner à notre cause. (FR 95)

"Et Léon, comment c'qu'il va?
 demanda encore André Duval.
 --Il arrête pas... J'ai jamais
vu un travaillant comme ça;
c'est quasiment jour et nuit;
il faut q'je l'modère tout
l'temps... (FR 346)

AMOUR

AMOUR À LA VILLE

le flirt amusant (Te 75)
 [...] il se voyait prédisposé
 aux engouements passionnels
 [...] son imagination [...] le
laissait complaisamment

AMOUR À LA CAMPAGNE

l'amour sans tache (Te 75)
 [...] il se laissait aller à
 l'amour pur et sans heurts des
gens simples des campagnes.
 (Te 75) [...] lorsqu'enfin

<u>s'égarer dans des désirs</u> <u>craintifs, troublants et déli-</u> <u>cieux de joies inattendues, de</u> <u>tristesses sans cause</u> dont il <u>savourait l'enivrement et res-</u> <u>sentait la puissance.</u> (Te 75)	l'amour est venu frapper à la porte de son coeur, <u>elle ne</u> <u>s'en est pas émue outre mesure</u> <u>et n'a pas laissé errer son es-</u> <u>prit dans le domaine de la chi-</u> <u>mère.</u> (RN 45)
--	--

[...] il voit des jeunes gens [...] qui veulent un instant échapper au souci de l'or [...] pour <u>s'abandonner aux roueries</u> <u>du flirt, s'asseoir, suivant</u> <u>la coutume, le soir, près des</u> <u>jeunes beautés et les éventer</u> <u>de leurs éventails de plumes</u> <u>blanches, galamment escamoté,</u> <u>en leur débitant d'oiseuses</u> <u>paroles...</u> (RN 142)	Le temps était arrivé ou [sic] <u>l'amitié de l'enfance devait</u> <u>faire place à l'amour</u> du jeune homme et de la jeune fille. Tous deux, Paul et Jeanne, <u>s'y</u> <u>abandonnèrent délicieusement,</u> <u>sans que même ni l'un ni l'au-</u> <u>tre, un seul instant, se fût</u> <u>englué dans les pipeaux de la</u> <u>galanterie.</u> (RN 44)
--	--

<u>le flirt est un jeu de hasard</u> <u>auquel le coeur se ruine</u> [...] ce coeur de mondaine des villes s'était déjà trop embarrassé dans <u>les pipeaux du flirt</u> [...]	<u>L'amour rend sérieux et intéres-</u> <u>sé.</u> Aussi, devant <u>celui, pro-</u> <u>fond et sincère,</u> qu'il ressen- tait pour sa voisine, <u>Paul de-</u> <u>vint très grave tout-à-coup.</u>
[...] il était pauvre, simple [...] <u>l'idylle</u> n'en présentait	[...] <u>il ne se faisait pas il-</u> <u>lusion sur le véritable état</u>

que plus de charmes [...] <u>les</u> <u>reines s'éprenaient des ber-</u> <u>gers.</u> Aussi <u>croyait-elle bien</u> <u>sérieux, très sincère, ce</u> <u>qu'elle ressentait pour le</u> <u>jeune instituteur.</u> Et ces <u>sentiments était-ce seulement</u> <u>de la sympathie? Était-ce de</u> <u>l'amour? Son cœur n'était</u> <u>pas encore fixé.</u> (Te 75-76)	<u>de son cœur à l'égard de Jean-</u> <u>ne; il était bel et bien pris</u> <u>au piège de l'amour.</u> (RN 45-46) <u>Tous deux maintenant s'aimaient</u> <u>sans réserve, selon cette at-</u> <u>traction mystérieuse des âmes</u> <u>simples qui se rapprochent par-</u> <u>ce qu'elles communient dans</u> <u>des aspirations pareilles.</u> (Te 37)
--	--

[...] <u>la fougue de la jeunesse,</u> <u>les entraînements de la pas-</u> <u>sion [...]</u> <u>le caprice d'un</u> <u>jour, la folie d'un moment,</u> <u>le songe d'une nuit</u> (RN 46)	<u>un amour pur et durable</u> (RN 46)
--	---

MARIAGE

NOTION URBAINE DU MARIAGE:
AVENTURE, INTÉRÊTS

Et puis, on n'avait pas une
tête de linotte pour rien,
quoi! Pourvu que l'on ait des
oiseaux, des fleurs, un grand
chien roux; pourvu que l'on
galoppe en costume d'amazone
dans la montagne, ou que l'on

NOTION RURALE DU MARIAGE:
ENGAGEMENT, AMOUR

"Phydime, tu songes donc pas à
te marier bien vite?" [...]
"Il vaut mieux se marier jeune
quand on veut rester sur la
terre. On s'établit plus vite
comme ça." (BA 44-45) [...]
nos paysans [...] s'amuse

passé les après-midi à parcourir les étages des grands magasins à rayons... qu'est-ce que cela peut bien faire, le mariage?... (Te 49)

peu aux bagatelles des sentiments. Les mariages, dans nos campagnes de Québec, se bâclent vite. Nos jeunes gens ne s'avisent pas souvent de devenir amoureux et ainsi de laisser traîner les choses en longueur. (FR 107)

Blanche Davis [...] héritière [...] de la fortune de son père;

Gaston Vandry [...] héritier, lui aussi d'une belle fortune. Dans les deux familles Davis et Vandry, on avait formé des projets très bien à l'endroit des deux jeunes gens. (Te 48-49)

Si celui-là aime la terre aussi franchement qu'il m'aime, sans arrière-pensée, uniquement pour moi et pour la terre... [...] pourquoi ne l'aimerais-je pas? Il est bon et travailleur; il est fort, vigoureux, apte à tous les travaux et il aime la terre. Il est sincère [...] il parle notre langue et pratique notre religion. Que faut-il de plus pour faire un bon habitant canadien?... (FR 321-322)

La ville est à ce point corrompue qu'il n'y a pas de rémission possible pour ses fils et ses filles: Blanche Davis et Gaston Vandry (Te), la femme de Jacques Duval (FR), Camille

Gingras et la blonde de Joseph (BA), Camille Dufour et Louise Boivin (MA) résistent tous à l'influence purifiante de la campagne. Par contre, Paul Pelletier (RN), Paul Duval (Te), le cadet de Jean-Baptiste Caron, Jeanne et Pierre Maltais (MA), Jeanne et Joseph Gaudreau (BA) et Jacques Duval (FR) se laissent aisément gagner par la vie frivole, nocive et exagérément luxueuse de la ville, ils vont y mourir (Paul Pelletier RN), y dépérir physiquement (Jacques Duval FR), y connaître la déchéance morale (Paul Pelletier RN et Paul Duval Te), ou s'y perdre dans la masse des éternels chômeurs périodiques (Pierre Maltais MA et Joseph Gaudreau BA) à moins qu'ils n'optent pour un retour aux sources purificatrices de la terre (Paul Duval Te) ou qu'ils n'épousent une jeune fille qui n'a jamais renié la noblesse de ses antécédents terriens (le cadet de Jean-Baptiste Caron MA). Par la force des mots, Damase Potvin a voulu creuser un fossé infranchissable entre le monde du vice et celui de la vertu.

Conclusion

Pour ce faire, la symétrie lui est apparue comme l'a-tout majeur: noms, adjectifs et verbes concourent à créer cette alternance de paysages clairs et obscurs, de situations en blanc et en noir, d'états d'âme en rose et en gris. En noircissant les terres étrangères et en dorant "la petite patrie" (FR 8), c'est l'antagonisme entre la ville et la

campagne que Damase Potvin nourrit constamment: il ne laisse pas évoluer ses personnages mais il crée intentionnellement les milieux et les situations qui imposeront arbitrairement un devenir à chacun. Chaque roman fait partie du grand tout que constitue la thèse à défendre; d'une oeuvre à l'autre, Damase Potvin prolonge son exposé, ses écrits passés lui étant éternellement présents. Aussi les redites sont-elles fréquentes--de peur que le lecteur n'ait oublié certains arguments de poids ou qu'il n'en soit qu'à son premier ouvrage sur le sujet--et les comparaisons, sans cesse reprises--de peur de n'avoir pas été suffisamment convaincant ou de n'avoir été bien compris--. Les antonymes se succèdent, dans ses oeuvres fictives, comme les invocations d'une longue litanie.

ANTAGONISME DES CONCEPTS SOCIAUX

PLAN

3. Comparaison entre les rêves des pères et des fils.

Introduction: Comparaison entre le rêve et la réalité à établir.
Premier temps: comparaison entre les rêves des pères et des fils.

a) Ambitions des pères: centrées sur la terre

- poursuite d'une existence terrienne
- conservation et agrandissement du patrimoine, puis cession des biens à un héritier légitime
- propagation de l'idéal agricole à travers la province

b) Rêves des fils: centrés sur la ville

- affranchissement de la tutelle familiale
- libération de l'esclavage de la terre
- satisfaction du goût de l'inconnu

c) Sources d'inspiration de Damase Potvin

i) Virgile: Bucoliques et Géorgiques

- | | |
|---|----------------|
| <ul style="list-style-type: none">- louange de la paisible vie de la terre- paysages champêtres- triomphe de l'amour pur sur les amours vulgaires | } analogie des |
| | - termes |
| | - atmosphères |

ii) Louis Hémon: Maria Chapdelaine

- | | |
|---|----------------|
| <ul style="list-style-type: none">- exaltation du défricheur et du paysan- antagonisme entre la ville et la campagne- rythme cyclique des activités de la terre et de l'homme | } analogie des |
| | - personnages |
| | - situations |

Conclusion: Retour à la terre, idéologie ancienne dans un contexte moderne.

3. Comparaison entre les rêves des pères et des fils.

Introduction

Outre l'énumération des dangers à encourir à l'étranger et l'opposition des milieux rural et urbain, Damase Potvin recourt à la comparaison entre le rêve et la réalité de sa réalisation pour atteindre à la conviction du lecteur par la preuve de l'évidence; son intention est d'établir clairement que préférer la ville à la campagne équivaut à opter pour l'échec plutôt que pour la réussite. A cet effet, la vie et les gens lui fournissent une abondante matière à antithèses, qu'il dresse directement, l'une contre l'autre, l'échelle des valeurs de la ville et celle de la campagne ou qu'il abaisse la première avec l'évidente intention d'exalter la deuxième. Pour illustrer son idéologie, il fait, dans un premier temps, force étalage des "rêves" réalistes ou dorés que se font de l'avenir, le père et le fils (III-3), puis leur oppose, dans un second temps, le réalisme, pour les uns, doux, pour les autres, cruel, de l'existence choisie (III-4).

a) Ambitions des pères: centrées sur la terre

La génération des pères ne nourrit d'espoir que dans le sens de la fidélité. La terre est pour eux la "bonne amie" (Te 128) que, pour aucune considération, ils ne voudraient quitter.

Que c'est donc une pitié que de quitter sa terre
et sa paroisse quand ni l'une ni l'autre ne nous
ont jamais fait de mal!²⁷

Leur unique ambition est de la "conserver", de "la voir plus grande, plus belle, plus riche" (FR 72) conformément au désir de leurs prédécesseurs (FR 43) et, éventuellement, de la céder au fils ou au gendre qui serait lui-même "un gas [sic] de chez nous" (FR 84), "l'garçon d'un habitant" (FR 84), "le fils d'un cultivateur de la paroisse qui continuerait ainsi l'exploitation du bien paternel" (FR 31) (BA 50,64-65) (Te 37-39) (RN 22,30,99,239-240) (MA 74,164-165,180).

[...] il se vit, lui aussi, à la tête d'un beau bien, l'un des plus riches de la paroisse, et cela par la seule vertu du travail des deux bras d'un gendre de la bonne lignée des habitants bas-canadiens. De cette façon, il voyait l'avenir de sa terre assuré selon les rigoureuses convictions de son patriotisme. Il entrevit le futur mari de sa Marguerite, celui qu'il rêvait, travailler ardemment à agrandir, à embellir sa terre, à lui assurer l'avenir... [...] Il se réjouit même de la venue au monde de solides enfants qui assurèrent définitivement l'avenir de la terre paternelle agrandie, selon ses âpres désirs, sauvée à la race²⁸.

Quelques-uns poussent le patriotisme aux dimensions de la province et rêvent de quitter les vieilles paroisses où le sol est appauvri pour ouvrir d'autres terres à la colonisation et à l'agriculture; pour eux, l'avenir s'identifie à la

²⁷ Idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, p. 45.

²⁸ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 186-187; aussi dans p. 76-77, 72-73.

"belle vie de colon et d'agriculteur" et à la réalisation de leur "beau rêve de défricher, de défricher toujours, d'ouvrir des terres, d'ensemencer, de récolter sans cesse".

(RN 240) (aussi dans MA 26-27)

Depuis longtemps il caressait un rêve qu'il eût bien voulu voir réaliser. Malgré le bonheur qu'il pouvait goûter sur sa terre toute faite, il rêvait d'ouvrir là-bas, dans la forêt, une autre terre qui serait le commencement d'un village, d'une paroisse et parfois dans son beau rêve, où son fils et lui jouaient de la cognée à qui mieux mieux, il voyait les feuillages tomber avec des branches sèches, les futaies se briser, et la forêt, refuge séculaire de myriades d'oiseaux et de bêtes sauvages, reculer, reculer comme par enchantement, devant sa persévérance de défricheur obstiné qui s'entête... Il se voit seul au milieu d'arbres géants, possesseurs antiques du sol, masse à la fois passive et vivante qui l'écrase et semble le défier..... Il commence l'énorme besogne et bientôt une échancrure se fait dans la masse feuillue, la lisière recule et il a gagné la bataille...²⁹.

Le travail et l'ambition des pères s'inscrit ainsi dans un désir de permanence de la race et d'appartenance au sol: "conserver la terre paternelle" (FR 69), c'est à la fois préparer "l'avenir agricole de ses fils" (MA 141) et "continuer les destinées de la race" (FR 343). Mais à leur suite, peu de fils aspirent à "devenir un des habitants les plus à l'aise de la place" (MA 137); seul à André Duval--des personnages directement mis en scène--sourit la perspective de "rester un simple habitant, un pauvre cultivateur,

29 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 21-22.

un toucheur de boeufs..." (Te 4).

b) Rêves des fils: centrés sur la ville

Les fils lorgnent plutôt du côté de la ville qui leur offre ce qui leur apparaît une vie libre et intéressante en échange de l'affranchissement de ce qu'ils considèrent "cette harassante vie des champs" (FR 201).

Partir leur semble d'abord leur premier geste d'adulte; de "tempéremment [sic], fier et indépendant, vaniteux" (FR 202), ils désirent rompre avec la tradition qui les a fait cultivateurs de père en fils dans un contexte de "soumission à l'esprit des parents" (RN 65) qui excluait toute possibilité de choix. (FR 201-202) Quitter la terre pour la ville représente alors pour eux le seul moyen de se libérer de la tutelle de leurs parents, de satisfaire "un besoin de changement inhérent à tous les êtres qui se transforment" (RN 98) et d'abandonner une existence qui, à l'ère de l'industrialisation et du progrès, leur semble rétrograde, ennuyeuse et peu rémunératrice.

Voyez-vous, monsieur le curé, c'est plus fort que moi; je m'ennuie ici, c'est bien triste à dire, allez, je n'aime pas la terre non plus, j'en suis même dégoûté et je n'y saurais rien faire de bon... Tout m'ennuie vraiment; cette monotonie dans le travail, cette lenteur à avancer, à faire son chemin, ce train-train d'une vie que l'on passe à peiner, cette routine, enfin, d'un travail sans joie, sans amusement, sans distraction, je ne puis plus supporter cela... La routine, ici, on a bien droit de nous en accuser, nous autres paysans!... Et puis, voulez-vous que je vous le dise, monsieur le curé, j'ai vingt-et-un ans et, cette soumission quasi instinctive à des parents, qui sont bien bons pour moi, mais qui représentent l'autorité que je ne puis plus souffrir, cette soumission, dis-je, me pèse, et il me tarde d'essayer mes ailes, d'être livré à moi-même, enfin, de prendre les moyens qu'il me plaira et que j'aimerai pour gagner ma vie, pour avancer un peu, pour sortir d'une condition que nous faisons obscure volontairement....³⁰.

Dans leur sillage, ils espèrent entraîner la femme de leur coeur gagnée à son tour à l'heureuse éventualité de "vivre une belle vie tranquille, sans autre tracas" (FR 319).

Il était même convaincu que Marguerite, un jour serait heureuse de partir avec lui, de sortir de son étroit horizon, d'abandonner cette vie si horriblement ennuyeuse qu'elle menait dans une maison vide, près d'un père morose sans cesse en proie à l'idée fixe d'encadrer sa terre; comme s'il n'était pas plus pratique, puisqu'il ne pouvait continuer à la cultiver seul sans être obligé de recourir aux étrangers, de la vendre, d'en obtenir le plus d'argent possible, comme lui en offrait M. Larivé, pour s'en aller ensuite au village couler la vie douce d'un paterne rentier³¹.

30 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 63-64.

31 Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 203.

L'esprit de la ville est parvenu jusqu'à eux qui les invite à déroger à la règle traditionnelle pour s'imposer un ordre nouveau où l'argent est le critère du bonheur et la rentabilité, celui de la gloire, où la satisfaction personnelle tient la place du devoir et où l'efficacité excuse tout bris avec le passé. Pour eux n'existe plus cette "âme des anciens" qui préside aux travaux de la terre et cette croyance en la survivance de la race par la fidélité québécoise à la culture du sol. L'idée d'un héritage à conserver ne saurait davantage les émouvoir. (MA 117-118)

Partir, c'est encore quitter un labeur qu'ils considèrent annihilant. Loin de leur paraître sacrée, "la douce vie des champs" (MA 134)(FR 212) se réduit à "des soucis constants, un labeur sans trêve" (FR 212) et "un tourment continuel où la pluie, le beau temps, la chaleur, le froid, les bêtes mêmes deviennent des tyrans" (MA 134)(aussi dans FR 212). Le rituel quotidien leur semble une ennuyeuse et abêtissante routine (BA 79) et le cycle annuel des occupations, un "esclavage constant" (FR 305) puisque tout est "toujours à recommencer" sans "jamais le moindre plaisir, le plus petit agrément" (FR 320).

"Mais il faut bien partir pour les chantiers puisque c'est l'une des duretés de cette vie de cultivateur. On ne fait rien sur la terre durant l'hiver et c'est au fond des bois qu'il faut aller continuer nos misères. Qu'on vienne donc nous chanter encore que c'est amusant cette vie des champs! Quelle corvée jamais finie! Le printemps, c'est les semences, et l'été, c'est les récoltes, après les foin, ensuite, c'est le labour d'automne quand il n'y a plus de terre neuve à faire. Comme c'est amusant! Jamais un jour de répit! Puis quand on en a fini avec la terre, il faut s'en aller dans le bois, s'enterrer vivant des mois. Quelle belle vie! Vrai, c'est drôle comme un cirque...³².

Les labours, les semences, la fenaison, les moissons et les chantiers ont perdu à leurs yeux toute poésie et n'éveillent pas en eux les sentiments de liberté et de noblesse qu'ils inspirent à la race des amants de la terre. Il n'en reste plus que "cette vie de bête" (FR 305), "cette 'chienne de vie de campagne'" (FR 307) qu'ils détestent "à en avoir mal au coeur" (FR 304).

On est des esclaves, rien que des esclaves! On n'est pas maître de rien et tout est maître de nous autres, jusqu'aux animaux, jusqu'à l'herbe, jusqu'au temps! Et tout ça demande notre travail et nos sueurs. [...] des animaux nouveaux [...] réclameront plus de surveillance, un autre morceau de terre [...] exigera plus de travail, des instruments neufs [...] demanderont plus de soins. [...] Non, mais quelle vie, quelle vie, Seigneur!³³

Si certains ont pris la "résolution définitive, presque farouche, de s'en aller" (FR 305)--Jacques Duval (FR) et Pierre

³² Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 225; aussi dans p. 320.

³³ Idem, ibid., p. 225-226.

Maltaï (MA)--, d'autres parlent d'un retour possible mais peu probable: "Si ça fait pas ailleurs et si je trouve que c'est pire, je reviendrai, quoi! Mais il me semble que ça fera mieux!" (BA 79)--Joseph Gaudreau (BA)--ou encore d'une rentrée éventuelle au bercail: "je ne pars que pour deux ou trois ans, tout au plus; juste le temps de me gagner quelque bonne petite fortune qui me rendra heureux, au retour, et me permettra d'aider mes parents...." (RN 68); "J'achèterai une terre toute défrichée..." (RN 11)--Paul Pelletier (RN) et Paul Duval (Te)--. Mais Damase Potvin, pour quelques chapitres, historien, dans Restons chez nous, précise qu'en pratique,

tel qui n'était parti que pour quatre ou cinq mois laissait traîner son absence en longueur par une circonstance, puis par une autre, s'habituaît au pays, et finissait par y demeurer... Un grand nombre cependant revenaient au pays; mais les habitudes plus dispendieuses qui existent là-bas avaient souvent absorbé leurs gages, en tout ou en partie, et peu d'entre eux tiraient de leur voyage un profit réel pour acheter et défricher une terre à leur retour"³⁴.

L'ouverture du territoire québécois aux influences extérieures, en provoquant la rupture du vase clos, amène la réaction normale de l'individu trop longtemps en quarantaine: le désir, le besoin viscéral de s'affranchir: "je dois vous quitter, c'est irrévocablement décidé; rien ne peut plus me

34 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 115.

retenir, rien... [...] c'est irrésistible chez moi, ce départ". (RN 11) Et partant, c'est toute une société qui emboîte le pas.

A ce motif s'ajoute la baisse de la cote d'amour pour la terre chez la jeune génération et un engouement correspondant pour l'expérience de la ville. La plupart des partants affirment ne pas aimer ou n'avoir jamais aimé la terre:

Joseph Gaudreau: "Tout ce que j'ai c'est que j'aime pas la terre et vous aurez beau dire, je l'aimerai jamais, jamais, entendez-vous?"³⁵

Pierre Maltais: "Qu'est-ce que vous voulez? Je peux pas me faire à la terre. C'est plus fort que moi. J'aime pas ça. Je peux pas m'y faire. Vous le savez, vous l'avez vu. Je suis pas fait pour ça. C'est dit."³⁶

André Duval: "Non... Je l'aime pas plus que je l'aimais, la terre. Je l'ai jamais aimée et je l'aimerai jamais, là..." [...] Je l'aime moins que jamais... depuis, surtout, l'hiver passé! J'en ai trop enduré! Il y a des limites à tout, là! Je la déteste, la terre, et elle m'aime pas plus que je l'aime. On s'accordera jamais, c'est sûr!..."³⁷

Paul Pelletier: "je n'aime pas les travaux des champs, je ne peux m'y faire... [...] ne me parles [sic] plus de culture, à présent, je t'en prie; c'est un métier que j'abhorre; et, d'ailleurs, ce n'est pas un métier que celui dans lequel on ne peut réussir qu'à la condition de se priver de tout..."³⁸

³⁵ Idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, p. 79.

³⁶ Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 164.

³⁷ Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 318.

³⁸ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 11.

Pourtant, ils se surprennent à retrouver en eux quelques regains d'amour pour la terre et pour la vie insouciante et heureuse qu'ils ont connue auprès d'elle. (MA 131-132)(FR 206-212)(RN 53,73,89)(Te 15-16) Cependant, le bris net d'intérêt pour la terre de la génération des pères à celle des fils s'explique moins par une baisse de l'amour chez ces derniers que par la présence d'un stimulus nouveau, d'autant plus irrésistible qu'il est vaguement connu: l'existence d'une autre vie que celle rituellement reprise au service de la terre.

Mais si Paul Duval s'ennuyait parfois de la terre dont il se trouvait comme banni, il arriva qu'il se mit à souffrir également de la nostalgie du monde, maladie d'autant plus dangereuse pour lui qu'il ne connaissait à peu près rien de son objet. Que savait-il, en effet, de ce monde que son instruction, si mince fut-elle, lui avait, croyait-il, rendu accessible! [...] Et, parce qu'il ne le connaissait pas complètement, il se mettait quelquefois à l'aimer follement et brûlait de s'y hasarder. [...] Il prenait comme une sorte d'âpre plaisir à opposer les tranquilles recoins des campagnes qu'il connaissait à la fébrilité de l'autre vie qui surabonde et qu'il ignorait...³⁹

Cet attrait se manifeste d'abord par des "rêves persistants" (RN 36)(BA 55,72)(MA 116-117,128)(Te 16-17,32-33)(RN 6,33-34)(FR 161-162), par le désir de "s'amuser" et de "voyager" (FR 76)(BA 70)(MA 187) et par l'acquisition de "jolis talents de société" (FR 75) qui font de chacun d'eux le "coq de la

³⁹ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 16-17.

paroisse" (FR 223), "le roi de toutes les veillées", "la coqueluche de toutes les jeunes filles de la paroisse et des villages circonvoisins" (FR 75)(BA 77-78), puis, plus immédiatement, par la décision arrêtée de "s'en aller dans les villes avec le plus d'argent possible" (FR 82), argent qui sera la "part d'héritage" (BA 83)(MA 196)(FR 82-83,203)(RN 143), le fruit du travail d'hiver dans les chantiers (MA 164) (FR 203-204) ou encore le produit de la vente d'une terre acquise lors d'un mariage avantageusement conclu (FR 82-83). Pour l'instant, la ville concentre les possibilités de l'"emploi payant" (MA 205) qui rapporte "des gages terribles" (BA 45) et exclut toute routine monotone (BA 80), du travail à "heures fixes" (BA 66)(MA 184-185) et de la "paye hebdomadaire" (MA 184) touchée "à la fin de la semaine" (BA 58), les avantageuses "merveilles" (MA 189) que sont le "théâtre" (BA 70), les "amusements" (FR 82), les "quartiers qui nous rendent muets d'admiration", les "boulevards bordés d'arbres et de restaurants somptueux" et les "ruelles même, où l'on doit voir tant de choses curieuses et drôles" (RN 34) et la facilité "de s'y faire une belle vie, une vie 'd'adon avec ses goûts'" (MA 189)(BA 70)(aussi dans Te 33). Les projets d'installation à la ville comportent l'éventualité "de trouver une excellente place" comme peuvent l'être celle de "commiss dans une grande épicerie" (FR 204), de "déblayeur de grand'scie" (MA 119)(BA 56) dans un moulin à papier ou

d'employé dans une "fabrique" ou un "commerce" (FR 301) et "de découvrir un logement confortable, pas cher", meublé "à bon marché chez des marchands de 'seconde main'" (FR 204). (cf. FR 227-229)

Partir, c'est donc la douce liberté "d'être enfin maître de [soi]" et de faire à sa guise "sans demander l'avis de personne..." (RN 97), et "la double joie d'un bonheur" que l'on croit "éternel" et "d'une vie toute nouvelle" (MA 196) ou les rêves n'ont inscrit que "la gloire et la fortune" (RN 98).

c) Sources d'inspiration de Damase Potvin

Cette nette opposition entre les ambitions des pères et les rêves des fils, tout en exprimant une réalité propre aux années 1900, précise directement ou indirectement les sources dont s'est inspiré Damase Potvin pour créer ses fictions: aux Bucoliques⁴⁰ et aux Géorgiques⁴¹ de Virgile, il emprunte la louange de la paisible vie de la terre, les paysages champêtres et le triomphe de l'amour pur sur les amours vulgaires; à Maria Chapdelaine de Louis Hémon⁴², il

40 Le texte consulté est celui qu'a établi et traduit E. de Saint-Denis pour la Collection des universités de France, Paris, Société d'édition "Les Belles Lettres", 1942, 76 p.

41 Le texte consulté est celui qu'a établi et traduit Henri Goelzer pour la Collection des universités de France, Paris, Société d'édition "Les Belles Lettres", 1926, 180 p.

42 Le roman a d'abord été publié par tranches dans Le Temps de Paris, en 1914; il a paru en librairie en 1916.

soutire l'exaltation du défricheur et du paysan, l'antagonisme entre la ville et la campagne et le rythme cyclique des activités de la terre et de l'homme.

i) Virgile: Bucoliques et Géorgiques. - Damase Potvin a abondamment puisé chez Virgile. Certes, certains emprunts apparaissent évidents; ainsi en est-il de "l'heure des 'lata silenciosa' de Virgile" (MA 22)(Te 73), "du 'dolce farniente'" (Me 34), de "l'odor agri" de la vieille terre fraîchement remuée" (RN 6), de la "douceur élyzienne [sic] des champs" (FR 51), de "la nature voilée d'un agreste mystère" (RN 192,16), de la "vapeur laiteuse, diaphane" montant vers la voûte céleste (RN 218)(Te 101), des "flots irisés de la baie" (RN 192,153)(Te 73), de "l'étoile du Berger (piquant) son clou d'or dans le ciel sombre" (Te 159)(RN 237) ou, plus directement du

- "Tityre tu patulae..." s'exclame, lyrique, le premier ministre, moi aussi, je me plais à réciter sous le tegme d'un orme... [...]
- "Poète, prends ton luth et me donne un baiser", clame le Secrétaire Provincial⁴³;

mais la plupart des emprunts se font aussi voilés que peuvent l'être des éléments de situations: c'est l'atmosphère même des Bucoliques et des Géorgiques que Damase Potvin cherche à transposer dans ses romans. Reprenant la vision de Virgile

⁴³ Damase Potvin, Le "Membre", Roman de moeurs politiques québécoises, p.24-26; 1re Bucolique, vers 1-2; Livre IV des Géorgiques, vers 566.

de la venue d'un âge d'or qui marquera une renaissance universelle⁴⁴, Damase Potvin appelle une régénération de sa race par un rapprochement avec la nature purifiante et un retour à cette "noble profession aussi ancienne que la création" qu'est celle de l'agriculteur (RN 18): dans ses oeuvres fictives, la mer, la terre et le ciel président aux travaux des boeufs et de son équipage marquant le renouveau de la végétation, la reprise du travail et un regain de vie chez les créatures qu'amène chaque printemps tout comme dans les Bucoliques, "c'est le cycle universel de la voûte céleste, des terres, des mers qui ramène les étoiles à leur place, pour le recommencement de la Grande Année" et que "l'allégresse universelle en résulte"⁴⁵.

C'était un de ces matins de fin de mai où, de très bonne heure, dans les campagnes, le train des semailles bat déjà son plein.

A cette saison de l'année, dès cinq heures, en effet, les petits chevaux canadiens et de grands boeufs, attelés à la charrue, tournent la glèbe avec une sorte de lenteur active, à croire qu'ils ne s'arrêteront jamais, pendant que l'on entend le chant des oiseaux, les cris des hommes des champs et les mugissements des troupeaux de vaches et de génisses qui paissent éparpillées aux environs, dans les prés de chaume non encore labourés ou sur la lisière de la forêt déjà verdoyante.... Toute la journée, le soleil printanier va répandre sur ces pensibles paysages une clarté qui rayonne et qui charme.... Jusqu'au moment où il s'approche de midi, l'astre tempère son ardeur et permet à la brise de rafraîchir l'espace que bientôt rempliront tout entier ses rayons dominateurs....

44 IVe Bucolique.

45 Ibid., vers 50-52; classique Hachette, p. 26, note 1.

Et quand, sur le soir, la nature s'est voilée
d'un agreste mystère; quand le roi du jour, arrivé
au terme de sa course quotidienne, s'est arrêté au-
dessus d'un nuage sombre que frange une lumière
d'or, avant de faire le plongeon dans les flots
irisés de la baie [...] ⁴⁶.

Comme Virgile ⁴⁷, Damase Potvin chante le bonheur du "pur"
et "honnête" cultivateur (Te 146-147) (aussi dans RN 177)
qui atteint à la vertu par une existence de piété et de tra-
vail et à la liberté de l'homme de la terre dans la pour-
suite d'une vie sans soucis du lendemain, sans ambitions ef-
frénées (cf. RN 15-18), "cette vie simple et sans fièvre du
paysan" (RN 29) qu'il cherche à louer constamment, recourant,
tout comme son modèle, à l'alternance des descriptions de
paysages et des développements de situations. A sa suite
également, il peint les retours de printemps et la reprise
des travaux successifs de la terre, labourage, hersage, en-
semencement, récolte, fumage.... ⁴⁸ et redit la science innée
du cultivateur le rendant apte à choisir le moment propice à
chaque tâche ⁴⁹ et capable d'identifier les signes précurseurs
de vent, de pluie, de soleil ou de neige par l'observation
des teintes du ciel, des agissements des animaux ou des

⁴⁶ Damase Potvin, Restons Chez Nous, Roman Canadien,
p. 191-192.

⁴⁷ Livre II des Géorgiques, vers 458-542.

⁴⁸ Livre I des Géorgiques, vers 1-120.

⁴⁹ Livre I des Géorgiques, vers 160-286.

variations des vents⁵⁰ (cf. antérieurement: I-1, I-4, II-1, II-2, II-3). Ses paysages regorgent de verdure, de lumière et de soleil et exaltent le lent mais efficace travail de l'homme auprès de la terre.

PRINTEMPS: Vite alors, sur tout le sol du Témiscamingue, les champs s'étaient repeuplés.⁵¹

[...] Et ce fut ainsi durant plusieurs jours, du matin au soir, un va-et-vient incessant dans l'étendue de deux grands champs et l'on fouilla en tous sens, le laboureur geignant le front penché, et le flanc battant des chevaux, pour mettre à nu l'humus inféfeur, plein du suc et qui semble aussi, par la vapeur qui s'en dégage, rendre sa sueur de résistance et d'efforts...⁵²

L'on s'était mis à semer et à planter dans les carrés des labours encore humides. Les attelages et les hommes sillonnaient les champs. Avec des gestes saccadés, les semeurs, sac bombé de graines aux épaules, répandaient à la volée autour d'eux les grains qui coloraient de roux les sillons [sic] bruns ou noirs légèrement ouverts en bandes large [sic] et luisantes⁵³.

AUTOMNE: L'air est froid, pur et vivifiant. Par intermittence, le soleil, tout pâle répand ses ardeurs impuissantes à travers les nuages qui sillonnent l'étendue; la rosée scintille encore à la surface du sol. Le vieux Jacques Pelletier, avec ses deux grands boeufs roux, quitte la ferme et traverse d'un pas lent, presque déjà fatigué, la longue route que jonchent des paillassons de feuilles mortes....

50 Livre I des Géorgiques, vers 311-437.

51 Damase Potvin, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 47.

52 Idem, ibid., p. 51.

53 Idem, ibid., p. 47. (cf. paysage ambiant FR 45-53).

[...] dans le sillon qu'il creuse, il sème l'espérance pour l'année prochaine ... quand l'hiver aura disparu... [...] au milieu de ses humbles travaux, quand il tourne la glèbe avec cette sorte de lenteur active, et fait s'entr'ouvrir le sol qui sent frais et bon... Les deux grands boeufs roux, au bout du sillon, reviennent sur leurs pas. Vigoureux, ils marchent en tirant ferme dans le joug; leur tête, résignée, s'incline. L'écume de leur mufle exhale une fumée qui s'évapore aux feux tièdes du jour; leurs bons grands yeux contemplant le sol. A les voir de loin, on dirait que leur corps ondule de façon charmante, en leurs mouvements réguliers et il semble que leur belle robe brune, marquée de taches blanches, s'harmonise aux tons du ciel et de la terre...⁵⁴

Tout comme le poète initié dont parle Virgile "trouve dans la poésie la réalisation de la plus haute puissance humaine, l'explication de l'univers, et la révélation de l'élément divin qui est en nous"⁵⁵, ainsi le paysan de Damase Potvin, bien qu'incapable de l'exprimer, atteint les sommets de la liberté et de la noblesse en participant, corps et âme, à la lente évolution de la nature; tout n'est que champs, soleil, forêts, eau, arbres, oiseaux, animaux, ciel autour de lui. (cf. descriptions de paysages: (RN 151,173,189,217-218) (MA 20-23) (FR 23-24,45-49,91-92,96-99,105-107,149-157,316-317,323,331-332) (Me 23,25-26) (Te 38,72-74,83) (BA 46,60)

54 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 149-150.

55 Bucoliques, classiques Hachette, p. 2, d'après Paul Maury, Le secret de Virgile et l'architecture des Bucoliques, paru dans les Lettres d'Humanité, tome III, "Les Belles Lettres", 1944.

Parmi les gens qui ont grandi au milieu des champs, il y en a qui sont de vrais poètes muets; ils peuvent tout comprendre et sentent tout; seulement, ils ne savent pas donner de formes à leurs impressions qu'ils ne sont pas capables de traduire⁵⁶.

Reprenant le ton des Bucoliques V et X chantant Daphnis qui "ressuscite dans l'allégresse du véritable amour" après avoir "triomphé de l'amour terrestre jusque dans sa mort" et "verse sa pitié sur Gallus, le poète privé des suprêmes révélations, qui succombe aux fureurs de l'amour terrestre"⁵⁷, Damase Potvin exalte ceux qui se sont grandis en renonçant à l'appel trompeur des villes anglaises ou américaines pour répondre à celui de la terre du pays de Québec et embrasser la noble profession de paysan--Léon Lambert et Marguerite Morel (FR), Paul Duval et Jeanne Thérien (Te), André Duval (Te) et Donat Mansot (Me), Maria Chapdelaine (RO)--.

Oh! la douceur de vivre!... de vivre dans ce décor d'une beauté sans égal [...] Sa pensée [...] se reposait pleinement, divinement, sur Marguerite [...] et sur le grand paysage qui baignait dans les tremblements d'une atmosphère éblouissante. [...]
Oh! comme prenait une heureuse fin sa vie trop aventureuse.
Léon Lambert était devenu un vrai Canadien du "pays de Québec"⁵⁸.

⁵⁶ Damase Potvin, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 172.

⁵⁷ Bucoliques, classiques Hachette, p. 3.

⁵⁸ Damase Potvin, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 331-332, 334.

Ah! le bonheur de se revoir [...]
 Ah! la minute exquise de ce baiser du retour!...
 [...] comme elle était belle, la récompense de son
 ardente et jeune foi; inoubliable instant entrevu
 tant de fois [...] réalité, enfin, toujours espérée
 mais qui apparaissait si lointaine qu'il semblait
 que la vie ne serait pas assez longue pour en savou-
 rer la joie...⁵⁹

De même, il pleint ces paysans-nés qui ont renoncé à l'idéal
 terrien pour "se constituer les esclaves de quelque bourreau
 américain, de quelque potentat de la finance, ou du demi-
 dieu d'une puissante manufacture!..." (RN 120)--Paul Pelle-
 tier (RN), Jacques Duval (FR), Pierre Maltais (MA) et Joseph
 Gaudreau (BA)--

Il mourut sans entendre une de ces voix d'ami ou
 de parent qui font une caresse à l'âme et reconfor-
 tent [sic] par leur seule puissance... Il mourut
 en dévorant l'espace de l'oeil sans l'avoir parcou-
 ru, terminant une carrière que pendant trois ans il
 avait voulu faire ingrate, humiliée, obscure... Il
 a eu des ailes à ouvrir, mais l'air que, par un ca-
 price, il avait choisi pour le porter a manqué autour
 de lui. Son rêve fut son monde, Pauvre rêve!...⁶⁰
 Pauvre Paul!⁶¹

Telle Aphésibée appelant le retour de Daphnis de la ville⁶²,
 Damase Potvin invite ses jeunes compatriotes qui ont délaïs-
 sé la terre paternelle à rentrer au bercail; il chante l'a-
 mour né du sein même de la terre et qui s'épanouit à son

⁵⁹ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs cana-
 diennes, p. 181-182.

⁶⁰ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 229.

⁶¹ Idem, ibid., p. 136.

⁶² VIIe Bucolique, vers 64-109.

rythme mais il l'épure de ce qu'il a de sensuel chez Virgile pour n'en garder que les manifestations chastes et silencieuses. (FR 333,157,93)(Te 22-25,37,181-184)

Son imagination ouvre toute grande son aile et s'envole, légère et joyeuse, vers le pays ensoleillé de sa Jeanne, pour la retrouver là, belle et dans toute l'exquise fraîcheur de ses vingt ans... Et ils vont tous deux, leur coeur battant à l'unisson, par des sentiers ombreux, qu'illumine l'éclat de ses beaux yeux. Elle, le sourire aux lèvres, rayonnante et gracieuse, dans toute la troublante beauté dont le printemps de la vie a paré son front vierge de jeune fille; lui, ému, s'enivrant du bonheur d'être près d'elle, buvant les paroles qui tombent de ses lèvres, se berçant au charme de sa voix, grisé de félicité, l'extase dans les yeux, le paradis dans le coeur.... Inoubliable ivresse de pur et chaste amour!...⁶³

Empreint de la dignité des travailleurs de la terre, il s'élève au niveau du sublime: les mouvements deviennent vaporeux et les sentiments, éthérés. Les personnages touchent alors l'irréel ou le grandiose et n'ont plus cette conscience du présent matériel et incarné si propre aux gens de la terre; la reprise d'expressions ou de passages poétiques d'un roman à l'autre ajoute à l'oeuvre cette teinte de lyrisme propre à la littérature de l'antiquité.

Damase Potvin emprunte à Virgile un monde où le travail semble libéré du pénible et de l'astreignant et ne revêtir que le grandiose et l'éternel. C'est par la sacralisation de l'univers champêtre qu'il atteint à l'idée d'une pureté intrinsèque des travailleurs de la terre et d'une

⁶³ Damase Potvin, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 163.

permanence de la race liée à la fidélité à la terre.

ii) Louis Hémon: Maria Chapdelaine. - Les emprunts à Maria Chapdelaine, bien que plus techniques, demeurent à la fois importants et évidents pour qui connaît le roman de Louis Hémon. Ce sont d'abord les personnages et les situations qui inspirent Damase Potvin; l'analogie entre les atmosphères vient par surcroît.

Presque tous les personnages de Maria Chapdelaine trouvent un frère dans les oeuvres fictives de Damase Potvin. Le père Samuel Chapdelaine se prolonge dans cette race de pionniers qui, "en vrais défricheurs de la forêt" se devaient d'"aller toujours plus avant" (MA 26); avares de paroles mais généreux de leurs bras, les Alexis Maltais (MA), Onésime Gaudreau (BA), Jacques Duval (Te) et Jean-Baptiste Morel (FR) sont de sa trempe bien qu'après un premier défrichement et une contribution à la fondation d'une nouvelle paroisse, ils ne rêvent plus de s'enfoncer davantage dans les bois comme lui. Ces mères et ces jeunes filles s'occupant de l'aurore à la nuit tombée des tâches du ménage et de l'ordinaire comme du soin des animaux et des menus travaux des champs sans jamais se ménager un instant de loisir, Elisabeth Maltais (MA), Ernestine Gaudreau (BA), la mère Duval et Jeanne Thérien (Te) et Marguerite Morel (FR) s'apparentent physiquement et moralement à la mère Laura Chapdelaine et à sa fille Maria. Eutrope Gagnon qui fait une cour assidue mais gauche à Maria

se retrouve sous les traits de l'ardent mais réservé Léon Lambert dont la "condition le faisait manquer d'assurance" (FR 333); l'aventureux François Paradis qui propose à Maria une vie différente de la sienne mais pour laquelle elle nourrit un certain intérêt se mue en Blanche Davis qui s'intéresse momentanément au jeune paysan-instituteur Paul Duval et fait naître en lui la possibilité d'épouser avec elle une vie dont il rêve sans trop la bien connaître (Te); l'exilé Lorenzo Surprenant qui n'arrive pas à se faire à ce pays de colonisation et offre à Maria de l'épouser avant de retrouver le luxe, les distractions et la vie facile des villes américaines renaît sous les personnages de Louise Boivin (MA) et de la blonde de Joseph (BA) qui, temporairement installées en milieu agricole, n'attendent que le jour des épousailles pour rentrer dans leurs Etats-Unis d'adoption et sous ceux de Jacques Duval (FR), de Pierre Maltais (MA) et de Joseph Gaudreau (BA) qui n'aspirent qu'à se libérer de l'esclavage de la terre et des animaux; l'"homme engagé" et survenant Edwige Légaré revit en Léon Lambert (FR) venu d'ailleurs et prêt à mettre toutes ses forces et ses énergies au service de la terre.

L'analogie des situations est sans doute plus frappante. Chez Damase Potvin également, des jeunes filles récitent mille Ave dans la nuit de Noël avec l'espoir du retour de leur fiancé (Te 178-182); des couples se retirent sous le

couvert des feuillages pour échanger des regards et quelques paroles amoureuses à l'abri des yeux indiscrets (FR 154-157); des amoureux tressaillent lorsque les circonstances les mettent en présence l'un de l'autre (FR 19,57,93,157) et se jurent un "oui" de fidélité jusqu'au printemps prochain alors que le travail aura rapporté l'argent nécessaire à la fondation d'un foyer (Te 18,25,36); des jeunes gens "s'écartent" dans les bois--Charles Castonguay et Jacques Duval (FR)--et meurent de froid dans la tourmente--Jules Gagné (MA)--en tentant témérement de regagner le foyer; des hommes et des jeunes gens occupent les longs mois d'hiver à peiner dans les chantiers et à la drave (MA)(BA)(FR) tandis que des jeunes filles ne quittent la maison que pour la messe dominicale, certains offices religieux et de rares visites au village voisin--Marguerite Morel (FR) et Jeanne Thérien (Te)--; des femmes se signent et allument des "chandelles bénies" lorsque l'orage gronde (FR 47); des habitants des "vieilles paroisses" vont fonder de nouveaux villages avec l'espoir d'en faire de "belles paroisses" où s'établiront leurs fils (BA)(MA)(Te)(FR) pendant que certains de ces derniers mettent dans un établissement à la ville ou aux Etats-Unis l'idéal à atteindre (Te)(FR)(BA)(MA); des époux font l'éloge de l'épouse si "vaillante", si "courageuse", si "capable" en tout, de "si belle humeur" malgré la fatigue, malgré les misères, malgré les travaux d'hommes qu'elles s'imposent (BA 62,72-73)

(MA 176-177,191-194); enfin, certaines jeunes filles optent définitivement pour un conjoint qui aime la terre non sans avoir vibré pour celui qui leur promettait une vie plus intéressante à la ville (FR). Dans ses oeuvres comme dans la réalité, Damase Potvin voudrait bien que ce soit aussi la terre qui l'emporte sur le goût de l'aventure (FR)(Te)(MA)(BA)(Me), que l'on soit fidèle à l'idéal des ancêtres (3e voix), que l'on nourrisse un amour sans borne pour la terre qui sait "se faire en toute occasion si belle" (FR 96)(1ère voix) et que l'on garde ce caractère catholique, français et terrien propre à la race (2e voix). Comme Louis Hémon dans Maria Chapdelaine, c'est "l'homme de terre" (FR 83), l'homme typiquement d'ici que Damase Potvin veut chanter, celui qui demeure attaché au passé et qui cherche à le perpétuer dans l'avenir; et pour atteindre ses lecteurs, lui aussi bâtit ses romans suivant le cycle des saisons, oppose la campagne à la ville et les terres en culture à la forêt, satisfait ce besoin d'informer des compatriotes de l'existence de coutumes qu'ils pourraient être en voie d'ignorer: comment faire de la terre (BA)(MA), faire boucherie (FR) ou tisser au métier (FR)(MA)(BA), ou comment se déroule la vie dans les chantiers (FR)(MA)(BA), une journée de fenaïson (FR)(MA)(Te) ou la célébration du jour du Seigneur dans les nouvelles paroisses (MA)(BA). Et pourtant, Damase Potvin ne parvient pas à imprégner ses romans de la simplicité qui

plane sur Maria Chapdelaine: là où Louis Hémon a su observer des êtres dans leur lutte quotidienne avec la vie, Damase Potvin ne sait résister à la tentation de manipuler des personnages pour desservir une thèse.

L'intérêt de Damase Potvin à Louis Hémon est double: en tant qu'écrivain, il a été des premiers à reconnaître la qualité de Maria Chapdelaine et à vouloir honorer cette réussite littéraire par l'érection d'un monument à Péribonca⁶⁴ et personnellement, il était l'époux d'une parente de ce Monsieur Bédard qui a donné asile au jeune Français durant la période de rédaction du roman. Que Damase Potvin reconnaisse la valeur de Maria Chapdelaine n'a d'extraordinaire que le peu de temps qu'il ait mis à le faire, contrairement à plusieurs. Mais son besoin de l'imiter dans l'espoir de parvenir à la réussite ou à la gloire relègue en second sa perspicacité de critique pour souligner un manque de confiance en son talent ou un manque d'originalité de son pouvoir créateur. Il demeure assez significatif que les analogies avec Maria Chapdelaine se retrouvent toutes dans les oeuvres postérieures à 1916, date de publication de Maria Chapdelaine--sauf Restons chez nous, mais les Jacques et Paul Pelletier et Jeanne Morin s'inscrivent, comme Samuel Chapdelaine, Lorenzo Surprenant et Maria Chapdelaine, dans une

64 Le Terroir, vol. 1, no 7, mars 1919, p. 1-4.

lignée d'hommes et de femmes typiquement d'ici, le défricheur, l'exilé et la femme dévouée et soumise, ce qui situe Damase Potvin et Louis Hémon dans une même époque tout en laissant à chacun la place qui lui revient dans la littérature de la fidélité--; elles inscrivent néanmoins Damase Potvin dans la lignée des écrivains médiocres qui suivront les traces de Louis Hémon sans jamais le dépasser, jusqu'à ce que paraisse enfin le roman qui saura reconnaître l'urbanisation graduelle et nécessaire des ruraux comme un fait accompli, sans en faire le procès, Trente arpents de Ringuet⁶⁵.

Conclusion

L'antagonisme entre les ambitions des pères et les rêves des fils s'inscrit donc dans un courant d'idées qui avait déjà cours dans l'Antiquité. Tout comme Virgile a vécu à l'heure où "tous se rendent compte" que "Rome, devenue puissante par la guerre et l'agriculture, mais prête à se perdre par l'excès même de sa grandeur et de son luxe, ne se sauvera que par un retour à la terre"⁶⁶, ainsi Damase Potvin vivant en même temps que Louis Hémon les années de l'industrialisation et de l'urbanisation, croit, à l'instar

⁶⁵ Ringuet (Louis-Philippe Panneton), Trente arpents, Paris, Flammarion, 1938, 293 p.

⁶⁶ Géorgiques, classiques Hachette, p. 43.

de certains "hommes sérieux, inspirés par de nobles sentiments" (RN 113) que, puisque, dans le passé, "l'agriculture a fait du Canada, notamment de notre province, une des contrées les plus agricoles du monde", "le retour à la terre" demeure pour l'avenir encore "la garantie certaine de la richesse et du bonheur de notre pays" (Me 150). Damase Potvin a voulu appuyer son oeuvre fictive sur l'idéologie de Virgile et la rendre avec la qualité littéraire dont Louis Hémon a fait preuve dans Maria Chapdelaine; mais il n'avait ni l'objectivité de celui-ci, ce qui lui eût permis de délaisser la technique du contraste, ni le sens pratique de celui-là, ce qui lui eût fait rechercher au problème de l'exode des jeunes Québécois hors de la province, des solutions appropriées à l'époque révolutionnaire dans laquelle il vivait.

ANTAGONISME DES CONCEPTS SOCIAUX

PLAN

4. Comparaison entre les réalités de la ville et de la campagne.

Introduction: Comparaison entre le rêve et la réalité à établir.
2e temps: comparaison entre les réalités de la
ville et de la campagne.

a) Réalités de la ville: malheur des fils

- expérience dramatique de la ville pour les fils
 - dans l'anecdote
 - dans l'exposé idéologique
- sens de la ville pour l'exilé:
 - i) angoisse: présence d'un monde étranger et hostile
 - ii) solitude: voisinage d'êtres et de choses inconnus
 - iii) désillusion: constat et amertume d'un échec présent
et futur
 - iv) nostalgie de la terre natale: rappel des souvenirs et
appel d'un retour au passé
 - v) dépravation: libertinage, débauche, ivrognerie.

b) Réalités de la terre: bonheur des pères

- expérience dramatique de la ville pour les fils pressentie
par les pères
- sens du départ pour le père
 - i) abandon de la liberté pour l'esclavage
 - ii) abandon du milieu purifiant pour le milieu pollué
 - iii) abandon du gain assuré pour la chimère
 - iv) abandon de l'essentiel pour l'accessoire
 - v) abandon des qualités traditionnelles de la race.

c) Réalité de l'exode: malheur de Damase Potvin

- constat de la situation: partage de l'ambition des pères
 - i) effritement des traditions
 - ii) déchéance de la race agricole urbanisée
- prise de position: rejet des rêves des fils
 - i) destruction des rêves de la ville, par le biais du terme
 - ii) exaltation de la réalité de la terre, par le biais
du personnage

Conclusion: Remèdes à l'exode: - défrichement de terres
nouvelles
- attachement au sol.

4. Comparaison entre les réalités de la ville et de la campagne.

Introduction

Tout rêve appelle sa réalisation mais, comparative-ment aux rêves qu'ils en ont fait, la réalité d'une existence à la ville se veut cruelle pour les jeunes campagnards: dans les romans fictifs de Damase Potvin, qui fuit allègrement la douceur de la campagne nous bien brutalement avec la "vie dure" (MA 204) "rude et peu rémunératrice" (RN 188) et la "solitude déprimante" (Te 137) auxquelles le rythme de vie urbain contraint tout nouvel arrivant sans métier ni spécialisation (Te 141). Pour établir le contraste entre le rêve et la réalité, Damase Potvin recourt donc, dans un second temps, à la comparaison des réalités telles que vécues à la ville et à la campagne.

a) Réalités de la ville: malheur des fils

Dans l'anecdote, l'expérience de la ville s'avère un drame. Paul Pelletier (RN) se voit obligé de travailler comme débardeur à la rade de New York, d'habiter une "méchante petite chambre nue" (RN 135) et d'errer par les rues et sur les quais pour se divertir; il se fait bouvier sur des navires reliant New York et Le Havre mais contracte, à bord, la tuberculose dont il meurt avant de pouvoir satisfaire

son désir de retour à la terre natale. Jacques Duval (FR) "est quasiment toujours malade "en raison du manque d'air à Montréal; il a épousé "une dépensière sans bon sens" qui "lui mange tout c'qu'il gagne avec ses toilettes", et comme il ne peut suffire entièrement à ses besoins, il doit recourir à l'aide financière de son père puisque sa femme ne "veut pas entendre parler" d'une installation à la campagne (FR 345). Joseph Gaudreau (BA) et Pierre Maltais (MA), après avoir mis du temps à se trouver un emploi, ont dû se contenter d'un travail dont le revenu ne leur permettait pas de dormir "sur des lits de roses" (BA 86); leurs rares lettres ne faisaient "pas sonner très haut la note de l'enthousiasme" (MA 203-204) et suggéraient plutôt un régime de "misère" et de "vache enragée" (BA 86); quelque temps après cette première installation, ils quittent le Maine "pour s'en aller dans le sud" où les attendent "une position payante" (BA 86)(MA 205). Plus heureux, Paul Duval (Te) réintègre la chaleur de "la terre paternelle" et de "la douce fiancée des Bergeronnes" (Te 34), non sans avoir connu, à l'instar de Paul Pelletier, la triste expérience de l'ennui, de l'inactivité et de la solitude et succombé à la néfaste influence des "antres du vice et de la débauche" (RN 178). Dans l'exposé idéologique, le séjour à la ville demeure tout aussi dramatique: exilé à la ville, le fils de paysan connaît des "jours enfiévrés par l'ardeur du travail" suivis de "jours vides de tout, du travail comme

du plaisir" (Te 146) entre lesquels il appelle secrètement un "retour à la santé morale" (Te 168); car la ville ne tarde pas à signifier aux yeux du nouveau venu, angoisse, solitude, désillusion, nostalgie de la terre natale et dépravation.

Au jeune campagnard en quête de découvertes, la grande cité s'avère, à l'abord, un milieu étranger: elle lui révèle une vie "enfiévrée et criarde", des habitudes sociales libérales, voire libertines, la prédominance de la langue anglaise sur la française, du plaisir sur le travail, de la rouerie sur la franchise, de l'affectation sur la simplicité, la co-existence brutale de la richesse et de la pauvreté, enfin, tout un monde de "grandeur et de force" qui le ravale au rang de rejeton (Te 135-136)(RN 141-142).

Paul se défiait de lui-même, en campagnard que gênait l'ambiance nouvelle et qui redoutait de se trouver pris dans un réseau de choses angoissantes et ignorées. [...] il se sentait mortifié de l'antipathie de la grande ville à son égard. Il croyait voir dans le regard des hommes qu'il rencontrait un parti-pris [sic] d'indifférence contre lui, à moins que ce ne fût de la dureté soupçonneuse⁶⁷.

Le spectacle de l'opulence lui donne la mesure de sa bassesse, de la médiocrité de ses ressources (RN 142-143) et celui de la gaieté, celle de sa tristesse, de la vanité de ses espoirs de bonheur. Les choses, les gens et les coutumes de la ville, si différents de ceux des milieux ruraux, deviennent vite

⁶⁷ Damase Potvin, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 133.

à ses yeux un ensemble "hostile et menaçant" (Te 135) qui écrase "sa fierté de paysan", blesse "son orgueil de simple" (Te 136) et nourrit chez lui des sentiments d'angoisse et d'infériorité.

Sa souffrance d'exilé est aussi faite de solitude. Englouti dans une mer de nouveautés, il se heurte, à chaque croisée, à l'obligation de se plier à une façon d'être ou de faire qui n'est pas sienne. Nul paysage, nul sourire, nul amour n'a d'appellation familière: "sans métier, sans amis" (RN 186), il vit l'ennui et l'effroi du solitaire perdu au sein d'une foule d'inconnus.

Le grondement de la rue montait à lui et lui faisait mal au coeur. Il sentit qu'il ne s'accoutumerait pas à cette solitude déprimante. Elle lui causait de bizarres malaises; elle l'effrayait et il devint inquiet quand il vit les pénombres noyer les coins de sa chambre⁶⁸.

La nuit s'étend toujours plus épaisse, silencieuse, avec la solitude, avec la tristesse dans la chambre de Paul face à face avec son ennui.....⁶⁹.

A peine trouve-t-il "au milieu des quartiers pauvres et tranquilles de la cité", "des compatriotes qui avaient abandonné, depuis longtemps le pays, pour venir, comme lui, chercher fortune dans la grande République" (RN 159) ou dans une grande ville du Québec. Mais si ce peut lui être momentanément "une sorte de consolation de savoir qu'il n'était pas le seul

68 Idem, ibid., p. 137.

69 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 136.

à avoir fait ce rêve des Etats-Unis" (RN 165), le contexte quotidien lui redit tout le poids que lui est devenu son isolement volontaire et que seules des larmes, souvent amères, réussissent à alléger (Te 139).

Tout en apportant quelque réconfort, ces larmes affirment le constat de l'échec et l'amertume des illusions perdues. (RN 145) La ville n'amène pas la fortune; tout au plus accorde-t-elle un "maigre salaire" (RN 143) contre un "travail ingrat" (RN 147) accepté, faute de mieux, pour "combler les vides inquiétants qui s'étaient faits dans son gousset" (Te 142)(aussi dans RN 143-144,186-187) et permettre de vivre "malgré les désillusions, malgré les tristesses du présent et les terreurs de l'avenir" (RN 145). Les dures exigences de cette "rude besogne" (Te 142), l'obligation de peiner sans plaisirs (Te 142-143) et sans loisirs (RN 155), la succession d'"heures angoissantes" (Te 139) et de "jours mauvais" (Te 183) sans perspectives meilleures, laissent présager des lendemains sombres et un avenir inquiétant.

Plusieurs mois se passèrent, tout l'hiver encore, puis, le printemps reparut. La fortune ne vint pas pour Paul: ni la fortune, ni la chance; pas même cette aisance qui fait que l'on peut vivre, sûr au moins, du jour du lendemain.... Le lendemain, au contraire, s'annonçait toujours pour lui sombre et de plus en plus menaçant. [...] De quoi demain sera-t-il fait? Cruelle incertitude!...⁷⁰.

70 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 211.

Contrairement à ses rêves, le fils de la campagne se voit contraint à une "carrière ingrate, humiliée, obscure" (RN 229), condamné à n'être éternellement qu'un "pauvre abandonné sur la terre maudite de l'exil" (RN 172); ses lettres redisent sans cesse "chomâge, inaction, ennui, travail sans rémunération" et laissent filtrer un mot "de remords et de regret peut-être que le pauvre enfant voulait bien retenir mais qui lui échappait malgré lui" (RN 151).

On le sentait bien à la ferme, ces lettres suintaient la douleur goutte à goutte; il y avait une larme dans chaque mot⁷¹.

En regard des "souffrances subies", "des larmes versées" et des "souvenirs de tristesse et d'angoisse" (RN 200), la vie lui semble plus "qu'un leurre, qu'une longue illusion" sur laquelle il ne trouve mieux que de pleurer (RN 174).

Le seul échappatoire à cette "noire mélancolie" (Te 134) qui le poursuit partout demeure un rappel des "choses si suaves" (RN 164) du passé, des "souvenirs si doux de 'chez nous'" (RN 226-228).

71 Idem, ibid., p. 151.

Le foyer! c'est vers lui, lui seul, que s'en-
volent toutes les pensées de Paul durant ces lon-
gues journées [...]

Ah! comme il l'aurait aimée la charrue, main-
tenant qu'il ne pouvait plus en tenir les manche-
rons: comme il l'aimait à présent son village de
Bagotville avec ses coins d'Eden, la belle Baie
des Ha! Ha! aux flots si bleues [sic], irisés.
Devant ces images de la patrie lointaine, le pays
qui l'avait tant charmé dans ses rêves et qu'il
habitait maintenant lui apparaissait tout-à-coup
opprimant, mortel...⁷².

Mais cette rétrospective ne fait que "[torturer] le coeur
de l'expatrié" en lui remémorant "les heures sereines vécues
en famille" (Te 161), en lui rappelant que le "départ" choi-
si au "début de sa vie d'homme" a marqué le "commencement de
l'exil et de la misère" (RN 174) et en provoquant chez lui
les larmes de la "révolte", de l'"émotion", de l'"ennui" et
de la "désespérance" (RN 170,182)(Te 161).

Lui qui croyait que la réalité c'était la liberté,
la fortune, le plaisir; non, c'était le rêve, cela;
et la réalité, elle était là-bas, à la ferme, dans
la pauvreté décente, même dans les petites priva-
tions, sauvegardes de la dignité....⁷³.

L'évocation de la terre natale accentue l'écart entre le
sort du bienheureux demeuré au pays et celui du "paria vo-
lontaire" (RN 205) qui, en "insensé", "a lâché la proie pour
courir après l'ombre" (RN 206): alors que le présent de
l'un respire la permanence des promesses de la terre, celui

⁷² Idem, ibid., p. 153-154; aussi dans p. 187-188.

⁷³ Idem, ibid., p. 135.

de l'autre est tissé des grands et des petits malheurs du travailleur journalier qui ne peut rien espérer du lendemain. La pensée d'un retour définitif sur la terre paternelle devient alors l'unique baume à tous ses maux; ce serait là le seul moyen de mettre un terme à ce qui n'est plus pour lui qu'une "longue et cruelle séparation" (Te 181) de son village et des siens pour lesquels "il se sentait un attendrissement infini" (RN 182).

Retourner au pays, au village!... oh! le beau rêve qui allait se réaliser. Il s'y croit déjà. Il y arrivera en automne, sans doute [...] Il lui fallait donc aller au bout du monde, manger de la misère jusqu'à s'en gorger, endurer les souffrances sans nom de deux longues années d'exil, pour apprendre que ce qu'il cherchait, c'est précisément ce qu'il vient de quitter!...⁷⁴.

Tous ne parviennent cependant pas à concrétiser ce rêve.

Et encore, lorsqu'ils y réussissent, ils ramènent avec eux le poids d'une expérience amère qui ne s'oublie pas: dans les heures sombre de tristesse et d'ennui, ils ont cédé, par faiblesse, aux "plaisirs bas" (RN 182) du libertinage et de la débauche auxquels la ville invite sa population de désœuvrés et de solitaires.

Depuis qu'il était en ville, des étonnements de toutes sortes avaient commencé pour lui. [...] Son désœuvrement voulu lui fit connaître une époque étrangement troublée⁷⁵.

74 Idem, ibid., p. 214, 206.

75 Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 146; aussi dans idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 178.

Jusque là, Paul avait évité avec horreur ces lieux maudits.... Mais il y avait la sombre nostalgie dont il voulait se débarrasser à tout prix; mais il y avait l'ennui qui le guettait sans cesse [...] Alors, il souffrait. [...] et, il cherchait à se révolter contre cette puissance inconnue qui étreignait son coeur dans de pesants anneaux de fer! [...] Paul se mit à boire, à boire avec frénésie pour s'étourdir. Depuis un mois, on le voyait traîner les bouges, au rang des plus débraillés [...] Il était lib⁷⁶ertin.

Le milieu champêtre avait su jusque là garder ces jeunes au "coeur bon" (RN 176) "à l'abri des contagions malsaines, des dépravations précoces des étiolés de la ville" (RN 177) (Te 146). A la ville, "le milieu, l'ennui, le désœuvrement, la solitude devaient fatalement exercer leur néfaste influence", les faire "glisser sur la pente dangereuse" (Te 146) (RN 177), les "avilir", les "ravalier au niveau de cette classe d'ivrognes" dont la "débauche" est "repoussante et vulgaire" (RN 179); mais le souvenir d'un passé vertueux allait les aider à se tirer de l'"abîme" (RN 183) de l'ivrognerie en les engageant à redonner à leur vie "le tranquille niveau de naguère" (Te 149).

b) Réalités de la terre: bonheur des pères

Si les pères avaient des ambitions plus sobres que celles des fils, leur conception de la ville rejoint les

⁷⁶ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 179-180; aussi dans idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 147-148.

tristes réalités que leurs fils y ont connues. Bien que volontairement confinés au quadrilatère de leurs champs, ils avaient pressenti cet écart entre la vie urbaine et la vie rurale; aussi, l'idée de départ de leurs fils pour la ville, tout en signifiant pour eux l'abandon de la terre, de ses garanties d'avenir et de ses propriétés purifiantes, représente un choix de l'esclavage, de la corruption sociale, de la perversion morale et de la déchéance physique.

On voit là devant soi son garçon qui pourrait être heureux, à qui il manque rien et qui a tout ce qu'il lui faut pour faire une bonne vie tranquille et plaisante; et vous l'avez vu tout d'un coup rechigner, s'ennuyer, ne rien trouver de son goût, chercher midi à quatorze heures pour s'amuser à toutes sortes de balivernes; puis, crac!.... lâcher tout et s'en aller; lancer au loin la belle boule qu'il tenait dans ses mains, c'est-à-dire une belle terre toute faite, généreuse, reluisante au soleil et qui serait à soi dans quelques années, et partir se faire ouvrier dans des factoreries où il sera toute sa vie l'esclave des patrons, des foremans, des unions, de l'heure même; passant toutes les longues journées de la belle saison dans la puanteur de l'huile des machines au lieu de respirer l'air sapineux du bois ou le salin de l'eau; vivant ses hivers dans la chaleur pesante des fournaies à la place de notre beau froid sec et sain qui pique le sang dans les veines pendant la journée en attendant, le soir, la bonne chaleur des grosses bûches de merisier qu'on a jetée pour la nuit dans le gros poêle à trois ponts de la cuisine....; n'avoir pour tout horizon que les murs étroits de maisons malpropres alors qu'on avait les champs, les bois, la baie! Non, mais, comprenez-vous ça, vous autres? Que j'en ai vu, moi de ces pauvres fous! Et dire que mon garçon en était un!⁷⁷

⁷⁷ Idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, p. 82; aussi dans idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 166, 186; et dans idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, p. 186.

Ils déplorent cet abandon de l'essentiel pour l'accessoire, du sérieux pour le plaisir, de la liberté pour l'esclavage, de la paix pour le tumulte, de la sécurité pour l'incertitude (BA 57-58)(MA 121-122). Amoureux d'un passé qu'ils voudraient voir se perpétuer, ils voient à regret se modifier le visage de la race d'une génération à l'autre; déjà leurs filles ne s'identifient plus à ces qualités qui ont été la marque de noblesse de leurs mères;

C'est dommage qu'on ait coupé si court entre les femmes du temps de notre jeunesse et les "créatures" d'aujourd'hui qui ne pensent qu'aux fariboles, aux veillées et aux promenades. On dirait que le travail leur fait peur et qu'elles vont en mourir du coup. Et plus les inventions de toutes sortes rendent leur besogne facile, plus elles veulent partir, s'en aller. Il viendra un temps où tout se fera tout seul et alors ça sera, je pense, le comble du malheur. On apportera tout, bien rôti, dans le bec des gens, et ils courront ailleurs après des rêves⁷⁸.

et leurs fils ne savent plus suivre aveuglément la route de la fidélité et de l'obéissance comme eux l'ont fait.

⁷⁸ Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 192; idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, p. 73-74.

Depuis notre naissance, nous autres, [...] on suit d'un pas tranquille notre petit bonhomme de chemin dans la route que nos parents nous ont enseignée. On pourrait espérer que nos garçons fassent de même. ... Ils sont pas ce qu'on a été. Nos garçons et nos filles ne peuvent plus suivre nos traces. Ça leur fait peur. [...] Et quand, un soir, nous autres, les anciens, les vieux, [...] on s'est retourné pour voir si nos enfants suivaient, on s'est aperçu avec un gros chagrin sur le coeur que les uns traînaient de l'aile et que les autres, pendant qu'on marchait les yeux ouverts seulement sur les moyens de faire rapporter nos terres, avaient pris un autre chemin. Allez donc crier pour les rappeler! Ils sont emportés sans voir leur chemin comme s'ils avaient le coco plein de bourrasques⁷⁹.

Avec peine, ils constatent que l'influence de la ville se fait sentir jusque chez eux, qu'elle est venue modifier le caractère traditionnel des centres agricoles en y propageant des idées nouvelles.

c) Réalité de l'exode: malheur de Damase Potvin

A leur suite, Damase Potvin exprime sa tristesse de voir changer un milieu auquel il s'est attaché: comme pour tous les vieillards qu'il crée, il inscrit l'idéal à atteindre dans un passé que l'évolution ne saurait conserver intact mais auquel il s'accroche désespérément.

⁷⁹ Idem, La Rivière-à-Mars, Roman, p. 190-191; idem, La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, p. 70-71.

Malheureusement, cette vie de famille périt parmi nous. On ne se plaît plus à rester chez soi. Quand ce n'est pas le père qui n'aime plus à se trouver au milieu de sa famille, c'est le fils qui a hâte d'arriver à ses dix-huit ou vingt ans pour s'échapper de la maison paternelle. Il ne se croit heureux et libre que lorsqu'il l'a quitté [sic]...⁸⁰.

Cette coutume tend à disparaître, hélas! comme bien d'autres. [...] Les jeunes gens surtout ne prennent plus plaisir à ces réunions où l'on parle sérieusement. Autrefois, il se formait de gracieuses idylles dans ces veillées familiales [...] Aujourd'hui, les jeunes gens préfèrent à ces humbles soirées et aux naïfs [sic] récits, le cabaret du village où, dans la fumée des cigarettes et le relent des liqueurs, on absorbe des boissons excitantes ou compliquées et l'on se livre à des conversations pour le moins louches....⁸¹.

Cette dégradation de la vie familiale et cet effritement des traditions ancestrales sont pour lui du nombre des effets que l'influence néfaste de la ville peut exercer sur la campagne qu'elle envahit, quand elle ne réussit pas à lui soustraire sa main-d'oeuvre la plus prometteuse. C'est alors, selon lui, l'abandon de l'"opulence" que recèlent encore les villages québécois pour la "misère" des grandes villes canadiennes ou américaines. (RN 148)

⁸⁰ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 51-52.

⁸¹ Idem, ibid., p. 83-84.

Oui, que ce doit être bon de peiner des jours entiers dans une manufacture enfumée et empestée plutôt que d'être maître dans un champ embaumé par la grande nature du bon Dieu; que ce doit être bon de sentir quelques pièces blanches dans son gousset et n'avoir pas le temps où la liberté de les dépenser avec profit et plaisir, plutôt que de jouir de la vraie liberté des fils de la terre et n'avoir dans sa bourse que juste ce qu'il faut pour ne pas nous donner la fièvre de plaisirs insaisissables; que ce doit être bon d'être l'esclave soumis d'un maître sans coeur plutôt qu'honorable cultivateur dans une de nos belles paroisses.... Que ce doit être bon, pour un père de famille d'amasser des sommes pour l'instruction de son fils afin d'en faire le serviteur d'un homme quelconque ou un rond-de cuir ennuyé dans quelque bureau plutôt qu'un habitant aisé et libre; que ce doit être bon, enfin, pour une mère de famille, au lieu d'enseigner à sa fille les travaux du ménage, de l'envoyer chaque matin, pâlir sur le métier, ou bien, à force de luxe et de gâteries, dus au mauvais exemple ambiant, d'en faire une pimbèche ridicule --quand elle ne fera pas autre chose...⁸².

Damase Potvin voudrait mettre un terme à cet exode des fils de la terre vers les villes; et pour ce faire, il s'acharne, avec toute la puissance dont les mots sont capables, à détruire les rêves dorés des jeunes, à peindre la seule sombre réalité qu'il sait voir en la ville et à dramatiser le sort réservé à ceux qui ont choisi comme leur, l'existence des citadins.

82 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 122.

En chaque ville américaine on ne voit qu'une sirène enchanteresse qui nous fascine et nous subjugué. [...] Combien s'en est-il trouvés qui, après avoir vu, touché, respiré ces villes, après avoir erré des jours entiers, dans leurs rues enfumées, méconnus, solitaires, au milieu d'une foule d'êtres indifférents, se sont tout-à-coup croisés les bras, puis, crispés, moralement et physiquement, se sont laissés mourir tristement. [...] les faibles ont bien peu de chances de se frayer une route en luttant contre la marée turbulente de ces villes....⁸³.

A constater la fougue avec laquelle Damase Potvin dresse le bilan des grandes villes dans ses romans et surtout dans sa longue parenthèse dans Restons chez nous (RN 103-133), il n'y a pas à douter qu'il se cache derrière la ténacité des pères qui tentent de décourager les intentions d'exode de leurs fils--Phydime Gaudreau (BA), Alexis Maltais (MA), André Duval (FR), Jacques Pelletier (RN)--, derrière la conviction du curé qui se charge patriotiquement d'une même ambassade auprès d'un jeune déjà perdu à la terre (RN), derrière le courage ardent des défricheurs--Jacques Pelletier (RN), Alexis Maltais (MA), Onésime Gaudreau (BA) et Jean-Baptiste Morel (FR)--comme derrière la joie du père de savoir son fils maintenant fidèle à l'idéal qui a été le sien--Claude Mansot (Me), Jacques (Pierre) Duval (Te), Jean-Baptiste Caron (MA)--.

83 Idem, ibid., p. 132-133.

Conclusion

L'oeuvre fictive de Damase Potvin s'inscrit ainsi comme un long plaidoyer en faveur du défrichement de nouvelles terres:

"Sur les terres nouvelles est l'avenir de la jeunesse du pays. Eloignez-vous des anciennes paroisses où le sol est épuisé, allez remuer dans nos cantons une terre neuve qui va rendre au centuple le prix de vos labeurs; [...] la colonisation de nos terres provoque une augmentation de la population; c'est à la fois favoriser l'immigration étrangère et retenir nos enfants au pays"⁸⁴;

toute lyrique, elle est vouée à l'ultime conservation du patrimoine familial et national.

[...] mais, pour l'amour de Dieu! n'allez pas affliger notre pays en donnant à l'étranger l'exubérance de vos jeunes années.....⁸⁵.

Je t'en prie, ne va pas condamner ainsi, à cause d'un caprice, cette belle vie du paysan et donner la préférence à celle que tant de nos malheureux compatriotes mènent aux Etats-Unis; ... Tu le sais bien, amour du foyer natal, respect aux traditions sacrées, existence sans fièvre, tout cela réside ici.....⁸⁶.

Repris d'un roman à l'autre, ce thème prend l'allure d'une longue mélodie qui cherche à transmettre un même message sous des dehors apparemment nouveaux. C'est par le biais des oppositions que Damase Potvin défend sa thèse en faveur

84 Idem, ibid., p. 17-18.

85 Idem, ibid., p. 17-18.

86 Idem, ibid., p. 67.

du retour à la terre ou de l'attachement au sol. L'écart entre la vie rêvée à la ville du fond des campagnes et l'existence sombre qu'est contraint d'y mener le paysan qui s'y réfugie, entre les ambitions dorées des amoureux de la ville et les espoirs modestes des amants de la terre, entre les "traîtres" (FR 191) et les fidèles à la terre, entre les fils de citadins et les fils de paysans, il le creuse en un ravin que les fortunés fils de la glèbe ne franchissent qu'à leurs propres risques et périls. Les situations qu'il crée se veulent l'expression de l'évidence à choisir entre la "réalité douce" (RN 126) et "la réalité froide, ironique, et moqueuse" (RN 47). En noircissant la ville, il voudrait faire oeuvre utile et retenir chez eux les fils de paysans qui rêvent de "s'en aller vivre de la vie anglaise ou américaine dans les villes" (FR 87): bon croyant, il cherche à éviter aux "âmes pures" les "mauvaises occasions"; grand patriote, il veut assurer à sa race une pérennité pour l'instant, menacée.

ANTAGONISME DES CONCEPTS SOCIAUX

PLAN

5. Présence de Damase Potvin dans son oeuvre.

Introduction: Omniprésence de Damase Potvin dans son oeuvre.

a) Mécanismes employés par Damase Potvin pour gagner les faveurs du lecteur

- i) Parti pris: - sympathie à l'égard des amants de la terre
 - antipathie à l'égard des amoureux de la ville
- Mécanismes de construction: - parallélisme des situations
 - contraste des destinées choisies
 - emploi de présages - sombres
 - heureux

ii) Techniques diverses utilisées par Damase Potvin-auteur

- apostrophe directe, à la première ou à la seconde personne, au(x) lecteur(s)
- apostrophe indirecte au(x) lecteur(s)
- apostrophe directe au personnage
- apostrophe directe à une catégorie de gens
- intrusion pure et simple de lui-même à l'intérieur du texte
- envolée lyrique
- élan oratoire patriotique
- attitude paternaliste envers les personnages aimés
- jugement de valeurs
- dramatisation des situations
- recours à diverses qualifications

iii) Couverts employés par Damase Potvin

- personnage narrateur: dans les descriptions
- personnages éclairés: dans les dialogues, les opinions exprimées

Effet produit: opposition des mondes du vice et de la vertu

Conclusion: Caractère prédicant de l'oeuvre de Damase Potvin

b) Expression directe de la thèse de Damase Potvin dans son oeuvre

- constat d'un besoin accru de main-d'oeuvre agricole
 d'une poursuite des mouvements d'exode
- conseil aux gouvernants: encourager le retour à la terre
- invitation à ses compatriotes: RESTONS CHEZ NOUS

Conclusion: Patriotisme de Damase Potvin, l'homme et l'écrivain.

5. Présence de Damase Potvin dans son oeuvre.

Introduction

Bien que l'écart entre les "nobles" ambitions des pères et les rêves "fous" des fils et le fossé entre la "douce" réalité des uns et la "froide" réalité des autres établissent, de par leur formulation même, les avantages de la campagne sur la ville, Damase Potvin n'hésite pas à insérer dans la narration des remarques, des nuances ou des critiques préjudiciables, par trop, à la ville: non satisfait de choisir des termes et des situations qui appuient sa thèse en faveur du retour à la terre, il s'interpose entre le narrateur et les personnages pour s'adresser directement ou indirectement à son personnage ou au lecteur, porter un jugement de valeur ou expliciter sa pensée.

a) Mécanismes employés par Damase Potvin
pour gagner les faveurs du lecteur

i) Parti pris.- Son parti pris nourrit à la fois son patriotisme et ses tendances au paternalisme. Ainsi, dans Le Français, il s'applique à rendre sympathique le couple Léon Lambert-Marguerite Morel en décrivant en termes chaleureux et approuvateurs leur attrait pour la campagne, leurs entretiens amoureux et leurs projets d'avenir--même procédé: Paul Duval-Jeanne Thérien (Te), Paul Pelletier-Jeanne Morin,

avant le départ de Paul (RN)--⁸⁷

1ière RENCONTRE- ÉCHANGE	<u>Le soleil maintenant avait dis-</u> <u>paru tout à fait [...]</u>	
HARMONIE DES SENTIMENTS DE- VANT LA NATURE	Les deux jeunes gens ouvri- rent toutes grandes leurs âmes à la divine confidence de ce soir, à cette paix immense, il- limitée des campagnes du Témis- camingue et qui semblait monter jusqu'aux astres. Ils gardèrent le silence pendant quelques mi- nutes, goûtant avec délice cette douceur des champs qui s'endor- ment. Et tous deux, en cet ins- tant délicieux, sentirent leur cœur se gonfler, déborder d'un amour immense, sans fin, pour la terre qui savait se faire en toute occasion si belle, et pour toutes ces choses à la fois sim- ples et sublimes qui les envi- ronnaient ⁸⁸ .	(1) SILENCE AGRÉABLE (2) HARMONIE (4) LÉON+MARGUE- RITE+TERRE (BEAUTÉ DE LA TERRE)
2e RENCONTRE	[...] dans l'après-midi, Jean- Baptiste Morel demanda à son en- gagé de descendre au village [...]	
AMBITIONS RATTACHÉES À LA TERRE	Il regardait sa fiancée, les <u>maisons d'en bas</u> , les <u>arbres</u> d'alentour, les <u>champs verts</u> et la <u>baie bleue</u> , <u>comme si tout</u> <u>cela eut été un rêve</u> . Il rem- plissait ses yeux de toute cette beauté robuste et charmante à la fois, et il éprouvait dans toute sa plénitude la grande joie de vivre... ⁸⁹ [...]	CAMPAGNE RÊVE=RÉALITÉ VIVRE=LÀ OÙ IL EST

⁸⁷ Dans les trois séries de citations qui vont suivre, le système de soulignage et les indications dans les marges visent à faire ressortir le parallélisme des constructions et le contraste des idées intentionnellement voulus par Damase Potvin. Les symboles semblables se répondent.

⁸⁸ Damase Potvin, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 96-97.

⁸⁹ Idem, ibid., p. 325, 332.

GRANDEUR,
NOBLESSE DE
L'AMOUR NÉ DE
L'AMOUR DE LA
TERRE

VS

BASSESSE DE
L'AMOUR À LA
VILLE

Et cet amour se manifestait ain- (3)
si que celui du Français dans
sa simple floraison élémentaire,
dans son épanouissement aussi
naturel, pourrait-on dire, que
celui du blé au sein de la terre
féconde où la graine a silencieu-
sement germé. Mais cet amour-là
n'était pas moins émouvant que
l'amour trop sûr de lui-même et
trop impatient du frein que le
relâchement des mœurs favorise
ailleurs dans les villes...⁹⁰

AMOUR NÉ
DE LA
TERRE

(5) CRITIQUE
NÉGATIVE
DE LA
VILLE

Par contre, il s'ingénie à creuser l'écart entre Jacques Duval et Marguerite Morel en entachant de termes péjoratifs l'exposé des intentions du jeune homme qui a choisi de s'établir à la ville et en appuyant le refus obstiné de la jeune fille de le suivre--même procédé: Paul Pelletier-Jeanne Morin, après le départ de Paul (RN), Blanche Davis-Paul Duval, rôles inversés (Te); critique uniquement négative: Joseph Gaudreau-la blonde de Joseph (BA) et Pierre Maltais-Louise Boivin (MA)--

1ère RENCONTRE-
ÉCHANGE

DISPARITÉ DES
SENTIMENTS DE-
VANT LA NATURE

Déjà le crépuscule des jours
courts de novembre commençait à
tomber [...]
Jacques et Marguerite sont seuls
sur la route. Le silence qu'ils
gardent d'abord, tous deux, com-
me la nature, est embarrassant;
aussi, Jacques, peu enclin à la
rêvasserie sentimentale, sent-il
le besoin de le rompre le plus
tôt en engageant la conversation
[...]

(1) SILENCE
LOURD

C'était les portes ouvertes (2)
aux éternelles doléances de Jacques
Duval qui en profita et qui partit
à la débridée à travers le champ
de ses rêves⁹¹.
[...]

⁹⁰ Idem, ibid., p. 334.

⁹¹ Idem, ibid., p. 224-225.

AMBITIONS RATTACHÉES À LA VILLE	<u>Jabotant à langue folle comme un merle dans un sapin, Jacques Duval avec complaisance se mit à étaler devant Marguerite ses ambitions et le rêve incessant de sa vie. D'un coup d'aile, s'élancant vers les nuages bleus, il bâtit à Marguerite un nid mollet dans le duvet et dans la soie. Chassant la fiction, il cherchait à se complaire dans les choses les plus positives de la vie. Il se dit sûr de trouver une bonne place à Montréal, miroir aux alouettes des jeunes campagnards canadiens</u> ⁹² . [...]	(5) CRITIQUE NÉGATIVE DE LA VILLE RÊVE=ILLUSION VIVRE=AILLEURS
BASSESSE DE L'AMOUR DÉDAIGNEUX DE LA TERRE	La jeune fille avait écouté sans l'interrompre l'ardent plaidoyer de son compagnon en faveur de la vie qu'il rêvait de lui faire partager. Elle n'avait pu s'empêcher d'admirer sa belle sincérité et avait pris plaisir à sa fougueuse éloquence. Mais elle se sentait forte, elle aussi, d'une conviction ardente, solide comme les racines d'un chêne. Plusieurs fois déjà elle l'avait exprimé [sic] à Jacques, cette conviction qui tirait sa force du plus profond des couches argileuses de la terre paternelle. Mais, ce soir mélancolique de la Toussaint, alors que venaient de sortir de ses lèvres des prières pour l'âme de ceux qui avaient fondé la terre du père, la sienne aussi, elle pensa que ce serait comme une sorte de sacrilège de s'obstiner à la défendre contre un <u>dédain trop injuste</u> . [...] en ce moment même, sous la splendeur de la lune qui maintenant émerge des collines, grande comme une roue de charrette, la terre du père, dont elle et Jacques longent les premiers champs, toute blonde dans la lumière pâle, pleine des transparences nacrées des cieux libres, la	(5) TON MÉ- PRISANT (3) AMOUR NÉ DE LA TERRE SUBLIMATION DE L'AMOUR DE LA TERRE (5) CRITIQUE NÉGATIVE DE LA VILLE
VS		
NOBLESSE DE L'AMOUR SUR LA TERRE		

92 Idem, ibid., p. 227.

terre n'apparaissait-elle pas assez (4) MARGUERITE
douce, assez belle, assez cajolante + TERRE
pour ne pas se faire aimer par elle- - JACQUES
même sans l'argumentation spécieuse (BEAUTÉ DE LA
d'acribes discussions...⁹³. TERRE)

2e RENCONTRE Dans l'après-midi du dernier di-
~~manche de mai, Jacques Duval était~~
~~venu~~ chez Jean-Baptiste Morel et avait
demandé à Marguerite de faire avec lui
une promenade [...] ⁹⁴.

Le parallélisme des situations ou le jeu des contrastes s'avèrent des procédés voulus chez Damase Potvin qui recherche l'affrontement direct de forces égales ou diamétralement opposées à l'origine; ici, il ne nous ménage que deux rencontres avec chacun des couples où il y ait communication des idéaux: les premières déterminent les intentions et les ambitions de chacun--Léon et Marguerite (FR 91-108); Jacques et Marguerite (FR 224-232)--et les deuxièmes statuent sur les options définitives de chacun et sur le genre de vie inhérent aux choix établis--Jacques et Marguerite (FR 316-323); Léon et Marguerite (FR 325-335)--, bonheur sans nuage à la campagne et malheurs répétés à la ville. Semblablement, dans Restons chez nous, Damase Potvin amène le lecteur à nourrir un penchant en faveur de l'amant de la terre en laissant présumer des jours heureux à la démarche aventureuse du père, défricheur de terres nouvelles:

93 Idem, ibid., p. 230-231.

94 Idem, ibid., p. 316.

- ASSURANCE [...] il ne désespéra pas, soutenu par les joyeuses éventualités qu'éveillaient en lui ses futurs projets...⁹⁵
- VERS LE
CONNU [...] hardis pionniers [...] savent bien quels dangers ils courent pour l'avenir; ils n'ignorent pas les privations et les fatigues [...] ils pressentent déjà les serrements de coeur de l'ennui et de l'isolement ... Mais cette perspective, peu souriante pourtant, les séduit et les attire davantage..... ils voient leurs travaux bientôt récompensés; et dans le mirage enchanteur de leurs vœux les plus ardents et de leurs plus chères espérances, ils saluent déjà avec allégresse une jolie ferme [...]⁹⁶;
- HÉROS À
L'HEURE
DU DÉPART
- MEILLEUR
À VENIR
- par contre il laisse présager des jours sombres à l'entreprise du fils, explorateur des grandes villes.
- VERS
L'INCONNU Et puis cette perspective d'une vie nouvelle qui allait commencer pour lui, pleine d'inconnu, le fit s'attendrir davantage. Bientôt allait finir pour ainsi dire, son enfance, allait s'enfuir ce passé d'insouciance heureuse; et il sentait cela, douloureusement, avec une impression inconnue de regret et d'effroi...⁹⁷.
- LÂCHE À
L'HEURE
DU DÉPART
- MEILLEUR
DANS LE
PASSÉ [...] il n'a pas songé qu'il fût si triste de partir... Alors, les regrets se font sentir en lui, amers et cuisants ... alors les souvenirs du passé arrivent en foule: ces chers souvenirs d'une vie paisible, fleurs toujours trop tôt flétries [...]⁹⁸.
- HÉSITATION Un instant, il hésite dans sa résolution; il a peur.... S'il allait voir briser son esquif sur les écueils de cette mer qu'il se prépare à affronter⁹⁹.

95 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 22.

96 Idem, ibid., p. 28, 30.

97 Idem, ibid., p. 73.

98 Idem, ibid., p. 89.

99 Idem, ibid., p. 89.

Dans La Baie et La Rivière-à-Mars, de pareils antagonismes se dessinent entre Phydime Gaudreau et les couples, Joseph et sa blonde et Jeanne et Camille Gingras, et entre Alexis Maltais et les couples, Pierre et Louise Boivin et Jeanne et Camille Dufour. Il importe à Damase Potvin d'établir au départ une nette distinction entre les "esprits réfléchis" et les "têtes légères et avides de plaisirs" (RN 89) et de s'assurer que ses lecteurs accorderont, dans la fiction comme dans la réalité, leurs préférences à ceux-là plutôt qu'à ceux-ci. A cet effet, il ne rate jamais l'occasion d'insérer quelques sombres présages qui les amènent, à leur insu, à souhaiter que le personnage en cause ne donne pas suite à ses projets d'installation à la ville et, renversant sa décision, se range plutôt du côté des fidèles à la terre.

Et comme il retournait vers le village, il réalisa tout-à-coup que son esprit irréfléchi, traversé de ces mélancolies vagues où se mêlaient tant de désirs d'inconnu, serait peut-être plus tard, secoué d'orages subits...¹⁰⁰.

Pour Jeanne, malgré la bonne humeur qu'elle faisait voir quand même et bien qu'elle se berçât, devant Paul, de l'espoir de son prompt retour, c'était l'évanouissement de ses plus beaux rêves... Bientôt, oui, bientôt, hélas! la réalité froide, ironique et moqueuse, viendra tinter son glas funèbre sur les débris de tous ses pauvres rêves anéantis...¹⁰¹.

¹⁰⁰ Idem, L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, p. 34.

¹⁰¹ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 47.
Voir aussi: (RN 19, 36-37, 42-43, 72-73, 91, 92, 99-100) (FR 315, 323) (Me 16-22) (BA 33, 46-47, 53, 54, 67) (MA 74-75, 113-115) (Te 115-116, 121).

Dans Le Français et L'Appel de la terre s'ajoutent cependant d'heureux présages dont le but est de porter le lecteur à désirer l'appartenance décisive de Jacques Duval et de Blanche Davis au clan des citadins, laissant ainsi libre cours aux amours des vrais amants de la terre. Dans L'Appel de la terre, la possibilité du retour de Paul Duval de la ville exprimée successivement par André (Te 129), par son père (Te 130) et par sa mère (Te 131), ainsi insérée dans la narration avant même que ne soient connus les détails de l'installation et des débauches du jeune homme à la ville vient prédire la courte durée du séjour à Montréal alors que cette même possibilité de retour, née dans le cerveau du menuisier lors même qu'il priait à l'église, veut engager le lecteur à croire en la réalisation du pressentiment malgré les heures noires à venir subséquentement pour le jeune homme à la ville. Ainsi préconditionné, le lecteur n'éprouve aucune surprise au retour de Paul mais Damase Potvin l'a amené à croire que l'issue du petit drame est celle qu'il a lui-même souhaitée. Dans Le Français, Damase Potvin établit au départ l'intention arrêtée de Jacques Duval de quitter la terre paternelle de sorte que l'intérêt repose sur l'évolution des sentiments du père Morel à l'égard de son gendre éventuel, Léon Lambert, plutôt que sur les possibilités d'une conversion de Jacques Duval à l'idéal terrien.

ii) Techniques diverses utilisées par Damase Potvin-auteur. - Mais là ne se limitent pas les techniques utilisées par Damase Potvin-auteur pour gagner ses lecteurs à la cause qu'il défend. Dans l'espoir de toucher affectivement ou de convaincre de l'authenticité de la situation qu'il crée, il recourt à l'apostrophe directe, à la première ou à la seconde personne, au(x) lecteur(s),

Nous qui vivons la vie régulière de la famille,
 [...] ne jugeons pas trop vite [...] (RN 181)
 Ah! vous qui vivez de la vie régulière de la famille,
 [...] ne jugez pas trop vite [...] (Te 148)
 Oh! ne les railloons pas, ces coutumes ancestrales [...]
 (RN 77)(Te 173)
 Voulez-vous connaître l'âme d'un peuple? regardez
 la contrée qu'il habite [...] (Te 7)
 (situation dans le temps: (RN 78,133)(Te 173)

à l'apostrophe indirecte au(x) lecteurs(s),

[...] la terre mourra, notre pauvre grande amie,
 [...] là-bas, les usines se rempliront de nos jeunes gens et de nos jeunes filles. L'humble église de nos villages deviendra trop grande [...] Là-bas, on massacrera notre belle langue des campagnes [...]
 Que cela sera triste!
 Et cela arrivera pourtant, si [...] on commence à rougir de son titre d'habitant [...] quand on préférera se faire aventurier des grandes villes [...]
 (RN 126-127)(aussi dans Te 15-16)(cf. RN 37)

à l'apostrophe directe au personnage,

Et si tu pars, et si tu suis les pernicious conseils de ta trompeuse imagination, Paul, tu le perdras ce trésor!... Pourquoi aller en chercher d'autres, imaginaires, à l'étranger, quand, sous ta main, sans te déranger, tu peux en posséder un, unique et précieux entre tous?... (RN 42)(cf. RN 136)

ou à une catégorie de gens,

Sybarites des salons, enfants pâles des villes,
qui vous croyez heureux de vivre douillettement
[...] chouberskis et salamandres; qui grignotez du
bout des lèvres quelques délicates friandises, ne
riez pas des bons réveillons d'habitant, devant le
gros poêle, [...] (RN 82)(cf. RN 136-137)

ou, encore, à l'intrusion pure et simple, à l'intérieur du
texte, de l'individu Damase Potvin, manifestement conscient
de son rôle d'écrivain.

Notre devoir de romancier intègre et conscien-
cieux nous oblige d'expliquer les causes... (Me 35-36)

Ecrivain impartial et documenté, il nous est
agréable de livrer à la postérité [...] (Me 58)
Le peu d'argent [...] a servi, on l'a vu, à réali-
ser [...] (MA 200)

Glissons rapidement sur cette époque
[...] Disons seulement que ce pays [...] (RN 205)
(cf. RN 27,81)

Pour chanter la terre ou tenter de mettre un frein à cet at-
trait grandissant pour la ville qu'il remarque chez ses com-
patriotes, il utilise également
l'envolée lyrique,

Charmes de l'amour des choses, lumière mystérieuse
répandus dans l'âme, qui pourra jamais vous décrire?
[...] (FR 187)(cf: (MA 22-23)(RN 164)

l'élan oratoire patriotique,

Emblématique sonnerie, symbole rugueux de l'initia-
tive, de la belle humeur et d'un espoir plus haut
que la terre [...]! (MA 25)
Misérables huttes [...] qui cachèrent le courage et
abritèrent d'obscurs héros [...]! (MA 32-33)
[...] Chapeau bas, toujours et partout, devant ces
héros. [...] (RN 59)(cf. MA 38-39)

l'attitude paternaliste envers les personnages aimés (doublée d'une critique positive),

L'élève des religieuses des Soeurs Grises de la Croix s'exalta, s'éleva sans le savoir aux plus hautes conceptions du patriotisme. (FR 87)

A-t-il ressenti une minute de regret, Jacques Pelletier, en quittant pour toujours les rivages de la Malbaie et en perdant de vue le clocher de sa paroisse natale? Nous ferions injure à son patriotisme solide et éclairé en répondant négativement. (RN 28-29)

Le bon abbé, tout ému par ses propres paroles [...] (RN 69)

(cf: (RN 6,28-30,46,99,180-183)(Te 23,37,127,149,164)(FR 56-57,69,153-157,331-334))

le jugement de valeur,

Marguerite Morel était une jolie fille, pleine de jeunesse et de fraîcheur, possédant même certains détails de grâce privilégiée dont rêvent les femmes du monde qui veulent se venger d'être pâles et maigres. (FR 11)(cf. RN 40-41,44-45)

Comme tous les campagnards, avant le déracinement, il ne voyait cette vie qu'à travers le prisme des plaisirs et, de ce côté, tout lui parlait d'une existence facile. Il ne s'était jamais mis dans la tête d'étudier le côté pratique et désenchanté. [...] (FR 226)

ou la dramatisation des situations.

[...] La terre eut beau crier, supplier par toutes ses mottes, par tous ses sillons, rien n'y fit. L'un de ses enfants parmi ceux qu'elle avait le plus gâtés, la quittait, lâchement, pour toujours.... Malgré les remontrances de son père attristé, malgré les supplications de sa mère en larmes, Jacques Duval partit brusquement [...] (FR 315,323)(aussi dans Te 121)(cf. RN 152,195)

Avec l'intention de créer une atmosphère, suggérer une prise de position ou excuser un personnage, Damase Potvin n'hésite pas à se faire psychologue et philosophe (FR 72,81)(RN 72,87,144,154-156,195)(Te 69 à 81,144,148-149,163-169)(Me 143-151)

etc., folkloriste (RN 7,9,160-165,228,234,241)(FR 158-159, 164,219-224,240-262,266-287)(BA 26)(MA 95), poète lyrique ou romantique (RN 53,88-89,137,175-176)(Te 69-76,116-121)(FR 62, 91-106,137), géologue, géographe, physicien (Te 42-44,60-62, 91-93)(FR 23-24,110-112,149-150,165,326-329) etc., ou spécialiste de la faune et de la flore du "pays laurentien" (Te 70-72,90,101-104)(FR 22,65,91-93,106,150-157,213-214, 268,317,337) etc.; mais toujours, par ces procédés et ces techniques, il vise à la création prochaine ou lointaine d'antagonismes idéologiques qui inciteront ses lecteurs à agir ou à militer dans le sens du retour à la terre.

iii) Couverts employés par Damase Potvin.- La recherche du contraste est, chez Damase Potvin, une obsession. Alors que, personnage-narrateur, il s'applique à dorer les paysages de la campagne et à noircir ceux des villes pour décourager toute intention d'exode des ruraux vers les grandes agglomérations urbaines (cf. III-2), il se ménage, pour appuyer ses vues, le témoignage d'un Léon Lambert qui, avec "une éloquence naturelle" et "un bonheur d'expressions qui [ravissent] ses auditeurs" (FR 161), dénonce la "bêtise" de "[rêver] d'aller [se] brûler les ailes [à la ville]" (FR 160) "avec toute la conviction que lui donnaient les souffrances qu'il avait endurées lui-même dans les fournaises entrevues, un soir, du haut d'un plateau de son Espinouze" (FR 163) (cf. témoignage FR 161-162) et celui du curé dont

l'"âge", le "coeur d'apôtre et de patriote" et les "quelques voyages" (RN 64 et 66) dans les villes étrangères donnent du poids à son exposé (cf. témoignage RN 64-69). A ce qu'il veut l'opinion de la réflexion et de l'expérience, il oppose le point de vue de ce qu'il considère une "pauvre imagination en délire" (RN 34) qui reproche au curé de ne voir que du noir à la ville (cf. témoignage RN 63-64):

Ici, tout est rose, au contraire, tout, et il n'y a que des princes; là-bas des esclaves, des parias...¹⁰²

et celui du prétentieux qui "s'amusait à se convaincre et à convaincre les autres qu'il connaissait à la perfection cette vie des villes parce qu'il avait fait, de temps à autre, quelques courts voyages à Montréal, à Ottawa, et dans quelques petites villes de l'Ontario (FR 226)(cf. témoignage FR 227-229):

Jacques Duval parla longtemps ainsi, amplifia la beauté de la vie des villes, exagéra les misères de l'existence dans les villages. [...] son imagination exaltée bondissait par-dessus tout [...] Il s'indignait et s'attendrissait tour à tour, il avait des mots doux et câlins et des paroles de colère selon qu'il parlait de la ville ou de la campagne. Il déchargea son coeur de tout ce qu'il y avait enfermé de rancœur et chercha à remplir son âme et celle de sa campagne de toutes les joies rêvées pour meubler la vie qu'il avait imaginée¹⁰³.

Ces remarques subjectives insérées tout au long des dialogues et des narrations, tout en éclaircissant toujours davantage

102 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 66.

103 Idem, Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", p. 229.

la position même de Damase Potvin, ont pour effet de diviser les milieux en "purificateur" et en "corrupteur" et les personnages en "bons" et en "mauvais" et de forcer une adhésion subjective du lecteur au clan du vice ou à celui de la vertu. Les fictions de Damase Potvin se réduisent ainsi à des duels dont l'arbitre connaît déjà l'issue: le devenir du personnage repose non sur la réussite ou l'échec de sa recherche d'épanouissement à la campagne ou à la ville mais sur une réussite ou un échec inhérent au milieu choisi. Le sort de chacun des personnages dépend donc d'un déterminisme réglé à l'avance et auquel nul ne peut surseoir.

Conclusion

La mise en place de structures parallèles contrastantes, l'intercalation d'heureux ou de sombres présages, l'opposition de points de vue discordants, la manipulation des personnages et des situations et l'emploi de techniques visant à influencer l'opinion du lecteur sont du nombre des mécanismes de dramatisation dont se sert Damase Potvin pour parvenir à ses fins. Sa quadruple présence--en tant qu'individu, membre de la collectivité québécoise, qu'auteur, que narrateur et sous le couvert de ses personnages sages ou éclairés--affirme sans équivoque le caractère prédicant de son oeuvre fictive.

b) Expression directe de la thèse de Damase Potvin
dans son oeuvre fictive

Si les situations anecdotiques, la structure des phrases et les mécanismes littéraires se veulent fort éloquents, Damase Potvin semble douter encore de leur pouvoir de persuasion puisqu'il y ajoute l'exposé franc et net de ses observations sur le mode de vie actuel dans les campagnes québécoises et de la solution qu'il préconise pour remédier à l'exode massif de jeunes ruraux vers la ville. A cet effet, Restons chez nous lui sert de tremplin puisque toutes ses créations fictives par la suite, bien que ne comportant pas d'incitations directes à la fidélité à la terre, s'inscrivent, par le biais des dialogues et des situations, dans une même intention didactique. D'une part, Damase Potvin constate qu'alors que les industries et les entreprises commerciales participent de plus en plus activement à l'expansion économique du pays, l'agriculture et la colonisation demeurent la "cause première de notre prospérité et de notre avenir" (RN 119) et que l'ouverture d'"immenses terres fertiles et incultes [sic]" (RN 117) du nord à la culture, crée un besoin accru de main-d'oeuvre.

N'a-t-on donc pas tout ce qu'il faut, ici, pour vivre et pour vivre à l'aise? Le pays se défriche et s'agrandit, les industries se crient, le commerce prospère, l'agriculture a fait du Canada, notamment de notre province, une des contrées les plus agricoles du monde; il nous faut donc tous les bras dont la nation peut disposer, tous les efforts, toutes les intelligences des fils de la patrie, si l'on ne veut pas nous voir envahir par les étrangers. Et tout cela est si nécessaire que si l'un des nôtres part, il faut immédiatement le remplacer¹⁰⁴.

Mais d'autre part, il observe que si déjà, "une partie de la population était obligée de s'exiler faute de travail et d'espace" (RN 117), maintenant, malgré cette expansion générale que le pays connaisse, l'exode se poursuit toujours sans qu'aucune "cause supérieure" (RN 118) ne motive ces départs jugés encore trop nombreux. "Pour satisfaire aux nécessités toujours plus impérieuses du pays grandissant", il conseille donc aux gouvernements d'aider financièrement les jeunes "à revenir sous le toit paternel", d'"applanir [sic] les difficultés" et de "renverser les nombreux obstacles qui s'opposent à [un] retour peut-être ardemment désiré par eux" de la même façon qu'ils encouragent l'arrivée au pays de nombreux immigrants et leur installation sur des terres qui pourraient être occupées et cultivées par des fils de la race. (RN 119-120) Mais là n'est pas la portée principale qu'il veut donner à son oeuvre: puisque, "de nos jours, le caprice seul dirige les quelques émigrants qui partent encore,

104 Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 118.

chaque année, pour l'"Amérique'" (RN 118) et ses grandes cités, ce sont ses compatriotes mêmes qu'il invite à "rester chez nous". Cette option, selon lui, s'impose à qui veut bien comparer les avantages réels qu'offre la terre québécoise et les avantages apparents que semble offrir la ville canadienne ou américaine.

Et pourtant, si nous prenions la peine de comparer la vie de là-bas avec celle dont nous jouissons ici [...] Combien de nos compatriotes se sont enrichis de l'autre côté de la frontière? Combien en connaissons-nous qui, sous une certaine apparence de prospérité, ne font que végéter, sans mettre un seul sou de côté pour l'avenir; qui n'ont d'autres moyens de faire vivre leurs enfants que de les engloutir dans les manufactures dès qu'ils ont l'âge de travailler? [...]

Au Canada, nous avons tout ce qu'il faut pour vivre et y élever de nombreuses familles. Les salaires sont bons et le coût de la vie est moyen. Réfléchissons donc.

Ah! si, au lieu de se plaindre toujours de la situation qui lui est faite, le cultivateur comprenait que lui seul peut jouir réellement de la vraie liberté, de l'air si bon et si pur qu'il ne trouvera jamais dans les centres manufacturiers, et sans jamais manquer de rien; s'il comprenait que, tous les métiers exigeant du travail et des peines, le sien seul, en récompense de ce travail et de ces peines, peut lui offrir plus de compensations, de bonheur que tous les autres; s'il apprenait cela à ses enfants, si, au lieu de leur faire prendre en horreur et en honte la vie de campagne, par ses plaintes et ses jérémiades de tous les jours, pour les pousser vers les villes, il leur montrait les avantages qu'il y a à posséder une bonne terre, à être maître et libre chez soi, à aimer l'agriculture, à se perfectionner dans cet art, nous verrions bien vite le fléau de l'émigration arrêter pour toujours.... [...]

Ne laissons donc pas le certain pour l'incertain; la réalité douce pour un rêve vague et décevant. Méfions-nous donc des belles apparences que l'on peut faire miroiter à nos yeux pour nous arracher à une vie honnête et paisible...¹⁰⁵.

¹⁰⁵ Idem, Restons Chez Nous, Roman Canadien, p. 123, 125-126.

Damase Potvin voudrait que les "souffrances" et les "misères d'exil" connues par certains de ses personnages servent d'exemples "à ses jeunes compatriotes" (RN 243) et les incitent à chercher leur bonheur sur la terre même où ils sont nés. Ses romans fictifs tentent à la fois de garder les fils de la glèbe fidèles à l'héritage de leurs pères et de ramener au bercail ceux qui se sont éloignés de l'idéal pour lequel il les croit être nés.

Ah! jeunes gens, amis, le mieux pour nous, pour ne pas risquer, là-bas, de pleurer au désir d'un retour rendu impossible par suite de fatales circonstances; ce que nous avons à faire pour ne pas donner de force à une nation qui en profitera peut-être plus tard pour nous écraser; pour ne pas, un jour, entendre la patrie nous faire un triste reproche de l'avoir affaiblie, de lui avoir enlevé goutte à goutte, le meilleur de son sang; pour ne pas entendre continuellement à nos oreilles, les plaintes attristantes d'un père ployant, seul, dans le champ, sous le fardeau du jour, les gémissements d'une mère dévorée d'inquiétudes, dont l'amour fera deviner, soyons-en surs [sic], nos souffrances, nos misères, nos peines endurées là-bas; les reproches mérités de nos frères, de nos soeurs, de nos amis abandonnés par nous; ce que nous avons à faire pour ne pas, nous-mêmes, être obligés, un jour, de gémir, de pleurer sur le pays si loin, sur les parents si aimés, puis de mourir peut-être seuls, entourés d'étrangers et d'indifférents, sans avoir même la consolation, à l'heure suprême, de reposer nos yeux éteints sur un objet aimé de la patrie, une montagne, un arbre, par la fenêtre; ce que nous avons à faire, enfin, c'est de "rester chez nous"!.... de rester sur la terre, cette "grande amie" que Dieu nous a donnée, dont l'amour ne nous a jamais trompé [sic], qui nous a vu [sic] naître, qui nous a vu [sic] vivre nos plus belles heures et qui espère, un jour, nous cacher dans son sein, à l'heure du grand départ, et faire croître sur notre tombe les fleurs dont elle est si prodigue...

Jeunes gens; amis! RESTONS CHEZ NOUS! Notre chez nous, le chez nous de nos pères; plus tard, le chez nous de nos enfants et de nos arrière petits-enfants [sic]!...¹⁰⁶

106 Idem, ibid., p. 120-121.

Les titres "Restons Chez Nous" et "L'Appel de la Terre" résument à eux seuls toute la visée de l'oeuvre fictive de Damase Potvin: prévenir et guérir le grand mal qui afflige la province.

Conclusion

Cette ardeur que Damase Potvin met à défendre la terre tient à ce qu'il se sente habité par une race et non solitaire et que pour elle il se compte du nombre des "hommes dévoués à leur patrie" dont l'attention a été "douloureusement" éveillée par la "perte d'habitants beaucoup trop considérable" qu'ont subie les campagnes québécoises au profit de la ville, des provinces anglaises et de "la grande République Américaine" (RN 123-124). Ses récits et ses romans historiques, ses publications touristiques, ses articles de revues et ses billets quotidiens dans divers journaux (cf. bibliographie) trahissent tous son âme de patriote et son grand amour pour la terre. Mais lui-même n'en demeurera pas moins l'éternel "homme de terre" (FR 83) en puissance dont les rêves ne sauront jamais se faire réalités.

Mise au point

Etudier l'expression de la fidélité chez Damase Potvin, c'est s'initier au mécanisme de dramatisation inflexible qui préside à l'exposé de sa thèse en faveur du retour à la

terre. Historiquement, Damase Potvin vit un âge d'évolution rapide au niveau des concepts et de révolution au niveau de la technologie. Le moment suscite, en conséquence, la levée de deux clans, progressistes et conservateurs, qui se disputent l'appui de la population. Indécis quant à l'option à prendre, Damase Potvin s'avère progressiste de fait mais conservateur de coeur: toute sa vie adulte, citadin, il reconnaît la nécessité du progrès chez un peuple qui se veut en croissance; mais ses racines paysannes nourrissent un penchant vers un connu qui ne se conjugue qu'au passé.

Volontairement romancier--ce n'était pas chez lui une vocation mais l'intention arrêtée de servir la patrie--, Damase Potvin s'attache beaucoup plus à la structure qu'à la facture finale de son oeuvre. Chacune de ses créations fictives nourrit un but précis: inciter les jeunes à demeurer sur la terre ou à y revenir, met en scène de mêmes antagonistes: les amants de la terre et les amoureux de la ville, et repose sur une théorie bien de l'époque: le bonheur des paysans et le malheur des citadins. Les chapitres construits autour des personnages modèles recourent à la description de paysages et à des procédés narratifs qui suggèrent une sérénité et une béatitude constantes; ceux qui mettent en scène les anti-modèles comportent des paysages sombres et des narrations dûment noircies par le parti pris patriotique de leur auteur. D'un roman à l'autre, des mots, des expressions, des

situations, voire même des passages complets reviennent: chez Damase Potvin, les choses acquièrent de l'importance à être dites et redites dans cette rigoureuse symétrie et suivant cette ordonnance des détails et cette longueur des plaidoyers qui caractérisent sa prose: originalité, impartialité et concision font défaut chez lui et contribuent à la monotonie de ses oeuvres. Le lecteur souffre l'esclavage auquel sont réduits les personnages: contraints d'illustrer une thèse ou son antithèse, ils ont perdu le réalisme qui les situerait ailleurs qu'aux antipodes les uns des autres et la spontanéité qui leur rendrait cette chaleur humaine qui s'efface derrière l'ardeur patriote de leur créateur. Ce Damase Potvin qui, d'une oeuvre à l'autre, prend les traits de l'auteur, du narrateur et des personnages les plus éclairés quand il ne s'exprime pas personnellement, devient, à la rigueur, l'auteur, le metteur en scène et le comédien unique de ce seul et même témoignage rendu sous de multiples facettes.

Derrière tout cet échafaudage ne reste plus que Damase Potvin lui-même et son vouloir s'identifier à ce Québec traditionnaliste qui va mourant et son vouloir rejeter ce Québec progressiste qu'il sait, à l'instar de Ringuet, en train de devenir l'unique Québec de demain mais auquel il ne veut, contrairement à l'auteur de Trente arpents, accorder de crédibilité. Et tout compte fait, l'oeuvre fictive de Damase Potvin demeure le cri du coeur d'un grand amant de la terre

qui aurait voulu arrêter le temps à l'âge béni de son enfance dont l'insouciance heureuse lui a fait croire que le régime de vie de cette époque pouvait seul apporter au Québec ce bien-être que tous les âges de l'homme ont cru avoir établi en permanence.

CONCLUSION

PLAN

Entrée en matière

Littérature d'ici: peintre de la nature d'ici
de la vie de l'homme d'ici.

1. Damase Potvin, peintre de la nature et de la vie d'ici
(résumé-critique)

- a) peintre du cadre de vie: oeuvre systématique--symbolique
des espaces
- b) peintre de la vie paysanne: oeuvre statique--reprise des
traditionnaliste thèmes de la fidélité
- c) peintre du devenir: oeuvre progressiste--voie ouverte
sur l'anti-fidélité

2. Aspects de la critique

- a) contemporaine à Damase Potvin - critique partisane
- critique objective
- concertation Ecrits-Eglise-
Etat dans la défense des
grandes idées patriotiques
- b) ultérieure à Damase Potvin

3. Actualité de l'idéologie du retour à la terre

- constat actuel: - poésie et labeur de la vie passée
- facilité et tension de la vie présente
- contradiction de l'heure: mécanisation et urbanisation
du monde rural
vs
mouvement de retour à la terre
du monde urbain

exemples: France, Canada, Etats-Unis, en général sur le
continent nord-américain.

Mise au point

- conception du roman par Damase Potvin conforme à son engage-
ment patriotique envers un Québec rural
- considérations personnelles:
 - i) connaissances polyvalentes de Damase Potvin inexploitées
dans ses fictions romanesques
 - ii) riche gamme de thèmes et de types littéraires évoqués par
Damase Potvin mais laissés en friche dans ses romans
- Damase Potvin, romancier idéologique: potentiel littéraire
de ses oeuvres fictives annihilé par l'engagement patriotique
de leur auteur.

CONCLUSION

Entrée en matière

Les lettres québécoises réussissent à traduire en mots tous les paysages et toutes les scènes de la vie d'ici. Dans une visée tantôt romantique tantôt réaliste, tantôt lyrique tantôt prédicante, elles déroulent ces images, devenues familières, d'une nature à la fois douce et redoutable qui insuffle, dans un même temps, une âme sensible et un caractère énergique à l'homme qui l'habite. A sa façon, Damase Potvin contribue à ce long chant de la vie de l'habitant en terre québécoise.

1. Damase Potvin, peintre de la nature et de la vie d'ici. (résumé-critique)

- a) peintre du cadre de vie: oeuvre systématique-symbolique des espaces

Son oeuvre fictive, pour nous restreindre à elle seule, tient à la fois des genres lyrique et romantique et du roman à thèse si populaires au dix-neuvième siècle: alors que se meurt une civilisation majoritairement agricole pour faire place à l'industrialisation et à l'automatisation, il s'acharne à 'faire belle' la campagne pour qu'elle ravisse à la ville ses nouveaux 'courtisans'. Ce faisant, il nourrit des antagonismes, appuyé en ce sens par des contemporains

attachés au mode de vie d'autrefois: dans une optique temporelle, il oppose l'époque du défrichement des vastes étendues sauvages du nord à celle de la culture des terres arables dans les vieilles paroisses et l'ère d'une prédominance marquée du nombre des ruraux sur celui des citadins à celle de l'urbanisation massive et continue des anciens propriétaires terriens; dans une optique spatiale, il oppose la campagne à la ville et le tout Québec rural aux milieux anglais qui l'entourent.

La littérature canadienne-française du XIX^e siècle et celle des premières décades de notre siècle a été profondément marquée par l'isolement à la fois forcé et volontaire de la province. Cet isolement fut forcé dans la mesure où il fut imposé par un envahisseur étranger et il devint volontaire lorsque les Canadiens français décidèrent de se protéger de toute influence étrangère considérée comme étant corruptrice. Très tôt, les Canadiens français ont dressé une véritable muraille de Chine autour de leur province et ils ont lutté avec âpreté pour défendre leur patrimoine contre tous les envahisseurs et en particulier contre la puissance anglaise. Vivant en vase clos, ils ont produit une littérature de résistance ayant un caractère essentiellement conservateur et traditionnaliste [...]¹

La super-position des cadres de vie québécois en des cercles concentriques--petite patrie familiale, patrie intermédiaire paroissiale et grande patrie nationale--et l'écran dressé entre le territoire québécois et le reste du monde, érigent

¹ Henri Tuchmaier, L'évolution de la technique du roman canadien-français, thèse de doctorat présentée à l'Université Laval de Québec, 1958, p. 58-59.

en système sa symbolique des espaces: la race québécoise s'enrichit intérieurement si elle manifeste grandeur d'âme et courage en quittant les terres riches et faciles à cultiver pour "habiter" les contrées vierges que l'étranger peut lui ravir; elle se fortifie extérieurement si elle démontre volonté et ténacité dans la lutte contre une puissance anglaise à la fois envahissante par l'expansion des villes cosmopolites au sein même du territoire québécois, et menaçante par le constant voisinage du milieu catholique et français avec des états et des provinces anglaises et protestantes. Pour survivre, le Québécois doit donc se replier sur lui-même et limiter ses horizons aux frontières du Québec.

Presque toute la littérature romanesque de cette époque crée des personnages cornéliens, animés d'une forte volonté et dont le courage et la conscience seront soumis à de rudes épreuves. Le roman de la fidélité est d'abord le roman de la volonté chancelante ou triomphante. On trouve presque toujours des héros exemplaires, de belles héroïnes qui accomplissent tout leur devoir ou des êtres si corrompus que leur damnation est certaine².

Cette imposition arbitraire d'un sens aux espaces suivant leur pouvoir d'assurer la survie de la race ou de lui nuire, s'avèrerait une démarche à caractère purement négatif si Damase Potvin ne s'attardait davantage à peindre l'âme paysanne.

2 Idem, ibid., p. 177.

b) peintre de la vie paysanne traditionnaliste:
oeuvre statique--reprise des thèmes de la fidélité

Ses romans s'inspirent à la fois d'un amour exubérant de la nature québécoise, d'un penchant inavoué pour la vie paysanne traditionnelle et d'un besoin profond de faire oeuvre utile. En tant qu'homme, Damase Potvin ne s'est jamais départi d'une âme sentimentale qui le faisait vibrer devant tout coin de patrie qui lui était cher; en tant que citoyen d'origine rurale, il n'a jamais pu taire en lui le désir de retourner éventuellement à la terre, à son rythme de vie lent et à son bonheur calme, image dorée que des années d'enfance heureuses sur les bords du Saguenay lui renvoyaient continuellement à la ville; en tant que membre de l'élite intellectuelle québécoise, il ne s'est jamais libéré du devoir de militer en faveur de l'unité et de l'intégrité des siens. D'où ce besoin d'attendrir, de toucher, de convaincre... Pour ce faire, il cherche à gagner son lecteur par le coeur et par la raison: Damase Potvin ne sait concevoir que la beauté de la nature ambiante ne puisse toucher ceux qui sont de la même race que lui, pas plus qu'il ne croit un semblable à lui insensible aux charmes de la vie agraire et au rituel cyclique des choses et des gens de la paysannerie. Comme, pour lui, il n'y a d'avenir pour la race que dans la perpétuation de ce qui a édifié le passé, il définit cette vie, ses cadres et son dynamisme pour la conseiller à tout Canadien

investi de l'héritage français, catholique et paysan.

L'idée générale qui se dégage du roman de la fidélité, c'est que le Canadien français ne peut réaliser son salut loin de la terre nourricière, hors de la famille et de la foi catholique, au delà des traditions de loyauté, en deçà de la pureté dans tous les domaines de l'activité théorique et pratique³.

Ses redites en ce sens donnent à son oeuvre un certain caractère statique et conformiste: il n'innove pas mais poursuit la louange d'un mode de vie traditionnel devenu, avec le temps, folklorique.

c) peintre du devenir: oeuvre progressiste--
voie ouverte sur l'anti-fidélité

Mais si Damase Potvin s'insère facilement dans le courant des écrivains de la fidélité, il se distingue des autres en ce qu'il reconnaît à l'évolution un droit de cité. Son intégration dans un vingtième siècle industriel et de plus en plus mécanisé n'est pas étrangère à cette option; néanmoins, cette reconnaissance, réaliste, il faut le dire, de l'impossibilité de freiner la marée progressiste qui déferle sur tout le continent nord-américain, tranche nettement avec un penchant affectif marqué pour un régime de vie traditionnaliste. Romancier de la fidélité, Damase Potvin apporte, par cette concession aux temps modernes, une

3 Idem, ibid., p. 68.

contribution bien involontaire à ce qui sera le roman de l'anti-fidélité.

[...] le roman a pris son essor entre les deux guerres. Deux facteurs favorisèrent l'éclosion du roman chez nous au cours du dernier quart de siècle. Le premier, d'ordre proprement littéraire, est la publication de Maria Chapdelaine (1914)[...] Le second facteur est la deuxième grande guerre elle-même qui, en accélérant la migration d'une partie considérable de la population rurale vers la ville, a fait subir à la société des transformations profondes qui ont trouvé une expression littéraire dans certaines oeuvres et ont marqué l'atmosphère ou le sens de beaucoup d'autres. [...] Parmi les romanciers de second ordre qui ont aussi ouvert la voie au nouveau roman, il faut citer [...] Damase Potvin [...] ⁴.

C'est dire que Damase Potvin est à la croisée des chemins entre la tradition et le progrès et que littérairement, il chevauche sur les deux genres qui en sont issus, oscillant entre le roman de la fidélité qui retient son coeur de patriote et celui de l'anti-fidélité naissante qui suscite sa raison de militant au sein d'une société en plein essor économique et industriel.

2. Aspects de la critique.

Ce commentaire de Guy Sylvestre, tout en situant les créations fictives de Damase Potvin dans une littérature de la fidélité finissante, illustre bien ce qu'un recul dans le temps peut apporter de justesse à l'évaluation d'une oeuvre

⁴ Guy Sylvestre, Panorama des Lettres canadiennes-françaises, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1964, p. 31-32.

ou de la portée d'une idéologie.

a) contemporaine à Damase Potvin

Comme les contemporains de Damase Potvin n'en bénéficient pas, ils ont tendance à se partager, face à ses oeuvres, en critiques partisans et en critiques objectifs. Une contingence veut également que devant le nombre restreint de romans publiés à l'époque, tout bon nationaliste s'abstienne de noircir un dernier-paru. Il s'ensuit que certains choisissent, en guise de critique, de reprendre simplement la trame romanesque sans y ajouter de commentaires⁵ alors que d'autres n'en soulignent que des aspects positifs⁶. Mais, bien souvent, ces aspects positifs ne tiennent pas de l'oeuvre littéraire mais de la thèse sociale qu'elle défend.

C'est au fléau de l'émigration que s'attaque le roman de Damase Potvin. [...] De nos jours, ces désertions ont considérablement diminué, mais toujours aussi nécessaire est l'éducation de nos gens. [...] Souhaitons une large diffusion à Restons chez nous pour que diminue encore le nombre de ceux qui quittent "le certain pour l'incertain, la réalité douce pour un rêve vague et décevant"⁷.

5 R. R., Damase Potvin, Restons chez nous, dans La Revue de l'Université Laval, vol. 1, no 10, mai 1947, p. 791-92.

6 J.-C. A., Damase Potvin, Un ancien contait..., dans Le Canada français, vol. 30, no 5, janvier 1943, p. 398.

7 Aurèle D'Aoust, Damase Potvin, Restons chez nous, dans Revue Dominicaine, juillet-août 1947, p. 62-63.

Ainsi, parce qu'il peint un coin de pays, rappelle un fragment d'histoire, reproduit le parler du terroir ou se fait moraliste, Damase Potvin se fait aisément pardonner tout écart à la qualité que l'on se sentirait pourtant en droit d'exiger de lui.

Il faut encourager l'auteur de L'appel de la terre en le lisant et en l'invitant à continuer ses études d'un pays qu'il aime, dont il connaît à fond l'histoire et qu'il sait si bien décrire. Plusieurs des nôtres pardonneront aisément à M. Potvin quelques gaucheries de mise en scène en découvrant dans ces pages une région importante du Québec, le "Royaume de Saguenay"⁸.

De plus, Damase Potvin compte de nombreux amis parmi les hommes de lettres; un Jean Charbonneau⁹, un Gérard Malchelosse¹⁰, ou un Avila Bédard¹¹ n'oseraient apporter de critiques négatives à l'oeuvre de ce "sympathique collaborateur" à qui ils n'ont rien à reprocher. Quelques critiques cependant font exception et pour eux, critiquer l'oeuvre n'est pas abaisser l'homme qui l'a produite.

8 G. M., Damase Potvin, L'appel de la terre, dans Le Canada français, vol. 4, nos 2 et 3, mars et avril 1920, p. 215-216.

9 L'école littéraire de Montréal, série Les Jugements ACF, Editions Albert Lévesque, 1935, p. 251-262.

10 M. Damase Potvin, dans Le Pays Laurentien, 3e année, no 4, avril 1918, Montréal, Gérard Malchelosse, Editeur, p. 70-73.

11 Un délicieux roman, dans Le Terroir, vol. 1, no 11, juillet 1919, p. 34-37.

On y trouve de l'observation, des idées saines, une moralité irréprochable et, par moments, un certain souffle poétique et de l'émotion. Il y manque une intrigue, de la profondeur, de l'originalité, du dialogue et du style¹².

Maurice Hébert apporte des suggestions pour améliorer la facture de La Baie¹³, Berthelot Brunet à la plume humoristique--pour ne pas dire sarcartisque--laisse sous-entendre La Rivière-à-Mars "qu'aurait pu écrire M. Potvin"¹⁴ tandis qu'Albert Dandurand souligne certaines failles mais dans la phraséologie galante à la mode du temps¹⁵. D'ailleurs, l'époque est aux grandes envolées patriotiques et la littérature vient, en ce sens, épauler le clergé et l'Etat alors étroitement unis. Si les écrivains chantent la terre, c'est que les autorités religieuses et les chefs politiques en font autant dans un désir concerté d'entretenir "en leurs compatriotes la pensée haute d'une race à grandir, d'une langue à conserver, d'une religion à défendre, d'une

12 Jean-Charles Harvey, Pages de critique sur quelques aspects de la littérature française au Canada, Québec, Compagnie d'Imprimerie Le Soleil Ltée, 1926, p. 102.

13 Quelques livres de chez nous: La Baie [...], dans Le Canada français, vol. 15, no 4, décembre 1927, p. 278-281.

14 Claude-Henri Grignon expurgé, dans Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Collection Reconnaisances, Montréal, H.M.H., 1970, p. 271-278 [1946 - Editions de l'Arbre].

15 Littérature canadienne-française--La prose--, Montréal, 1935, p. 193-199.

nationalité à bâtir sur le roc solide des durs sacrifices"¹⁶.

Se peut-il une oeuvre littéraire plus patriotique que celle où l'on prêche la fidélité au sol, où l'on met en garde contre l'émigration vers l'étranger, contre l'attraction des villes, contre le luxe destructeur des bonnes moeurs et des vertus de la race? Se peut-il un livre plus canadien que celui où l'on décrit les initiatives du colon, sa rude patience et ses héroïques labeurs?¹⁷

Le mal n'est pas encore aussi grave dans notre province que partout ailleurs, mais il l'est déjà trop et il faut l'enrayer à tout prix dans l'intérêt de nos destinées religieuses, morales, sociales et nationales. Empêcher la désertion de nos campagnes et y accroître la population doit être le désir ardent et le but suprême de tous les vrais patriotes, de nos classes dirigeantes¹⁸.

b) ultérieure à Damase Potvin

Un siècle plus sobre, plus réaliste, sinon plus réactionnaire, suit cette période encore par trop fidèle aux stéréotypes de la fidélité; aux yeux des critiques des nouvelles tendances littéraires, Damase Potvin devient alors le médiocre romancier qui a défendu une grande idée.

Il a écrit de nombreux contes et romans inspirés par l'amour de la nature et tous prêchent le retour à la terre avec plus de sincérité que d'art¹⁹.

16 Camille Roy, À l'ombre des Érables, Québec, Imprimerie de l'Action sociale Limitée, 1924, p. 316.

17 Idem, ibid., p. 343.

18 L. O. David, Établissement d'un état français (et autres), Montréal, Librairie Beauchemin (Collection Montcalm), 1926, p. 119.

19 Guy Sylvestre, Brandon Conron et Carl F. Klinck, Canadian Writers--Écrivains canadiens, Toronto, The Ryerson Press, 1964, p. 110.

3. Actualité de l'idéologie du retour à la terre.

De nos jours, faut-il s'étonner que cette idéologie ait eu, pour un temps, la préséance tant au coeur de la population que dans l'arène politique? Non pas, surtout si nous reconnaissons à l'âme d'ici une certaine propension à la romance et une éternelle nostalgie des choses du passé. Mais l'homme de l'actuel sait constater qu'à la poésie des choses vieillotées correspond un moins poétique labeur tout comme aux charmes de la vie facile d'aujourd'hui s'ajoute une tension que les âges antérieurs n'ont pas connue. Devant la place prépondérante accordée au progrès dans tous les milieux, devant la mécanisation graduelle des travaux de la ferme et l'urbanisation constante des ruraux qui s'ensuit, on pourrait croire mourante, sinon morte, cette philosophie du retour à la terre.

Et pourtant! En France, les jeunes agriculteurs revendiquent le droit de poursuivre le travail entrepris par leurs pères et ce, "malgré les néons séducteurs de la ville, surtout lorsque vus de loin"²⁰. Au Canada, plusieurs citadins font l'acquisition d'une terre où ils trouveront le calme dont ils sont privés à la ville pendant qu'à Québec, on pense à fixer des normes qui régiront l'empiètement des quartiers

²⁰ D'un soleil à l'autre, Radio-Canada, émission du 10 octobre 1972, reportage de Paul-André Comeau.

urbains sur les secteurs ruraux, "recréant ainsi l'éternelle dialectique entre la ville et la campagne"²¹. Aux Etats-Unis, dans l'Etat de New-York plus précisément, le gouverneur Rockefeller prône le retour à la terre comme unique chance de survie de la race humaine; selon lui, seule la vie plus frugale, moins tendue, plus près de la nature et de la possibilité de répondre au besoin de l'homme de s'exprimer par son corps peut sauver l'humanité de la déchéance physique, psychique et morale vers laquelle l'emmène un siècle trop mécanisé²². Et pendant ce temps, la course aux antiquités se poursuit, le style campagnard enregistre des ventes records dans l'industrie du meuble, le phénomène hippie remet à la mode l'amour de la nature, le camping et les sports de plein air comptent de plus en plus d'adeptes, les banlieues des grandes cités deviennent des villes-dortoirs, les gouvernements se voient forcés de limiter l'accès des parcs nationaux pour en préserver la faune et la flore, toutes les routes mènent à la campagne dès que sonne un congé... Non, la "vieille idée n'est pas morte!... elle aura triomphé de ses plus âpres dénigreur mais enfin délivrée de toutes les connotations patriotiques que les sauveteurs de la race lui ont

21 D'un soleil à l'autre, Radio-Canada, émission du 11 octobre 1972, reportage de Normand Messier.

22 D'un soleil à l'autre, Radio-Canada, 5 mai 1972, reportage de Claude Marbaix.

accollées: la terre, l'air et le soleil ne signifient plus la vie d'une race mais la santé de la race humaine; ils ne sont plus une valeur morale mais une nécessité physique jointe à une philosophie de vie ancienne qui, suivant le cours cyclique de l'histoire, se veut neuve après l'extrême popularité d'une urbanisation excessive et d'un modernisme cossu.

Mise au point

La lecture des oeuvres fictives de Damase Potvin, toutes conçues, dans leur forme originale, entre 1908 et 1925, nous porte à croire qu'il s'est voulu le romancier du retour à la terre; ses nombreux contes, ses récits toujours teintés d'historique et ses contributions répétées à divers journaux parlent également en ce sens. Cependant, à compter de 1930, la littérature romanesque québécoise ouvre la porte à la nouvelle réalité urbaine; pour Damase Potvin, le roman d'ici commence alors à dévier "du rôle qui lui était naturellement dévolu: celui de s'occuper de notre pays". Peut-être parce que forcé de reconnaître l'inutilité de pousser plus loin une démarche plutôt récessive dans un monde en constante évolution, il n'abandonne pas pour autant sa louange de ceux qui ont aimé la terre d'ici en se consacrant désormais au "seul roman canadien digne d'intérêt", le roman historique. Le moins que l'on puisse dire de Damase Potvin, c'est qu'il

a été un fidèle défenseur de ses convictions²³; ce qui contribue sans doute au fait que ses idées lui survivent encore même si son nom est mort avec lui.

L'étude de l'idéologie de Damase Potvin ne va pas sans susciter en nous quelques considérations supplémentaires. D'une part, les notions de géographie, d'histoire, de sociologie, de zoologie, de botanique et de psychologie (même si certaines sont discutables) contenues dans les romans touchés par cette thèse, nous ont une fois de plus prouvé que la littérature ne trouve de limites que là où l'homme lui-même veut bien lui en imposer; c'est dire qu'elle est grande parce qu'elle appelle toutes les dimensions de l'humain ... et que l'oeuvre de Damase Potvin porte en soi ce potentiel de grandeur humaine. D'autre part, en faisant ses personnages du citadin et du campagnard, du paysan et du professionnel, du prêtre, du religieux, du père, de la mère, de l'enfant, de la famille, du défricheur, du colon, du cultivateur, du "voyageur" et du "survenant", Damase Potvin met en scène à peu près tous les types d'hommes qu'a connus la littérature d'ici; c'est dire que la fiction peut atteindre à la réalité et que l'oeuvre de Damase Potvin porte en soi ce potentiel de réussite littéraire. N'eût été la longueur de ce travail,

23 Cf. lettre de Damase Potvin à Henri Tuchmaier citée dans l'appendice à la thèse de doctorat de ce dernier, op. cit., p. 348-350.

nous aurions aimé, dans des chapitres subséquents, établir, d'une part, un relevé de toutes les notions que Damase Potvin emprunte à d'autres sciences et en préciser l'usage possible dans la création d'un univers romanesque, et étudier plus à fond, d'autre part, thèse de Tuchmaier à l'appui, comment sa production littéraire fictive illustre à la perfection et dans les plus infimes détails--le sujet, la narration, la création du personnage, le temps, le lieu, la composition (titres des chapitres de la thèse de Tuchmaier)--le roman de la fidélité et l'outrepasse en anticipant déjà sur les thèmes, l'emploi des milieux et la mise en scène de types de personnages qui seront à la base de succès tels que Trente arpents de Ringuet, Menaud, maître-draveur de Félix-Antoine Savard, Le Survenant de Germaine Guèvremont, Bonheur d'occasion de Gabrielle Roy et Poussière sur la ville d'André Langevin, pour ne nommer que ceux-là; il eût apparu alors évident que cet homme aux connaissances polyvalentes avait en main toute l'étoffe pour réaliser l'heureux mariage de l'exactitude de la notion scientifique et la suavité de la création littéraire proprement dite.

Mais il est à déplorer que, chez Damase Potvin, possibilité du fond et pauvreté de la forme se soient donné rendez-vous et que cet écrivain n'ait eu le talent ou l'audace de dépasser son époque. S'il eût été un souhait à formuler, ce fut que cet auteur ait réussi qualitativement ce

qu'il a réussi quantitativement. Cependant, tout écrivain de second ordre que soit son créateur, l'oeuvre fictive de Damase Potvin demeure l'expression d'un mode de vie et d'une idéologie qui a longtemps eu droit de cité en terre du Québec. Et c'est là, croyons-nous, qu'il faut chercher son plus grand mérite.

BIBLIOGRAPHIE

A. Romans compris dans l'oeuvre fictive de Damase Potvin et faisant l'objet de cette étude. (ordre chronologique)

Restons Chez Nous!, Roman Canadien, Québec, J. Alf. Guay, Librairie française, 1908, 243 p.

Sous le pseudonyme Graindesel, Le "Membre", Roman de moeurs politiques québécoises, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1916, 157 p.

L'Appel de la Terre, Roman de moeurs canadiennes, Préface de Léon Lorrain, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1919, vi-186 p.

Le Français, Roman paysan du "pays de Québec", Montréal, Éditions Edouard Garand, 1925, x-346 p.

La Baie, Récit d'un vieux colon Canadien-français, Montréal, Éditions Edouard Garand, 1925, 90 p.

La Rivière-à-Mars, Roman, Montréal, Les Editions du Totem, 1934, 222 p.

Un Ancien contait..., Article de Henri Pourrat en guise de préface, Québec, Éditions du Terroir, 1942, xvi-172 p.

Le Roman d'un Roman, Louis Hémon à Péribonka, Québec, Éditions du Quartier Latin, 1950, 191 p.

B. Biographies et bio-bibliographies du Damase Potvin.

Barbeau, Victor, La Société des Ecrivains Canadiens-- Ses règlements--Son action--Bio-bibliographie de ses membres, Montréal, Éditions de la Société des Ecrivains canadiens, 1944, 117 p.

Damase Potvin, p. 101-102; bibliographie limitée à ses contes, ses romans et ses ouvrages historiques.

Bédard, Frère Raymond-Pierre, Bio-bibliographie de M. Damase Potvin, Québec, Ecole de Bibliothéconomie de l'Université Laval, 1956, 111 p.

Bio-bibliographie fort complète; l'auteur a rencontré Damase Potvin avant de l'établir.

Bulletin bibliographique de la Société des Ecrivains canadiens, Montréal, Editions de la Société des Ecrivains canadiens.

Ne touche que les ouvrages de Damase Potvin publiés entre 1942 et 1949.

Chabot, Juliette, Bio-bibliographie d'écrivains canadiens-français, Liste des bio-bibliographies présentée par les élèves de l'Ecole de Bibliothécaires, Université de Montréal, 1937-1947, Montréal, 1948, 12 p.

Bio-bibliographie complète, compte tenu de la date de sa publication, mais limitée à ses contes, ses romans et ses ouvrages historiques.

Shaffer, Emilienne, Bio-bibliographie de Damase Potvin, Ecole de Bibliothécaires, Université de Montréal, 1941, 63 p.

Bio-bibliographie complète, compte tenu de la date de sa publication; comprend tous ses écrits et des sources à consulter.

Sylvestre, Guy, Brandon Conron et Carl F. Klinck, Canadian Writers--Ecrivains canadiens, Toronto, The Ryerson Press, 1964.

Biographie de Damase Potvin, p. 109-110; bibliographie d'ouvrages à consulter, p. 141-142; exposé fort sommaire.

C. Articles de Damase Potvin ayant des affinités avec des sujets de son oeuvre fictive.

a) dans Amérique française:

M'Sieur Gédéon, conte, vol. 10, no 5, livraison de septembre-octobre 1952, p. 15-21.

Analogies avec les premier et dernier chapitres du Membre.

b) dans Le Canada Français:

Croquis du Terroir, vol. 11, no 1, livraison de septembre 1923, p. 26-38, et vol. 12, no 6, livraison de février 1925, p. 428-437.

Reproductions de tableaux et de scènes retrouvés dans ses romans fictifs.

c) dans Concorde:

La thérapeutique miraculeuse de nos ancêtres, vol. 5, no 11, livraison de novembre 1954, p. 19-21.

De la foi des ancêtres dans les superstitions dont il parle dans Le Français.

Nos ancêtres étaient-ils des ignorants?, vol. 6, no 9, livraison de septembre 1955, p. 15-17.

Des tentatives des ancêtres de faire instruire leurs enfants dont il est question dans ses romans fictifs.

Nos "Grammatistes" et le "Droit à la faute", vol. 6, no 10, livraison d'octobre 1955, p. 29-30.

Ironique auto-critique et auto-défense de la pauvreté de son style et des nombreuses fautes de grammaire qu'il commet.

La société québécoise d'il y a cent ans, vol. 6, no 11, livraison de novembre 1955, p. 11-13.

Le souvenir ineffaçable de la France inscrite au coeur des gens d'ici.

Une macabre randonnée, vol. 6, no 11, livraison de novembre 1955, p. 17.

Rappel du dur hiver de 1838 pour les premiers colons du Saguenay dont il est question dans ses romans qui se déroulent dans ce coin de la province.

Le vieux cheval, vol. 6, no 12, décembre 1955, p. 22-24; aussi dans Le Terroir, vol. 3, no 3, livraison de juillet 1922, p. 114-120.

Reprise d'un épisode de La Baie, La Rivière-à-Mars et du Français.

Pendant l'hiver québécois, vol. 7, no 1, livraison de janvier 1956, p. 6-9.

Rappel des traditions canadiennes propres à l'hiver.

d) dans Culture:

Les visages de l'Histoire, vol. 7, no 2, livraison de juin 1946, p. 140-150.

A la défense de la "Petite Histoire" qui éclaire la "Grande Histoire".

e) dans Ecclesia:

Au bord de la baie des Hahas, ma paroisse au Canada, no 53, livraison d'août 1953, p. 109-114.

Histoire de la baie des Ha! Ha! où Damase Potvin situe quatre de ses romans fictifs.

f) dans L'oeil:

Petits villages saguanayens, livraison du 15 novembre 1946, p. 6-8.

Description de petits villages pittoresques le long du Saguenay.

g) dans Le Pays Laurentien:

Autour d'un roman, vol. 2, no 8, livraison d'août 1917, p. 131-135; aussi dans Le Terroir, vol. 1, no 8, livraison d'avril 1919, p. 37-39.

Critique positive de Maria Chapdelaine de Louis Hémon.

Murray Bay, vol. 3, no 3, livraison de mars 1918, p. 41-47.

Historique de Murray Bay devenu La Malbaie qu'il reprend dans La Rivière-à-Mars et qui se vit, avec des modifications, dans L'appel de la terre.

L'appel de la terre, vol. 3, no 8, livraison d'août 1918, p. 134-139.

Reprise du chapitre XVII de L'appel de la terre.

h) dans Le Petit Canadien:

Vous qui pleurez..., vol. 13, no 4, livraison d'avril 1916, p. 58-61.

Texte envoyé par Damase Potvin à un concours de rédaction de la Société St-Jean-Baptiste et pour lequel il a obtenu une mention honorable; il rappelle plusieurs passages contenus dans ses romans fictifs.

Les foins, vol. 14, no 2, livraison de février 1917, p. 48-53.

Texte qui s'est mérité le troisième prix au même concours; il rappelle les passages des romans fictifs traitant de la corvée pour les foins.

i) dans La Revue de l'Université Laval:

Nos vieilles maisons, vol. 6, no 8, livraison d'avril 1952, p. 658-671.

Description de vieilles maisons auxquelles il donne une âme.

Un tour du Saguenay romantique et historique, vol. 6, no 3, livraison de novembre 1951, p. 205-219.

j) dans La Revue Franco-Américaine:

Petite France, vol. 1, no 4, livraison du 1er juillet 1908, p. 256-264.

Revue patriotique du Régime français.

Comment se développe une province par l'agriculture, vol. 1, no 6, livraison de septembre-octobre 1908, p. 443-462.
Histoire du développement agricole de la province de Québec.

k) dans La Revue Nationale:

Nos vieux, vol. 1, no 6, livraison de juin 1920, p. 12-13.

Portraits de vieux retrouvés dans ses romans fictifs.

l) dans Le Terroir:

Un pèlerinage au pays de Maria Chapdelaine, vol. 1, no 1, livraison de juillet 1918, p. 13-35.

Description du pays de Maria Chapdelaine avant les défrichements.

La langue du Terroir, vol. 1, no 7, livraison de mars 1919, p. 32-35.

A la défense du parler cru de "cette bonne langue du terroir".

La Soirée de Gala, vol. 1, no 10, livraison de juin 1919, p. 46-48.

Compte rendu d'une conférence de l'abbé Lionel Groulx sur "Nos pères".

La petite chapelle de Tadoussac, vol. 1, no 11, juillet 1919, p. 28-34.

Description de la chapelle reprise dans L'appel de de la terre.

- 160-167. Mayakisis, vol. 3, no 4, livraison d'août 1922, p.
Reprise de l'histoire de la fondation de Ville-Marie
exposée dans Le Français.
- 1922, p. La "boucherie", vol. 3, no 8, livraison de décembre
356-361.
Reprise du passage du Français sur la saignée d'un
cochon.
- Dans le passé, parmi les choses anciennes, vol. 3,
no 12, livraison d'avril 1923, p. 530-533.
Réunion dans une maison-musée parée de vieilles choses
que Damase Potvin voudrait voir conservées.

D. Ouvrages traitant des faits historiques dont il est
question dans l'oeuvre fictive de Damase Potvin.

- L'action canadienne-française, vol. 15-16, janvier-
décembre 1926, sous le thème "La défense de notre capital
humain":
Baudoin, Joseph, Ses ennemis, livraison de mars, p. 130-146,
tableau en page 132;
Minville, Esdras, 'Le Réservoir de la race', livraison de
mai, p. 258-276, **tableau en page 261**.
- L'action canadienne-française, vol. 20, juillet-dé-
cembre 1928:
Gautier, Charles, L'Immigration et son enquête, livraison de
juillet, p. 4-7, **tableaux en pages 5-7**.
Dugré, Alexandre, Comment orienter l'émigration, livraison
d'août, p. 73-90.
- Blanchard, Raoul, Le Canada français, Province de
Québec, Montréal, Librairie Arthème Fayard, 1960, 304 p.
Etude historique et géographique de la province; ou-
vrage à la fois complet et objectif.
- Gauthier, Rosaire, Chicoutimi, métropole du royaume
du Saguenay, dans Concorde, vol. 8, no 5-6, livraison de mai-
juin 1957, p. 5-6.
- Lévesque, J.-C., Bagotville, port de mer-aéroport,
dans Concorde, vol. 7, no 5, livraison de mai 1956, p. 11-12.
- Magnan, Hormidas, Dictionnaire historique et géogra-
phique des Paroisses, Missions et Municipalités de la Province
de Québec, Arthabaska, L'imprimerie d'Arthabaska Inc., 1925,
738 p., p. 66, 69, 79, 150, 192, 194, 349-350, 646-647, 723.

Nadeau, Eugène, Il a semé, et ça [sic] pousse, dans Le Droit, livraison du samedi 11 novembre 1972, p. 21.
Court exposé de l'histoire des débuts de Ville-Marie et de l'ouverture du Témiscamingue à la culture.

Paquin, Arsène, Gardons les nôtres, dans Le Terroir, vol. 3, no 9, livraison de janvier 1923, p. 400 à 409.

Tremblay, Victor, p.d., Histoire du Saguenay depuis les origines jusqu'à 1870, Publication de La Société Historique du Saguenay no 21, Chicoutimi, La Librairie Régionale Inc., 1968, 465 p.

Exposé intéressant de l'histoire du Saguenay et des faits et gestes du mode de vie des colons qui l'ont défriché.

E. Ouvrages traitant des thèmes que l'on retrouve dans l'oeuvre fictive de Damase Potvin.

Blais, Jean Ethier, Signets II, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1967, 245 p.

L'auteur traite du thème de la ville, p. 23-30; il souligne combien il a tardé à entrer dans nos lettres.

Brunet, Michel, Trois dominantes de la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme, dans Ecrits du Canada français III, Montréal, Ecrits du Canada français, 1957, p. 31-117.

Approche fort originale de deux thèmes chers à Damase Potvin: la noblesse de l'agriculture et la mission du peuple québécois, catholique et français au sein d'un continent saxon et protestant.

Charbonneau, Robert, La France et nous, Journal d'une querelle, Montréal, Editions de l'arbre, 77 p.

Etat de la littérature canadienne jusque vers 1920, p. 21-23.

Chartier, Mgr Emile, Au Canada français, La vie de l'esprit, 1760-1925, Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1941, 355 p.

Littérature politique, économique, sociale: écrivains récents (1867-1920), p. 99-118; Ecole régionaliste: poésie et prose (1820-1920), p. 167-190; survivances françaises: paysages, ethnographie, archives, archaïsmes, p. 215-239; essai de synthèse de l'évolution de la pensée française au Canada, p. 241-267; mouvement récent des idées (1910-1925), p. 269-286; cinquante ans au Canada français (1882-1932), p. 339-355.

Collet, Paulette, L'hiver dans le roman canadien-français, Québec, Presses de l'Université Laval, 1965, 281 p.

Relevé des descriptions de paysages, des tâches, des conditions climatiques, des scènes familiales, des sentiments et des symboles propres à l'hiver; l'auteur s'en tient aux constatations et n'en vient pas à la profondeur de l'étude thématique.

David, L. O., Colonisation et agriculture, dans L'Action française, vol. 1, no 5, livraison de mai 1917, p. 129-132.

-----, Etablissement d'un état français (et autres textes), Montréal, Librairie Beauchemin, 1926, 124 p.

Présence de descriptions des coutumes et des moeurs d'ici dans "notre littérature nationale", p. 88-105; nécessité de la résurrection de la terre, p. 118-124.

Désilets, Alphonse, Le parler populaire, dans Le Canada français, vol. 10, no 5, livraison de juin-juillet, août 1923, p. 369-382.

Intéressant exposé de la signification d'expressions du terroir.

Dubois, Emile, Autour du métier, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1922, 186 p.

Ame du peuple, p. 7-9; âme de notre histoire, p. 121-132; union sacrée entre laïques et religieux et présence de Dieu dans l'habitant, p. 133-147.

Dufour, J.-D., L'enseignement classico-ménager, dans Le Terroir, vol. 3, no 7, livraison de novembre 1922, p. 297-306.

Plaidoyer en faveur de l'éducation des jeunes filles à leur rôle de femmes au foyer.

Elie-A., Nos traditions, dans L'Action française, vol. 4, no 11, livraison de novembre 1920, p. 492-498.

Rappel de coutumes d'ici dans le plus pur style de la fidélité.

Fadette, La Canadienne, dans L'Action française, vol. 2, no 6, livraison de juin 1918, p. 242-257.

-----, Les mères, dans L'Action française, vol. 4, no 7, livraison de juillet 1920, p. 289-303.

Louanges de la femme forte qu'a fait naître le milieu paysan.

Falardeau, Jean-Charles, L'évolution du héros dans le roman québécois, Montréal, Université de Montréal, Département d'études françaises, 1968, 36 p.

Etude des héros de Damase Potvin, p. 9-18.

Gauthier, Joseph-Delphis, Le Canada français et le roman américain (1826-1948), Paris, Tolra, 1949, 354 p.

Présence du Canadien français dans les romans américains: son portrait physique, intellectuel, moral et social; types d'hommes.

Groulx, Lionel, Une action intellectuelle, dans L'Action française, vol. 1, no 2, livraison de février 1917, p. 42-43.

-----, Notre enquête, dans L'Action française, vol. 1, no 12, 1917, p. 368-374.

Appels à la résurrection de la terre dans nos lettres et des grandes vertus dans nos vies.

Lalande, Louis, Revanche des berceaux, dans L'Action française, vol. 2, no 3, livraison de mars 1918, p. 98-108.

Lemire, Maurice, Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français, Vie des Lettres canadiennes no 8, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970, 281 p.

Etude approfondie et intéressante des grands thèmes nationalistes retrouvés dans les romans historiques d'ici.

Lévesque, Guillaume, L'influence du sol et du climat sur le caractère, les établissements et les destinées des Canadiens, dans L'Album littéraire de la Revue canadienne, vol. 3, no 2, livraison de février 1848, p. 53-65.

Losique, Serge, L'évolution du roman au Canada français (1837-1938), dans la Revue d'Histoire littéraire de la France, vol. 69, no 5, livraison de septembre-octobre 1969, p. 737-745.

Paquet, L.-A., Le prêtre, dans L'Action française, vol. 4, no 12, livraison de décembre 1920, p. 530-541.

Portrait du prêtre dans le plus pur style de la fidélité.

Perrault, Antonio, Nos forces intellectuelles, dans L'Action française, vol. 2, no 4, livraison d'avril 1918, p. 146-158.

Louange des survivants à la Conquête de 1760 qui ont poursuivi la lutte.

Robert, Guy, Aspects de la littérature québécoise, Montréal, Beauchemin, 1970, 191 p.

Tribulations de la fiction au dix-neuvième siècle, p. 25-58.

Racine, Claude, Le régionalisme chez Henri Pourrat et Damase Potvin, Mémoire présenté à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal pour l'obtention du Diplôme d'Etudes Supérieures (D.E.S.), Montréal, 1967, viii-113 p.

Etude de la structure et des thèmes du roman régionaliste chez ces auteurs.

Robidoux, Réjean et André Renaud, Le roman canadien-français du vingtième siècle, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1966, 221 p.

Le roman peinture de la société et le roman à ses débuts; le roman à thèse, p. 9-19.

Warwick, Jack, The Long Journey, Literary Themes of French Canada, Toronto, University of Toronto Press, 1968, 172 p.

Thèmes du voyageur, de l'aventurier et des grands espaces inhabités à conquérir, p. 3-6.

F. Critiques de Damase Potvin, de son oeuvre fictive et du siècle littéraire auquel ils appartiennent.

A. M., Damase Potvin, Un ancien contait, dans Le Canada français, vol. 30, no 4, livraison de décembre 1942, p. 315-316.

G. M., Damase Potvin, L'appel de la terre, dans Le Canada français, vol. 4, no 2-3, livraison de mars-avril 1920, p. 215-216.

J.-C. A., Damase Potvin, Un ancien contait, dans Le Canada français, vol. 30, no 5, livraison de janvier 1943, p. 398.

J. E. B., Damase Potvin, Le Roman d'un roman, dans La Revue de l'Université Laval, vol. 5, no 9, livraison de mai 1951, p. 871.

R. R., Damase Potvin, Restons chez nous, dans La Revue de l'Université Laval, vol. 1, no 10, mai 1947, p. 791-792.

Baillargeon, Samuel, Littérature canadienne-française, Montréal, Fides, 1957, 460 p.

Naissance des lettres canadiennes (1850-1900), p. 62; le genre romanesque, p. 101-114; période de maturation (1900-1930): nationalisme canadien-français, régionalisme, sympathies pour la France, matérialisme américain, p. 148-150; le roman, les récits du terroir, p. 226-228; Damase Potvin, p. 232-234.

Barbeau, Victor, La face et l'envers, essais critiques, Montréal, Les publications de l'Académie canadienne-française, 1966, 158 p.

Le régionalisme dans nos lettres, p. 7-8.

Bédard, Avila, Un délicieux roman, dans Le Terroir, vol. 1, no 11, livraison de juillet 1919, p. 34-37.

Critique de L'appel de la terre.

Bellerive, Georges, Nos auteurs dramatiques, anciens et contemporains, Québec, Librairie Garneau, juin 1933, 162 p.
Commentaire sur Damase Potvin, p. 65.

Bernard, Harry, Essais critiques, Montréal, Librairie d'action canadienne-française, 1929, 196 p.

Traite du régionalisme littéraire et de notre littérature, catholique et française, p. 41-58.

Bessette, Gérard, Lucien Geslin et Charles Parent, Histoire de la littérature canadienne-française, Centre éducatif et culturel, 1968, 704 p.

Les romans de Damase Potvin et l'invariabilité psychologique de ses personnages, p. 310-311; présence de la nature dans les lettres d'ici, p. 343; période de stagnation du roman canadien (1880-1920), p. 367.

Brunet, Berthelot, Claude-Henri Grignon expurgé, dans Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Collection Renaissances, Montréal, HMH., 1970, 332 p., p. 271-278.

Franche critique de Damase Potvin et de La Rivière-à-Mars; hardiesse remarquable pour l'époque.

Chaput-Rolland, Solange, Kaléidoscope littéraire, dans l'Action Universitaire, vol. 17, no 3, livraison d'avril 1951, p. 42-54.

Défense des romans du terroir.

Charbonneau, Jean, L'Ecole littéraire de Montréal, Ses origines, Ses animateurs, Ses influences, Série Les Jugements ACF, Editions Albert Lévesque, 1935, 319 p.

Ses origines, p. 13-85; Damase Potvin, p. 251-262; ses influences, p. 277-319.

Dandurand, Albert, Littérature canadienne-française, la prose, Montréal, 1935, 208 p.

Le roman et Damase Potvin, romancier, p. 183-203.

-----, Le roman canadien-français, Montréal, Les éditions Albert Lévesque, 1937, 252 p.

Damase Potvin et le genre historique, p. 185-205; le romantisme dans la littérature canadienne-française, p. 246-247.

Dantin, Louis, Gloses critiques, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931, 222 p.

Après un siècle (1829-1929), p. 148-167; la langue française comme notre instrument d'expression littéraire, p. 169-177.

Daoust, Aurèle, Damase Potvin, Restons chez nous, dans la Revue Dominicaine, livraison de juillet-août 1947, p. 62-63.

De Grandpré, Pierre, Histoire de la littérature française du Québec, Tome II, Montréal, Librairie Beauchemin, 1968, 345 p.

Vie intellectuelle et société au début du siècle: continuité et contrastes, p. 19-33; vie intellectuelle et société entre les deux guerres, p. 187-198; le roman de 1900 à 1930, p. 108; le roman de 1930 à 1945, p. 250-252.

Falardeau, Jean-Charles, Notre société et son roman, Montréal, HMH, 1967, 234 p.

Le roman, réponse à la réalité, p. 11-12, 76.

Gay, Paul, Notre littérature, guide littéraire du Canada français, Montréal, HMH, 1969, 214 p.

Les difficultés du roman au début du siècle, p. 65.

Harvey, Jean-Charles, Pages de critique sur quelques aspects de la littérature française au Canada, Québec, Compagnie d'Imprimerie Le Soleil, 1926, 187 p.

Notre langue écrite, p. 39-58; le terroir, p. 93-96; critique du Français de Damase Potvin, p. 101-107; l'atrophie de la pensée, p. 178-181.

Hébert, Maurice, La Baie, Sur la grand'route, dans Le Canada français, vol. 15, no 4, livraison de décembre 1927, p. 278-286.

-----, De livres en livres, essais de critique littéraire, Montréal, Les Éditions du Mercure, Louis Carrier et Cie, 1929, 250 p.

Critique du Français, p. 70-74.

Labelle, L., Damase Potvin, Un ancien contait, dans Culture, vol. 4, no 4, livraison de décembre 1943, p. 580.

Lareau, Edmond, Histoire de la littérature canadienne, Montréal, John Lovell, 1874, 496 p.

Romanciers et nouvellistes, p. 271-276.

Légaré, Romain, Le roman d'un roman, dans Culture, vol. 12, no 2, livraison de juin 1951, p. 200-201.

Malchelosse, Gérard, M. Damase Potvin, dans Le Pays Laurentien, vol. 3, no 4, livraison d'avril 1918, p. 70-73.

Moisan, Clément, L'âge de la littérature canadienne, Essai, Montréal, HMH, 1969, 193 p.

Un pays: deux littératures ou la solitude à deux, p. 13-25.

Marcotte, Gilles, Une littérature qui se fait, Montréal, HMH, 1968, 307 p.

Brève histoire du roman canadien-français: des débuts au régionalisme, p. 12-20.

Maurel, Nos héros de romans, 1933.

Intéressante étude sur les héros des romans d'ici, dont ceux de Damase Potvin, p. 1-25.

O'Leary, Dostaler, Le roman canadien-français, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1954, 195 p.

Esquisse historique, p. 17-38; nos premiers romans, p. 41-51; libération du roman paysan, p. 55-78.

Pelletier, Albert, Carquois, Montréal, Librairie d'action canadienne-française, 1931, 217 p.

Littérature nationale et nationalisme littéraire, régionalisme, p. 7-33.

Roy, Camille, A l'ombre des Erables, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1924, 348 p.

Notre patriotisme littéraire en 1860, p. 313-348.

-----, Erables en Fleurs, pages de critique littéraire, Québec, 1923, 234 p.

Critique de Restons chez nous de Damase Potvin, p. 149-153.

-----, Etudes et croquis, Montréal, Les Editions du Mercure, Louis Carrier et Cie, 1928, 252 p.

Pourquoi nous aimons notre langue, p. 57-69; notre langue et notre littérature, p. 70-83; notre langue et nos traditions, p. 84-91; notre littérature en service national, p. 101-106; patrie et patriotisme, p. 107-111; vertus et traditions de notre race, p. 112-122; la chanson populaire, p. 145-147; l'éducation de la race française en Amérique, p. 177-187; à la France qui passe, p. 188-192; littérature d'ici, p. 203-215; l'âme canadienne, p. 216-241.

-----, Histoire de la littérature canadienne, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1930, 310 p.

L'esprit canadien-français, p. 13; caractères généraux de la littérature canadienne-française, p. 18-19; mérite de Damase Potvin, p. 232-233.

-----, Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française, 13e édition, Montréal, Librairie Beauchemin, 1949, 201 p.

Le roman de 1900 à nos jours, p. 160; Damase Potvin le romancier, p. 168-169, l'historien, p. 135-137.

Soeurs de Ste-Anne, Précis d'histoire littéraire, Littérature canadienne-française, Lachine, Procure des Missions des Soeurs de Ste-Anne, 1928, 332 p.

Damase Potvin et ses romans du terroir, p. 244-245.

Sylvestre, Guy, Aspects de notre roman, dans L'Action universitaire, 14e année, oct. 1947, no 1, p. 18-34.

Damase Potvin, ses romans du terroir et l'abandon de la terre, p. 29-30.

-----, Panorama des Lettres canadiennes-françaises, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1964, 75 p.

L'entre-deux-guerres et son influence sur nos lettres, p. 31-32.

Thério, Adrien, Un cas de masochisme exemplaire, dans Livres et auteurs canadiens, Editions Jumonville, 1967, p. 197-204.

Emprise du catholicisme et du patriotisme sur les écrivains d'ici.

Tougas, Gérard, Histoire de la littérature canadienne-française, 4e édition, Paris, Presses universitaires de France, 1967, 288 p.

Damase Potvin et le régionalisme, p. 145.

Tuchmaier, Henri, L'évolution de la technique du roman canadien-français, thèse de doctorat présentée à l'Université Laval de Québec, 1958, xxvii-369 p.

Exposé fort intéressant de l'évolution de la technique des romans d'ici qu'il reconnaît comme appartenant, pour la plupart, à une tradition littéraire qu'il dit "de la fidélité". Damase Potvin s'avère l'un des plus fidèles à ce genre.

Viatte, Auguste, Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950, Québec, Presses de l'Université Laval, 1954, 518 p.

Evolution depuis les débuts de la colonie jusqu'à 1900, p. 1-149; Damase Potvin et son apport à la littérature canadienne-française, p. 150-159; l'éclatement des cadres avec l'entre-deux-guerres, p. 174.

RESUME

Les notions de fidélité dans l'oeuvre fictive de Damase Potvin¹

La lecture de l'oeuvre fictive de Damase Potvin pose au lecteur des problèmes d'ordre technique et thématique. D'une part, l'auteur défend une thèse et de l'autre, il le fait au moyen d'un éventail de moyens mécaniques qui écartent ses ouvrages du genre romanesque dont ils se réclament. Or, l'étude de ses romans fictifs--qu'il faut distinguer de ses romans historiques qui n'ont ni la même facture, ni la même ferveur revendicatrice--révèle une illustration parfaite, à quelques détails près, du roman de la fidélité que définit Tuchmaier dans sa thèse sur L'évolution de la technique du roman canadien-français².

Reprenant les composantes du roman de la fidélité dont parle Tuchmaier dans sa thèse, nous avons d'abord relevé ce qui constitue l'arrière-scène des romans de Damase Potvin pour y découvrir des paysages, des milieux et des gestes qui identifient les trois patries chères à l'âme paysanne: la terre paternelle, la paroisse et la province. Cette étude

1 Hélène G. Surprenant, thèse de maîtrise présentée au Département des Lettres françaises de l'Université d'Ottawa, 1974, xvi-371 p.

2 Henri Tuchmaier, L'évolution de la technique du roman canadien-français, thèse de doctorat présentée à l'Université Laval de Québec, 1958, 369 p.

nous a forcé d'établir une distinction entre le cadre réel et le cadre fictif des oeuvres et de dresser la liste des traditions d'ici qui assurent la liaison entre le fait historique et la trame romanesque dont Damase Potvin se sert pour défendre sa thèse. (Chapitre I) C'est sur ces données que Damase Potvin échafaude son idéologie d'une survie de la race québécoise, agricole, catholique et française, conditionnée à ses assiduités auprès de la terre. Dans ces espaces, le Québécois se doit de vivre pour la terre et la terre ne vit que pour lui s'il lui est entièrement consacré. Sa fidélité au type paysan traditionnel assure l'immortalité de sa terre et, avec elle et par lui, la survivance de la race de ceux qu'elle nourrit parce que seuls autochtones en territoire québécois d'une part et responsables, de par un héritage sacré, à lui conserver son visage traditionnel authentique d'autre part. Ainsi édifiée, l'idée d'une permanence cyclique dans le temps et dans l'espace de la vie paysanne en terre française d'Amérique s'allie intimement à la symbolique des milieux dont Damase Potvin fait les assises de sa théorie. (Chapitre II) Cependant, cette harmonie se heurte à la désertion des terres par la jeunesse qu'il croit pourtant, paysanne par atavisme. L'antagonisme entre la ville et la campagne est omniprésente dans ses romans fictifs: personnellement opposé aux développements rapides de la technologie moderne qui révolutionnent le mode de vie des

Québécois, Damase Potvin concède à l'évolution nécessaire de la province, l'acceptation d'une notion modérée du progrès et incite, en opposant les aspects morbides de la vie dans les grandes villes aux côtés savoureux de l'existence à la campagne, les jeunes à demeurer sur la terre ou à y revenir. Empruntant à Virgile la conception d'un bonheur pur et entier auprès de la terre, et à Louis Hémon l'incarnation des types de l'aventurier, du défricheur, du survenant et de la femme forte, il recherche constamment, par le recours à des procédés techniques de narration, à défendre sa théorie de la nécessité d'un retour à la terre. (Chapitre III)

L'étude des oeuvres fictives de Damase Potvin nous a convaincue de la qualité des éléments à partir desquels il bâtit ses romans et ce, malgré un manque de talent évident pour la création d'un univers romanesque réussi. Nous aurions préféré retrouver chez lui une qualité égale à la quantité des ouvrages rédigés mais ne nions pas, néanmoins, que ses romans fictifs portent en substance toute la thématique des grandes oeuvres de Ringuet, de Félix-Antoine Savard, de Gabrielle Roy et de Germaine Guèvremont, pour ne nommer que ceux-là, qui vont suivre.

CORRECTIONS

page

- 8 - à la 7e ligne de la citation, lire: et des rateaux [sic]
- 28 - à la 8e ligne de la 3e citation, lire: s'amusaient [sic]
- 35 - à la 12e ligne de la citation, lire: où [sic]
- 49 - à la 9e ligne de la citation, lire: cailloux [sic]
- à la 1ère ligne sous la citation, lire: au diner [sic],
- 51 - à la 4e ligne, lire: les bluets [sic]
- 72 - à la 19e ligne de la citation, lire: écremé [sic]
- 73 - à la 9e ligne de la citation, lire: à longues journées [sic]
- 91 - à la 2e ligne sous la 1ère citation, lire: par bêtise [sic]
- 94 - à la 5e ligne de la citation, lire: l'annéantissement [sic]
- 99 - à la 10e ligne de la 2e citation, lire: l'aieule [sic]
- 135 - à la 4e ligne de la 1ère citation, lire: traine-la-
patte [sic]
- à la dernière ligne de la 2e citation, lire: dûr [sic]
- 137 - à la 8e ligne du texte, lire: par bêtise [sic]
- 152 - à la 11e ligne de la citation, lire: trop s'apesantir
[sic] sur ce sujet
- 194 - à la 4e ligne de la citation, lire: Canada Français [sic]
- 201 - à la 12e ligne de la 1ère citation, lire: nos arrière
grands-pères [sic]?
- 227 - à la 6e ligne de la 1ère citation, lire: ballotées [sic]
par la houle.
- 230 - à la 14e ligne de la citation, lire: la "moissonneuse" [sic]
- à la 16e ligne de la citation, lire: le rateau [sic]
"à cheval"
- 232 - à la 1ère ligne du texte, lire: de "sarrazin" [sic]
- 234 - à la 5e ligne de la citation, lire: un rateau [sic]
à cheval
- 249 - à l'avant-dernière ligne de la colonne de droite, lire:
roulières poussiéreuses [sic] des chemins
- 251 - à l'avant dernière ligne, lire: treffles [sic]
- 254 - à la 6e ligne sous "A LA CAMPAGNE", lire: confiture au
citrouilles [sic]
- 258 - à la 5e ligne de la colonne de gauche, lire: tout-à-
l'heure [sic]
- 261 - à la 5e ligne sous "NUIT A LA CAMPAGNE", lire: Excep-
tée [sic] la chanson
- 265 - à la 8e ligne de la colonne de droite, lire: s'ambrâ-
saient [sic]
- à la 15e ligne de la colonne de gauche, lire: toute [sic]
entière
- 268 - à la 15e ligne de la colonne de gauche, lire: galamment
escamoté [sic],
- à la 15e ligne de la colonne de droite, lire: les pipaux [sic]
- 269 - à la 12e ligne de la colonne de gauche, lire: les en-
trainements [sic]
- 277 - à la 13e ligne de la 1ère citation, lire: vingt-et-un [sic] an
- 313 - à la 17e ligne de la citation, lire: un rond-de cuir [sic]
- à la 23e ligne de la citation, lire: une pimbèche [sic]
- 314 - à la 3e ligne de la citation, lire: Combien s'en est-il
trouvés [sic]